

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


PENSER
ET
FAIRE

DB
124
.S123

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE HONGRIE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE HONGRIE,

Depuis la premiere invaſion des Huns, juſqu'à nos jours.

Par M. de Sacy, Cenſeur Royal, Membre de l'Inſtitut Royal d'Hiſtoire de Gottingen, des Académies de Caen, d'Arras, &c.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue S. Severin.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
GENÉRALE
DE HONGRIE.

LIVRE CINQUIEME.

IL étoit assez étonnant de voir le pape & l'empereur Turc s'armer tous deux pour venger la mort d'un cardinal ; mais l'un n'envoyoit que des bulles contre Ferdinand, & l'autre envoyoit des armées. Segedin fut le premier théâtre de la guerre. Cette petite ville, située près du confluent de la riviere de Maroſch & de la Theiſſe, floriſſante par ſon commerce, redoutable par ſa fortereſſe, étoit

Ann. 1552. *N. Iſtuanf. hiſt. de reb. Pann. lib. XVII. Petr. de Rew. de Mon. & S. cor. r. Hung. cent. VI. Sigler. chron. rer. Hung. l. II. c. 2. Abr. Bakschay. chron. de reg. Hung.*

426429

Hiſtoire des gr. de Hongr. p. M, Fum. de Genillé, l. V.
G. Sambuc. rer. ung. app. ejuſd. in. ob. Ferd. 1. orat.
Hiſtoire de l'Emp. Ott. p. le P. Cantimir.
Hiſtoire de l'Emp. Ott, par Sagredo.
Hiſt. d'Allemagne par le P. Barre, tom. VIII & IX.

tombée depuis long-temps au pouvoir des Turcs. Un bourguemeſtre, nommé Ottomial, propoſa à Caſtalde de le rendre maître de cette place. Le général applaudit à l'entrepriſe, quoique le ſuccès lui en parût douteux. Le magiſtrat devenu général, raſſemble deux mille ſoldats, leur fait de riches préſens, leur en promet de plus riches encore, marche à leur tête au milieu des bois, arrive, ſans être apperçu avant le retour de la lumiere, place ſa troupe en embuſcade, détache quelques ſoldats pour inſulter les ſentinelles : les Turcs prennent les armes, ſortent de la ville, & donnent la chaſſe à cette poignée d'aſſaillans ; ceux-ci ſe retirent vers le bois, les Turcs les pourſuivent ; tout à coup Ottomial paroît à la tête de ſa troupe, enveloppe les Turcs, en fait un horrible carnage ; ce qui put échapper à la fureur des Hongrois, s'enfuit vers la ville, mais les habitans leur ferment la porte ; & du haut des remparts, achevent de les maſſacrer. Le bourguemeſtre entre avec tout le faſte d'un conquérant, abandonne à ſes

ſoldats toutes les richeſſes des marchands Turcs, & entreprend le ſiege du château. Aldene accourt pour partàger la gloire de cette conquête; de nouveaux ſecours arrivent, mais les Turcs qui n'attendoient aucun quartier, parce qu'ils n'en accordoient aucun à leurs ennemis, firent la plus belle défenſe. Le bacha de Bude parut ſuivi de quinze cens chevaux; les Hongrois, ſous la conduite d'Oureſtolph, & les Eſpagnols, ſous celle d'Aldene, ſortirent pour l'attaquer. Celui-ci ignoroit la maniere de combattre des Hongrois; mais ſon ignorance eût été moins fatale que l'imprudente valeur de ſon collegue. Le bacha s'étoit fait des remparts de ſes chariots; l'aſpect de ces voitures chargées de bagages enflammoit la cupidité du ſoldat. Dès le premier choc, les Hongrois & les Eſpagnols quitterent leurs rangs pour piller; le bacha immobile demeura quelque temps ſpectateur de leur brigandage, puis tout-à-coup vint fondre ſur eux, & les tailla en pieces. Trois cens *heiducs* ſe raſſemblerent en pelotons, ſerrerent leurs rangs, réſolus de ven-

dre cher leur vie. Enveloppés de toutes parts, ils périrent tous, mais aucun d'eux ne reçut la mort sans l'avoir vengée; & la destruction de cette petite troupe coûta plus de huit cens hommes aux vainqueurs. Aldene se sauva, fit rassembler quelques bateaux sur les bords de la Theisse pour favoriser la fuite de ses compagnons, & en confia la garde à un officier; il se nommoit Higueras. Sa valeur étoit connue: une longue expérience l'avoit familiarisé avec les périls de la guerre; mais il est des momens où l'ame esclave des révolutions physiques de la machine, perd l'empire qu'elle a sur le corps. Tout-à-coup une terreur panique s'empare du cœur d'Higueras; il détache les bateaux, les abandonne au cours du fleuve, s'enfonce dans un bois, & marche vers Témeswar, suivi d'un seul valet. Pendant la route il parut sombre, rêveur; la honte couvroit son front, il n'osoit lever ses regards vers le malheureux qui l'accompagnoit; bientôt il s'arrête, tire son épée, & la tourne contre sa poitrine. Son valet lui saisit le bras, se

jette à ſes genoux, le conjure de ne pas attenter à ſes jours; lui repréſente qu'il eſt plus beau de réparer ſon crime par de belles actions, que de s'en punir par un crime nouveau. Higueras paroît vaincu, remet ſon épée au valet, prend un ton plus calme, un air plus ouvert, & lui promet d'oublier le noir deſſein qu'il avoit conçu. Ils avoient marché long-temps, leurs jambes fléchiſſoient ſous eux, ils s'arrêterent pour ſe repoſer; le valet s'endort. Higueras prend ſon arquebuſe, la charge, met le bout contre ſa poitrine, fait partir la détente, & tombe. Le valet ſe réveille au bruit, voit ſon maître nageant dans ſon ſang, & veut le ſecourir: » laiſſe-moi, lui dit Higue» ras, la mort eſt le dernier ſervice » que j'attends de toi; finis mon » ſupplice, finis ma honte, un lâche » eſt indigne du jour; il eſt juſte que » je meure de ta main, puiſque je » n'ai ſu mourir de celle des Turcs ». Il expira en finiſſant ces mots.

Cependant Soliman raſſemble une nouvelle armée; le vaivode de Moldavie en leve une autre, & ces forces

combinées doivent entrer dans la Hongrie par des endroits différens. Caſtalde, malgré les ſecours que Ferdinand lui promet, n'eſt pas ſans inquiétude. Il convoque une diete à Torda (1); mais tandis qu'on y délibéroit ſur les moyens de repouſſer les Turcs, les Polonois commençoient à s'intéreſſer au ſort d'Iſabelle, qu'ils avoient ſi long-temps abandonnée. Ils craignirent que Soliman, qui venoit encore de ſe déclarer protecteur de cette veuve opprimée, & de ſon malheureux fils, ne vînt fondre ſur la Pologne après avoir ſoumis la Hongrie. Ils connoiſſoient l'inſatiable ambition de ce conquérant. En effet, les Valaques menaçoient déja les frontieres, & leur vaivode, qui, en changeant de religion, croyoit ne changer que d'habit, avoit embraſſé l'alcoran, ſans être plus attaché au culte qu'il adoptoit, qu'à celui qu'il avoit quitté.

Neugebav. hiſt. Polon. Stan. Orichov. ann. l. IV.

Sigiſmond-Auguſte, frere d'Iſabelle, étoit alors ſur le trône de Pologne. Un mariage contracté ſans l'aveu de la nation, l'avoit ſoulevée contre lui; il mépriſa ſes murmures, contint l'audace des nobles, & fit

voir que dans une république même, un roi eſt toujours roi quand il a du génie. Des victoires remportées ſur les Tartares, la conquête de la Livonie, avoient effacé ſa faute (ſi toutefois c'en eſt une d'aller chercher la vertu au ſein de l'indigence, pour la placer au faîte des grandeurs); mais la république conſervoit toujours un ſecret reſſentiment contre ce Prince. Elle ſe vengea en lui refuſant les ſecours qu'il demandoit pour ſa ſœur; & le plaiſir orgueilleux d'humilier un ſouverain, ferma les yeux des Polonois ſur leurs propres périls. Les querelles de religion, dont la Pologne étoit agitée, les premieres étincelles d'une guerre civile, dont on redoutoit les ſuites, offrirent à leur inaction des prétextes que le pouvoir du roi & l'éloquence du grand chancelier ne purent vaincre.

Iſabelle imploroit en vain & ſa patrie & ſon frere; en vain elle cherchoit des amis dans l'Europe. Tous les princes la plaignoient, aucun ne s'armoit pour la ſecourir. La puiſſance de la maiſon d'Autriche, le génie de Charles-Quint, enchaînoient

toutes les cours. François Premier, occupé à lutter contre cet empereur, ne pouvoit rien tenter en Hongrie, tandis que la France étoit menacée. Ferdinand éludoit ses engagemens avec beaucoup d'art. Il avoit promis à la reine le duché d'Oppelen, Munsterbeurg & Ratibor; sa pension même ne lui étoit pas payée. Isabelle crut que Ferdinand, en manquant à sa parole, lui rendoit tous ses droits. Elle les réclama au nom de son fils, & prétendit que le traité qui les avoit annullés, devenoit nul par son inexécution. L'inaction des Polonois, l'indifférence des Hongrois la forcerent enfin d'accepter encore une fois la funeste protection de Soliman. Celui-ci soutint Isabelle par des vues politiques, comme il l'avoit persécutée. Mehemet pacha, général de la cavalerie d'Europe, s'avançoit à la tête de cent mille hommes, parmi lesquels on comptoit deux mille Tartares, intrépides brigands, pleins de ruse & de courage, aussi terribles dans leur fuite que dans les combats. Témeswar fut investi. Le brave Lozonce qui y avoit déja soutenu un siege, étoit résolu de conserver la place à

Descript. expugn. arcis. Témeſw. p. Jo. Sambuc. ad. cal. Bonf.

Ferdinand, ou de mourir sur la breche. Les murs s'écroulerent sous les coups redoublés de l'artillerie ; les Turcs livrerent un assaut terrible ; la garnison le soutint avec cette fermeté qu'inspire l'amour du devoir, mais non avec ce courage qui naît de l'enthousiasme. Le sang-froid avec lequel ils avoient combattu, leur laissoit les yeux ouverts sur le péril qui les menaçoit. La faim les pressoit ; leurs forces s'étoient épuisées dans les attaques, ils n'en retrouvoient plus pour les travaux ; un abattement général s'étoit emparé de tous les cœurs. Le seul Lozonce, plus terrible qu'au premier jour du siege, sentoit sa valeur s'accroître par les obstacles. Deux Espagnols le trahirent ; ils passerent dans le camp des Turcs, leur peignirent la place démantelée, la garnison découragée, & leur promirent une conquête facile. Les Musulmans redoublerent leurs efforts, multiplierent les attaques, servirent leur artillerie avec plus d'activité. La garnison se mutina, & déclara hautement qu'il falloit capituler. » Avec les » Turcs, s'écria Lozonce ! est-il des » traités avec eux ! ne les avez-vous

» pas vu massacrer des garnisons entieres contre leur foi solemnellement jurée! On ne traite avec ces » barbares que l'épée à la main ». Il ne fut point écouté; on le força de signer la capitulation. Elle fut violée, comme il l'avoit prévu. Ses soldats furent égorgés en sortant; le seul Perez de Sajanédra échappa au carnage. Son armure étoit d'une trempe impénétrable; son cheval étoit vigoureux, léger & docile; sa bravoure le servit mieux encore que tous ces avantages. Il met le sabre à la main, se précipite au milieu des ennemis, & s'enfuit vers Lippe. Déja il étoit en sûreté, & avoit laissé loin derriere lui un corps de cinq cens janissaires, acharnés à sa poursuite, lorsqu'il s'engagea imprudemment dans un marais. Son cheval, accablé de fatigue, s'abattit & ne put se relever; les Turcs accoururent, le massacrerent, & rapporterent au camp la tête de cet infortuné capitaine.

Lozonce ne fut pas traité avec plus d'humanité. Ce brave officier étoit sorti sans armes comme ses soldats. Il marchoit avec confiance sur la foi du traité; mais lorsqu'il vit

les ennemis ſe jetter tout-à-coup ſur ſa garniſon, il s'approche d'un Turc, lui arrache ſon ſabre, en frappe Zanczac, l'un des officiers ennemis, & l'abat à ſes pieds. Dans cet inſtant il eſt percé lui-même de pluſieurs coups mortels, il tombe; on le traîne à la hâte à la tente de Mehemet. Ce pacha frémit à ſa vue. » Me voilà, dit Lozonce, qui ſembla ſe ranimer en ce moment; » hâte-toi de » conſulter tous les miniſtres de ta » barbarie, invente avec eux des ſup- » plices nouveaux; je les ſouffrirai » tous pour ma religion & pour ma » patrie, je ſerai martyr de l'une & de » l'autre. Je ne te donnerai pas le » plaiſir de me ſurprendre une foi- » bleſſe; mais hâte-toi, car je ſens » que la mort, qui glace déja mon » ſang dans mes veines, peut préve- » nir ta fureur ». Il alloit expirer; on lui tranche la tête, on l'expoſe ſur une des portes de la ville, on fait jetter ça & là dans les champs ſes membres déchirés. Ferdinand verſa des larmes au récit de ces cruautés. Il combla de bienfaits les filles du héros qu'il venoit de perdre, ordonna que leurs époux & leurs enfans

Nic. Ola. comp. ſ. a. chron.

s'appelleroient Lozonce, afin qu'un si beau nom ne s'éteignît pas avec le brave homme qui l'avoit porté. Mais tandis que l'archiduc rendoit ces honneurs à sa mémoire, Mehemet avoit envoyé sa tête à Constantinople: on l'y portoit en triomphe. Ces horreurs se commettoient au nom de ce Soliman, dont quelques lâches historiens ont vanté la bonne foi. Cette trahison demeura impunie. Eh! comment auroit-il osé la venger? il en avoit donné l'exemple.

Cette conquête répand la terreur dans toute la Hongrie; la ville de Karansebes envoie un tribut à Mehemet. Aldene qui craint le sort de Lozonce, prend le parti d'abandonner Lippe; mais avant d'en sortir, il veut ne laisser aux Turcs qu'un désert & des ruines. Deux de ses soldats vont par son ordre mettre le feu au château; ces incendiaires sont les premieres victimes des flammes. Deux tours sont renversées par l'explosion des poudres; toute la ville est ébranlée. L'incendie augmente; les habitans courent çà & là dans les rues, maudissant le ciel, les Espagnols & les Allemands. On eût dit que la

ville venoit d'être emportée d'assaut ; & ce spectacle affreux étoit l'ouvrage de ses défenseurs. Les Turcs y entrerent, & se plaignirent de ce qu'en brûlant cette ville, Aldene leur avoit envié un plaisir digne d'eux. Les Allemands crurent se dédommager de tant de pertes par la prise de Drigal ; mais Achmet pacha de Bude y courut, & les tailla en pieces. Mehemet poursuivit sa marche triomphante, & se présenta devant Zalvoch ; les Allemands étoient découragés, & communiquoient leur frayeur aux Espagnols. Le brave officier qui commandoit dans cette place, prodigua toutes ses richesses à la garnison ; mais le courage ne s'achete point. Les soldats reçurent les bienfaits de leur capitaine, & s'enfuirent. Il resta seul dans son château ; les Turcs se saisirent de lui, & le traînerent chargé de fers au pacha de Bude. Achmet, moins cruel que Mehemet, respecta les jours d'un ennemi généreux, & sa clémence fut traitée de foiblesse par les Musulmans.

Cependant un troisieme parti se formoit dans la Hongrie. Egalement ennemie & du joug Autrichien & de

la Porte Ottomane, cette faction paroiſſoit n'agir que pour Iſabelle. Pierre Wichy, un des plus puiſſans ſeigneurs de Tranſilvanie, autrefois perſécuteur de la reine, étoit devenu ſon défenſeur. Etienne, vaivode de Moldavie, s'étoit ligué avec lui. Ce ſeigneur étoit abhorré dans la province; l'affreux nom de tyran lui étoit prodigué par le peuple. Il accuſoit ſes ſujets de révolte, ceux-ci l'accuſoient de ſcélérateſſe; mais ces imputations reſpectives paſſoient les bornes de la vérité. Le peuple étoit trop indocile, le maître trop impérieux; un peu moins de deſpotiſme d'une part, un peu moins d'audace de l'autre, auroient fait une nation ſage, & un prince équitable. Deux gentilshommes entretenoient avec Caſtalde une correſpondance ſecrete. La trame fut découverte par un enfant, dont ils n'avoient pas daigné ſe défier; le témoignage de ce jeune délateur fut regardé comme une preuve victorieuſe. Le vaivode ſévit contre les deux traîtres, les priva de leurs biens, de leurs dignités, & leur laiſſa la vie. Ils méditerent une prompte vengeance. La juſtice toujours im-

puissante au milieu des guerres, laissoit une libre carriere à leur ressentiment. Quelques mécontens se joignirent à eux; le vaivode, aveuglé par son orgueil, ne vit point le précipice qu'on creusoit sous ses pas. Tandis qu'il dormoit, les conjurés entrent dans son palais, se pressent, se disputent l'exécrable honneur de lui porter les premiers coups; il expire. Sa garde est taillée en pieces, sa mere est massacrée, ses enfans sont égorgés, & ses amis reçoivent la mort en voulant venger la sienne.

Castalde, sans être auteur de cet attentat, espéroit en recueillir le fruit; il se trompa. Le successeur d'Etienne, indifférent pour Isabelle, mais ennemi de Ferdinand, se jetta dans le parti des Turcs. L'arrivée de Maurice, duc de Saxe, releva le courage des Allemands & des Espagnols. Ce prince amenoit quinze mille hommes au service de l'archiduc. Ce renfort n'effraya point Mehemet. Ses succès passés sembloient lui en promettre de nouveaux; il ne doutoit ni de lui-même, ni de la fortune. Il vint avec confiance mettre le siege devant Agria. Cette ville, mal fortifiée par

Rer. Agr. gest. narr. Jo. Sambuc.

l'art & par la nature, mais défendue par des soldats aguerris, & par des bourgeois enthousiastes, lui préparoit une longue résistance. A la vue de l'armée ennemie, toute la ville retentit de cris de joie. Hommes, femmes, soldats, tous d'une voix unanime jurerent d'observer ces conditions, dictées par le fanatisme patriotique. » Le mot de capitulation sera proscrit; si quelqu'un ose le prononcer, » il sera puni de mort. Si l'ennemi » envoie faire des propositions de » paix, on y répondra par des décharges d'artillerie. Quand les vivres seront épuisés, nous nous » mangerons les uns les autres, & » les victimes seront tirées au sort. » Les femmes seront occupées à réparer les murailles; elles pourront » suivre leurs époux sur la breche & » dans les sorties. Pour étouffer les » conspirations dès leur naissance, » on ne pourra s'assembler plus de » trois ou quatre dans l'intérieur de » la ville ». Mehemet n'ignora pas cette résolution héroïque; mais il se flatta qu'en opposant la barbarie au courage, il pourroit triompher.

Avant d'en venir à ces extrémités,

il voulut jouer la clémence. Un trompette demande à être introduit dans la ville ; on ne daigne pas lui répondre. Il s'avance jusqu'au pied des murailles, & s'écrie que si l'on veut remettre la place entre les mains de Mehemet, les habitans seront traités comme les sujets les plus chéris de Soliman. Tandis qu'il parle, les habitans, dans un morne silence, plantent quatre piques sur le rempart, & élevent dessus un cercueil couvert d'un drap noir, pour annoncer à Mehemet que leur patrie seroit leur tombeau. Le trompette ne rapporta à son général que cette réponse éloquente & terrible. L'artillerie joua avec tant de fureur, que le château fut démantelé & les tours abattus ; ce spectacle anima les Turcs : ils livrerent un assaut ; huit mille de leurs plus braves soldats y périrent ; Mehemet irrité ordonne quatre assauts au même instant. Les habitans reçoivent les Turcs avec la plus grande intrépidité ; les femmes accourent & se confondent parmi les assiégés, on ne les distingue qu'à leur bravoure. L'épouse anime son époux, la mere son fils, la fille son amant. On voit les

unes se précipiter au milieu des ennemis, d'autres rouler sur eux des pierres énormes, ou les inonder d'un déluge d'huile bouillante : un Hongrois est tué à côté de sa femme; elle étoit jeune, belle & sensible. La mere de cette jeune citoyenne, lui ordonne de prendre entre ses bras le corps de son époux, de l'arracher de la mêlée, & de l'enterrer dans la ville. » Est-il » temps de songer à des obseques, » répond l'héroïne; je rendrai les » derniers honneurs à mon mari, » quand sa mort sera vengée, & elle » le sera bientôt ». Elle s'arme à l'instant de l'épée du mort, se couvre de son bouclier, court aux Turcs, en égorge trois; revenue de sa premiere fureur, elle prend entre ses bras les restes sanglans de son époux, court au temple, les y dépose, & revient combattre. Une de ses compagnes prend une pierre dans les débris de la muraille, la souleve avec effort pour écraser les Turcs qui montent à la breche : dans cet instant un boulet lui emporte la tête; sa fille, qui combat à ses côtés, ne verse pas une larme; mais saisissant cette pierre toute fumante encore du sang de sa

mere, & couverte de ſa cervelle, deſcend au milieu des Turcs, en écraſe deux, en bleſſe pluſieurs, appelle les aſſiégés, les anime ; ſon exemple eſt ſuivi, & les aſſiégés deviennent agreſſeurs. On vit d'autres femmes qui pour enflammer le courage des Hongrois, ramaſſoient d'une main les membres de leurs compagnes, coupés & briſés par les balles, & de l'autre combattoient avec les armes des morts.

Une ſi vigoureuſe défenſe étonna tellement Mehemet, qu'il leva le ſiege. Un autre corps de troupes inveſtit Sigeth ; mais les habitans, excités par l'exemple de ceux d'Agria, montrerent tant de courage, qu'ils forcerent les Turcs à ſe retirer, après avoir perdu une foule d'illuſtres officiers & de braves ſoldats. Cet échec n'abattit point le courage d'Iſabelle. Soliman fit de nouveaux préparatifs en ſa faveur. Les officiers de Ferdinand la ſervoient mieux encore par la dureté du joug ſous lequel *ils* opprimoient les Tranſilvains. C'eſt l'effet ordinaire du deſpotiſme, de rendre au peuple la liberté qu'il lui a enlevée. Les Tranſilvains rappellerent Ann. 1554.

la reine ; elle reparut, ſes malheurs lui prêtoient de nouveaux charmes ; ſon fils dont les traits plus marqués peignoient une belle ame, intéreſſa tous les cœurs. Ils jurerent à la mere & au fils une fidélité à l'épreuve de la ſéduction de Caſtalde, de la puiſſance de Ferdinand, & des caprices de la fortune.

On alloit reprendre les armes, lorſqu'une révolution nouvelle fixa les regards de la nation. On parut oublier un moment cette reine auguſte & malheureuſe, pour s'intéreſſer au ſort d'un homme infortuné comme elle. C'étoit Raoul, vaivode de cette partie de la Tranſilvanie, que le voiſinage des montagnes a fait appeller Tranſalpine. Sous le nom de vaivode, il avoit l'autorité d'un roi, mais il n'avoit point abuſé de ſon deſpotiſme ; & ſa puiſſance, chere à ſes ſujets, n'étoit ſuſpecte qu'à Ferdinand. Mircé vint lui diſputer le gouvernement de la province. Dévoré d'ambition, peu ſcrupuleux ſur les moyens de la ſatisfaire, cruel par penchant, clément quelquefois par politique, plein de talens & de vices, cet homme audacieux s'annonça par des maſſacres.

Sa cruauté, qui devoit révolter le peuple, ne fit que l'effrayer. Raoul ſe vit abandonné de tous ſes amis; on le plaignit, & ſes ſujets qui lui devoient leur ſang, ne lui donnerent que des larmes ſtériles. Ce ſeigneur alla offrir ſes ſervices à Caſtalde, & fit, pour Ferdinand, beaucoup plus qu'il n'avoit fait pour lui-même. Mais ſa fierté eſſuya tant d'outrages, que l'ambition ſe réveilla dans ſon cœur. Le ſoldat, qui ne juge les hommes que par leurs ſuccès, regardoit d'un œil dédaigneux un prince déchu de ſon rang, & qui n'avoit pas le courage d'y remonter. Raoul avoit ſupporté le malheur, il ne put ſupporter la honte. Il gagna la confiance de Caſtalde, excita ſa pitié, & lui repréſenta que tant que l'uſurpateur ſeroit tranquille dans ſa vaivodie, Ferdinand ne pouvoit ſe flatter de régner ſur les Tranſalpins; que l'intelligence de Mircé avec la Porte n'étoit pas ignorée, & que la maiſon d'Autriche n'avoit point d'ennemi plus dangereux que ce vaivode. Il jura de conſerver pour Ferdinand une fidélité inviolable, s'il pouvoit rentrer dans ſa province. Caſtalde le crut; il lui

donna deux mille ſoldats Eſpagnols & Allemands. Dès que les Tranſalpins le virent approcher de leurs frontieres avec ces troupes, dix mille hommes coururent ſe ranger ſous ſes drapeaux ; c'étoit l'élite de la nobleſſe & de la milice. Mircé publia un
Ann. 1555. ban général. Les ſeigneurs qui le déteſtoient, lui obéirent en frémiſſant, & lui amenerent quatre-vingt mille payſans mal armés, à qui il n'étoit pas moins odieux. Bientôt les deux armées ſe trouverent en préſence. Raoul partagea la ſienne en deux colonnes, & courut droit à l'ennemi. Mircé étonné de tant d'audace, crut qu'on lui tendoit un piege, & que ce corps n'étoit qu'une avant-garde. La même inquiétude ſe communiqua de rang en rang. Cependant la multitude de ſes ſoldats, & la bravoure des Turcs qui étoient accourus près de lui, le raſſurerent. Il attendit l'ennemi de pied ferme ; mais ces Muſulmans ſur leſquels il fondoit l'eſpérance de la victoire, furent les premiers renverſés, & entraînerent dans leur déroute le reſte de ſon armée. Raoul, à la tête de ſes arquebuſiers, pénétra au centre d'un corps de cavale-

rie qui réſiſtoit encore, le culbuta, & acheva la défaite de ſes ennemis. Ce ſuccès perdra beaucoup de ſon merveilleux, lorſqu'on ſe rappellera que Raoul commandoit à des troupes diſciplinées qui l'adoroient; & que Mircé étoit ſuivi d'un ramas de payſans, fatigués de ſa tyrannie, & que leur multitude même rendoit plus foibles. Dès que Raoul fut vainqueur, ces mêmes payſans vinrent groſſir ſon armée, & le porterent en triomphe dans Thergoviſte. Son concurrent diſparut; & Raoul, inſtruit par ſes malheurs, fut auſſi modeſte dans ſes proſpérités, qu'il avoit paru ferme dans ſa diſgrace.

Soliman, qui avoit ſoutenu Mircé lorſqu'il régnoit, ne daigna pas le conſoler lorſqu'il fut banni de ſa province. Occupé des intrigues du ſerrail, victime des jalouſies ſecretes de ſes femmes, cet empereur étoit lui-même le plus infortuné des hommes. On connoit les malheurs de ſa famille, l'empire que l'altiere Roxelane eut ſur ſon ame, & les ſoupçons qu'elle jetta dans ſon cœur contre Muſtapha. Ce prince avoit pour mere une des rivales de la ſultane; c'en

étoit assez pour le rendre odieux à la nouvelle favorite. Rustan pacha épousa la haine de cette femme
Ann. 1556. cruelle. Ils lui firent un crime de l'amour des soldats & du peuple, qui étoit le prix de ses vertus & de ses bienfaits. Séduit par leurs discours, l'orgueilleux Soliman craignit que Mustapha ne vînt à main armée le renverser du trône; il ordonne à Mustapha de venir le trouver. Une guerre projettée contre la Perse fut le prétexte de cette démarche. Soliman n'avoit pas besoin de cette ruse, pour attirer son fils près de lui. Le docile & vertueux Mustapha, en se rapprochant de son pere, suivoit le penchant de la nature. Il n'ignoroit ni la haine de Roxelane, ni les noirs complots de Rostan, & soupçonnoit le sort qui lui étoit réservé; mais l'amour du devoir l'emportoit dans son cœur sur celui de la vie. Il arrive à la tente de l'empereur, jette ses armes, & demande à voir Soliman. On ne lui répond que par un morne silence; sept muets, vils instrumens des ordres du barbare, entrent tout-à-coup: l'un d'eux porte dans ses mains le cordon fatal. » C'est la mort que vous m'ap-
» portez,

» portez, dit Muſtapha, avant d'ex-
» pirer, l'empereur refuſera-t'il à ſon
» fils ce qu'il accorderoit au dernier
» de ſes ſujets, la grace de l'enten-
» dre «? Soliman l'écoutoit; il étoit dans un pavillon voiſin: » Eh bien,
» s'écria-t-il, quand ſerai-je délivré
» du perfide dont les complots trou-
» blent depuis ſi long-temps mon
» ſommeil » ! Les muets à l'inſtant ſe jettent ſur Muſtapha & l'étranglent. Zéangir, ſon frere, & fils de la ſanguinaire Roxelane, eſt appellé auſſitôt. Soliman le conduit auprès du cadavre de Muſtapha: » Je te donne,
» lui dit-il, ſes dignités, ſes richeſſes,
» ſa puiſſance; que ſon exemple t'ap-
» prenne quel uſage tu dois en faire.
» Ah! monſtre, s'écria Zéangir,
» j'accourois pour embraſſer mon
» frere! oui, je l'embraſſerai, oui,
» je vais le rejoindre; garde ſes tré-
» ſors, tu n'auras pas le plaiſir bar-
» bare de me ſacrifier à tes injuſtes
» alarmes; je ſaurai te prévenir. Mon
» frere, ô le plus vertueux des Otto-
» mans, ſi le malheureux Zéangir
» n'a pu t'égaler, il eſt au moins digne
» de te ſuivre ». A ces mots, il tire ſon poignard, ſe frappe, & tombe

ſur le corps de Muſtapha. Ainſi périrent deux princes, qui, au milieu d'une cour corrompue, avoient conſervé une vertu inébranlable. L'un, doux, affable, fidele à ſa parole, plein de génie & de courage, aimant le genre humain que ſon pere détruiſoit, digne même d'être deſpote, ſi la vertu peut rendre légitime le pouvoir arbitraire; l'autre, moins grand, mais auſſi généreux, avoit moins de reſſources dans l'eſprit, mais autant de vertus dans le cœur. Selim, frere de ces deux infortunés, fit trancher la tête à celui qui vint lui annoncer cette triſte nouvelle: action barbare, qui ne peut être excuſée que par le délire de l'amitié fraternelle.

L'armée adoroit Muſtapha. Elle fut frappée d'horreur au récit de cette ſcene exécrable. Bientôt de l'indignation elle paſſa à la révolte. Soliman s'étoit privé du jeune héros, dont la ſeule préſence auroit fait rentrer dans le devoir les janiſſaires mutinés. Il trembla pour ſes jours & s'enfuit. Peu s'en fallut que ce crime, qu'il avoit jugé néceſſaire à ſa ſûreté, ne fût la cauſe de ſa perte.

Enfin la ſédition s'appaiſa d'elle-même; & Soliman, ſoit amitié pour Iſabelle, ſoit pour charmer l'ennui que lui cauſoient ſes remords, s'occupa de nouveau des affaires de la Tranſilvanie. La peſte, fléau qui accompagne ſouvent celui de la guerre, ravageoit cette province. Ce déſaſtre ſeconda le retour d'Iſabelle. Les troupes de Ferdinand qui avoient bravé les périls des combats, n'oſerent braver l'épidémie; elles évacuerent cette contrée. Les Turcs plus familiariſés avec ce fléau perpétuel dans l'orient, demeurerent en Tranſilvanie pour achever par la terreur de leurs armes, une conquête que l'affection des peuples pour Iſabelle auroit pû faire ſans obſtacle. Mais Ann. 1557.
les protecteurs de cette princeſſe étoient ſi odieux, que la haine publique rejailliſſoit quelquefois ſur elle-même. Ils aſſiégerent Albe-Jule; Iſabelle trembloit que cette place ne devînt le théâtre de l'avide fureur des Muſulmans. Les habitans ſe hâterent de capituler, & la Reine, après avoir armé les Turcs contr'eux, les défendit contre la rage des vainqueurs; elle aſſembla

à Hermanſtadt une diete où elle reçut, ainſi que ſon fils, les hommages des grands & du peuple. Les vaivodes de Moldavie & de Valachie ſe liguerent avec elle. Le pacha de Bude lui promit des ſecours puiſſans, mais elle ne recueillit point le fruit de tant de peines. Une langueur ſecrete épuiſoit lentement ſes forces, l'avertiſſoit chaque jour que le terme de ſes malheurs étoit proche, & lui montroit dans la tombe un aſyle indépendant des caprices de la fortune & de l'ambition des rois.

Ann. 1558. *Vie. Ola. comp. ſ. œt. chron.*

Cependant Charles-Quint raſſaſié d'honneurs, fatigué de ſa grandeur, ennuyé d'être roi, voulut ſe rapprocher des hommes, & abdiqua ſes couronnes; il donna celle de l'Empire à Ferdinand ſon frere; celle d'Eſpagne avec les Pays-Bas & ce qu'il poſſédoit en Italie, à Philippe ſon fils. Ce dégoût de la gloire auroit mis le comble à la ſienne, ſi un prompt repentir n'eût pas ſuivi cette démarche philoſophique. Mais ſa mort délivra bientôt Ferdinand de l'inquiétude que lui donnoit l'ennui que ſon frere avoit trouvé dans ſa retraite. Le nouvel empereur,

devenu plus redoutable, crut que ce titre ſeul lui ſuffiroit pour conſerver ce qu'il avoit conquis, & pour conquérir de nouveau ce qu'il avoit perdu; mais Soliman qui ne voyoit dans la grandeur de ſon ennemi qu'un motif de plus pour l'attaquer, fit de nouveaux préparatifs de guerre. La politique lui inſpira un deſſein aſſez biſarre dans un empereur Turc, il devint le protecteur de la religion catholique. Il ſavoit quels troubles avoient fait naître en Allemagne les ſectes qui la diviſoient (2). Les proteſtans lui étoient ſuſpects; ils pouvoient former un parti dans la Tranſilvanie, & la même puiſſance ne pouvoit recevoir les hommages des deux ſectes à la fois. Il menaça de ſa colere quiconque oſeroit, par des raiſons captieuſes, altérer la croyance de l'égliſe; & ſes menaces firent plus d'effet que les foudres de Rome & les argumens des docteurs catholiques. Tel étoit l'état des affaires, Ann. 1559.
lorſqu'Iſabelle, après avoir eſſuyé une longue maladie, mourut à l'âge de quarante ans, le 20 Septembre 1559. Il eſt peu de princeſſes qui

aient eſſuyé autant de diſgraces qu'Iſabelle, il en eſt peu qui les aient moins méritées. Le courage qui brave le malheur, eſt ſans doute au-deſſus de celui qui brave la mort. Elle eut l'un & l'autre. Jouet de la fortune, elle conſerva dans l'indigence la noble fierté qu'elle avoit eue ſur le trône, & ne perdit point au faîte des grandeurs la modeſtie qui la faiſoit chérir dans l'obſcurité. Mere tendre, épouſe fidelle, ces deux titres qui ſont le bonheur des autres femmes, firent les malheurs de ſa vie. Ceux qui traitent l'équité de foibleſſe, l'ont blâmée d'avoir abandonné le trône; ceux qui la pouſſent juſqu'au ſcrupule, lui ont fait un crime d'y être remontée: mais elle ne fut ni injuſte ni foible. Elle céda la couronne pour accomplir les promeſſes de ſon époux, elle la reprit lorſque Ferdinand manqua aux ſiennes. Elle fut inhumée dans Albe-Jule. On grava ces vers ſur ſa tombe:

Non potuit generi virtus præſtantior addi,
Nec donis quibus hæc diva Iſabella nitet.
Edidit infantem Jani de ſanguine regis,
Quo duce Pannonii ſæcula tuta gerant.

Cette épitaphe eſt foible & peu digne de l'auguſte infortunée qui en étoit le ſujet. Mais les choſes les plus louables ſont preſque toujours les plus mal louées.

Après la mort d'Iſabelle, Ferdinand aſſembla une diete ; l'Empire lui offrit des hommes & des tréſors. La Pologne qui vit l'infortuné Jean Sigiſmond prêt à être accablé, voulut faire accepter ſa médiation ; des ambaſſadeurs partirent pour Vienne. Admis à l'audience de l'empereur, ils dirent que Jean, *roi de Hongrie & de Tranſilvanie* —A ce mot Ferdinand leur ferma la bouche, » Quoi ! » dit l'empereur, mon vaivode oſe » prendre le titre de roi en préſence » de ſon maître ! Qu'il ſe ſoumette, » qu'il me parle du même ton que » mes officiers, alors je daignerai » l'écouter ». Les négociations furent rompues, & la guerre ſe ralluma. Mais tandis que de toutes parts on faiſoit des préparatifs, Ferdinand ſemoit la diviſion entre les Hongrois, & s'efforçoit d'armer le clergé contre le gouvernement. Iſabelle, qui avoit ſenti que l'appui de l'égliſe étoit néceſſaire à ſa fortune chan- Ann. 1560.

celante, avoit accordé à ſes miniſtres des privileges qui les rendoient tout-puiſſans, & dès-lors dangereux. Elle les avoit établis juges ſuprêmes dans toutes les diſcuſſions qui regardoient les mariages, les teſtamens, les tuteles & les décimes. Une juriſdiction ſi étendue ouvroit un vaſte champ à l'avidité des eccléſiaſtiques. Bientôt leurs uſurpations ſouleverent le peuple, & contre les prêtres qui s'étoient acquis tant de pouvoir, & contre les magiſtrats qui s'en étoient laiſſés dépouiller. Ceux-ci réclamerent enfin des droits fondés ſur les limites que la raiſon & l'équité ont miſes à la puiſſance des prélats. La querelle fut vive; mais enfin le clergé, craignant le reſſentiment de la nation, ne réſerva pour lui que les cauſes matrimoniales, dont il étendoit la claſſe un peu au-delà de ſes bornes naturelles : mais il abandonna aux juges civils toutes les autres diſcuſſions. Cette affaire, toute importante qu'elle étoit, fut bientôt oubliée, & l'on s'occupa de diſputes théologiques.

Ann. 1561. Jean aſſiſtoit à ces controverſes, tandis que l'armée de Ferdinand entroit dans Skalka, paſſoit la gar-

niſon au fil de l'épée, réduiſoit les maiſons en cendres, & combloit les foſſés avec les débris des remparts. L'armée triomphante courut de conquêtes en conquêtes; Jean laiſſa enfin les prêtres diſputer, & raſſembla des ſoldats.

Il diſperſa des garniſons dans la Tranſilvanie, pour contenir le peuple: mais les Sicules ſe ſouleverent au nombre de mille, & jurerent qu'ils ne feroient uſage de leurs armes que contre les Allemands; qu'ils ne les tourneroient jamais contre leurs compatriotes, & que Jean, par cet appareil terrible, portoit atteinte aux libertés de la nation. Ils proclamerent George Nagy leur général, & camperent ſur les bords de la Nyaradz. Cette défection pouvoit entraîner la perte du Royaume dans un temps où il étoit aſſailli d'un côté par les Autrichiens, de l'autre par les Turcs. L'état malheureux où Jean ſe trouvoit ne lui permettoit pas de ſévir contre des rebelles. Il leur envoya des députés pour leur porter des paroles de paix, écouter leurs plaintes, & leur promettre les conditions les plus douces. Ils ne répondirent que par des cris

séditieux, envoyerent des officiers chez tous les Saxons pour les ménacer de réduire tout en cendres, s'ils ne venoient se joindre à eux, & combattre pour la défense de leurs privileges. Les magistrats d'Hermandstat firent arrêter ces députés. Cette conduite ne fit qu'aigrir les esprits. Gabriel Maïlat marcha contre les Sicules, & les mit en fuite; Jean acheva de les disperser, & pardonna à tous
Ann. 1562. ceux qui jetterent leurs armes à ses pieds. Mais pour contenir dans la suite ces peuples indociles, il fit construire les forteresses de Sekel-Tamad & de Sekel-Banya. George Nagy eut la tête tranchée. Cette rigueur étoit nécessaire, dans un temps où tous les esprits étoient disposés à la révolte.

Ce fut aussi pour calmer ces troubles, que les grands, assemblés à Torda, permirent à tous les Transilvains d'embrasser & de professer librement toutes les religions. Ils exhorterent toutes les sectes à se tolérer mutuellement. Le clergé murmura contre cette décision des états: ses plaintes ne furent point écoutées en Transilvanie; mais les Moldaves, peuple plus enthousiaste, s'armerent contre leur vaivode, Jean Basilide, que les

prêtres accuſoient d'avoir violé les immunités de l'égliſe, & de s'être emparé de ſes biens. Démétrius Viſnovitz, baron puiſſant en Ruſſie, avoit déja conjuré la perte du vaivode avec Albert Lazki, palatin de Siradie, & le baron de Keſmark. Il ſe préſenta ſur les frontieres de la Moldavie, les prêtres avoient préparé les eſprits à le recevoir ; en même temps les conjurés répandent la nouvelle effrayante de l'approche des Tartares, ajoutent qu'ils couvrent déja la frontiere, nomment les villages qu'ils ont ſaccagés, les villes qu'ils ont priſes. Trompé par ce faux bruit, le vaivode fait partir le général Etienne Tomſa à la tête de ſept mille Moldaves & de trois cents Huſſards. Ceux-ci cherchent en vain les ennemis qu'on leur avoit annoncés ; & trouvant tout paiſible, ils s'endorment dans une ſécurité profonde. Au milieu de la nuit le camp eſt aſſailli par l'armée des conjurés ; les ſoldats du vaivode ſont égorgés dans leurs tentes. Ceux qui ſe cacherent ſous les cadavres de leurs compagnons expirans, échapperent ſeuls au fer des aſſaſſins. Les vainqueurs Ann. 1563.

proclament à grands cris ce même Etienne, dont ils ont taillé l'armée en pieces. On ignore si le nouveau vaivode avoit préparé cette révolution, s'il étoit complice du massacre de ses soldats, ou si son élection fut l'effet de l'inconstance du peuple. Cependant Démétrius assiege Jean dans Zaskovie; Etienne y court, l'attaque, résolu de tourner ensuite ses armes contre Jean. La fortune trompe ses espérances, il est vaincu, & s'enfuit dans un bois voisin; là il rassemble les débris de son armée, revient à la charge, & met ses ennemis en fuite. Démétrius tomba entre ses mains. On l'envoya à Constantinople; Soliman le fit suspendre par les côtes à un croc de fer jusqu'à ce qu'il expirât. Un noble Polonois qui l'accompagnoit eut le même sort.

Cependant Etienne continue le siege de Zaskovie. Jean s'y défend avec le courage d'un homme qui n'a plus de choix qu'entre la victoire ou la mort. Le siege dura cinq mois. Enfin on vit paroître un ambassadeur Turc, qui promit à Jean la protection du Sultan, celle même d'E-

tienne, s'il vouloit leur remettre la ville, & renoncer à sa vaivodie. Pierre Devay, capitaine d'infanterie Hongroise, s'étoit abouché avec le pacha. Jean lui en fit un crime, l'égorgea de sa propre main, & cacha son cadavre au fond du palais; mais quelques gouttes de sang répandues çà & là, le trahirent. Les soldats suivirent ces traces, & trouverent le corps de leur officier; aussi-tôt ils s'écrierent qu'ils ne vouloient plus combattre pour un tyran qui se jouoit ainsi de la vie de ses plus braves capitaines. « Choisis, lui dirent-ils, » ou d'être remis vivant entre les mains des Turcs qui » ordonneront ton supplice, ou d'être coupé par morceaux & jetté » dans le fossé ». Le malheureux Prince espere qu'Etienne & les Turcs seront moins inflexibles que ses soldats; il consent à être conduit dans le camp des assiégeans. Il sort de son palais à cheval, au milieu de deux rangs de lances tournées contre *lui*. La soldatesque insolente le force de descendre & de marcher à pied. Il paroit devant cet Etienne, autrefois son sujet, aujourd'hui son maître; il

ſe jette à ſes pieds, & lui demande la vie; le barbare, pour toute réponſe, lui porte deux coups de ſa propre main, lui fait trancher la tête par un Tartare, l'envoie à Soliman, & abandonne ſes membres à la fureur de ſes ſoldats.

Ann. 1563-4. Cette révolution ne changea point l'état de la Hongrie; mais Ferdinand venoit de lui donner un autre maître, héritier de ſon ambition, de ſes droits, de ſes talens. Cet empereur, à qui trois couronnes ſembloient un fardeau trop peſant, céda à Maximilien ſon fils celles de Boheme, de Hongrie & de Tranſilvanie, & le titre de roi des Romains. Bientôt la mort lui enleva la troiſieme. Maximilien lui ſuccéda à l'empire, & à ſes droits ſur la Hongrie & la Tranſilvanie.

Ann. 1565. Jean Sigiſmond, élevé à l'école du malheur, ſavoit déja donner des ordres & recevoir des conſeils. Les leçons d'Iſabelle lui avoient appris ce qu'il devoit faire & ce qu'il devoit éviter. Les révolutions, dont ſa jeuneſſe avoit été le jouet, lui avoient donné une expérience que n'auroit pas eu un vieillard, qui

Bellum Pannonicum ſub Maximiliano II & Solimano II geſtum, deſcriptum per P. Biſarum. In mœrorem funeris D. Maximi-

pendant toute ſa vie auroit joui d'une proſpérité uniforme. Les périls lui étoient familiers, & l'aſpect de la mort n'avoit rien d'effrayant pour lui. Il ſe mit à la tête de l'armée; Hadao & Attaviar furent emportés preſque ſans coup férir. Jean fit des marches ſavantes, des attaques vigoureuſes; mais ce qui eſt plus eſtimable, il épargna les campagnes, interdit le pillage à ſes ſoldats, & fut le génie tutélaire des contrées qu'il ſoumit. Les Impériaux ne ſuivirent pas cet exemple. Maximilien avoit confié la conduite de ſes troupes à Lazarre Schuendi; ce général moins modéré que Caſtalde, fit livrer aux flammes les villes de Zatmar & de Debrezen; il abandonna Tokai au pillage. On ſent à quels excès dut ſe porter une ſoldateſque effrénée, qui avoit commencé par enfoncer les caves où étoient renfermés les vins délicieux que produiſent les bords de la Theiſſe & du Bodrog.

liani II laudationc. lu, Zambuco autore.

Cependant on entama des négociations dont on ſembloit craindre le ſuccès. Le Duc de Ruſſie affectoit de jouer le rôle de médiateur, mais

Ann. 1566.

il tâchoit ſourdement d'échauffer des querelles qui faiſoient ſa ſûreté (3). Soliman offroit la paix, & faiſoit de nouveaux préparatifs de guerre; l'empereur exigeoit tout, & feignoit de vouloir céder de ſes droits. Jean ſe tenoit ſur ſes gardes, & pourſuivoit ſes conquêtes. Il attira dans ſon parti quelques Seigneurs Hongrois, & publia un manifeſte pour ſéduire le reſte des nobles. Cet écrit eſt un monument éternel de la foibleſſe de ce malheureux Prince. *Le très-clément empereur des Turcs*, dit-il, *& ſon ambaſſadeur nous ont ordonné de recommander à tous nos ſujets de nous être fideles.* Schuendi répondit par d'autres lettres, où il exhortoit les Hongrois à demeurer fideles à l'empereur. Ces écrits contradictoires eurent le ſort de tous les manifeſtes; on les lut, & on attendit que la fortune des armes donnât plus ou moins de force aux raiſons qu'ils renfermoient. Les Turcs entrèrent dans Ainathſchen, & ſe préſenterent devant Zigeth; mais ils furent repouſſés avec tant de vigueur, qu'on ramena dans la ville deux chariots chargés de têtes Muſulmanes. George

Túry, intrépide capitaine, à qui la défenſe de Palotta étoit confiée, força les Muſulmans à lever le ſiege de cette place. Le comte de Salm prit Veſprin & Tata; les Turcs s'enfuirent de Gheſtez, & furent forcés d'abandonner Vithain. Tant d'échecs conſécutifs irriterent Soliman; il vint en perſonne pour laver la honte de ſes généraux. Zigeth fut la premiere conquête qui flatta ſon ambition. Cette ville, ſituée au milieu des marais, n'étoit acceſſible que par une chauſſée. Nicolas Eſdrin, comte de Serin, y commandoit; il n'avoit que trois mille ſoldats: mais la confiance qu'ils avoient dans la bravoure de leur général, doubloit leurs forces & leur courage. Il fit élever un gibet deſtiné pour le premier qui abandonneroit ſon poſte, ou qui parleroit de ſe rendre. La vieille Ville fut d'abord attaquée avec ſuccès. Une ſimple muraille la défendoit, elle fut bientôt renverſée: les aſſiégés combattoient tantôt ſur la breche, tantôt s'élançoient au milieu des Turcs; mais enfin ne trouvant plus d'aſyle qui fût impénétrable à l'artillerie, ils mirent le

Hiſt. Siget. capt. ann. 1566. ex. Croat. conv. p. M. S. Budin. Zambuc. de Gest. & Zigeth. exit.

feu aux maiſons, acheverent de démolir les remparts, & ſe retirerent dans la Ville-neuve. Nouvelles attaques, nouvelles défenſes; l'artillerie placée ſur des collines élevées par les mains des Turcs, foudroie les aſſiégés; de larges breches s'ouvrent par-tout à l'impatience des janiſſaires, mais un foſſé profond les arrête. La garniſon épuiſée de fatigue ne peut réparer les ravages du canon; au lieu de relever les murailles, les ſoldats en font une de leurs corps. Le comte de Serin qui craint de prodiguer le ſang de tant de braves gens, veut livrer aux flammes la Ville-neuve, & ſe retirer dans la forteresſe; mais les ſoldats lui crient qu'on peut encore défendre la place, que cette ſeconde retraite auroit l'air d'une fuite, qu'ils ont encore du ſang à verſer pour la défenſe de la ville, & qu'il ne faut entrer dans le château qu'à la derniere extrémité. Ali pacha, aga des janiſſaires, qui avoit trente mille Aſapes ſous ſes ordres, entreprit de deſſécher le foſſé, en détournant les eaux qui l'inondoient. Des milliers de Turcs s'attelent à l'ouvrage, un plus grand

nombre encore protege leur travail; mais tout-à-coup la porte s'ouvre, la garniſon ſe précipite ſur eux, renverſe les janiſſaires, maſſacre les travailleurs, & encloue le canon. Bului pacha expire ſous leurs coups; le vieux Tiſuf, né dans les camps, blanchi dans les combats, défend encore les reſtes d'une vie preſqu'éteinte. Ali fait jetter dans le foſſé les cadavres, les couvre de faſcines & de terre, & forme un pont praticable pour arriver à la breche; chaque nuit, chaque jour ſont marqués par quelqu'aſſaut meurtrier. Enfin dans la derniere attaque la multitude l'emporte ſur le courage; les Turcs pénetrent dans la ville, le brave Ali périt enſeveli dans ſon triomphe, le pacha d'Egypte a le même ſort; mais les Chrétiens ſont maſſacrés, & la vie du citoyen n'eſt pas plus reſpectée que celle du ſoldat.

Six cents hommes étoient échappés au carnage. Le comte de Serin les raſſembla, & ſe retira dans la fortereſſe. Là il ſoutint un nouveau ſiege, & parut plus redoutable encore avec ſes ſix cents hommes qu'il ne l'avoit été à la tête de toute

ſa garniſon. Les Turcs livrerent des aſſauts continuels, lancerent des feux d'artifice dans la place; tous leurs efforts furent inutiles. Soliman concevoit un chagrin mortel de tant de réſiſtance; il craignoit de perdre quarante ans de gloire. Cette idée accabloit ſon ame, un dépit ſombre ſe peignoit dans ſes yeux, il ſembloit avoir pris la vie en haine, ſes officiers étoient ſouvent les victimes de la fureur qui l'animoit contre les aſſiégés; il menaça le comte de Serin de le faire périr avec tous ſes compagnons, s'il ne lui ouvroit les portes du château: mais on craint peu les menaces quand on a bravé les effets. Le ſultan prit des voies plus douces; il fit lancer dans le château une lettre attachée à une flêche. Cet écrit contenoit les plus riches promeſſes. Le comte devenoit prince de Croatie, s'il vouloit accepter une capitulation honorable; mais il crut qu'à ce prix elle n'en ſeroit que plus honteuſe. Le comte prend le billet, le lit en ſouriant: « Soliman penſe, dit-il, que nous » manquons de papier pour bour» rer nos mouſquets »: Il bourre

le ſien avec la lettre du ſultan, & le décharge ſur les Turcs. Soliman aſſemble ſes généraux dans ſon pavillon. Ses yeux fulminent tout ce qu'ils rencontrent, ſes ſourcils ſe froncent, les convulſions de la colere l'agitent; il veut parler, la rage le ſuffoque. Il ſe remet, ouvre enfin la bouche, & dit d'un ton terrible: « Lâches & indignes capitaines, ſi » dans une heure Zigeth n'eſt pas » pris, je vous fais tous décapiter; » je comble le foſſé de vos têtes, » & je paſſe ſur ce pont pour mon» ter à la breche ». Il n'en put dire davantage. Il tomba dans un abattement qui fit trembler pour ſes jours; & la nuit même, une apoplexie, cauſée par l'excès de ſa fureur, l'enleva dans la ſoixante-ſeizieme année de ſon âge. Ce Prince eut toutes les qualités qui font les conquérans, & nulle de celles qui font les héros véritables. La guerre fut ſon élément; & pendant un regne de quarante-ſix ans, il ne ceſſa d'avoir les armes à la main. Il avoit ſuccédé à Selim ſon pere en 1520; il brûloit d'exercer ſa valeur. L'Europe étoit paiſible; l'Aſie fatiguée par de longues

guerres, cherchoit à réparer dans un long repos les pertes qu'elle avoit faites. La révolte de Gazelles, Gouverneur de Syrie, ouvrit un champ libre à ſon courage impatient. L'Egypte s'etoit ſoulevée; elle fut conquiſe; il tourna enſuite ſes armes contre les Chrétiens, ſoumit la Servie, entra triomphant dans Belgrade, s'empara de Rhodes après un ſiege fameux. La Perſe fut auſſi le théâtre de ſes exploits; enfin vainqueur à Mohacs, maître de la Tranſilvanie, heureux dans toutes ſes expéditions, Zigeth fut l'écueil de ſa gloire. Si l'on juge cet homme avec les yeux du vulgaire, ſes talens militaires & politiques en feront un héros. La plupart des hiſtoriens lui ont prêté les vertus les plus ſublimes, mais le récit qu'ils ont fait de ſes actions détruit ces éloges. Ils ont loué ſa juſtice, il s'empara de Bude, exila Iſabelle, dépouilla ſon pupille: ils ont célébré ſa bonne foi, il fit maſſacrer des garniſons qu'il avoit reçues à compoſition: ils le peignent comme le plus clément des hommes, il fit étrangler ſur de ſimples ſoupçons & le viſir Ibrahim, l'appui de ſa cou-

ronne, & ſon fils Muſtapha, l'idole & la gloire de ſon empire. Enfin, après le récit de quarante années de guerre, pluſieurs ont oſé dire qu'il étoit avare du ſang humain (4). Je ne compterai point à combien de Turcs, à combien de leurs ennemis l'inſatiable ambition de Soliman a coûté la vie; ce calcul ſeroit trop affligeant pour l'humanité. Après ſa mort, ſon viſir fut féroce comme lui. Il vouloit cacher aux ſoldats cet événement, qui eût éteint leur courage & ranimé celui des aſſiégés. Il fit trancher la tête au médecin de l'empereur & aux officiers de ſa chambre, pour enſevelir avec eux ce fatal ſecret; puis couvrant des vêtemens les plus riches ce cadavre inanimé, effaçant à l'aide du fard les traces de la mort gravées ſur ſon viſage, il éleva ſur un trône ce fantôme de monarque. Des janiſſaires, placés eux-mêmes à une grande diſtance, écartoient la foule; & ces ſoldats, accoutumés à ne contempler leur maître que de loin & d'un œil timide, crurent qu'il vivoit encore. Cette illuſion leur inſpira une nouvelle ardeur. La breche s'é-

largit ſous les coups de l'artillerie ; les foſſés furent comblés ; on alloit monter à l'aſſaut, lorſqu'un accident épargna aux Turcs les périls d'une attaque incertaine ; le feu prit aux poudres, les pans de murailles qui ſubſiſtoient encore s'écroulerent, les maiſons & les vivres furent dévorés par les flammes, une partie de la garniſon fut écraſée ſous les débris ; enfin de trois mille ſoldats, le comte de Serin n'en avoit plus que deux cents dix-ſept en état de combattre. « Amis, dit-il à ces braves, » embraſſons-nous, & allons » chercher la mort au milieu des » Turcs ; je ne vous parle point de » capitulation, je ſerois indigne de » vous commander, ſi j'étois ca- » pable de me rendre. Mourons, » mes amis, mais mourons en héros ; » vengeons la mort de nos cama- » rades, vengeons la nôtre avant de » la recevoir. Apprenons à ces bar- » bares ce que c'eſt que l'héroïſme ; » & qu'après nous avoir égorgés, » ils ſoient forcés d'avouer qu'il eſt » plus beau de mourir comme nous, » que de vaincre comme eux.... ». *Nous périrons tous avec vous*, ce ne fut

fut qu'un cri parmi les ſoldats. Le comte paſſe de rang en rang, les embraſſe, verſe des larmes, eſſuie les leurs; les Turcs auroient pleuré eux-mêmes s'ils avoient été témoins de cette ſcene attendriſſante. Le commandant ſe fit enſuite revêtir de ſes habits les plus magnifiques. On lui en demanda la raiſon: « il faut ſe » parer, dit-il, pour un jour de » fête ». Il mit dans ſes poches tout l'argent qui lui étoit reſté: « ce ſera, » dit-il, la récompenſe de celui » qui me rendra les honneurs de » la ſépulture ». Puis tirant ſon épée, il s'avance à la porte, l'ouvre aux aſſiégeans, & les attend de pied ferme à la tête de ſa troupe. Les Turcs héſitent quelque temps; ils craignent que cette témérité apparente ne cache quelque ruſe. Mais bientôt ils ſe raſſurent, & ſe précipitent en foule ſur la chauſſée; le comte ſe défend de ſang froid, meſure ſes coups, n'en porte que de mortels; il en reçoit un dans le côté, le ſang coule à gros bouillons, il combat encore; il eſt bleſſé à la jambe, il ſe défend à genoux; enfin un coup

de mouſquet l'atteint à la tête, & l'étend aux pieds des vainqueurs. Le reſte de la garniſon eſt égorgé; quatre ſoldats obtiennent ſeuls la vie ſans l'avoir demandée. Les Turcs entrent dans cette conquête qui leur avoit coûté vingt mille janiſſaires & dix mille ſpahis. Ils envoyerent aux Impériaux la tête du comte de Serin, & leur reprocherent l'indifférence avec laquelle ils avoient laiſſé périr ce héros à qui ils avoient promis les ſecours les plus puiſſans. Les Turcs qui ſavoient rarement reſpecter la vertu de leurs ennemis, honorerent la ſienne. Les reſtes de cet intrépide capitaine furent inhumés avec plus de pompe dans le camp des infideles, qu'ils ne l'auroient été dans celui des chrétiens. Dans l'inſtant où l'on offroit à Maximilien le préſent fatal que les Turcs lui envoyerent, le fils du comte de Serin perce la foule, ſe jette aux genoux de l'empereur: » Sire, dit-il, je n'ai plus de pere. » Je vous en ſervirai, répondit l'em- » pereur ». Ce monarque lui donna une compagnie, & lui confia la défenſe de la fortereſſe d'Iska-Chaturn.

Le jeune capitaine y renferma dans un tombeau (5) la tête de l'illuſtre Nicolas Eſdrin, comte de Serin. Il alloit ſouvent ſe proſterner près de ce mauſolée, s'y rappeller le grand exemple que ſon pere lui laiſſoit, & s'exciter à venger ſa mort par une mort auſſi belle.

Vingt-cinq mille Turcs étoient morts ſous les murs de Zigeth, & cette conquête étoit plus funeſte à leur parti qu'à celui de l'empereur. Celle de Giule coûta moins de ſang aux Ottomans. Ladiſlas Kérecſéni qui y commandoit, ne montra pas la même fermeté que le comte de Serin. Il ſe rendit; & contre la foi du traité, ſa garniſon fut taillée en pieces. Les Turcs commettoient ces ſortes de trahiſons par habitude; & on peut dire qu'en violant les conventions les plus ſacrées, ils ne trompoient point ceux qui étoient les victimes de leur perfidie. Les Impériaux indignés de la mauvaiſe foi de leurs ennemis, lorſqu'ils auroient dû l'être de l'imprudente confiance de Kérecſéni, s'apprêterent à venger leurs compagnons; ils triompherent dans

une rencontre. George Tury reconnut parmi eux le sangiach d'Albe-Royale, l'objet de sa haine; il s'élance au milieu des Turcs, son cheval est tué, il saute sur un autre, dissipe la foule, arrive au sangiach, le prend au milieu de ses gardes, l'amene & le présente à l'empereur. Tury, pour prix d'un exploit si glorieux, fut armé chevalier de la main de Maximilien. Ce prince ignoroit encore que les Turcs avoient perdu leur invincible monarque. L'exécrable précaution du grand visir avoit eu le succès qu'il attendoit, & l'on apprit à la fois à Vienne & la mort de Soliman & la proclamation de son successeur : c'étoit Selim. Ce prince étoit âgé de quarante-deux ans; il avoit su, pendant la vie de Soliman, écarter les obstacles qui pouvoient l'arrêter après sa mort. On a vu Mustapha & Zéangir expirer, l'un victime de l'amitié fraternelle, l'autre de la barbarie de son pere. Bajazet, fils d'une Circassienne, qui avoit en vain disputé à Roxelane le cœur de Soliman, auroit pu venger la mort de ses freres;

eſclave de la favorite, n'aimant & ne haïſſant qu'au gré des caprices de cette femme, Soliman, accoutumé à ſe repaître de ſon propre ſang, demanda bientôt celui de Bajazet. Ce prince s'enfuit, leva des troupes, Selim marcha contre lui; Bajazet, accablé par la multitude, fit de vains efforts pour rappeller la victoire; entraîné dans la déroute de ſon armée, dès qu'il ſe vit en ſûreté, il fit implorer, par de puiſſans médiateurs, la clémence de ſon pere. Le ſultan fut inflexible. Bajazet alla chercher un aſyle en Perſe; mais le ſophi craignant d'attirer ſur lui-même la colere du ſultan, viola les droits ſacrés de l'hoſpitalité, fit jeter ce malheureux prince dans un cachot, où il fut étranglé peu de temps après. Il laiſſoit pluſieurs enfans dans l'âge le plus tendre; l'un d'eux étoit encore au berceau. Soliman le fit étrangler entre les bras de la nourrice, avec les langes mêmes dont il étoit enveloppé. Les freres de cet infortuné furent égorgés. Ce Soliman, qui maſſacroit ſa famille avec moins de répugnance qu'on n'écraſe des inſectes, étoit le plus

dévot, le plus ſcrupuleux mahométan de tous ſes états; il défendit l'uſage du vin ſous peine de la vie. On lui repréſenta qu'une ordonnance ſi rigoureuſe alloit diminuer ſes revenus. Il répondit *qu'il ne falloit pas, pour mille marcs d'or, vendre un ſeul grain de conſcience.* Selim qui lui ſuccéda aimoit le vin & n'en étoit pas plus ami des hommes. La mort de Muſtapha avoit paru lui cauſer un chagrin cuiſant; mais l'ambition fit bientôt taire dans ſon cœur la voix de la nature, la mort de Bajazet fut ſon ouvrage. Il fit à ſon pere des obſeques ſi pompeux, que c'étoit moins un convoi qu'une fête; & l'on crut que la mort de Bajazet lui avoit cauſé trop de joie, pour que celle de Soliman lui cauſât beaucoup de douleur.

Ann. 1567.

Il fit pouſſer la guerre de Hongrie avec plus de fureur que jamais. Jean ne put réprimer les excès des Tartares auxiliaires, qui ſembloient être venus moins pour le ſecourir que pour l'opprimer. Ces barbares couroient les champs la torche à la main, maſſacrant hommes, enfans, vieillards, tous pêle-mêle. On en vit qui, ſans même être preſſés par

cette faim impérieuſe qui force l'homme à outrager la nature, déchiroient des enfans par morceaux, & ſe diſputoient ce mets exécrable. Jean qui ne vouloit point régner ſur un déſert, n'oublia pas que les malheureux, dont le ſang couloit ſous le fer des Tartares, étoient ſes ſujets; il tourna ſes armes contre ces fléaux de l'humanité : vingt mille furent maſſacrés, trop juſte châtiment des horreurs qu'ils avoient commiſes.

Ann. 1569.

Cependant on parla de paix; les négociations furent entamées, mais le fanatiſme des Turcs les rompit d'une maniere atroce. L'ambaſſadeur de l'empire ſe promenoit à cheval, le mufti paſſa devant lui; le miniſtre ignoroit que toutes les puiſſances de la terre devoient s'humilier devant le turban du pontife; il ne deſcendit point de cheval; il fut renverſé, traîné dans la boue, & foulé aux pieds par les janiſſaires. Il demanda vengeance; le viſir répondit à ſa plainte par une inſulte nouvelle. Son chagrin aigrit ſes bleſſures, il en mourut.

Hiſtoire de l'Emp. Ott. par Sagredo, liv. VII.

Le roi Jean, dont les ambaſſadeurs n'étoient pas plus reſpectés à

Conſtantinople, avoit depuis long-temps les Turcs en horreur. Il auroit rejetté leur appui, s'il n'avoit pas craint leur vengeance. Mais ce qu'il n'avoit oſé ſous le regne de Soliman, il l'oſa ſous celui de Selim. Sigiſmond Auguſte offrit ſa médiation, & la paix avec Maximilien
Ann. 1570. fut conclue à l'inſçu des Turcs. Telles étoient les conditions de ce traité.

1°. On oubliera de part & d'autre les maux réciproques que l'on s'eſt faits.

2°. Jean renoncera au titre de roi, & prendra celui de prince ſéréniſſime.

3°. La Tranſilvanie intérieure ſera le patrimoine de Jean; quant à l'ultérieure il en jouira pendant ſa vie, & après ſa mort elle retournera à ſa majeſté Impériale.

4°. Comme la Porte s'élevera contre un traité conclu ſans ſon aveu, ſi Jean eſt chaſſé de ſes états par les Turcs, le château d'Oppelen en Siléſie ſera ſon aſyle.

5°. Sa majeſté Impériale ſecourra le prince Tranſilvain de toutes ſes forces, s'il eſt attaqué par quelque puiſſance ennemie.

6°. Si Jean meurt ſans poſtérité, les états de Tranſilvanie éliront un prince qui ſera dépendant de la maiſon d'Autriche.

Enfin une fille d'Albert, duc de Baviere, petite-fille de l'empereur, devoit, en donnant ſa main au Prince Jean, cimenter le traité; mais c'étoit ſans ſon aveu qu'on avoit diſpoſé de ſon cœur. Jean étoit attaché aux nouvelles erreurs, c'en étoit aſſez pour qu'il lui fût odieux, avant même de l'avoir vu. La fille du duc de Juliers paroiſſoit diſpoſée à remplir les engagemens de l'empereur; mais Jean qui avoit eſſuyé un refus s'en vengea par un autre. Cette querelle légere auroit pu en faire naître de plus ſérieuſes; mais la mort de Jean (6) prévint les maux dont on étoit menacé Elevé au ſein de l'infortune, ce prince avoit le cœur plus formé que l'eſprit. Le cardinal George l'avoit laiſſé languir dans une ignorance profonde du gouvernement, afin de gouverner ſous le nom de ſon éleve, ſi celui-ci parvenoit un jour au trône. Sa mere qui déſeſpéroit de l'y replacer, avoit moins cherché à en faire un homme illuſtre 12 Mars 1571.

qu'un homme eſtimable. Ses lumieres étoient bornées, ſon courage étoit à l'épreuve des périls les plus grands; au faîte des grandeurs & dans le ſein de l'indigence, il fut toujours homme & ne méconnut jamais ſes ſemblables.

LIVRE SIXIÈME.

Les Tranſilvains donnerent à Jean un ſucceſſeur qui le fit bientôt oublier : c'étoit Etienne Battory. Ses exploits, ſes ſervices avoient ſeuls brigué les ſuffrages. On peut obſerver que, dans les principautés électives, le mérite n'eſt gueres couronné que lorſque les malheurs de l'état font ſentir le beſoin qu'on a d'un grand homme pour les réparer. Ceux qui ont le droit de voter, vendent leurs ſuffrages au plus riche, lorſqu'ils ſont heureux ; ils les donnent aux plus vertueux, lorſqu'ils ſont opprimés : mais ſouvent ils ne font un choix équitable que lorſqu'il n'eſt plus temps de le faire, & que les plaies de l'état ſont devenues incurables. L'hiſtoire moderne offre de grands exemples de cette vérité.

Ann. 1571.

Iſtuanfius de rebus Pannonicis.
Hiſt. chronol. Pannon. iconib. illuſt. à Theod. de Bry.
Chorographia Tranſilvaniæ, autore Reychendorff.
Hiſt. d'Allemagne.
Hiſt. de Pologne.

Maximilien confirma l'election d'Etienne; il ne prévoyoit pas que ce vaivode, plus puiſſant par ſon génie qu'il ne l'étoit lui-même par l'immenſité de ſes états, lui enleveroit un jour la couronne de Pologne. Ces deux princes, plus occupés du bonheur de leurs ſujets que de leur propre ſûreté, furent bientôt forcés de ſe tenir en garde contre un homme dangereux, qui ayant en vain eſſayé de troubler l'Empire,
Ann. 1572. s'étoit jetté dans la Tranſilvanie. Jean Balaſſi étoit ſon nom. Cet eſprit remuant, avide de nouveautés, ennemi de tout pouvoir injuſte ou légitime, aſpirant à faire des révolutions avant même d'avoir examiné quel en ſeroit l'objet, louoit avec enthouſiaſme les ſiecles paſſés pour décrier le ſien, s'élevoit contre les anciennes loix lorſque le prince vouloit les maintenir, & les défendoit avec fureur lorſqu'on cherchoit à en introduire de nouvelles. Il s'étoit ligué avec Dobon ſon beau-frere; celui-ci, inſtrument aveugle des deſſeins de Balaſſi, ne voyoit que par ſes yeux, & n'avoit d'autres paſſions que

celles qu'il lui inſpiroit. Ils conſpirerent contre l'Empereur; le complot fut découvert; Balaſſi, avec toute l'imprudence d'un chef de conjurés, courut à Vienne pour ſe juſtifier; Maximilien daigna l'écouter, lui tendre la main & le traiter comme ſon ami; mais les preuves s'accumulerent; Maximilien qui cherchoit à douter du crime de Balaſſi, ne put fermer ſes yeux au jour de l'évidence. Balaſſi & Dobon furent arrêtés. Le premier ſut ſéduire ſes gardes, les traita comme il eût traité ſes égaux, les admit à ſa table, leur verſa du vin avec profuſion: pendant cette orgie il s'échappe, ſuſpend une corde à la muraille de la tour où il étoit gardé, deſcend dans le foſſé, ſaute ſur des chevaux qui étoient préparés, court en Tranſilvanie, & va y mériter de nouveau le ſupplice qu'il venoit d'éviter. Etienne Battory ſe hâta d'étouffer dans leur naiſſance les complots de ce traître, qui alla chercher un aſyle à Conſtantinople.

La Moldavie étoit en proie à de nouveaux troubles; le vaivode Ale- Ann. 1578

xandre qui avoit autrefois été chaſſé de ſes états par Jean Baſilide, reparut avec une armée de Turcs, & chaſſa à ſon tour l'uſurpateur Etienne; la mort l'empêcha de jouir du fruit de ſa victoire. Il laiſſoit deux fils, Bogdan & Elie; le premier lui ſuccéda. C'étoit un jeune prince occupé de ſa parure, plus curieux de porter de belles armes que de s'en ſervir en grand homme, toujours amoureux & toujours volage dans ſes amours, trahi chaque jour par ſes maîtreſſes, à qui il donnoit l'exemple de l'infidélité, & qui ne choiſiſſoit pour miniſtres d'état que ceux de ſes plaiſirs. La nation indignée & honteuſe de l'avoir couronné, le dépoſa tandis qu'il étoit à Kaminiec plongé au ſein des voluptés. Cette révolution avoit été trop précipitée pour être ſolide; on avoit proclamé un certain Ivon ou Jean, homme ſans talent, ſans mérite & qui ne rachetoit pas même l'obſcurité de ſa vie par l'éclat de ſa naiſſance. Bogdan s'enfuit à Moſcou. Les tyrans quelquefois ont reſpecté les droits de l'hoſpitalité, les fanatiques les ont toujours violés ſans

remords. Le czar Jean Bazilowitz étoit un de ces hommes féroces, qui croient ſervir Dieu en perſécutant les hommes, & qui dans le fond de leur palais, livrés à des débauches infames n'en ſortent que pour laver leur propre crime dans le ſang des hérétiques. On lui peignit Bogdan comme un eſprit infecté des nouvelles opinions. Il n'eſt pas probable qu'un prince uniquement occupé de ſes plaiſirs, eût pris aucun parti dans les querelles théologiques dont l'Europe étoit déchirée. Le czar condamna ſon hôte ſans l'entendre, & le fit précipiter dans la riviere. Si par ſa molleſſe il avoit mérité de perdre ſon rang, il n'avoit pas mérité de perdre la vie. Son frere ne fut pas plus heureux à Conſtantinople; il y mourut empoiſonné. On étoit ſi accoutumé en Hongrie à ces ſortes de ſpectacles, qu'à peine on daigna y faire attention; mais un enthouſiaſte, qui ſortit alors de la foule, fixa tous les regards. Il s'étoit rendu d'abord ſingulier par l'auſtérité de ſes mœurs; il fuyoit les yeux des hommes pour les attirer ſur lui, & marchoit à la

grandeur par le mépris de la grandeur même. Entouré de proſélytes qu'il ſembloit rebuter, on le força de parler, & il parla d'un ton de prophete. A l'entendre, Dieu l'avoit envoyé pour terraſſer la puiſſance Ottomane, rappeller la vertu ſur la terre & en bannir tous les vices. Il avoit autant d'ambition & de forfanterie que Pierre l'hermite : mais il n'eut pas autant de bonheur. Il étoit d'une force extraordinaire, lançoit une flêche avec une adreſſe ſurprenante, ce qui prouve que dans ſa retraite il ne s'étoit pas ſeulement occupé de macérations & d'œuvres pieuſes. Il eut d'abord une ſecte, puis une armée, & marcha vers le
An. 1574. fort Saint-Nicolas. Les Turcs, dès qu'ils virent ſes enſeignes, lancerent des feux de toutes parts. » Le ciel » ſe déclare pour nous, s'écria Gré» goire le noir (c'étoit ſon nom); » voyez-vous ces flammes, dont » l'air eſt embraſé, c'eſt Dieu qui les » lance, elles ſont tombées du ciel ». Cependant les Turcs ſortent du fort, enveloppent les Hongrois, & les taillent en pieces. Grégoire s'enfuit avec les débris de ſon armée. Un de

ſes officiers oſe lui demander pourquoi malgré ſa prédiction ils ne ſont pas vainqueurs : « C'eſt que vous » avez douté de la victoire, répond » l'enthouſiaſte ; il faut de la foi » pour triompher, & vous n'en avez » pas ». Tous ceux, dont la foi ſembloit chanceler, & qui ſe défioient de ſa toute-puiſſance, eurent ordre de quitter l'armée ; & comme il vit les autres découragés, prêts à s'enfuir : « Arrêtez, dit-il, arrêtez, & vous » verrez Dieu annoncer ſes bontés » par des miracles. Je vais me pré- » ſenter devant les murs de Zolnoc ; » lorſque je paroîtrai, les murs de » cette ville s'écrouleront, & m'of- » friront un libre paſſage. Je n'aurai » pas beſoin, comme Joſué, du ſon » des trompettes pour opérer ce » prodige ». La promeſſe étoit formelle, il falloit la remplir, & Grégoire n'étoit pas ſans inquiétude ſur le ſuccès. Il fit naître des obſtacles qui lui fermoient le chemin de Zolnoc ; il accuſe le gouverneur de Drebezen d'avoir arrêté les convois deſtinés pour ſa troupe ; il entre dans la ville, réſolu de châtier cet officier. Il le fait venir, l'accable de

reproches ſanglants & le condamne à être pendu. Déja le cordon fatal eſt prêt; les gardes de Grégoire, pleins de la fureur qui l'anime, ſe jettent ſur lui; il ſe défend quelque temps, mais il va ſuccomber. Tout-à-coup la populace rompt les portes, ſe jette dans la ſalle, arrache le gouverneur des mains des bourreaux, attaque Grégoire; il réſiſte, on le preſſe, on l'entoure, on l'accable, il eſt pris; on l'entraîne à l'échafaud: là ſoutenant ſon rôle juſqu'au bout, il meurt avec beaucoup de fermeté. Ladiſlas Succy ſon ſucceſſeur eut le même ſort, & cette faction ſe diſſipa.

La fin tragique de ces chefs n'effraya point un certain Gubécius, homme entreprenant, qui las de ſon obſcurité voulut monter ou ſur l'échafaud ou ſur le trône, & ſe rendre mémorable par ſon bonheur ou par ſon ſupplice. Il raſſembla les débris de l'armée de Succy, arma une multitude de payſans, leur promit d'accomplir tous les miracles que ſes prédéceſſeurs n'avoient qu'ébauchés, paſſa la Save & ravagea les terres de la nobleſſe. On fit marcher contre

ces factieux l'élite des troupes; une partie fut massacrée, le reste reçut des chaînes. Gubécius fut du nombre des prisonniers. On renouvella pour lui tous les tourmens qu'on avoit fait souffrir, soixante ans auparavant, à George Sé-kel : on lui enfonça une couronne de fer brûlant dans la tête, parce qu'il avoit eu l'audace de prendre le titre de roi. La plupart de ses compagnons furent pendus à des arbres, de distance en distance, dans les campagnes. On espéroit contenir les payſans par ce spectacle, mais il étoit plus difficile encore de donner un frein à la noblesse qu'au peuple. Les seigneurs se faisoient des guerres continuelles; Maximilien ne s'efforçoit point d'étouffer ces discordes, parce que regardant les Hongrois moins comme ses sujets que comme ses ennemis, il n'étoit pas fâché de les voir épuiser dans ces guerres intestines, des forces qu'ils auroient pu tourner contre lui. Etienne Battory lui-même fut contraint de prendre les armes contre Becqueſſy, seigneur puissant en Transilvanie. Celui-ci lui avoit disputé les suffrages lors de son élection, mais ses efforts n'avoient fait que

donner un nouvel éclat à la gloire d'Etienne. Quoiqu'il n'eût pas le droit d'être jaloux de ce grand homme, il nourrissoit contre lui un ressentiment d'autant plus vif, qu'il avoit attendu plus long-temps pour éclater. Battory ne daignoit pas s'appercevoir de sa haine ; mais Becquessy par des usurpations hardies, par des complots qui tendoient à une révolte générale, fut le forcer à faire usage de sa puissance. Le vaivode assiégea le rebelle dans Fogaras ; Becquessy n'osant ni combattre ni mourir, fut tromper la vigilance des gardes du camp, & s'enfuit
Ann. 1575. à Pragues. L'officier, à qui il avoit confié la défense de son château, ne crut pas devoir hasarder sa vie pour un maître qui avoit sauvé la sienne par une fuite honteuse. Il ouvrit les portes au vaivode, qui s'empara des trésors de son ennemi. Cette proie ne pouvoit tomber entre ses mains dans une circonstance plus heureuse. Henri de Valois, roi de Pologne, ayant appris la mort de Charles IX son frere, s'étoit échappé de ses états comme un coupable se seroit échappé de sa prison. Il craignoit que le sénat

ne le retînt, & que pendant ces délais les princes Lorrains qui troubloient la France ne s'emparaſſent de cette couronne. Il diſparut, & le ſénat déclara le trône vacant. Maximilien ſe hâta d'acheter des ſuffrages; Etienne Battory verſa dans la Pologne les tréſors de Becqueſſy: mais le reſpect de la nation pour le ſang des Jagellon, plaça ſur le trône Anne (7), princeſſe de cette race, & lui ordonna d'épouſer Etienne Battory. La faction contraire élut Maximilien; ce prince raſſembloit déjà les forces de l'Empire pour détrôner ſon concurrent, lorſque ſa mort diſſipa l'orage dont la Pologne étoit alarmée. Ann. 1578.

Etienne, paiſible poſſeſſeur du trône, fit renaître l'équité parmi les magiſtrats, la diſcipline dans les camps, la concorde entre les nobles. Ce fut lui qui forma des Coſaques un corps de milice attaché à la république. Ce peuple doit avoir dans la ſuite de cette hiſtoire des intérêts à démêler avec la Hongrie; & pour jetter un plus grand jour ſur ces événemens, je vais remonter à l'origine de cette nation. Le nom de Coſaques vient de *coſa* qui ſignifie

chevre ; c'eſt ſans doute pour donner une idée de leur agilité, qu'on les a appellés ainſi.

Hiſtoire de la guerre des Coſaques, par Pierre Chevalier.
Voyage de la Reine de Pologne, par le Laboureur.

C'étoit un ramas de brigands qui ſe réuniſſoient des confins de la Ruſſie, de la Podolie, de la Volhinie, & qui ne s'aſſocioient que pour faire des courſes dans la mer noire, & des deſcentes ſur les côtes de l'empire Ottoman. Leur union ne duroit que pendant l'été, temps favorable à leur inſatiable avarice. Dès que le retour des vents qui agitoient cette plage, les forçoit de regagner les ports, ils ſe ſéparoient, & chacun alloit pendant l'hiver conſommer les fruits de ſon brigandage : mais leur éloignement, la difficulté de ſe raſſembler, la diviſion de leurs forces qui les expoſoit en détail à la vengeance des peuples qu'ils avoient attaqués ; ces inconvéniens leur firent ſentir la néceſſité de ſe rapprocher, d'habiter un même ſol & de former un corps politique gouverné par les mêmes loix ; car les loix ſont ſi néceſſaires, que les brigands mêmes ſont forcés d'en établir entre eux.

Le Boriſthene ou Nieper, avant de

ſe jetter dans la mer noire, élargit ſon cours, ſe diviſe en pluſieurs bras, & forme de ſon ſein des iſles aſſez vaſtes. Ce fut-là que les Coſaques choiſirent leur patrie. Cette colonie de brigands chaſſa la paiſible nation qui cultivoit ces iſles fortunées. Les Coſaques ſe répandirent dans la Pologne, dans la Turquie, dans la Ruſſie, dans la Hongrie. Leurs chevaux, légers à la courſe, & courageux dans la mêlée, étoient inſtruits à franchir des foſſés, à traverſer les rivieres les plus rapides, & à gravir d'un pas ſûr au bord des précipices. Leurs vaiſſeaux conſtruits ſans grace étoient peſans ſous la voile; mais à l'aide des rames, ils atteignoient les meilleurs voiliers. La réunion des Coſaques doubla leurs forces. Ils n'avoient tenté juſqu'alors que des eſcarmouches, ils livrerent des combats; ils porterent le ravage dans les Fauxbourgs de Conſtantinople, entrerent dans Trébiſonde, parurent ſous les murs de Synope, & furent la terreur de l'orient & du nord. Etienne ſentit qu'il falloit, ou détruire les Coſaques, ou s'en faire des amis. Le premier parti étoit

cruel & dangereux; le ſecond étoit plus conforme au penchant de ſon cœur & aux intérêts de la Pologne. Il accueillit ce peuple, lui inſpira du dégoût pour le brigandage, lui donna une haute idée de lui-même, le rendit ſenſible à la véritable gloire; il en forma une milice perpétuelle, ſubordonnée à la république, entretenue par elle & commandée par un chef Coſaque. Elle devoit être du côté de la Turquie & de la Tartarie le boulevard de la république: ſi dans la ſuite elle en fut le fléau, du moins tant qu'Etienne vécut, ſoit crainte, ſoit reconnoiſſance, elle n'oſa ſe ſoulever.

Cette opération politique eſt un des plus grands ſervices que jamais aucun prince ait rendus à l'humanité. La Pologne n'en reſſentit pas ſeule les heureux effets; la Ruſſie fut délivrée de ce fléau qui la déſoloit depuis tant d'années. La Hongrie, plus expoſée aux ravages des Coſaques, bénit le prince qui, occupé du bonheur de ſes nouveaux états, n'avoit point oublié celui de ſa patrie; mais les Turcs, ſans reconnoiſſance pour leurs bienfaiteurs,

comme

comme ſans pitié pour leurs ennemis, jouirent de cet avantage ſans en aimer l'auteur. Amurath venoit, en ſuccédant à Selim, de leur donner un ſpectacle digne d'eux. Le jour même qu'il monta ſur le trône, il fit étrangler cinq de ſes freres; chacun d'eux peut-être lui réſervoit un pareil ſort. On ſent ce qu'on doit attendre d'un empereur couronné ſous de tels auſpices. Auſſi ridicule que barbare dans ſa ſuperſtition, il alla porter la guerre en Perſe, parce qu'un homme du peuple, enthouſiaſte ou fourbe, lui dit que dans un ſonge il avoit vu une main divine graver ces mots ſur la porte du divan, *vainqueur de la Perſe*. Peut-être ce viſionnaire étoit-il aux gages de quelque prince voiſin, qui craignant qu'Amurath ne tournât ſes armes contre ſes états, cherchoit à l'occuper ailleurs.

Un Prince d'un caractere bien différent venoit de monter ſur le trône des Céſars. C'étoit Rodolphe II, fils aîné de Maximilien & de Marie de Caſtille. Son pere l'avoit fait couronner roi de Hongrie à Preſbourg, en 1572. Prince ami des hommes,

parce qu'il l'étoit des arts ; plus jaloux de propager les bornes des connoiſſances humaines, que de reculer les limites de ſon empire ; il avoit puiſé dans le commerce des lettres cette vraie philoſophie, qui fait aſſez mépriſer la guerre pour ne pas rougir d'acheter la paix. Tous les arts cultivés de ſon temps, reçurent des marques de ſa protection éclairée. La chymie, qui arrache à la nature ſes ſecrets, la peinture qui l'égale quelquefois en l'imitant, occupoient tour-à-tour les momens qu'il ne conſacroit point aux affaires. Si la grandeur des rois conſiſte à fatiguer ſes ſujets par des guerres continuelles, à les accabler d'impôts, pour fournir au faſte d'une cour voluptueuſe, à nourrir une ambition qui ſeroit à peine ſatisfaite de l'empire du monde, Rodolphe fut beaucoup au-deſſous de ſes prédéceſſeurs ; ſi pour être grand, il ſuffit d'être affable envers ſes ſujets, généreux ſans être prodigue, toujours acceſſible, fidele à ſa parole, ſimple dans ſes mœurs, ſans faſte comme ſans dettes, Rodolphe efface tous ceux qui ont occupé le trône avant lui. Un jour l'archiduc Mathias

essayoit de lui persuader qu'il ne gardoit pas assez son rang, & qu'il oublioit quelquefois la distance immense qu'il y avoit entre lui & les autres hommes. L'empereur lui répondit: » Si notre dignité & notre » naissance nous élevent au-dessus des » autres, nous devons penser com- » bien nous tenons au commun des » hommes par nos foiblesses, qui » nous mêlent avec eux ». Si quelques historiens, accoutumés à prodiguer des éloges aux fléaux de l'humanité, & à se prosterner devant des idoles souillées de sang, ont osé ternir la gloire de ce grand homme, c'est à un siecle éclairé à lui rendre justice, & à le venger des préjugés de ses contemporains.

Les Turcs forcerent bientôt cet empereur à s'écarter du système pacifique qu'il s'étoit formé. Ils se répandirent sur les bords de la Theisse, & y mirent tout à feu & à sang. Saswar, gouverneur de Zolnoc, étoit à leur tête. Quelques seigneurs Hongrois rassemblerent des troupes à la hâte: c'étoient des soldats mal armés, en petit nombre, peu aguerris; mais lorsque l'intérêt personnel se joint Ann. 1579. 81.

à l'intérêt général, lorsque l'on combat pour defendre son patrimoine, & non pour satisfaire les caprices d'un prince, ou pour réparer les fautes d'un ministre, alors les forces redoublent, & le plus lâche des hommes se sent animé d'un feu martial. Les deux partis se rencontrent près de Nadwar; à l'aspect de la multitude des Musulmans, quelques officiers frappés d'une terreur panique, s'enfuient & entraînent leurs soldats après eux. Ces fuyards se répandent dans la Hongrie, publient par-tout que l'armée vient d'être massacrée, que les Turcs triomphants s'avancent à grandes journées, & qu'ils seront bientôt au centre du royaume. Tandis que ces misérables s'efforcent de justifier leur honteuse retraite, en peignant avec des couleurs affreuses des périls qu'ils n'ont pas essuyés, leurs braves compagnons sont aux mains avec les Turcs. Ils soutiennent le choc d'une armée entiere; enveloppés par les ennemis, ils font face de toutes parts, ne frappent qu'à coup sûr, & après avoir brisé les lances des Turcs, les forcent à prendre l'épée; alors le carnage re-

double ; les Turcs tâchent d'entamer la cavalerie Hongroiſe, celle-ci reſſerre ſes rangs à meſure qu'ils s'éclairciſſent ; les Turcs ſe laſſent, balancent, alors les Hongrois ſe jettent ſur eux avec furie, les culbutent & les taillent en pieces. Les forces des vaincus étoient décuples de celles des vainqueurs. Aucun des deux partis n'avoit l'avantage du lieu, puiſqu'on combattoit dans une plaine raſe ; la bravoure ſeule décida du ſuccès.

Saſwar s'enfuit, raſſemble un nouveau corps de troupes, & va venger ſur des payſans la honte d'avoir été battu par des ſoldats ; les ſiens quittent leurs armes, & portent des torches enflammées qu'ils lancent ſur les toits. Déja Mohi & tous les villages qui environnent cette place ſont en proie aux flammes ; cet incendie répand au loin une affreuſe clarté. Du haut des murs de Caſſovie, Michel Serin voit ces tourbillons de feux & de fumée s'élever dans les airs ; il ſoupçonne auſſi-tôt & la cauſe & les auteurs de ce déſaſtre. Deux mille hommes ſe raſſemblent près de lui, marchent droit aux

11 Avril 1582. Turcs, en font un carnage horrible; puis de leurs mains victorieuſes s'efforcent d'éteindre les flammes, & de ſauver les malheureuſes victimes de la fureur Muſulmane.

Iſthuanf. liv. XXV. On prit aux Turcs dix-huit drapeaux, qu'André Barbeli fut chargé d'aller préſenter à l'archiduc Erneſt, frere de l'empereur. Cette commiſſion honorable étoit la récompenſe du courage que Barbeli avoit montré dans l'action. L'empereur, au mois d'Avril de cette année, convoqua l'aſſemblée des états de Hongrie à Preſbourg. S'il eut lieu d'être ſatisfait de la facilité avec laquelle les grands conſentirent à payer les ſubſides (8) néceſſaires à l'entretien des troupes, & à la défenſe des frontieres, il fut indigné de la hauteur avec laquelle les Hongrois ſe plaignirent de l'infraction de leurs privileges. Ils repréſenterent à Rodolphe que les principales charges de l'état étoient toujours occupées par des Allemands, malgré les promeſſes ſolemnelles que leur avoient faites ſes prédéceſſeurs de ne jamais violer les loix fondamentales du royaume, qui excluent tout étranger du manie-

ment des affaires; qu'ils se lassoient de voir la cour de Vienne éluder d'accomplir ses engagemens, sous de vains prétextes. Les plus emportés finirent par protester que si on ne leur accordoit leur demande, ils ne viendroient plus aux dietes, & refuseroient de souscrire à la levée des impôts. Les évêques d'Agria & de Javarin eurent beaucoup de peine à calmer les esprits. Rodolphe dissimula son ressentiment. Il connut, par ces emportemens, le caractere des Hongrois. Il vit que les noms d'indépendance & de liberté flattoient encore l'oreille de cette noblesse altiere, plus vaine de son ancienne splendeur, qu'abattue par ses revers. Il sentit qu'il seroit dangereux de réunir souvent des hommes de cette trempe. Il fut cinq ans sans indiquer d'assemblée à Presbourg. Pendant tout ce temps, il ne parut point en Hongrie, ni même en Autriche. La Boheme, plus éloignée du théâtre ordinaire de la guerre, lui offroit un séjour plus tranquille, & des sujets plus soumis.

Cependant les pertes que les Turcs avoient essuyées, leur faisoient sentir

la néceſſité de reſpecter les traités. Amurath invita tous les princes Chrétiens à envoyer des Ambaſſadeurs extraordinaires à Conſtantinople, pour aſſiſter aux fêtes pompeuſes qu'on y préparoit, pour célébrer la circonciſion de Mehemet, fils aîné du ſultan. Ces fêtes, par leur magnificence, répondirent à l'importance que les Muſulmans attachent à cet acte religieux. Il s'éleva une querelle entre l'ambaſſadeur de Rodolphe & celui de Henri de Valois. L'empereur n'avoit décoré ſon miniſtre que du titre d'ambaſſadeur de Hongrie (9). L'ambaſſadeur François conſentoit à céder le pas au miniſtre de l'Empire, mais il prétendoit avoir la préſéance ſur tous les autres. La diſpute s'échauffa. On s'en rapporta au jugement du grand viſir, qui, ayant intérêt de ménager l'empereur, termina la conteſtation à ſon avantage. Le miniſtre de France, indigné de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & ne voulant pas compromettre l'honneur de ſa nation, ſe retira dans ſon palais, & ne parut point en public tant que durerent les fêtes. Il ſe contenta d'envoyer, par un de ſes officiers, les préſens dont il étoit chargé.

Le miniſtre de Rodolphe conclut avec la Porte une treve de neuf ans, qui fut bientôt violée par les Turcs. Mais battus près de Veſprin par Etienne Iſtuanfi, taillés en pieces dans la Carniole par le ban de Croatie, ils reſterent quelque temps ſans faire de courſes ſur les terres de leurs voiſins. La mort de Lazare Schuendi, celle de Nicolas Battory, & de quelques autres capitaines, dont la valeur avoit été tant de fois fatale aux infideles, les enhardit à de nouvelles perfidies. Aſſan pacha, gouverneur de Zigeth, donna le ſignal des hoſtilités; il ſe jetta dans une péninſule que forment le Drave & le Muer, près du concours de leurs eaux; de-là il paſſa dans les campagnes, ſous la conduite d'un transfuge. C'étoit un ſcélérat, qui, échappé des mains de la juſtice, ne reſpiroit que vengeance & carnage. Aſſan, auſſi méchant que lui, ne laiſſa que des ruines & des cadavres ſur ſon paſſage: on ne put l'arrêter, & pendant une année entiere il pourſuivit ces horreurs.

Ann. 1583.

Ann. 1584-5.

Ann. 1586.

Mais du côté d'Albe-Royale la fortune fut plus favorable aux Hongrois. Palphi étoit à leur tête, les Turcs

étoient aux ordres d'Isaac: à la faveur de la nuit ils s'approcherent en silence du camp des Hongrois; ils ne doutoient point du succès de cette entreprise, mais ceux-ci se tenoient sur leurs gardes; l'obscurité ne leur permettoit pas de juger du nombre des ennemis; malgré cette incertitude ils tiennent ferme, jettent de grands cris pour éveiller leurs compagnons, & se rangent avec autant d'ordre que si le jour les éclairoit; le combat s'engage; les Hongrois qui courent à leurs postes égorgent plusieurs de leurs camarades qu'ils prennent pour des Turcs. Ce désordre devoit entraîner leur défaite, mais la sagesse de Palphi en prévient les effets. Le crépuscule commence à paroître, les premiers rayons font scintiller les armes, on se voit, mais on ne se distingue pas encore; les Chrétiens ne frappent qu'en tremblant, ignorant si l'objet qu'ils vont frapper est Turc ou Hongrois; enfin le jour se montre dans tout son éclat, le carnage augmente, l'ardeur des Hongrois s'échauffe, celle des Turcs se ralentit; Isaac leur donne l'exemple de la fuite, & va chercher un asyle dans les fo-

fets qui couvrent le mont Werthes. Cette retraite étoit en effet digne d'un brigand, qui ne faiſoit la guerre que pour s'enrichir des dépouilles de ſes ennemis. Ses ſoldats jetterent leurs armes, dont le poids retardoit leur courſe; d'autres ſe cacherent dans des foſſés, mais ils ne purent échapper aux recherches des vainqueurs, qui ſatisfaits de leur ôter la liberté, leur laiſſerent la vie.

Cet acharnement des Turcs contre les Hongrois, tant de traités violés, cette guerre perpétuelle au ſein de la paix, ces brigandages autoriſés par la Porte, prouvent aſſez que le deſſein de s'emparer de la Hongrie étoit héréditaire chez les empereurs Turcs, comme il l'avoit été chez les empereurs d'Allemagne.

Sur ces entrefaites Etienne Battory mourut : ſes victoires ſur les Dantzicois, les Allemands, & les Ruſſes ſont des monumens de ſon courage; la réduction des Coſaques, la réforme des loix, le rétabliſſement de la diſcipline militaire, ſont des monumens de ſon génie politique. L'adverſité, ce grand maître des

hommes, fut la ſource des vertus & des talens de Battory; il avoit paſſé pluſieurs années dans les fers; l'étude des lettres lui fit de ſa priſon un ſéjour agréable, l'étude du cœur humain lui en fit un ſéjour utile. Né avec une bienfaiſance naturelle, la raiſon en dirigeoit l'uſage; il ſut aſſujettir un peuple libre ſans lui être odieux. Peu de rois ont été auſſi puiſſans que lui en Pologne, peu d'entr'eux l'ont égalé, & le grand Sobieski eſt le ſeul qui l'ait effacé. Il eut pour ſucceſſeur en Tranſilvanie Sigiſmond Battory, & pour ſucceſſeur au trône ce Sigiſmond III, qui perdit la couronne de Suede, & qui vit celle de Pologne prête à lui échapper. Ce prince avoit renoncé aux erreurs adoptées en Suede; ce changement de religion fut le prétexte dont ſe ſervit Charles de Sudermanie ſon oncle, pour le faire tomber du trône. Sigiſmond III avoit embraſſé la religion catholique par des vues d'intérêt, il la conſerva par goût, & perſécuta les proteſtans de Pologne pour punir ceux de Suede de l'avoir détrôné. Ces ſectaires n'étoient pas plus heureux en Hongrie,

la perſécution les avoit multipliés. La puiſſance des Rois échouera toujours contre l'opinion des hommes: la ſeule arme qui puiſſe diſſiper une ſecte naiſſante, eſt le ridicule ; mais les ſouverains ont ſu rarement en faire uſage.

On ſentoit en Hongrie la néceſſité d'étouffer le luthéraniſme, mais on ignoroit les moyens d'y parvenir. Tout peuple qui a des voiſins puiſſans & ambitieux, ne doit avoir qu'un ſyſtême de religion ; s'il en a deux, les ſectes oppoſées ſe feront une guerre perpétuelle, & celle qui ſera opprimée, introduira l'étranger dans ſa patrie. L'héréſie étoit un crime d'état en Hongrie ; les états renouvelloient ſouvent le ſerment ſolemnel de n'admettre d'autre religion que celle que ſaint Etienne leur avoit tranſmiſe. Louis II ſur-tout, & Jean de Zapola, pieuſement inhumains, avoient exercé contre l'erreur toutes les cruautés que la rage des bourreaux pouvoit inventer. Cette barbarie donna plus de proſélytes à la nouvelle ſecte, que le zele éloquent de ſes miniſtres ne lui en auroit attirés. Ces malheureuſes victimes de l'intolérance croyoient voir la cou-

ronne du martyre ſuſpendue par une main céleſte au-deſſus du bûcher où elles alloient expirer : leur impatience accuſoit la lenteur des bourreaux, & les ſpectateurs qui étoient venus pour inſulter à leurs douleurs, s'en retournoient pleins de reſpect pour leur courage, & diſpoſés à embraſſer les mêmes opinions. La maiſon d'Autriche, dont l'empire n'étoit point encore bien affermi en Hongrie, & qui avoit beſoin d'un parti pour conſerver cette couronne, favoriſa les proteſtans. Ferdinand les laiſſa dans un calme profond ; Maximilien ſuivit le même plan ; Rodolphe II s'en écarta peu. Il tâcha de maintenir en Hongrie une eſpece d'équilibre entre les proteſtans & les catholiques, protégea les ſectaires lorſqu'ils furent opprimés, & les abandonna dès qu'ils devinrent trop puiſſans.

L'établiſſement de l'erreur en Hongrie étoit une atteinte portée aux loix fondamentales du royaume. Rodolphe vouloit frapper de plus grands coups encore : quelques-unes de ces loix étoient la ſource des abus les plus contraires au bien public, d'autres étoient un frein qui

gênoit l'ambition du ſouverain. Les anciens rois de Hongrie n'étoient pas plus puiſſans que ceux de Pologne. La liberté publique luttoit ſans ceſſe contre l'autorité ſuprême. Le roi ne pouvoit faire ni la guerre ni la paix ſans le conſentement des états ; & dans les circonſtances les plus critiques, tandis qu'on délibéroit, l'ennemi prenoit des villes, déſoloit les campagnes; & quelquefois il étoit rentré dans ſa patrie, lorſque l'armée Hongroiſe recevoit l'ordre de marcher contre lui. Les Hongrois ne s'étoient point réſervé, comme à Rome, la reſſource ſouvent dangereuſe d'élire un dictateur, lorſque l'état étoit à la veille de ſa ruine. Ils craignoient que ce chef, deſpote pour quelques années, ne le fût pour toujours; qu'il ne perpétuât ſon autorité, & qu'il ne la tranſmît avec la couronne à ſes ſucceſſeurs. Rodolphe qui vouloit miner lentement l'édifice de la liberté publique, oppoſoit tour-à-tour les catholiques aux proteſtans, & les proteſtans aux catholiques ; & la nation, ſous ſon regne, parut former deux nations ennemies.

Ann. 1587. Les Turcs recommencerent bientôt leurs ravages. Saſwar, impatient de venger ſa défaite, couroit les campagnes, donnant à ſes ſoldats l'exemple du brigandage. Le brave George de Serin arrêta leurs progrès. Il étoit, ainſi que ſon pere, le fléau des Muſulmans. Dans les combats fréquens qu'il leur avoit livrés, il avoit obſervé leurs mouvemens, leur diſcipline, & même leurs paſſions. C'étoit par cette étude qu'il s'étoit rendu ſupérieur à tous leurs généraux. Il raſſembla à la hâte différens corps de troupes conduits par différens chefs. Il attendit l'inſtant où les Turcs ſe préparoient à paſſer un marais. Tandis qu'ils ſondent le terrein, il fond ſur eux; ſa cavalerie les renverſe, mais arrêtée elle-même par le marais, elle ſuſpend ſes coups; alors l'infanterie s'avance, & acheve la déroute des ennemis. Une foule de ces malheureux périt, engloutie dans la fange; d'autres, déja à demi enfoncés, pouſſent des hurlemens affreux, tendent les bras aux vainqueurs, & leur demandent la vie. Le comte de Serin fut grand après

la victoire, comme il l'avoit été dans le combat; il ordonna à ſes troupes de s'occuper plutôt à ſauver ceux qui étoient engagés dans le marais, qu'à pourſuivre les fuyards, ou à dépouiller les morts; on arracha deux mille Turcs prêts à expirer. Parmi les priſonniers étoit un un jeune homme plus beau qu'il ne ſied à un guerrier. Son armure étoit éclatante, & ſembloit lui ſervir de parure; ſon cheval, élégant & richement enharnaché, étoit plutôt fait pour paroître dans un tournois que dans une bataille. L'éclat de ſes armes fut la cauſe de ſa perte. Etienne Praſchoci pourſuivoit un ſimple cavalier, il alloit l'atteindre: » A quoi ſonges-tu, lui dit le ſoldat? » eſt-ce ma dépouille? eſt-ce l'eſpoir » de ma rançon qui flatte ton ava- » rice? je ſuis pauvre, mon armure » eſt de fer, mon cheval eſt prêt à » périr ſous moi; cours plutôt après » ce jeune homme, c'eſt Mehemet » fils d'Ali pacha; une telle capture » peut t'aſſurer un ſort heureux, » mais avec moi il n'y a que des » coups à donner & à recevoir ». Praſchoci le crut, ſe précipita ſur

Mehemet, qui ſe rendit ſans réſiſtance.

On conſacra une partie de la nuit à dégager du fond du marais ceux qui reſpiroient encore. Quelques Hongrois, qu'une généreuſe témérité engageoit trop avant, s'engloutirent avec les vaincus, à qui ils vouloient ſauver la vie. Au milieu de ce déſordre, dont les ténebres redoubloient l'horreur, on entendit des cris lamentables; quelques ſoldats s'avancerent vers le lieu d'où partoit cette voix plaintive; là ils trouverent Naſuffi, ſe débattant dans la fange, déchiré par les morſures des inſectes & des ſerpens; ils le porterent au camp; on lui donna des ſecours trop tardifs, un venin mortel circuloit déja dans ſes veines, & il expira. Ce général avoit trahi ſa patrie & ſa religion; né en Hongrie, il étoit tombé entre les mains des Turcs; un grade diſtingué dans leur armée avoit été le prix de ſon apoſtaſie.

D'autres Muſulmans échappés des marais, erroient dans les bois ſans guide & ſans vivres; on les chaſſa comme on eût chaſſé de vils ani-

maux. Ces infortunés preſſés par la faim, loin de fuir, ſe jettoient entre les bras des Hongrois, en leur demandant du pain & des fers. Parmi eux on trouva Ali-Bey, qui, par ordre d'Amurath, avoit quitté l'Arménie, où il étoit occupé à faire la guerre contre le ſophi de Perſe, & qui arriva lorſque la déroute des Turcs commençoit. Il ſe déguiſa en payſan pour échapper aux Hongrois, marcha pendant trois jours dans la forêt, & fut trop heureux de tomber entre les mains de ſes ennemis, qui le traiterent avec tous les égards dus à ſon rang.

Saſwar s'enfuit à Conſtantinople; il auroit dû ſonger qu'un vaincu, quelle que ſoit l'excuſe de ſa défaite, ne peut reparoître ſans péril à la cour d'un deſpote, & que ces ſortes de ſouverains puniſſent ſur leurs généraux & leurs propres fautes & celles de la fortune; déja le cordon fatal étoit préparé : Saſwar prévint ſon ſupplice & s'empoiſonna.

Le butin fait ſur les Muſulmans, fut immenſe. Les généraux l'abandonnerent aux ſoldats; ils retinrent ſeulement pour eux les dix-neuf dra-

peaux qu'on avoit enlevés aux ennemis. Ils parurent à la diete de Presbourg avec ces glorieuses dépouilles, & les déposerent aux pieds de l'archiduc Ernest, qui présida cette année aux états. Cette assemblée fut bruyante & tumultueuse, comme celle qui l'avoit précédée. On y disputa beaucoup, on s'échauffa de part & d'autre, on ne conclut rien. La diete admit cependant, d'une commune voix, la réformation du calendrier, que Louis Lilius avoit faite sous les auspices du pape Grégoire XIII (10), en 1582. On nomma aussi des commissaires, qui furent chargés de parcourir la Hongrie, & de rechercher, avec la plus scrupuleuse exactitude, les droits de la couronne, que les guerres avoient empêché de percevoir depuis long-temps.

Ann. 1583. La défaite des Turcs, par le comte de Serin, n'effraya point le pacha de Bude. L'amour de l'or lui inspiroit le même courage, que l'amour de la gloire inspire aux héros. Ferhat étoit son nom ; c'étoit un homme stupidement avare, qui préféroit ses trésors à la gloire, à l'état, à lui-même ; ignorant l'usage des

richeſſes, entaſſant ſans relâche, ne jouiſſant jamais, & ſacrifiant ſa propre ſûreté à celle de ſes tréſors. Il opprimoit ſous un joug de fer les peuples dont le gouvernement lui étoit confié, exigeoit des ſubſides onéreux. Une foule de ces miſérables vinrent chercher un aſyle parmi les Hongrois; ceux-ci ſe ſouvinrent qu'ils étoient leurs compatriotes, & que l'uſurpation des Turcs, en faiſant paſſer cette contrée ſous un autre maître, n'avoit pas détruit l'union qui devoit régner entre les habitans; ils les reçurent à bras ouverts, Ferhat les réclama comme transfuges, & tel fut le prétexte de ſon invaſion. Il raſſembla ſix mille chevaux & ſix mille hommes d'infanterie; il confia la conduite de cette armée à Karali-Bey, gouverneur d'Albe-Royale. Celui-ci s'avança juſqu'à Putnok; c'étoit une place mal fortifiée; la plupart des habitans s'enfuirent, mais l'élite de la jeuneſſe ſe retrancha dans une égliſe, & du haut des tours fit pleuvoir une grêle de balles ſur les Turcs. Sigiſmond Ragotski, Michel de Serin & Thomas Séci s'approchent à la tête

de deux mille Hongrois raſſemblés à la hâte ; les Turcs mettent le feu à la ville ; il étoit nuit, & ce fut à la lueur des flammes que le combat s'engagea. Le premier choc fut terrible ; Muſtapha qui vit chanceler les Turcs, voulut les raſſurer, ſe mit au premier rang, & y périt ; Karali raſſembla toute ſon artillerie, & la plaça de maniere que, prenant l'armée Hongroiſe en flanc, chaque coup terraſſoit des rangs entiers. Quelques Hongrois s'enfuirent, Ragotski lui-même crut la bataille perdue. André Pacioti fit paſſer dans l'ame de ce général la terreur dont la ſienne étoit frappée, & l'entraîna dans ſa retraite ; mais bientôt ils furent rappellés par les cris des vainqueurs. Serin, Balaſdi & Barcy, fermes à leurs poſtes, ſoutenoient avec fermeté les charges réitérées des Turcs ; bientôt ils deviennent agreſſeurs, débuſquent les janiſſaires, écraſent le reſte de l'infanterie, s'emparent du canon, le tournent contre les Turcs ; ceux-ci veulent encore diſputer la victoire, ils ſe rallient, & font de concert un dernier effort. Dans cette mêlée,

Homoni tombe de cheval; l'animal furieux va ſe jetter parmi les Turcs; le général combat à pied, appelle Damien ſon lieutenant & ſon ami: « cede-moi ton cheval, lui dit-il, » ſi tu es pris je paierai ta ran» çon ». L'ingrat le lui refuſe, & ne croit plus devoir ménager un bienfaiteur qui va périr; Homoni rend les armes: mais tandis que les Turcs partagent ſa dépouille, il s'arrache de leurs mains, trouve un cheval, revient à la charge, & ne daigne pas ſe venger du lâche qui l'a abandonné dans le péril. Il y avoit quatre heures que l'on combattoit; les Turcs étoient rebutés, & lorſqu'ils virent Ragotski reparoître, ils lâcherent pied; le carnage fut plus affreux encore dans la déroute que dans le combat.

Juſqu'ici les Hongrois n'avoient employé qu'une juſte défenſe, & n'avoient pas enfreint les loix de l'honneur; mais les hoſtilités perpétuelles des Turcs leur firent oublier que la mauvaiſe foi ne peut être autoriſée, même contre un ennemi perfide. Bori, officier Hongrois, eut une querelle tres-vive avec Ibrahim,

officier Turc; Ferhat permit à celui-ci d'envoyer un cartel à ſon ennemi, & Palphi, qui commandoit au nom de l'empereur au-delà du Danube, permit au Hongrois de l'accepter. L'un & l'autre ne devoit être ſuivi que de cent cavaliers, à qui il étoit expreſſément défendu de prendre aucune part dans cette querelle. Ibrahim montoit un cheval inſtruit aux combats; cet animal avoit toute la férocité d'un tigre; doux & docile pour ſon maître, il ſe précipitoit avec furie ſur l'ennemi, attaquoit également & le cheval & le cavalier, les terraſſoit par ſes ruades, & briſoit leurs os ſous ſes dents. Bori ſentit que le combat ſeroit inégal, & refuſa le cartel; on alloit ſe ſéparer ſans coup férir, lorſque les Hongrois ſe précipitent ſur les Turcs & les maſſacrent. Ferhat demanda vengeance de cet outrage; on punit les plus coupables pour le ſatisfaire; mais Ferhat lui-même reçut bientôt le juſte châtiment de ſa tyrannie. La garniſon de Bude, à qui il refuſoit la ſolde qui lui étoit due, ſe ſouleva, enfonça les portes de ſon palais,

Ann. 1589. 90.

palais; perça le gouverneur de mille coups, & assouvit sa rage sur son cadavre. Amurath qui n'avoit osé le châtier pendant sa vie, n'osa le venger après sa mort.

Assan, pacha de Bosnie, prit le commandement des troupes, jusqu'à ce que la Porte eût envoyé un successeur à Ferhat. Celui-ci moins avide de richesses, mais prodigue du sang des hommes, faisoit la guerre non en pirate, mais en barbare, & s'occupoit à dépeupler la terre par horreur pour l'oisiveté. Sa naissance étoit obscure; loin d'en rougir, il se vantoit d'être l'artisan de sa fortune. Dans sa jeunesse, on lui avoit confié l'éducation des aigles & des faucons dont l'empereur se servoit à la chasse. L'habitude d'irriter la férocité de ces animaux, de les voir savourer le sang, & déchirer leur proie, l'avoit rendu aussi féroce qu'eux. Il porta les armes avec distinction dans la guerre contre les Perses; pour prix de ses services on lui donna un emploi peu considérable; sa femme fit le reste; le sultan qui l'aimoit, donna le gouvernement de Bosnie à son époux. Le visir qui Ann. 1591

avoit fait arrêter les ambaſſadeurs de l'Empire, lui ordonna d'entrer en Hongrie à la tête d'une armée. Aſſan ne pouvoit recevoir un ordre plus agréable; il raſſembla vingt mille hommes, & partit. Il parcourut le comté de Zagrabia, le fer & la flamme à la main. Cette province, en peu de temps, n'offrit plus aux yeux que des ruines & des cendres. Les pluies qui ſurvinrent & l'approche de l'hiver, forcerent le pacha à revenir ſur ſes pas. Sa marche étoit lente; il traînoit avec lui une artillerie nombreuſe, & des chariots chargés du plus riche butin. Un parti Hongrois vint fondre ſur ſon arriere-garde. Au moment où le pacha apprit cette nouvelle, il étoit occupé à dégager ſon artillerie enfoncée dans un marais. Aſſan, au lieu d'aller au ſecours de ſes troupes, enleve ce qu'il y a de plus précieux dans le butin, & s'enfuit précipitamment. L'arriere-garde fut taillée en pieces; l'artillerie & le bagage des Turcs tomberent dans les mains des Hongrois. On trouva ſur le champ de bataille un grand nombre de priſonniers Chrétiens, que les Turcs avoient

abandonnés, de peur qu'ils ne retardaſſent leur marche : ſpectacle d'autant plus attendriſſant pour les vainqueurs, que parmi ces victimes de la fureur Muſulmane, ils reconnoiſſoient leurs femmes & leurs amis.

Tandis qu'Aſſan faiſoit cette retraite ignominieuſe, un autre Aſſan s'emparoit du petit Comarre. Celui-ci, dont j'ai déja parlé, étoit gouverneur de Zigeth. Avec plus de talens que le pacha de Boſnie, il avoit fait une moindre fortune. Comare fut livrée aux flammes ; Aſſan fit paſſer au fil de l'épée la garniſon & les bourgeois, mais il ordonna d'épargner les femmes & les enfans, & ſes ſoldats admirerent ſa clémence. Il quitta auſſi-tôt cette place, où il ne laiſſoit que des débris, des cendres, des veuves & des orphelins.

Le pacha de Boſnie ouvrit la campagne ſuivante par le ſiege de Wihitz, une des plus fortes places de Croatie. Les remparts de cette ville ne purent tenir contre le feu de l'artillerie des Infideles. Elle fut livrée au pillage, & les habitans maſſacrés. On compta plus de cinq mille Chrétiens tués de la main des Turcs. Ann. 1592. 9 Juin.

Les enfans furent les seuls dont on respecta les jours ; on en envoya huit cens à Constantinople, pour y être instruits dans la religion de Mahomet. Assan passa le Kulp, & parut sous les murs de Sisseck. Cette ville, placée au confluent du Kulp & de la Save, est très-ancienne ; elle appartenoit au chapitre de Zagrab depuis plusieurs années. Les chanoines nommoient chaque année deux d'entre eux pour commander dans cette place. La garnison fut sommée de se rendre. Nicolas Micaci, un des chanoines qui commandoient cette année dans Sisseck (11), fit au pacha une réponse pleine de sagesse & de fermeté ; Assan qui auroit dû louer le courage d'un homme fidele à son devoir, lui écrivit qu'il partoit, qu'il alloit revenir, & qu'il le feroit excorier. Il s'éloigna, fit quelques conquêtes, tailla en pieces un corps de Hongrois, & reparut, resolu d'accomplir de sang froid la menace que la fureur lui avoit dictée. Il affoiblit toutes ses garnisons pour grossir son armée, & commença ce siege mémorable. Rodolphe qui connoissoit l'importance de cette place,

qui eſt le boulevard de la Croatie, ne l'abandonna point. Eggemberg, lieutenant général de l'archiduc Erneſt, Erdod, Montecuculli & d'autres généraux, raſſemblerent des troupes, & coururent au ſecours de la ville aſſiégée. Ann. 1592.

Aſſan ne les attendit point dans ſon camp; la lenteur du ſiege irritoit ſon impatience, il vouloit une bataille déciſive. Il marcha au-devant des Hongrois & des Impériaux réunis. Dès qu'il vit l'ennemi, il donna le ſignal du combat ſans conſulter ſes forces, ſans obſerver celles de l'ennemi, ſans reconnoître les lieux; il fut vaincu, la déroute de ſon armée fut générale. Il s'efforça en vain de ramener les fuyards, en vain il en tua pluſieurs de ſa main: entraîné dans la foule, il arrive au pont pour paſſer le Kulp; ſes gardes s'oppoſent à la multitude, pour donner au général le temps de gagner la rive oppoſée; Aſſan eſt déja ſur le pont, mais tout-à-coup ſa garde eſt enfoncée, les Turcs ſe preſſent autour de lui, & le précipitent dans la riviere; il y perit. Le jeune Mehemet, neveu d'Amurath, Ann. 1593, 12 *Juin.*

y tomba comme lui ; entraîné par le cours de la riviere, il jettoit des cris lamentables ; on l'entendit nommer Erdod, & le conjurer de lui ſauver la vie ; mais ce général étoit trop loin pour être témoin de ce ſpectacle. Sans doute il auroit tendu à cet infortuné un bras ſecourable ; les Allemands, qui avoient appris des Turcs à être impitoyables, hâterent l'inſtant de ſa mort, en faiſant feu ſur lui. Telle fut la fin d'un jeune Prince qui n'étoit point né cruel, mais qui le ſeroit devenu peut-être à l'école des tyrans.

Ceux des Turcs qui étoient reſtés devant Siſſeck s'enfuirent, & ne ſongerent pas à protéger la retraite de leurs compagnons ; le carnage en fut effroyable ; le Kulp étoit teint de ſang, & ſon cours fut un moment ſuſpendu par les cadavres ; on en compta douze mille étendus, ou ſur le champ de bataille, ou ſur les bords du fleuve. Les Chrétiens perdirent à peine cent hommes La nouvelle de cette défaite répandit la conſternation dans Conſtantinople. Amurath, pour diſſiper les alarmes du peuple, fit porter en triomphe dans

la ville une tête qu'il disoit être celle du général ennemi ; mais c'étoit celle de quelque esclave qui avoit été la victime de cette supercherie. Le sultan déclara la guerre à l'Empereur, car quoiqu'on ait vu le tableau de guerre le plus affreux peut-être que l'œil humain puisse contempler, la trêve continuoit toujours ; & par les hostilités que l'on commettoit au sein de la paix, on peut juger de celles que l'on commit quand la rupture fut ouverte. Frédéric Cracowitz, ambassadeur de Rodolphe, avoit été arrêté ; ses serviteurs étoient condamnés aux galeres. C'étoit ainsi qu'Amurath respectoit le droit des gens. Le visir Sinan pacha pénétra en Hongrie à la tête d'une armée ; il menoit auprès de lui l'ambassadeur chargé de fers, & affectoit autant de faste, en traînant ainsi un homme qui ne s'étoit pas défendu, qu'un général Romain en étaloit lorsque, vainqueur des nations les plus belliqueuses, il rentroit dans Rome au milieu d'une pompe triomphale, & conduisoit des rois soldats enchaînés à son char.

Les Hongrois qui s'étoient dé-

fendus avec tant de courage lorſqu'ils étoient attaqués contre la foi des traités, parurent avoir perdu toute leur bravoure lorſque la guerre fut déclarée. Sinan ne rencontra point d'obſtacles ſur ſon paſſage.
24 Août. La ville de Siſſeck, théâtre de la gloire des Hongrois, devint celui de leur honte, & ouvrit ſes portes au beglierbey de Grece. Veſprin, Palotta & Papa, furent emportés par le viſir; les généraux de Rodolphe faiſoient paſſer leurs troupes en revue, & comptoient leurs ſoldats au lieu de les conduire à l'ennemi; leur inaction étonnoit l'Europe, alarmoit l'Allemagne, indignoit les Hongrois; ils en rougirent eux-mêmes, & ſe mirent en marche; dans le deſſein de ſurprendre Albe-Royale; mais ils la trouverent vigoureuſement défendue; déja ils avoient donné le ſignal de la retraite, & les différens corps
24 Octobre. s'ébranloient pour aller chercher ailleurs une conquête plus facile. Tout-à-coup le pacha de Bude paroît à la tête d'une armée, dont la multitude devoit écraſer les Hongrois; un brouillard épais qui s'éleve, cache à ceux-ci le nombre de leurs en-

nemis. On ne craint point un péril qu'on ignore. Ils n'auroient pas hasardé sans doute un combat inégal, s'ils avoient su avec quelle multitude ils alloient mesurer leurs forces épuisées. Tandis qu'on est aux mains, le brouillard se dissipe, le soleil éclaire les deux armées, mais il s'éleve un vent furieux qui repousse la fumée dans les yeux des Musulmans. Les Allemands & les Hongrois, persuadés que le ciel les seconde, combattent avec confiance, & gagnent la bataille. Dix mille Turcs périrent dans cette journée.

La conquête de Filleck suivit de près cette victoire; cette ville résista peu de jours contre une armée triomphante; un étrange accident força le gouverneur de capituler. La plupart des soldats devinrent aveugles tout-à-coup, un plus grand nombre fut attaqué de convulsions horribles; ces malheureux crurent que cette maladie étoit l'effet des sortileges des Chrétiens, ils la regarderent comme un prodige opéré par l'enfer. Les Hongrois soutinrent que c'étoit un miracle, dont le ciel daignoit les favoriser. Il est probable que les ali-

mens dangereux dont on fait uſage dans les ſieges, quand les vivres ordinaires ſont épuiſés, avoient cauſé ce fléau; peut-être auſſi étoit-ce un artifice de quelques ſoldats, ou lâches ou corrompus par les aſſiégeans, & qui jouoient cette comédie pour forcer le gouverneur à ſe rendre. Dès qu'ils ſentoient les approches de cette frénéſie, ils couroient à la porte de cet officier, ſe rouloient ſous ſes yeux avec des contorſions affreuſes, & lui criant d'une voix lugubre, *rendez la ville & nous ſerons guéris!* Il la rendit, & les troupes qui venoient au ſecours de cette place prirent la fuite.

Ann. 1594. L'archiduc Mathias vint alors ſe mettre à la tête de l'armée que Rodolphe deſtinoit contre les Turcs. Elle étoit compoſée de vingt mille hommes de pied & de quatre mille chevaux; le comte Palphi la commandoit ſous ſes ordres. Tandis que le comte de Serin répand la terreur dans la Croatie, & détruit les Turcs en détail, que le baron de Tieffembach s'empare d'Hardwan, l'archiduc ſe rend maître de Novigrad, échoue devant Strigonie, vole au ſecours de

Javarin, eſt vaincu par les Turcs, fait charger de fer le comte d'Ardech qui avoit livré la place aux Infideles, & l'envoie à Vienne afin qu'on lui faſſe ſon procès. Lorſque Sinan entra dans Javarin, il y trouva vingt priſonniers Turcs que les Hongrois y avoient laiſſés. Le viſir donna alors un grand exemple de la reconnoiſſance que les généraux doivent aux ſoldats. Il fit ranger ſon armée en bataille, lui préſenta les priſonniers. « Voilà, » dit-il, de braves ſoldats qui ont » ſouffert toutes les rigueurs de la » captivité pour leur religion & pour » le ſultan; apprenez de moi quel » reſpect vous devez aux Muſulmans, » qui dans le fond des cachots de- » meurent fideles à leur Dieu & à leur » prince ». Il délia leurs mains, baiſa les marques de leurs fers, leur lava les pieds, les admit à ſa table, & les combla de bienfaits. Le viſir marcha enſuite vers Comare, & l'inveſtit; mais l'approche de l'archiduc Mathias, qui aux débris de ſon armée avoit joint de nouvelles troupes, lui fit bientôt abandonner le projet de s'emparer de cette ville pour ſe défen- *17 Septemb.*

dre lui-même. Il se retrancha dans l'isle de Schut avec son infanterie & quelques janissaires, tandis que le reste de sa cavalerie étoit posté des deux côtés du Danube. En divisant ainsi ses forces, il offroit une victoire aisée aux ennemis. Le baron de Tieffembach & Palphi, se jettent sur les petits corps de Tartares & de Turcs répandus sur les bords du fleuve, & défont en détail la cavalerie des Musulmans. Le baron de Tieffembach poursuit les fuyards jusques dans l'isle de Schut, campe à la vue du visir, & quoiqu'il n'ait avec lui que deux mille hommes, ne daigne pas même se retrancher. Le visir justifia bientôt le mépris que le général Allemand sembloit faire de lui; car il fit sonner la retraite & s'enfuit, laissant dans son camp la plus grande partie de son bagage & son artillerie. Les Allemands & les Hongrois poursuivent les Turcs, les écrasent & les massacrent, sans qu'ils osent faire la moindre résistance. Le pont qui joint l'isle de Schut à la basse Hongrie, ne peut suffire à la foule des fuyards. Le visir ne se fait reconnoître qu'à l'ardeur avec laquelle il presse les flancs de son cheval. Déja il est prêt

d'atteindre la rive opposée, lorsqu'il est culbuté & tombe dans le Danube. Les janissaires eurent beaucoup de peine à le dégager de la vase où il étoit resté enseveli. On le porta presque mort à Tata, où il reprit ses sens & son arrogance. Il vit que c'en étoit fait de son crédit, s'il revenoit en fugitif à Constantinople; il résolut d'y entrer avec l'appareil imposant d'un triomphateur : il se saisit de cent douze prisonniers de guerre qu'on gardoit à Albe-Royale; & prenant au hasard dans les campagnes, les femmes, les enfans, les vieillards qu'il trouva sur son chemin, il parut dans la capitale de l'empire Ottoman, suivi de ces malheureuses victimes qui, enchaînées deux à deux, courbées sous le poids des fers, exténuées de faim & de fatigues, étoient bien une preuve de sa cruauté, mais non de sa valeur. Le peuple rit de ce triomphe grotesque. Le divan n'osa murmurer; Amurath crut son visir un héros.

Parmi les prisonniers d'Albe-Royale, il y en avoit un dont la beauté, quoique flétrie par la servitude, attiroit tous les regards. Les Turcs soupçonnerent que ce jeune captif

n'avoit pas été destiné par la nature à porter les armes. On l'interrogea, il se défendit long-temps; enfin pour éviter une recherche plus rigoureuse, le jeune guerrier avoua son sexe. C'étoit une jeune Hongroise, à qui l'envie de venger sa famille massacrée par les Turcs, avoit fait endosser la cuirasse. Les Turcs, accoutumés à ne voir dans un sexe qu'ils déshonorent par un indigne esclavage que l'instrument de leurs voluptés, prêterent un vil motif à cette action généreuse. « Si j'avois été capable de » nourrir dans mon cœur un autre » amour que celui de la gloire, ré» pondit l'héroïne, je n'eusse pas eu » le courage d'exposer ma tête aux » périls des combats. Ce cœur, tout » plein de l'image de mes parens » immolés à mes yeux, étoit trop oc» cupé de sa vengeance, pour qu'une » autre passion pût y pénétrer. Aucun » de mes compagnons d'armes n'a » jamais soupçonné qui j'étois, & je » crois avoir montré dans chaque ren» contre assez de valeur pour démen» tir la foiblesse ordinaire à mon » sexe. Cette main a fait mordre la » poussiere à plus de dix Musulmans. »

Une réponſe ſi hardie, loin d'irriter les Turcs, les pénétra de reſpect. On préſenta la jeune Hongroiſe au ſultan, qui, voulant rendre un hommage public à tant de vertus, ordonna qu'on la promenât avec pompe dans les rues de Conſtantinople, & qu'on la comblât de préſens.

Sur ces entrefaites, le bruit ſe répandit à Conſtantinople que les Impériaux venoient de ſurprendre Wihitz, & que la garniſon avoit été paſſée au fil de l'épée. Des nouvelles, plus fâcheuſes encore, vinrent répandre la conſternation parmi les Muſulmans. On apprit qu'il ſe formoit une confédération entre les princes Chrétiens contre la Porte; que la Boheme, la Siléſie, la Moravie & la Luſace, avoient offert à l'Empereur d'entretenir à leurs frais une armée de dix mille hommes d'infantérie, & de ſix mille chevaux; qu'enfin la Tranſilvanie, la Moldavie & la Valaquie, avoient ſecoué le joug Ottoman, & venoient de faire alliance avec l'Empire. En effet, Sigiſmond Battory, vaivode de Tranſilvanie, indigné de la maniere ignominieuſe avec laquelle le viſir avoit traité ſon envoyé, avoit député vers le

commencement de cette année, une célebre ambaſſade à Rodolphe. Etienne Boſchkai, miniſtre de Sigiſmond, arrêta avec les plénipotentaires de l'Empereur les conditions ſuivantes, qui furent ratifiées par Rodolphe le 4 Mars 1595.

Du Mont. Corps. dipl. tom. V, part. 1, p. 514. Corp. jur. Hung. tom. III, p. 27. Brev. enarrat. rer. a. Sigiſmundo Tranſilvan. princ. geſtar. a. Jo. Joachimo.

I. Sa majeſté Impériale & le ſéréniſſime prince de Tranſilvanie, ſe promettent réciproquement de continuer la guerre entrepriſe contre les Turcs; aucune des deux puiſſances ne pourra faire la paix avec les Infidelés, que l'autre n'y conſente. La Moldavie & la Valaquie, qui ſe ſont ſoulevées contre les Turcs par les ſoins de Sigiſmond Battory, ſeront compriſes dans ce traité.

II. La Tranſilvanie appartiendra au prince Sigiſmond Battory & à ſes enfans mâles, en pleine propriété, ainſi qu'elle a appartenu aux princes Jean-Sigiſmond & Etienne Battory. Le prince ſera cependant tenu de reconnoître Rodolphe & ſes ſucceſſeurs rois de Hongrie, comme ſeigneurs ſuzerains de Tranſilvanie. Si Sigiſmond meurt ſans enfans mâles, la Tranſilvanie appartiendra à Rodolphe ou à ſes ſucceſſeurs rois de Hongrie.

Sa majesté Impériale s'oblige, dans ce cas, de ne jamais attenter aux prérogatives & immunités des états de Transilvanie. L'Empereur s'oblige encore à choisir dans la noblesse de cette province, un vaivode pour gouverner en son nom. Si le prince Sigismond ne laissoit que des filles, sa majesté Impériale s'oblige de leur donner une dot de cent mille florins.

III. Sa majesté Impériale reconnoîtra Sigismond pour *prince libre*, & lui donnera le titre *d'illustrissime*.

IV. Sa majesté Impériale s'engage à employer ses bons offices auprès de la veuve de l'archiduc Charles son oncle, pour l'engager à accorder une de ses filles en mariage au sérénissime prince de Transilvanie.

V. L'empereur engagera le roi d'Espagne à décorer le prince du cordon de la toison d'or.

VI. Quel que soit l'événement de la guerre, sa majesté Impériale restera inviolablement attachée au prince de Transilvanie, & lui fournira toutes les munitions de guerre dont il aura besoin.

VII. Afin de lier de plus en plus la Transilvanie à l'Empire, Sigismond

& ſes ſucceſſeurs jouiront du titre de princes de l'Empire, mais ſans avoir droit de ſuffrage dans les dietes.

VIII. Les forteresſes qui ſeront enlevées aux Turcs par les troupes de l'Empire, appartiendront à Rodolphe; celles au contraire dont le ſéréniſſime prince de Tranſilvanie ſe rendra maître, lui demeureront: il ne jouira cependant de ces places qu'à titre de fief relevant de l'Empire. Le ſéréniſſime prince de Tranſilvanie ſera tenu de remettre à l'Empereur les villes & châteaux qui auront anciennement fait partie du domaine du royaume de Hongrie; & dans ce cas il recevra un juſte dédommagement.

IX. Rodolphe fournira tout ce qui ſera néceſſaire pour mettre les places de Tranſilvanie en état de défenſe, & de ſon côté Sigiſmond n'épargnera rien pour faire accélérer les travaux des fortifications.

X. Que ſi (ce qu'à Dieu ne plaiſe) la fortune ſe déclaroit contre le parti le plus juſte, & que le ſéréniſſime prince de Tranſilvanie fût chaſſé de ſes états, l'empereur s'engage à lui donner en Allemagne des revenus ſuffiſans pour ſoutenir l'honneur de

ſon rang. Les ſeigneurs de Tranſilvanie trouveront pareillement une retraite honorable en Allemagne.

XI. Sa majeſté Impériale & le prince ſéréniſſime s'obligeront par ſerment d'accomplir les conditions de ce traité, & de le faire ratifier par les états de Hongrie & de Tranſilvanie.

XII. Au cas que l'alliance projettée entre le ſéréniſſime prince & une princeſſe de la maiſon d'Autriche n'ait pas lieu, le traité demeurera nul.

Ce traité fut bientôt ſuivi du mariage de Sigiſmond avec l'archiducheſſe Chriſtine. Etienne Boschkai ſe rendit à Gratz en Stirie, où il épouſa cette princeſſe au nom de Battory, en préſence de l'archiduc Maximilien, frere de l'Empereur, & de Ferdinand, frere de la princeſſe. Elle fut enſuite conduite à Albe-Jule, où elle fut reçue par le prince & le peuple, avec des témoignages de joie extraordinaires.

Cependant les principaux ſeigneurs de Tranſilvanie murmuroient hautement. Sigiſmond avoit ôté à Balthazar Battory, à Etienne Battory & au cardinal André Battory, ſes héritiers

préſomptifs, toute eſpérance de lui ſuccéder. Les médecins leur avoient perſuadé que ce prince étoit d'une complexion trop foible pour avoir des enfans; ils réſolurent de prévenir les effets d'un traité ſi funeſte à leur famille. Pluſieurs nobles s'aſſocierent à leur entrepriſe; la Porte promit de la favoriſer: déja les Tartares étoient en embuſcade ſur les frontieres de Tranſilvanie; Sigiſmond devoit y être attiré ſous quelque prétexte, & les Tartares étoient prêts à ſe ſaiſir de ſa perſonne: il découvrit le complot, & diſſimula ſon reſſentiment; éluda avec adreſſe le voyage fatal & convoqua une diete à Coloſwar. Etienne & le cardinal craignirent ſa vengeance, & s'enfuirent. Balthazar rit de leur frayeur & ſe rend à la diete. Sigiſmond affecte un air ſerein, ſourit aux conjurés. Ses careſſes n'ont point l'air de la contrainte. Il invite la nobleſſe à un repas ſplendide; la cordialité, & la joie y regnent, la tempérance ſeule en eſt bannie: mais au milieu des tranſports des convives la porte s'ouvre, on voit paroître une eſcorte nombreuſe & bien armée, elle eſt ſuivie de bourreaux;

quatorze conjurés ſont traînés de la table à l'échafaud; on n'épargne à Balthazar que l'ignominie du ſupplice, il eſt étranglé dans ſa priſon.

Dans le même temps, Conſtantinople étoit le théâtre d'une ſcene plus tragique encore. Amurath étoit mort, ſes débauches avoient abrégé ſes jours; ce prince, à la fois indolent & barbare, n'oſa ſe montrer à la tête de ſes armées: toujours renfermé dans ſon ſerrail, ce n'étoit que par la chûte de quelques têtes illuſtres, que le peuple s'appercevoit de l'exiſtence du monarque. Il avoit fait étrangler cinq de ſes freres. Mehemet III ſon ſucceſſeur le ſurpaſſa en cruauté; il avoit dix-neuf freres, aucun d'eux n'échappa à ſa haine. Amurath s'étoit repoſé ſur des aſſaſſins à gage, du ſoin d'immoler ſes victimes; Mehemet n'en voulut croire que ſes yeux: il craignoit que les bourreaux fuſſent moins féroces que lui; ce fut en ſa préſence que les victimes furent égorgées. L'art de ſe défaire de ſes concurrens étoit le ſeul qu'il connût.

Ce prince, dès ſa tendre jeuneſſe, avoit donné des marques d'un ca-

ractere violent & ſanguinaire. A l'âge de dix-ſept ans, il devint éperdument amoureux d'une eſclave de ſa mere. Réſolu d'aſſouvir ſa paſſion, il tente, pendant la nuit, de ſe gliſſer dans l'appartement des femmes. Un eunuque l'apperçoit, & veut s'oppoſer à ſon paſſage. Mehemet lui enfonce ſon poignard dans le cœur; & tout ſanglant encore, vole dans les bras de ſon Odalique. Le cadavre de l'eunuque, trouvé le lendemain, jetta le trouble dans le ſerrail. On ignora quelque temps l'auteur du meurtre; mais la groſſeſſe de l'eſclave dévoila bientôt le crime de Mehemet, & ſes furtives amours. La ſultane ſa mere en fut informée; & pour éteindre cette paſſion dans ſa naiſſance, elle fit jetter l'eſclave dans la mer, quoique le fruit qu'elle portoit ſemblât demander grace pour cette infortunée. Mehemet, en apprenant la mort de ſa maîtreſſe, verſa des larmes de rage. Furieux, il courut à l'appartement de ſa mere, & l'eût égorgée de ſa propre main, ſi on ne l'eût arrêté. Amurath fut inſtruit des emportemens de ſon fils, & peu s'en fallut que dans ſa colere il n'ordonnât

lui-même ſon ſupplice. Quels cœurs! & c'eſt à de pareils hommes qu'on confie les rênes de cet empire, qu'on a oſé dans ce ſiecle nous préſenter comme le modele des gouvernemens. Mehemet, ſans courage pour la guerre, ſans génie pour les affaires, n'avoit pas même le talent de tromper. La ſultane ſa mere s'empara du gouvernement, & plongea ſon fils au ſein des voluptés pour regner ſous ſon nom. Ce changement n'en apporta aucun à la ſituation des Hongrois; on continua la guerre avec la même fureur de part & d'autre.

Les Turcs ſe jetterent ſur la Tranſilvanie, brûlerent la ville de Joffy, traiterent avec la même barbarie les villages des environs, maſſacrerent une partie des payſans, amenerent le reſte en eſclavage. Sigiſmond veut uſer de repreſailles; une troupe d'élite part la nuit, arrive à Totwarad, eſcalade la ville au lever du ſoleil, égorge tous les Turcs qui la gardent. Six ſoldats, échappés du carnage, ſe précipitent du haut des murs dans les eaux de la Meriſch; déja ils vont atteindre l'autre rive, mais les Tranſilvains les apperçoivent & dirigent

leurs coups vers eux : ils périſſent. Sigiſmond avoit confié la conduite d'une partie de ſes troupes à George Barbely. Ce général s'avançoit vers Fadſat ; la garniſon lui fit offrir de lui remettre la place, s'il leur promettoit une retraite ſûre : il le promit ; mais ſans ſon aveu, des *haiducs* Hongrois ſe placerent en embuſcade ſur le chemin des Turcs, réſolus de les attaquer lorſqu'ils ſortiroient : en effet les Turcs ſont aſſaillis ; ils croient que c'eſt par l'ordre de Barbely qu'on viole le traité, & déja il ne leur reſte plus aucun eſpoir de ſalut : mais tout-à-coup Barbely paroît, arrête la fureur des haiducs, donne un aſyle aux Turcs ſous les murs de la ville, & le lendemain les renvoie ſous la garde d'une eſcorte nombreuſe. Les habitans, indignés de la lâcheté de la garniſon qui les avoit abandonnés, reprirent les armes, & vinrent fondre ſur les Tranſilvains ; ceux-ci ſoutinrent le choc avec beaucoup d'intrépidité. Les bourgeois avoient creuſé une mine, mais leur inexpérience dans cet art leur fut fatale : la mine joua ; les débris qu'elle jetta en l'air retomberent

berent ſur eux-mêmes, & pluſieurs furent écraſés par la chûte de ces maſſes. Le pacha de Themeſwar, ſecondé de pluſieurs autres pachas, accourt pour les ſoutenir. Barbely vole à ſa rencontre; le combat s'engage, les Tranſilvains ſont vainqueurs; le pacha de Themeſwar, couvert de bleſſures, s'enfuit, porté par quelques ſoldats fideles; les pachas de Giule & de Chonad rendent les armes: une foule de Turcs ſuit leur exemple, mais George Barbely ternit l'éclat de ſa gloire, & fait égorger une partie de ces priſonniers. Au bruit de cette défaite, les habitans de Lippe ouvrirent leurs portes aux vainqueurs.

Sigiſmond ne tarda pas à paroître ſur la ſcene; il vint camper au pied des montagnes des Sicules, près du bourg de Rukar. Ce fut là qu'une aigle, après avoir plané dans les airs, vint d'un vol rapide fondre ſur la tente du prince. Il n'en fallut pas davantage pour fixer les regards d'un peuple ſuperſtitieux; les uns voyoient dans cet accident un préſage heureux, les autres un augure

funeſte ; une partie étoit découragée, le reſte jettoit des cris de victoire. Sigiſmond, ſans s'arrêter aux vains propos des ſoldats, préſenta la bataille aux Turcs. Son infanterie étoit diviſée en gros bataillons, dont le feu, tantôt ſucceſſif & tantôt général, étoit toujours terrible; les vuides que laiſſoient les eſcadrons de ſa cavalerie, étoient remplis par des mouſquetaires : cette diſpoſition eut le ſuccès le plus rapide. Les Turcs, écraſés par le feu des Tranſilvains, voulurent les charger ; on les reçut avec fermeté; ils furent chargés à leur tour ; leurs rangs ſe rompirent, & dix-huit mille Infideles demeurerent ſur le champ de bataille. Sigiſmond en fit plus dans cette ſeule campagne, que les généraux de l'Empire n'en avoient fait depuis tant d'années ; ceux-ci ranimés par l'exemple du Tranſilvain, ſortirent de leur léthargie. Strigonie fut aſſiégée par Mansfeld, les Turcs s'avancerent pour ſecourir la place. On ſe livra d'abord un combat très-vif où les Turcs furent vaincus, mais ce n'étoit que le prélude d'une plus grande bataille. On vit peu de jours après les ennemis s'avancer à pas lents ; leur armée for-

mon deux colonnes qui ſembloient impénétrables. Mansfeld étoit à table, lorſqu'on vint lui annoncer l'arrivée des Turcs : « voila enfin, dit-il, les » convives que j'attendois depuis » long-temps, & je pourrai dîner » aujourd'hui au milieu des ennemis ». Il range auſſi-tôt ſes troupes, diſtribue les poſtes, marque l'ordre de l'attaque, celui de la défenſe ; il parcourt les rangs, la confiance eſt peinte dans ſes yeux ; le ſoldat lit ſur ſon front le préſage du ſuccès. « Mes amis, » dit-il, l'ennemi vient à nous ; j'ai » tout préparé pour la victoire, & » rien pour la retraite. Il faut vaincre » ou mourir à ſon poſte, il n'y a » point de milieu : je vous vois raſſem- » blés ici de différentes contrées, Al- » lemands, Hongrois, Flamands, » Wallons ; ſoutenez chacun l'hon- » neur de votre patrie ; ſongez que » vous êtes les uns pour les autres des » témoins curieux & jaloux ; que vos » fautes ſont obſervées par vos voi- » ſins, & qu'on jugera aujourd'hui » qui de ces différens peuples mérite » le prix de la valeur ».

Il donne auſſi-tôt le ſignal de l'at-

taque : tout étoit prévu pour la ſuite du combat ; des troupes fraîches devoient remplacer celles qui ſeroient fatiguées; Mansfeld, plein de confiance & dans la ſageſſe de ſes officiers & dans la bravoure de ſes ſoldats, s'abandonne au feu de ſon courage ; vole à droite, à gauche, au centre, quand le péril augmente; là il fixe la victoire; là il la rappelle : on le voit par-tout, il ſemble ſe multiplier, ſa préſence anime le ſoldat, les Turcs fuient, & laiſſent le champ de bataille & tout leur bagage.

Mansfeld étoit couvert de ſueur, de ſang & de pouſſiere; une ſoif brûlante le dévoroit; il étoit épuiſé de fatigues; il avoit beſoin de prendre quelque nourriture, mais il ne vouloit pas ſuſpendre la pourſuite : quelques fruits encore verds ſe préſentent ſur ſon paſſage, il les arrache, les mange avec avidité ; bientôt il tombe dans une foibleſſe mortelle, le mal s'accroît, on le tranſporte à Comarre, il y meurt.

Un deuil profond regna dans tout le camp ; le ſoldat aimoit Mansfeld, quoique ce général eût puni les fautes les plus légeres par les châtimens les

plus cruels (12); on lui pardonnoit sa sévérité en faveur de sa bravoure: l'archiduc Matthias ne maintint pas la discipline que le sage Mansfeld avoit établie; le soldat ne sortit plus du camp pour attaquer l'ennemi, mais pour s'enrichir des dépouilles du laboureur. Les assiégés étoient si consternés de la défaite des Turcs, qu'ils ne songerent pas à profiter du désordre qui regnoit parmi les alliés. La ville fut emportée; Hali bey y périt. Cet officier avoit blanchi sous les armes; sa continence lui avoit conservé toute sa vigueur; il étoit l'oracle du conseil; sa vertu étoit la censure de la conduite des autres officiers; c'étoit le Nestor des Turcs; il fut tué sur la breche: une si belle vie ne pouvoit être terminée par une plus belle mort.

L'honneur de cette conquête appartenoit sans doute à Mansfeld qui avoit tracé le plan du siege, & qui du fond de sa tombe triomphoit encore des Turcs. L'archiduc qui vouloit se signaler par quelqu'entreprise dont la gloire n'appartînt qu'à lui, conduisit son armée à Visse-grade. Cette ville fortifiée par l'art & par la nature, s'éleve au sommet d'une montagne

preſque inacceſſible. Les aſſiégés mépriſerent d'abord les menaces des Autrichiens, ils ne penſoient pas qu'on pût jamais élever l'artillerie juſqu'aux pieds de leurs murs ; mais lorſqu'ils virent des cabeſtans placés de diſtance en diſtance, amener lentement le canon que les ſoldats pouſſoient avec effort, ils ſe hâterent de capituler : on fit d'autres conquêtes peu importantes, mais bientôt Sinan pacha reparut à la tête de ſon armée.

La guerre avoit dépeuplé ces contrées ; Sinan ne trouva dans Bucareſt qu'une garniſon foible & languiſſante. Il emporta cette place : la conquête de Tergoviſte lui coûta moins encore ; cette ville étoit aſſez bien fortifiée, mais elle étoit déſerte. Le viſir pénétra dans la Valachie ; le vaivode Michel, trop foible pour ſoutenir en raſe campagne les efforts des Turcs, poſta ſes troupes dans les bois, éleva des forts à la hâte ſur les rochers, s'empara des défilés, y engagea les Turcs & les écraſa. Sinan ne put ni rappeller la victoire ni trouver la mort. Il ſe retira ſous les murs de Tergoviſte. Michel, quoique vainqueur, n'étoit pas ſans alarmes. Les

forces des Turcs étoient si supérieures aux siennes, qu'il ne leur manquoit que des guides & du courage pour conquérir tous ses états. Il appella Sigismond à son secours. Le prince Transilvain, ivre d'amour & de plaisirs, reçut sa lettre au milieu des fêtes que son mariage avec l'archiducheſſe Christine (13) avoit occasionnées; plus passionné encore pour la gloire des armes que pour son épouse, il vole aussi-tôt au secours de son allié. Il présenta la bataille aux Musulmans. Leur camp étoit alors plein de trouble & de confusion; soit qu'une comete qui paroissoit alors sur l'horison imprimât aux janissaires une crainte superstitieuse, soit que le peu de talens de leur général leur inspirât une défiance mieux fondée, ils refuserent d'aller au combat: Sinan, qui ne savoit qu'insulter les Chrétiens & fuir devant eux, donna le signal de la retraite. En un moment le camp fut déſert; Sigismond entre aussi-tôt suivi de ses troupes; l'artillerie du visir, sa tente riche & magnifique, & toutes ses munitions, tomberent aux mains des Transilvains, indignés qu'une si belle proie ne fût pas le prix de leur valeur. Sigismond

distribue les postes & fait réparer les breches que les Turcs avoient faites aux retranchemens, pour faciliter leur fuite.

Ces travaux étoient à peine finis, que quatre mille Turcs que le visir avoit envoyé ravager les terres voisines revinrent au camp : ils amenoient avec eux soixante mille bœufs qu'ils avoient enlevés dans les montagnes & les fertiles vallées de la Valaquie (14). Le visir avoit destiné cette riche capture à l'approvisionnement de Constantinople. Les Turcs entrerent dans le camp, précédés de leur convoi : ils n'avoient garde de soupçonner la fuite honteuse de Sinan pacha; ils ne furent détrompés que lorsque de ces mêmes tentes, qu'ils croyoient remplies de janissaires, ils virent s'élancer les Valaques & les Sicules. Ceux-ci se jetterent sur eux & les taillerent en pieces. Cette aventure extraordinaire répandit une si grande abondance dans l'armée de Sigismond, qu'un bœuf s'y vendoit pour le même prix que coûtoit auparavant la plus vile denrée.

Sigismond fit tout préparer pour faire le siege de Tergoviste. Le visir avoit fait ajouter de nouvelles for-

fications aux anciennes: il avoit donné le commandement de la place au brave Hali, pacha de Trebisonte. Les Sicules, que la lenteur d'un siege irritoit, prennent des échelles, les appuient contre le mur, & montent à l'assaut. Les Turcs les reçoivent avec intrépidité, renversent les échelles, font pleuvoir sur les assaillans une grêle de balles, & se font des armes des ruines mêmes des maisons que l'artillerie de Sigismond foudroyoit de toutes parts. Le prince Transilvain fait prendre quelque repos à ses troupes: bientôt les Sicules remontent à l'assaut, armés de torches & de matieres inflammables qu'ils jettent sur les toits des maisons & sur les fortifications de bois, que Sinan pacha avoit fait construire. La fumée qui obscurcit l'air empêche les Turcs de porter des coups certains; quelques-uns abandonnent la défense des murs, pour tâcher d'éteindre l'incendie. Dans ce trouble, les Sicules font un nouvel effort, chassent les Turcs des retranchemens, les poursuivent de postes en postes, & se rendent maîtres de la ville; la garnison est passée au fil de l'épée.

Quelques Turcs s'évaderent par une

porte ſecrete que le prévoyant viſir avoit fait ménager dans les fortifications ; mais la cavalerie de Sigiſmond ſe jette ſur ces fuyards & les égorge. Hali pacha fut pris les armes à la main. On lui accorda la vie qu'il ne demandoit pas. Le butin fut immenſe, Tergoviſte ſervoit de magaſin à l'armée des Infideles. Sigiſmond abandonna tout aux Sicules, à la valeur deſquels il étoit redevable de cette conquête. Ce peuple pauvre, ſobre, robuſte & fier de plus de douze ſiecles de liberté, adoroit Sigiſmond. Les prédéceſſeurs de ce prince, par un principe de politique qui n'eſt vrai qu'à l'égard des nations civiliſées, avoient cru aſſervir les Sicules en les aviliſſant. Ceux-ci, pour ſe venger, reſterent dans leurs forêts, ne parurent plus dans l'armée, & refuſerent de payer le tribut accoutumé ; mais Sigiſmond fit proclamer dans ſon camp qu'il rendoit aux Sicules leurs privileges, & leur anciennes prérogatives. Bientôt après on les vit deſcendre des montagnes, ſe ranger ſous les drapeaux du prince Tranſilvain, & lui offrir leur vie & leurs fortunes (15).

Le viſir ayant reçu la nouvelle de la priſe de Tergoviſte, fit ſauter en

l'air la forteresse de Bucarest, & se retira vers le pont qu'il avoit fait construire sur le Danube. Sigismond le poursuit, l'atteint lorsqu'il étoit occupé au passage : Sinan passe le fleuve & fait rompre le pont, laissant ainsi ses soldats à la merci des Transilvains. Dix-sept mille Turcs périrent, massacrés par les Chrétiens, ou noyés dans le Danube. Cinq mille Hongrois que le visir traînoit chargés de fers, recouvrerent leur liberté, prirent les armes des morts, & acheverent la défaite des Turcs. Sigismond s'empara quelques jours après du fort de S. George, situé dans une isle du Danube.

Cette conquête fut le terme de cette campagne glorieuse. Sigismond reprit le chemin de la Transilvanie. Son armée offroit un spectacle imposant & majestueux. On avoit pris aux Infideles plus de cent canons, dont plusieurs étoient d'une grosseur prodigieuse. On voyoit flotter de tous côtés les enseignes Musulmanes. Les étoffes d'or, les bracelets précieux, les pavillons de soie, faisoient un contraste frappant avec la nudité des Valaques & des Siculès. On avoit enlevé aux

Musulmans tant de chevaux, que les soldats, après s'être emparés des plus beaux, se virent obligés de chasser le reste devant eux pêle-mêle avec les troupeaux.

Tandis que Sigismond triomphoit en Transilvanie, les ennemis du visir triomphoient à Constantinople. Le muphti employa, pour perdre Sinan, une arme qui réussit toujours auprès des princes superstitieux : il intéressa le ciel à sa querelle : à l'entendre, le dieu des batailles n'avoit favorisé les armes de Sigismond, que pour punir l'impiété du visir endurci dans le crime, qui buvoit du vin sans scrupule, & paroissoit même douter un peu des miracles du prophete. L'empereur fut séduit, le visir fut déposé; on ordonna des jeûnes rigoureux, le muphti lui-même parut les observer; le vin fut proscrit sous peine de mort, & l'arrêt fut exécuté. Constantinople devint un théâtre de pénitence : le peuple remplit les mosquées, & prodigua des présens aux prêtres, qui s'enrichirent ainsi des malheurs de l'état. Cependant la sultane mere représenta à Mehemet que Sinan, tout vaincu qu'il étoit, n'avoit pas son égal dans la guerre;

qu'il ne lui falloit pas imputer les fautes de la fortune, & qu'il pourroit réparer par une longue suite de victoires cette campagne désastreuse. Le visir fut rétabli dans son poste.

Ce vieillard, afin de rejeter sur quelqu'autre la honte de sa défaite, fit trancher la tête au pacha de Bude, pour lui avoir, disoit-il, rendu un compte peu exact des mouvemens des Impériaux. Sinan avoit alors atteint sa quatre-vingtieme année; il sentit le principe de vie s'éteindre par degrés dans ses veines: avant de mourir, il écrivit au sultan qu'il ne lui restoit plus qu'une seule ressource pour sauver l'empire, c'étoit de se mettre lui-même à la tête de ses armées. Il se fût bien gardé de lui donner ce conseil, si la mort ne l'avoit obligé de renoncer aux grandeurs & au gouvernement. Ibrahim lui succéda; celui-ci dut moins son rang à ses services qu'à la sultane mere. Tandis que ses courtisans & ses ennemis mêmes alloient lui rendre hommage, Sigismond remportoit de nouveaux avantages sur les Turcs: d'un autre côté les Uscoques, peuple brigand, dont la ville de Segna étoit le repaire,

portoient le ravage dans toutes les parties de l'empire Ottoman. La république de Veniſe & la maiſon d'Autriche favoriſoient ces corſaires, pour diviſer les forces des Turcs.

LIVRE SEPTIEME.

MEHEMET commençoit à rougir de ſon inaction; fatigué des plaiſirs qui juſqu'alors avoient partagé ſes moments, le ſerrail n'étoit plus à ſes yeux qu'une priſon ſuperbe aſyle de l'ennui. Il réſolut enfin de faire la guerre en perſonne; la ſultane mere voulut s'oppoſer à ſes deſſeins, ſes conſeils furent rejettés avec hauteur: Mehemet avoit déja toute la dureté d'un ſoldat; la ſultane ayant perdu ſon empire ſur le cœur de ſon fils, employa celui des charmes d'une jeune eſclave la plus belle du ſerrail. Mehemet parut d'abord donner dans le piege; il répondit aux careſſes de l'eſclave par les tranſports de l'amour le plus vif: mais lorſqu'elle ouvrit la bouche pour le conjurer de reſter à Conſtantinople, Mehemet, dans le lit même, théâtre de ſes plaiſirs, ſaiſit ſon poignard, & égorge ſans pitié cette victime innocente de l'ambition de la ſultane.

Ann. 1598.

Hiſt. Chronol. Pannonicon. illuſtr. a Theod. de Bry. Nic. Iſtuanf. hiſto. de reb. ungar. lib. XXX. Hiſtoire de l'Emp. Ott. par Sagredo, l. IX. Hiſt. de l'Emp. Ott. p. le P. Cantimir, l. III.

Cette action prouvoit moins son courage que sa férocité. Il se mit en marche, suivi d'un cortege magnifique. Il menoit avec lui des derviches, des femmes, des eunuques, des faucons, & pas un seul capitaine expérimenté. L'armée campa sous les murs d'Agria: cette ville située en partie sur une haute colline, en partie sur le bord de l'Egerunze, détruite par les Tartares sous le regne de Bela IV, rebâtie avec ses débris même par les habitans, étoit défendue d'un côté par des rochers inaccessibles; la partie qui s'étendoit dans la plaine étoit entourée de fossés larges & profonds. Depuis le siege célebre que cette place avoit essuyé, on n'avoit point vu en Hongrie une armée aussi nombreuse que celle de Mehemet. C'étoit un spectacle à la fois pompeux & terrible. Le comte de Tury commandoit dans Agria: il n'avoit à ses ordres que quatre mille cinq cens Hongrois; ceux-ci attaqués de toutes parts avec furie, sentirent qu'ils ne pourroient défendre à la fois la ville & la citadelle, & qu'il falloit sacrifier l'une à la sûreté de l'autre. La ville fut livrée aux flammes, la garnison se retira dans le château; les

Turcs, avec les débris encore fumants, se retrancherent dans la ville même, & firent jouer leur artillerie avec autant de succès que de fureur; les murs s'écroulerent sous ses coups redoublés : on livra un assaut des plus vifs, les assiégés le soutinrent avec fermeté; mille Turcs resterent dans le fossé, les uns percés de coups, les autres étouffés par la chûte des morts & des blessés. Au sortir d'un combat si glorieux, les soldats s'assemblent à l'insçu des officiers, s'écrient qu'abandonnés par les Autrichiens leur perte est certaine s'ils ne capitulent; ils courent en tumulte vers leurs capitaines, leur parlent d'un ton séditieux, & les menacent d'introduire l'ennemi dans le château s'ils ne veulent pas le rendre de bonne grace. Les officiers s'avancent, saisissent les plus mutins; des gibets sont dressés, mais la révolte devient générale; les soldats arrachent les coupables des mains des gardes, massacrent les bourreaux, & veulent égorger le gouverneur lui-même : il fallut céder; Mehemet promit la liberté au gouverneur & aux officiers, & viola sa parole.

L'archiduc Maximilien, généra-

liſſime de l'armée Impériale, venoit de joindre ſes forces à celles de Sigiſmond Battory. Le Prince autrichien avoit été arrêté long-temps par le ſiege d'Hatwan, qu'il venoit d'emporter d'aſſaut. Cette ville avoit fait une plus longue réſiſtance qu'on ne s'y étoit d'abord attendu. Le jeune Arſlan y commandoit; ſon pere Karali bey s'étoit diſtingué, ſous le regne d'Amurath, dans les guerres de Hongrie & de Perſe. Arſlan, peu digne d'un tel pere, n'étoit occupé que de ſes plaiſirs; plus ſoigneux de ſa parure que jaloux d'acquérir de la gloire, il étoit plus propre à ordonner une fête, qu'à tracer le plan d'une bataille. L'arrivée des Impériaux avoit paru jeter le trouble dans ſon ame; il étoit diſpoſé à rendre la place à Maximilien. Fatime ſa mere vint le trouver: « lâche, lui » dit-elle, ſi tu as oublié ce que tu » dois à la mémoire de ton pere, je » n'ai point oublié ce que je dois aux » manes de mon époux; va te jeter » aux pieds de l'archiduc, laiſſe-moi » ſeule dans Hatwan; j'armerai mes » mains de cette épée que tu es indigne » de porter; je me mettrai à la tête » de nos braves janiſſaires: ils ne rou-

» giront point d'obéir à la veuve de » Karali bey. Les Allemands n'entre- » ront jamais dans Hatwan, que fou- » lant ſous leurs pieds mon corps » enſanglanté ». Par ces reproches, & ſur-tout par ſon exemple, Fatime raſſura le courage ébranlé de ſon fils, réveilla dans ſon cœur les germes de vertu que la débauche avoit preſque étouffés, & fit d'un Sibarite un héros. Tant que le ſiege dura, on la vit accompagner ſon fils, l'encourager par des éloges, ou l'aiguillonner par des reproches; & lorſque les Impériaux, après avoir foudroyé les remparts, ſe furent rendus maîtres d'Hatwan, on la trouva dans la place publique, embraſſant le corps de ſon fils expirant : elle ne ſe plaignit que de la pitié des Hongrois, qui reſpecterent ſes jours. Les Impériaux ternirent la gloire de cette conquête par des cruautés inouies: à l'exception de Fatime & de quelques femmes que les Hongrois ſauverent, tout fut paſſé au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Les Allemands, dont le bras étoit las de frapper, mais qui n'étoient pas encore raſſaſiés de ſang, mutiloient les cadavres épars dans les rues,

& sembloient vouloir prolonger leur vengeance au-delà de la mort même.

Sigismond & Maximilien s'avancerent vers Agria, atteignirent les Turcs près du village de Kereſtes, les battirent & leur enleverent quarante-trois pieces de canon. Le ſultan s'enfuit avec ſa garde ; ſon armée, arrêtée par les marais, ne fit qu'une retraite lente : il étoit aiſé aux Chrétiens dans cette journée d'abattre pour long-temps les forces de l'empire Ottoman ; peu de Turcs ſeroient échappés à leur vengeance, mais l'ardeur du pillage emporta les vainqueurs : ils ſe répandirent dans le camp de vaincus, & coururent aux tentes dont le luxe leur promettoit plus de richeſſes ; ils y trouverent des derviches qui levoient les mains vers le ciel, verſoient des larmes ameres, & accuſoient le dieu des armées de les avoir trahis.

Les ſoldats, ſans écouter les cris de ces pontifes alarmés, ſe diſputent, s'arrachent ce qu'ils trouvent de plus précieux ; la loi du plus fort en regle le partage ; les vainqueurs tournent leurs armes contre eux-mêmes, une nouvelle bataille commence ; les Turcs

de loin observent le désordre des Chrétiens, se rallient, reprennent leurs rangs, traversent les marais & se précipitent sur ces brigands occupés au pillage : le carnage redouble ; les Chrétiens chargés de butin ne peuvent se défendre, une terreur panique s'empare d'eux ; Maximilien & Sigismond sont entraînés dans leur déroute ; Mehemet qui avoit fui lâchement, triomphe à l'instant où il croit son armée défaite : telle fut cette bataille de Kereſtes, que les Chrétiens gagnerent par leur courage & perdirent par leur avarice ; exemple terrible, qui apprend aux généraux que la bravoure peut remporter quelques avantages, mais que la discipline seule les conserve.

Les plus illustres chefs de l'armée Impériale resterent sur le champ de bataille. Plettemberg, général des troupes de Baviere, fut du nombre des morts ; mais on regretta sur-tout les jeunes ducs Auguste & Ernest de Holstein, André Barbely, Pierre Palphi, Etienne Estherazi, & plusieurs autres capitaines, tous dans la fleur de leur âge, tous déja célebres par quelqu'action d'éclat. L'abbé du Mont

Saint-Martin fut percé de fleches par les Tartares. Maximilien avoit mené avec lui son historiographe Nicolas Gabelman, mais ce savant fut tué au moment où la déroute de son maître rendoit son ministere très-embarrassant.

Rien n'osa plus résister aux Turcs; Alexandre qui commandoit pour le sultan dans la partie de la Valaquie, qui étoit restée soumise à la Porte, voulut suivre l'exemple de Michel & se liguer avec les Hongrois : mais dès qu'il reçut la nouvelle de la bataille d'Agria, il mit bas les armes, & implora la clémence de Mehemet. Le sultan fut inexorable, comme le sont tous les princes lâches, qui, incapables de gagner une bataille, ne savent qu'insulter aux vaincus lorsque leurs généraux ont triomphé pour eux. L'infortuné Alexandre, couvert de toutes les marques de sa dignité, fut traîné au supplice, au milieu d'un peuple consterné, qui voyant périr son chef, n'attendoit pas pour lui-même un sort plus heureux; mais le sultan ne poussa pas plus loin sa vengeance. Sigismond sentit bien que si quelque revers de fortune le jetoit

Ann. 1597.

entre les mains des Turcs, il ne ſeroit pas plus reſpecté qu'Alexandre : ce fut peut-être cette crainte qui le détermina à céder la Tranſilvanie à l'Empereur. Ce monarque lui donnoit en échange la principauté d'Oppelen & de Ratibor en Siléſie : le prince s'éloignoit ainſi des frontieres de la Turquie ; raſſaſié de gloire, fatigué de travaux, il vouloit couler dans un loiſir philoſophique le reſte d'une vie glorieuſe & agitée. Son mariage devoit être caſſé, & la Cour de Rome alloit lui envoyer un chapeau rouge en échange de la couronne qu'il avoit quittée. Cette révolution parut ridicule aux uns, incroyable aux autres : les ambitieux ne pouvoient concevoir que Sigiſmond deſcendît du trône ; les ſages avoient peine à comprendre qu'il enviât un chapeau de cardinal. On trouvoit dans ſon abdication un mêlange de grandeur & de foibleſſe ; & peut-être Sigiſmond lui-même n'étoit-il pas bien décidé ſur les motifs d'une démarche qui ſembloit tenir un peu du caprice.

La priſe de Javarin (16) fit reprendre courage aux Impériaux. Ils furent redevables de cette conquête

Ann. 1598. 20 Mars. à la valeur de Vaubécourt, officier François. Celui-ci s'approcha pendant la nuit de la porte de la ville, précédé de cinq huſſards qui ſavoient la langue turque. Les ſentinelles leur demandent qui ils ſont : ils répondent qu'ils amenent des munitions, que le pacha de Bude envoie à Javarin ; que le temps preſſe, & que ſi les Turcs attendent le lever du ſoleil pour abaiſſer le pont, les Allemands qui ſont répandus dans les environs, ne manqueront pas d'enlever le convoi. Auſſi-tôt les Turcs abaiſſent le pont ; Vaubécourt applique un pétard à la porte, qui ſaute en l'air ; il s'élance dans la place le ſabre à la main : les ſentinelles ſont égorgées : les Impériaux pénetrent dans la ville ; les janiſſaires ſe réveillent, ſe levent preſque nuds, ſe rallient & ſe défendent avec courage. Hali pacha ſe mit à leur tête, combattit en héros & mourut de même. Il tenoit un ſabre de chaque main, & fit mordre la pouſſiere à plus de trente Allemands. Enfin, lorſqu'il ſe vit entouré de toutes pars, il mit de ſa propre main le feu aux poudres, & s'enſevelit ſous les

les ruines d'un baſtion où il s'étoit retranché.

A Conſtantinople, où le peuple étoit auſſi injuſte que le maître, la perte de Javarin ſouleva la nation. Les Janiſſaires, troupe redoutable à l'empereur comme à ſes ennemis ; qui tantôt défend, tantôt renverſe le trône; qui n'obéit que par caprice à des officiers indociles comme elle ; toujours plus terrible dans les révoltes que dans les combats ; tantôt le ſalut, tantôt le fléau de l'empire : ce corps, dis-je, menaça Mehemet de le détrôner, & de mettre ſa couronne ſur la tête du kam des Tartares. Un jeune ambitieux profita de ces troubles pour ſe former un parti. C'étoit Selim, frere du ſultan; il étoit échappé au carnage qui avoit ſignalé l'avénement de Mehemet à la couronne. Le viſir qui ſe flattoit d'en faire un jour un inſtrument utile à ſes deſſeins, un fantôme capable d'effrayer l'empereur, avoit ſubſtitué à ſa place un autre enfant. La haine du ſultan, trompée par cet artifice, s'étoit aſſouvie ſur cette victime infortunée, qui avoit le malheur de reſſembler au prince qu'on vouloit ſacrifier ; celui-

ci fut vendu à Mehemet par les factieux même qui l'avoient choisi pour chef. Mehemet le fit venir; Selim crut le toucher, en lui assurant qu'il étoit son frere; c'étoit mal connoître le sultan : le titre qu'il réclamoit fut l'arrêt de sa mort; & Mehemet qui lui eût pardonné peut-être, s'il eût été un homme du peuple, le fit étrangler en sa présence dès qu'il fut sûr que c'étoit son frere.

Un autre corps de rebelles, sous la conduite de Scrivano, commit en Asie des ravages affreux; les Janissaires unis aux Spahis, firent de Constantinople le théâtre des mêmes brigandages : le sultan renfermé dans son serrail, songeoit à sa propre sûreté, & oublioit celle de l'état; il assembloit le divan au lieu de se mettre à la tête de ses troupes, & menaçoit lorsqu'il falloit frapper. Les rebelles pousserent l'audace jusqu'à lui demander la tête de sa mere. Soit tendresse, soit politique, il n'osa la leur livrer; mais le Capi-Aga, son favori, fut poignardé sous ses yeux : telle étoit la situation de l'Empire Ottoman. Rodolphe, à la faveur de ces discordes, auroit pu l'écraser; repren-

dre tout ce que les Turcs avoient enlevé à la Hongrie, & pouſſer ſes conquêtes plus loin : mais il ne ſongeoit lui-même qu'a affermir ſon autorité chancelante en Tranſilvanie. Sigiſmond ſe repentoit déjà de lui avoir cédé cette principauté. Preſque tous les princes qui ont abdiqué, ont regretté le trône dont ils venoient de deſcendre : Sylla, Charles-Quint, Chriſtine, Amedée. Staniſlas eſt peut-être le ſeul qui, ſatisfait de lui-même & de ſa fortune, ait vu d'un œil indifférent ſon rival porter la couronne qu'il avoit quittée; c'eſt qu'il n'avoit renoncé à ſes droits que pour le repos de ſa patrie & pour le ſien, & que les autres princes, en abdiquant, ne cherchoient que la gloire momentanée d'étonner le monde par une démarche ſinguliere : le mépris qu'ils ſembloient faire des grandeurs humaines, étoit un nouveau genre d'ambition. Le roi qui abdique, à l'inſtant où il donne ce ſpectacle à l'univers, eſt au-deſſus de tous les rois ; mais cet inſtant paſſé, il n'eſt plus qu'un homme ordinaire, honteux de l'être, & quelquefois chagrin de ne l'avoir pas toujours été.

Sigiſmond avoit forcé les états de Tranſilvanie à confirmer le traité de ceſſion & à rendre hommage à l'Empereur. Retiré dans la Siléſie, il y trouva l'ennui; ce calme philoſophique dont il s'étoit fait à lui-même une peinture enchantereſſe, ne lui offrit que l'inſipide uniformité d'une vie inactive. Dans le palais de Ratibor entouré d'un peuple fidele, au milieu des plaiſirs d'une cour aimable & paiſible, ſans affaires au-dedans, ſans alarmes au-dehors; couché dans les bras de la molleſſe, tandis que tout dans un profond ſilence reſpectoit ſon repos, il regrettoit le tumulte des camps, & cette tente ouverte aux injures de l'air, & cette couche ſans apprêt qu'il trouvoit ſi douce après une victoire. Son orgueil gémiſſoit de n'avoir plus aſſez d'ordres à donner; ſon courage s'indignoit de n'avoir plus de dangers à courir: le titre de duc qu'il avoit acquis, ne ſervoit qu'à lui rappeller celui de prince qu'il avoit perdu. Chaque fois qu'on lui parloit des combats que ſe livroient les Chrétiens & les Turcs, ſes yeux s'allumoient; il regardoit ſes armes en ſoupirant, & ſembloit en-

vier le sort des vainqueurs, celui-même des vaincus, qui avoient eu du moins le plaisir de combattre. Il cherchoit un prétexte pour rompre ses engagements : la négligence, avec laquelle l'Empereur rempliſſoit les siens, le lui offrit; la pension que ce monarque lui avoit promise n'étoit pas payée. Sigismond passe en Pologne, reparoît en Transilvanie, y trouve des amis : autant il avoit regretté sa premiere grandeur, autant il étoit regretté lui-même dans ses états.

Cependant, par un caprice inconcevable, il appelle de Pologne le cardinal André Battory & lui remet la Transilvanie ; le cardinal joue le prince, le général, l'ambassadeur tout à la fois ; il gouverne les Transilvains, traite avec les Turcs, & marche contre l'armée Impériale, commandée par Michel, vaivode de Valachie ; il est vaincu, & rend des armes dont il ignoroit l'usage. Les Sicules lui coupent la tête, & cet attentat demeure impuni. Le vaivode poussa plus loin ses conquêtes, & prétendit regner sur les états qu'il avoit conquis. Tel étoit le prix qu'il exigeoit de ses services ; mais la reconnoissance

de l'Empereur n'alloit pas juſques-là. Le général Baſta eut ordre de marcher contre lui ; le vaivode fut vaincu & ne reçut aucune récompenſe de tant de travaux, pour en avoir exigé une trop grande. Baſta paſſa les bornes que l'Empereur avoit marquées à ſa vengeance : ce général nourriſſoit contre le vaivode un reſſentiment d'autant plus cruel, qu'il l'avoit caché long-temps au fond de ſon cœur. Il fit aſſaſſiner ſon ennemi ; Louis Ragotski eut le même ſort ; la ſoldateſque Walonne ſe jetta ſur ſon cadavre, le déchira, coupa la tête & la mit ſur un ſquelette de cheval. Baſta fit ceſſer ces inſultes inutiles à ſa vengeance.

Les Turcs, plus attentifs que les Hongrois à profiter des fautes de leurs ennemis, les voyant occupés en Tranſilvanie, pénétrerent dans la Croatie, & mirent le ſiege devant Caniſe (17). Tandis que ſous la conduite d'Ibrahim ils faiſoient les approches au milieu des marais dont cette place eſt entourée, les Tartares déſoloient les environs ; le comte de Serin courut à eux & les battit : mais cette victoire n'arrêta point leurs brigandages.

Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, qui venoit d'obtenir le commandement des troupes Impériales, s'efforça de juſtifier le choix que l'Empereur avoit fait de lui. Il auroit ſecouru la place, ſi l'épuiſement de ſes vivres ne l'avoit forcé à la retraite; il la fit en habile général, & repouſſa les Turcs acharnés à ſa pourſuite. Paradiſio, gouverneur de Caniſe, rendit la place aux Turcs; il avoit craint de trouver la mort ſur la breche, il en reçut une plus affreuſe ſur l'échafaud. Rodolphe pardonnoit au malheur, excuſoit même l'ignorance, & châtioit toujours la lâcheté.

Les ſuccès de ſes armes en Tranſilvanie, le dédommageoient aſſez de la perte de Caniſe. Sigiſmond, rappellé par les Tranſivains, s'étoit mis à leur tête : il alla préſenter la bataille aux troupes Impériales, commandées par Baſta; ſes ſoldats ſe rappelloient les victoires qu'ils avoient remportées ſous ſes drapeaux, & ce ſouvenir échauffoit leur courage, affermiſſoit leur confiance. Mais Sigiſmond n'étoit plus le même; ſon courage, ſon génie même l'avoient abandonné : le rôle ridicule qu'il avoit joué aux yeux Ann. 1604.

de l'Europe avoit rétréci ſon ame ; il fit des fautes dans ſa marche, en fit de plus grandes dans le combat, & fut vaincu. Il échoua de même devant Claudiopolis, & fit une retraite malheureuſe. L'infatigable Baſta le pourſuivoit par-tout, l'attaquoit ſans relâche, & ne lui laiſſoit pas le temps de reſpirer : tel étoit le ſort de ce prince, qui, comme la plupart des conquérans, avoit vécu trop d'un jour. Les armes Impériales triomphoient par-tout. Le duc de Mercœur emporte Albe-Royale, Biſtricz (18) tombe au pouvoir de Baſta : d'un autre côté, le duc de Mercœur pourſuit ſes conquêtes, mais la mort l'arrête dans le cours de ſes proſpérités. On accuſa des Allemands envieux de ſa gloire de l'avoir empoiſonné ; il étoit François, & il alloit dans ſa patrie demander à Henri IV des troupes auxiliaires. Le pape avoit en vain tenté d'engager ce prince dans les intérêts de l'Empereur ; la maiſon d'Autriche lui avoit été trop fatale, pour qu'il voulût épouſer ſa querelle.

Ann. 1602.

Rodolphe regretta le duc de Mercœur. Le génie ſuppléoit en lui à l'expérience : dès qu'il vit les Turcs,

il devina leur maniere de combattre ; & dès qu'il l'eut saisie, il sçut en triompher. Modeste avec les Espagnols, affable & doux avec les Allemands, franc & ouvert avec les Italiens, il sçavoit forcer l'envie au silence. Il avoit en vain secondé par de puissants secours les Impériaux qui assiégeoient Canise ; ils vouloient rentrer dans cette place lâchement livrée aux Turcs par le capitaine Paradisio ; mais c'étoit peu de combattre les hommes, il falloit vaincre aussi la nature : l'hiver faisoit déjà sentir ses rigueurs les plus cruelles ; un vent du nord souffloit avec impétuosité, & ensevelissoit les tentes sous des masses de neige ; les soldats expiroient de froid à leurs postes, les assiégés n'avoient pas la peine de les détruire ; les chevaux manquoient de fourrage ; épuisés de fatigue, engourdis par le froid, ils tomboient sous les cavaliers. Tant d'obstacles forcerent enfin les Chrétiens à lever le siege ; les Turcs célébrerent avec faste à Constantinople un succès, dont ils n'étoient redevables qu'aux rigueurs de la saison.

Des circonstances aussi malheureuses avoient forcé l'archiduc Ma-

thias à renoncer au projet de s'emparer de Bude ; le seul Basta, invincible dans toutes les saisons, triomphoit également & de la fureur des Turcs, & de l'insolence du peuple, & des rigueurs de l'hiver. Un nouveau factieux s'étoit élevé en Transilvanie,
Ann. 1603. il se nommoit Sekel Moyse ; un parti nombreux l'avoit proclamé prince : il en avoit l'orgueil, mais non pas les talens ; fier de commander une armée, il voulut tenter la fortune, il fut vaincu & disparut. Tout se soumit à l'Empereur, mais le sort de la Transilvanie n'en fut pas plus heureux : cette province étoit un théâtre d'horreurs ; ces côteaux si fertiles en vins délicieux, ces vastes plaines qui produisoient le meilleur froment de toute la terre, n'étoient plus que des déserts arides, où l'œil cherchoit en vain les traces du travail des hommes. Les Turcs & les Tartares, les Allemands & les Hongrois, avoient amené les bestiaux dont les prairies étoient couvertes, & ces gras pâturages qu'arrosent tant de fleuves, ne servoient plus qu'à nourrir des chevaux destinés à la destruction du genre humain. La plupart des villa-

ges avoient été consumés par les flammes, & n'offroient plus que des ruines inhabitées : les Chrétiens & les Musulmans avoient pillé avec une égale fureur les trésors des églises ; & les Allemands, chargés de ces dépouilles sacrées, s'écrioient qu'ils étoient les vengeurs de la religion en massacrant les Turcs. Les villes offroient un spectacle plus déplorable encore ; les habitans avoient plus de besoins que les payſans, & moins de moyens pour les satisfaire. La chair des animaux domestiques se vendoit au poids de l'or. On alla chercher jusques dans les tombeaux une nourriture exécrable ; des maladies cruelles causées par ces affreux alimens, aux horreurs de la famine, ajouterent celles de la peste. Il falloit être dévoré d'une ambition bien insatiable, pour vouloir regner sur un pays si désolé. Sigismond reconnut qu'il avoit fait une faute, en cédant ses états à l'Empereur ; qu'il en avoit fait une plus grande en les réclamant, & qu'il étoit le seul auteur de tant de désastres. Il fit à l'Empereur une nouvelle cession de la Transilvanie, & fixa sa retraite dans le châ-

teau de Lobkovitz. Veſt-Solie tenoit encore pour les mécontents (19); cette ville fut priſe après un long ſiege.

Ann. 1604. L'Empereur crut être alors paiſible poſſeſſeur de ſes états, il ſe trompoit. Mehemet venoit de mourir tout couvert du ſang de ſon fils qu'il avoit ſacrifié à ſes ſoupçons jaloux; la peſte, fléau perpétuel à Conſtantinople, avoit délivré le monde de ce ſultan plus odieux qu'elle même. Ennemi du travail, tremblant au moindre danger, vil dans le choix de ſes plaiſirs; cet homme, la honte de l'humanité, n'avoit que le courage des bourreaux, celui d'étouffer toute pitié, & d'égorger ſans péril des victimes ſans défenſe. Achmet ſon fils lui ſuccéda; il étoit aiſé de paroître aimable & grand, en ſuccédant à Mehemet III. Ce jeune prince ſongea d'abord à recouvrer la Tranſilvanie. Les Tranſilvains attaqués par les Turcs, défendus par les Allemands, craignoient moins leurs ennemis que leurs protecteurs; en comparant les horreurs que les Chrétiens avoient commiſes dans leurs patrie, aux ravages que les Muſul-

mans y avoient faits, ils trouvoient ceux-ci moins barbares, & recherchoient leur dangereuſe amitié, non comme un bien deſirable, mais comme un moindre mal. Les cruautés de Jacques Barbiani, comte de Belle-Joyeuſe, qui commandoit dans Caſſovie, acheverent de ſoulever les eſprits. Les habitans étoient preſque tous proteſtans, il leur interdit l'exercice de leur religion, leur enleva l'égliſe où ils avoient coutume de faire leurs prieres, & défendit aux miniſtres de s'aſſembler ſous peine de mort. Les habitans n'oſoient élever la voix pour ſe plaindre de l'infraction des traités; le plus léger murmure étoit puni de mort. Sans ceſſe eſcorté de bourreaux, Belle-Joyeuſe leur marquoit ſes victimes; ainſi il aliéna par la terreur des châtimens, des cœurs qu'il auroit pu gagner par l'attrait de la bienfaiſance.

Etienne Boschkai, homme audacieux, brave guerrier, orateur éloquent, raſſembla les mécontens, obtint des ſecours & de l'empereur de Conſtantinople & du kam des Tartares; il eut bientôt à ſes ordres une armée nombreuſe. Belle-Joyeuſe

Joannis Bocatii commentatio epiſtolica de ſua legatione ad Stephanum Botskai principem Tranſilvaniæ.

Ann. 1605. voulut arrêter ſes progrès, mais il fut défait. Le vainqueur aſſiégea en vain Vigleſt (20), mais il fit d'autres conquêtes & fut proclamé prince de Tranſilvanie. Achmet le reconnut, & lui envoya une maſſue, un ſabre & un drapeau. Boschkai força les Impériaux à lever le ſiege de Caſſovie, attaqua les Moraves & les réduiſit à l'état déplorable où ſe trouvoit la Tranſilvanie. Quelque temps après, il ſe rendit dans la plaine de Rakos, ſuivi de tous les ſeigneurs attachés à ſon parti; le viſir Mehemet pacha l'y reçut dans une tente magnifique, & lui donna un repas ſplendide : ſur le ſoir le viſir. fit ranger ſon armée en bataille, ſe fit apporter la couronne qui ſervoit autrefois à l'inauguration des deſpotes de Servie, la poſa ſur la tête de Boschkai, lui ceignit un cimeterre enrichi de diamans, lui mit dans une main un drapeau, dans l'autre un ſceptre, & le proclama *roi de Hongrie & de Tranſilvanie.* Boschkai affecta dans cette circonſtance cette modeſtie orgueilleuſe, qui rejette les grandeurs pour en paroître plus digne : « J'accepte cette couron-» ne, dit-il, comme un gage pré-

» cieux de l'amitié de ſa Hauteſſe ;
» comme une récompenſe de l'amitié
» avec laquelle je l'ai ſervie, & non
» point comme le ſymbole de la mo-
» narchie. Rodolphe eſt roi de Hon-
» grie ; il tient ce caractere auguſte
» du choix libre de la nobleſſe, qui
» ſeule a le droit de ſe donner un
» maître ». Boschkai, s'adreſſant enſuite aux grands qu'il voyoit frémir d'indignation, ajouta : « c'eſt pour dé-
» fendre vos droits, & non pour les
» violer, que j'ai pris les armes. L'hon-
» neur de répandre mon ſang pour
» vous, eſt ma plus douce récom-
» penſe ; vous, George Séci, gardez
» cette couronne, vous ſcavez que
» c'eſt notre coutume de ne confier
» ce dépôt qu'aux plus braves de la
» nation ». C'eſt avec cette feinte modération que Céſar fouloit ſous ſes pieds le diadême au Capitole.

La priſe de Viſſe-grade & de Novigrad, releva le courage des Turcs. Quelque temps après, ils s'emparerent de Strigonie : ce fut ſur-tout dans cette occaſion qu'ils louerent la ſageſſe de leur prophete, qui leur avoit interdit l'uſage du vin ; ils trouverent les Allemands plongés dans une

ivreſſe fatale, les uns à table, les autres étendus ſans ſentiment & ſans forces ; les officiers ne ſcavoient plus commander, les ſoldats ne ſcavoient plus obéir ; ceux à qui il reſtoit aſſez de forces pour faire uſage de leurs armes, les tournoient contre leurs compagnons qu'ils prenoient pour des Turcs. Ce fut à la faveur de ce déſordre que les Janiſſaires franchirent le foſſé, monterent à la breche, égorgerent la garniſon & ſe rendirent maîtres de la ville. Modra (21) fut livrée aux flammes ; Soth (22), Déven (23), Newhauſel (24), Saint André (25), Alt-Sol, Dobrowitz (26), Kremnitz (27), Liptovie & New-Sol, tomberent aux mains des partiſans de Boschkai.

Ann. 1606. Peu de temps après ces événemens, un Turc d'Albe-Royale ayant eſſuyé un affront ſanglant de la part d'un officier dont il ne pouvoit ſe venger ſans expoſer ſa tête, s'évade, court à Javarin, abjure l'alcoran, embraſſe l'évangile, & jure ſur les autels des Chrétiens de pourſuivre les Turcs juſqu'au dernier ſoupir ; ſon cheval vîte à la courſe, furieux dans le combat, inſtruit aux eſcarmouches,

ſembloit deviner toutes les ruſes de ce genre de guerre. Ce brigand court ſur les chemins, aſſaſſine tous les Turcs qu'il rencontre, & va même inſulter les ſentinelles d'Albe-Royale; attaqué pluſieurs fois, il ſe défend avec autant de bonheur que d'audace. Ibrahim étoit ſon nom: une armée de dix mille Turcs comme lui auroit ſuffi pour exterminer le reſte. Amurath pacha, gouverneur d'Albe-Royale, promet deux cens écus d'or à celui qui lui apportera la tête de ce perfide. Un ſimple ſoldat oſe expoſer la ſienne à ce péril; ce fantaſſin ſe nommoit Huſaim, c'étoit le Sinon des Turcs: il vient à Javarin, ſe préſente aux officiers de la garniſon, leur dit qu'il a eu le malheur de tuer un de ſes camarades dans un combat ſingulier; que le point d'honneur eſt un crime capital chez les Turcs, & que la crainte du châtiment l'a forcé de changer de patrie: à ce menſonge il ajoute mille injures contre la nation dont il ſemble trahir les intérêts; on le croit, on l'accueille, on le plaint, on lui offre un aſyle, il demande à être conduit au logis d'Ibrahim. « Que je puiſſe, dit-il, embraſſer

» mon compatriote & repoſer ſous » le même toit avec lui. C'étoit le » plus brave des Muſulmans, il n'a » rien perdu de ſon courage en ſe » faiſant Chrétien; puiſſé-je lui reſ- » ſembler, & vous être utile comme » lui » ! On le mene chez Ibrahim; celui-ci le reçoit avec joie comme un hôte dont la trahiſon ſemble excuſer la ſienne; mais le ſort des perfides eſt de périr de la main de leurs ſemblables. Lorſqu'Ibrahim fut plongé dans un ſommeil profond, Huſaim ſe leve, lui enfonce ſon poignard dans le cœur & s'éyade. On le pourſuit, on le cherche en vain, mais à quelques milles d'Albe, il eſt attaqué par cinq ſoldats Allemands; l'un d'eux expire ſous ſes coups, mais accablé par le nombre il ſuccombe, & reſte étendu ſur la place.

Cependant les Tranſilvains gémiſſoient, les Hongrois murmuroient; on reprochoit à l'Empereur l'indifférence avec laquelle il ſe repoſoit du ſort de la Hongrie ſur ſes généraux; on lui imputoit les ravages que les troupes Impériales avoient commis; on l'accuſoit d'avoir violé les loix du royaume, d'avoir porté at-

teinte aux privileges de la nation ; les esprits s'aigrissoient de plus en plus ; on regrettoit hautement les temps où la Hongrie ne couronnoit que des rois nés dans son sein, & dont les intérêts étoient inséparables de ceux de la patrie. Rodolphe sentit combien ces dispositions étoient dangereuses, dans un temps où les Turcs menaçoient ces contrées d'une nouvelle irruption; il vit bien qu'il falloit faire la paix, & avec ses sujets & avec les Turcs : telles furent les principaux articles du premier traité.

1°. Le roi respectera désormais les loix fondamentales & les immunités du royaume. *23 Juin.*

2°. Les Hongrois éliront leur palatin en la maniere adoptée par leurs ancêtres.

3°. Les gouvernements des provinces & toutes les dignités de l'état ne seront confiés qu'à des Hongrois.

4°. Les étrangers, que la faveur de Rodolphe a introduits dans le royaume, seront obligés de se retirer ; & les biens qui leur auront été engagés pourront être rachetés.

5°. Les villes libres du royaume rentreront dans leurs privileges.

6°. On établira parmi les troupes Impériales une diſcipline ſévere.

7°. Botskai demeurera prince de Tranſilvanie, comte des Sicules & palatin de la haute Hongrie.

8°. Ses enfants mâles lui ſuccéderont; & ſi ſa poſtérité vient à manquer, la Tranſilvanie retournera à l'Empereur.

9°. On publiera une amniſtie générale.

10°. On fera une treve de vingt ans avec les Turcs; & s'ils la violent, la Hongrie & la Tranſilvanie uniront leurs forces contr'eux: tel étoit en ſubſtance ce traité célebre, qu'on appella la *pacification de Vienne*, & qui fut inſéré parmi les loix fondamentales de la Hongrie.

Les Turcs ne virent pas ſans inquiétude la bonne intelligence qui regnoit entre Boschkai & la maiſon d'Autriche; mais l'épuiſement où ſe trouvoit l'empire Ottoman, ne permettoit pas à Achmet de faire éclater ſon reſſentiment. Le prince de Tranſilvanie devint médiateur entre la Porte & Rodolphe: on convint d'une treve qui devoit durer vingt ans. Le ſultan conſentoit à donner à

Rodolphe & à ſes ſucceſſeurs le titre *d'Empereur*. Juſques-là les ſeuls rois de France avoient reçu cet honneur à Conſtantinople. On y appelloit l'empereur d'Allemagne *Ré di Bet*, roi de Vienne. Les Impériaux furent affranchis de la penſion annuelle à laquelle ils s'étoient aſſujettis par les traités précédents. On devoit conſerver les conquêtes reſpectives, & faire l'échange des priſonniers; mais ce traité ne fut point obſervé. On a accuſé Rodolphe d'en avoir, par ſes lenteurs, empêché l'exécution; mais croira-t-on que ce monarque à qui on n'a jamais reproché que d'avoir trop aimé la paix, & qui dans cette occaſion dépenſa plus de cent cinquante mille florins, pour faire des préſens au ſultan, ait refuſé d'accomplir un traité utile & glorieux pour l'Empire? Il eſt plus problable que l'archiduc Mathias, qui ne tiroit ſon crédit en Hongrie que du titre de généraliſſime des armées de l'Empire, aura cherché à éluder une paix qui le rendoit inutile.

Voyage du Levant, fait par ordre du roi en 1621. p. 19.

Les Turcs ſe vengerent ſur Boschkai des torts de la maiſon d'Autriche; ils corrompirent le ſecrétaire de ce prince: ce miſérable empoiſonna

Sagredo, liv. XI.

ſon maître, & ne jouit pas de la haute fortune que les Turcs lui avoient promiſe. La Porte déſavoua cet attentat dont elle recueilloit le fruit, & laiſſa périr l'aſſaſſin ſur un échafaud; tel eſt le ſort ordinaire de cette eſpece de ſcélérats. Le prix du crime eſt pour celui qui l'ordonne, & le ſupplice pour celui qui l'exécute. Les ſeigneurs de Tranſilvanie élurent à la place de Boschkai, Sigiſmond Ragotski, vieillard infirme, qui ſentit bientôt que le fardeau dont il ſe chargeoit étoit au-deſſus de ſes forces.

L'archiduc Mathias avoit ſondé les eſprits des Hongrois. Ce prince s'étoit apperçu que ce peuple, plein de reconnoiſſance pour lui, reſpectoit peu Rodolphe; que chaque Hongrois deſiroit d'être gouverné par un prince qui avoit expoſé ſes jours pour la défenſe de l'état. Il profita de ces diſpoſitions favorables, & contraignit Rodolphe à lui abandonner le gouvernement de la Hongrie avec le titre de roi. Rodolphe balançoit à démembrer ſes états, mais la préſence de l'armée de l'archiduc l'y détermina. S'il n'eût pas attendu cette extrémité pour donner un royaume

à ſon frere, toute l'Europe auroit célébré ſa généroſité ; mais il laiſſa voir qu'il cédoit à la force, & on mépriſa ſa foibleſſe. Les Hongrois qui avoient ſecondé Mathias dans ſes prétentions, crurent avoir le droit d'ajouter de nouvelles conditions au traité : voici les principales. Ann. 1608.

1°. Les affaires de Hongrie ne pourront être expédiées que dans la chancellerie du royaume.

2°. Si ces expéditions renferment quelqu'article qui porte quelqu'atteinte à la liberté publique ou aux immunités nationales, elles ſeront nulles & de nul effet.

3°. Les proteſtants jouiront du libre exercice de leur religion.

4°. Le gouvernement des places de Hongrie ne ſera confié à aucun Allemand.

5°. La couronne ſera gardée par des laïques.

6°. On élira un palatin qui, en l'abſence du roi, gouvernera l'état.

7°. Les charges ne ſeront plus vénales, & les ſeuls Hongrois pourront les exercer.

8°. Les Jéſuites ſeront chaſſés

du royaume, & l'on mettra un frein à l'autorité du clergé.

Tels étoient les principaux articles de ce traité ; Mathias les signa sans répugnance, parce qu'il n'avoit envie ni de les enfreindre, ni de les éluder. Les Hongrois reçurent avec enthousiasme un prince qui s'annonçoit par des bienfaits. Mathias fut couronné. On proclama Elie Haski, palatin de Hongrie. Ce seigneur ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité ; il mourut l'année suivante. Georges Turzo fut élu en sa place.

19 Janvier 1608.

Ann. 1609.

Ann. 1611.

Cependant l'ambition de Mathias n'étoit pas satisfaite ; il parvint à arracher encore à l'Empereur la couronne de Boheme. Bientôt la mort, en le débarrassant de Rodolphe, lui épargna la honte de dépouiller son frere de l'Empire. Les chagrins que Mathias avoit causés à l'empereur, l'avoient conduit lentement au tombeau. On dit que le célebre Tycho-Brahé, mort à Prague en 1601, lui avoit recommandé de se défier de ses proches. Cette prédiction faite dans un temps où les desseins ambitieux de l'archiduc n'avoient point encore éclaté,

Ann. 1612.

éclaté, montre assez que l'astronome Danois étoit aussi savant dans la connoissance des hommes, que dans celle des révolutions célestes.

Mathias ne se vit pas plutôt paisible possesseur de l'Empire, qu'il s'occupa des affaires de Transilvanie. Sigismond Ragotski n'étoit plus vaivode de cette province : plus sage que Rodolphe, il n'avoit pas attendu qu'un usurpateur le fît descendre du rang suprême ; il avoit cédé volontairement sa principauté à Gabriel Battory, qui venoit la lui disputer à la tête d'une armée de Turcs. Retiré à Sarente, Ragotski passa le reste de ses jours dans une heureuse obscurité, fut témoin des malheurs de son rival, & donna des larmes à sa mort. Battory, informé que l'Empereur vouloit faire valoir ses droits sur la Transilvanie, lui envoya un ambassadeur pour l'appaiser. Cet envoyé obtint de l'Empereur, qu'on laisseroit à son maître sa vaivodie, à condition qu'il recevroit garnison Allemande dans les villes de sa domination. Les Turcs à qui Battory étoit redevable du rang qu'il occupoit, furent bientôt instruits de son intel-

ligence avec la cour de Vienne : il y avoit alors à Conſtantinople un
Ann. 1614. homme qui, du ſein de l'indigence, aſpiroit au trône ; c'étoit Bethléem Gabor, (ou Gabriel Bethléem). Le malheur qui donne des vertus aux princes, ne lui avoit donné que du courage, de la patience, & des talents. L'opprobre qui ſuit la miſere, avoit fait oublier aux Tranſilvains la nobleſſe de ſon origine. Il étoit ſi peu reſpecté, qu'un marchand lui refuſa de lui prêter cent écus ; il s'étoit jetté dans les bras de Gabriel Battory ; ce prince lui avoit tendu une main ſecourable, mais c'étoit un ſerpent qu'il réchauffoit dans ſon ſein. Nulle voie ne ſembloit à Gabor indigne de lui, pourvu qu'elle le conduiſît au faîte des grandeurs ; & la reconnoiſſance ne peſoit pas aſſez ſur ſon cœur, pour qu'il craignît de ſe débarraſſer de ce fardeau, en courant à la fortune. La dépouille de ſon bienfaiteur excita ſes deſirs ambitieux. Il paſſa à la cour de Conſtantinople : ce fut-là qu'il ſut capter la faveur des miniſtres en les flattant, l'amitié du peuple en reſpectant ſes préjugés : ce fut-là enfin

qu'il fut s'élever en rampant; & se faire décerner la principauté, titre peu respectable quand il s'allie avec celui d'ingrat.

Il dévoila à la Porte toute la conduite de Battory, ses intelligences avec l'Empereur, l'hommage qu'il lui avoit rendu, le serment qu'il avoit fait de défendre ses intérêts en fidele vassal : il n'en fallut pas davantage pour dicter au divan l'arrêt de sa proscription. Mais si Battory avoit trahi le sultan, que devoit-on attendre de celui qui trahissoit son protecteur : la politique doit sans doute faire usage des lumieres que donnent les perfides ; mais c'est avec de l'or, & non avec des honneurs, qu'on doit payer leur perfidie. Ces maximes étoient inconnues à la cour de Constantinople. La principauté de Transilvanie fut le prix de l'ingratitude. Bethléem Gabor s'avança sur les frontieres de cette contrée, à la tête de quelques troupes; le pacha Sandar l'y vint bientôt joindre avec seize mille hommes, tandis que le pacha Ogli, suivi d'une autre armée, marchoit vers la Valachie : Battory craignit d'être enveloppé ; il se retira jusques sous le

canon de Varadin, les Turcs le poursuivirent. L'amitié de ses soldats commençoit à chanceler, celle de ses peuples s'étoit évanouie; il voyoit dans le camp ennemi, l'ingrat qu'il avoit comblé de bienfaits, déja revêtu des honneurs que son protecteur alloit perdre; il sçavoit quel sort l'attendoit dans une cour, trop accoutumée à frapper les innocens pour épargner les coupables. Le malheureux prince n'avoit ni le courage de survivre à sa ruine, ni celui de la prévenir en se donnant la mort. Il pria un de ses soldats de lui rendre ce funeste service, & fut obéi.

Bethléem Gabor fut reconnu vaivode par toute la province; les gouverneurs des places jurerent de lui être fideles, & il ne resta plus aux Autrichiens dans la Transilvanie, qu'un parti foible & languissant, qui borna ses efforts à la conquête de quelques bourgades. Le sultan porta ses plaintes à la cour de Vienne; mais adroit & modéré dans ses reproches, il ne traita cette faction, que d'un ramas de gens sans aveu, qui présentoient des ordres de la maison d'Autriche peut-être supposés. Il

ajouta qu'il importoit à la gloire de l'Empereur & au repos des deux Empires, de faire ceſſer ces ſoupçons peut-être injuſtes, en étouffant ce parti; qu'il attendoit ce ſervice de l'Empereur, & que différer à le lui rendre, ce ſeroit donner le ſignal d'une nouvelle guerre. L'Empereur répondit qu'il ne pouvoit rien décider ſur une affaire ſi importante ſans une convocation d'états; il les convoqua en effet, mais ce ne fut que pour demander des ſecours contre les Turcs. Les Hongrois qui, à la faveur de cette méſintelligence, avoient conçu de nouveaux projets de révolte, répondirent d'un ton audacieux qu'ils refuſeroient le paſſage ſur leurs terres aux troupes qu'on devoit envoyer vers la Tranſilvanie.

Pendant tous ces débats, les hoſtilités continuoient dans cette contrée; la faction Autrichienne groſſiſſoit peu-à-peu: mais Gabor, puiſſamment ſecouru par la Porte, entra triomphant dans Lippe; & la guerre alloit ſe rallumer avec plus de fureur que jamais, ſi le ſultan n'avoit eu dans l'Arabie, dans la Géorgie &

dans d'autres parties de ſon empire, des révoltes à étouffer.

Ann. 1615. Il fallut acheter la paix, & rendre à la maiſon d'Autriche Agria, Caniſe, Albe-Royale, Peſth, Bude, & d'autres places non moins importantes; reſtituer les domaines aux propriétaires qui en avoient été dépouillés, abandonner quelques chefs de révolte à la vengeance de l'Empereur, conſentir à la démolition de pluſieurs châteaux, ſigner enfin un traité humiliant.

Tout-puiſſant & ſans alarmes, tandis que le ſultan ſacrifioit une partie de ſes états pour conſerver l'autre, & trembloit de la perdre,

Ann. 1617. Mathias aſſembla les états de Boheme, & fit reconnoître pour ſon ſucceſſeur au trône, l'archiduc Ferdinand, fils de Charles, duc de Styrie, & petit fils de Ferdinand I. Cette adoption eſſuya d'abord quelques difficultés de la part des archiducs Albert & Maximilien, freres de l'Empereur; mais la paix avec l'empire Ottoman, avoit rendu Mathias auſſi puiſſant dans ſa famille que dans ſes états, & rien

n'osa lui résister. Il reçut presque en même temps une magnifique ambassade de la Porte, chargée de riches présens ; mais la générosité de cette cour n'étoit jamais désintéressée, & ne laissoit point à ses alliés la gloire d'une reconnoissance libre & volontaire : elle exigea que l'Empereur répondroit à ses avances par une autre ambassade également pompeuse & prodigue. Ce procédé n'avoit rien de ridicule dans un pays où l'on voit dans les différents degrés, depuis le sultan jusqu'au dernier cadi, une circulation perpétuelle de présens, qui vont s'engloutir dans le serrail. On étoit trop accoutumé à recevoir, pour avoir honte de demander.

Cependant Mathias ne jouit pas long-temps de la tranquillité que ces circonstances favorables lui avoient procurée ; un nouveau traité avoit réglé pour l'avenir la succession à la couronne de Boheme. Il portoit que, si la postérité masculine de Ferdinand venoit à s'éteindre, la Hongrie & la Boheme retourneroient à Philippe III, roi d'Espagne, qui lui avoit cédé ses droits. Les Hon-

grois privés de l'appui des Turcs n'oserent murmurer ; mais les Bohémiens, indignés de ce qu'on disposoit d'eux sans les consulter, jetterent des cris de révolte. Les protestans leverent les premiers l'étendard. Les procédés de l'Empereur à leur égard annonçoient une persécu-
Ann. 1618. tion prête à éclater, ils la previnrent ; les catholiques s'unirent à eux, & tous s'armerent, les uns pour défendre la patrie, les autres la patrie & la religion. Le comte de la Tour fut un des auteurs de ce soulevement. Il n'avoit point, ou du moins il n'affectoit pas l'ambition, & le despotisme d'un chef de parti.

« Je n'aspire point à vous commander, disoit-il au peuple ; nés » tous égaux, tous enfans de la pa» trie, nous n'avons d'autres chefs, » d'autres maîtres, que les loix & » le bien public. Je viens à vous » comme votre compagnon, votre » ami, votre frere, sans autre titre » que celui de citoyen, sans autre » espoir que celui de vaincre ou de » mourir avec vous. Le sort en est » jetté ; nous nous sommes avancés

» trop loin pour reculer ; il ſeroit » plus dangereux de mettre bas les » armes que d'en faire uſage ; optez » entre l'échafaud & la victoire, entre l'honneur & l'opprobre. L'Europe a les yeux ouverts ſur vous. » Si vous triomphez, on vous regardera comme un peuple généreux, » qui a ſu recouvrer ſes droits antiques, ſon impreſcriptible liberté. » Si vous cédez, loin de vous plaindre, on vous traitera comme un » vil ramas de factieux, qu'on attaque ſans péril, qu'on châtie ſans » pitié ». Il ne falloit pas tant d'éloquence pour échauffer des eſprits déja vivement émus. Le feu de la révolte ſe propagea ſi rapidement, qu'en peu de jours trente directeurs, nommés pour adminiſtrer toutes les affaires du royaume, reçurent les ſermens des gouverneurs de Prague & des autres places ; les étendards de la rebellion furent arborés ſur toutes les murailles, & les Jéſuites furent chaſſés de leurs colleges. Il falloit une armée pour réprimer tant d'audace, & Mathias n'envoya aux factieux que des édits, des promeſſes & des menaces. Ceux-ci répondirent

pas des manifestes ; ils s'élevoient sur-tout avec fureur contre Klesel, évêque de Vienne, ministre & favori de l'Empereur. Dans les troubles civils, le courtisan le plus en crédit est toujours accusé de tous les malheurs, chimériques ou réels, dont le peuple se plaint. Au reste, la conduite de Klesel autorisoit au moins de violens soupçons. Parvenu du sein de l'indigence au comble de la fortune, il avoit toute l'arrogance d'un nouveau parvenu. Rampant devant l'Empereur, hautain avec les seigneurs, dur avec le peuple, abusant pour troubler l'état des talens qu'il avoit pour le gouverner, plus intrigant que politique, s'indignant contre les obstacles, & même contre les conseils, il n'avoit pas ménagé Ferdinand lui-même; dans la vue de regner, sous le nom de Mathias, & sur la Boheme & sur la Hongrie, il avoit engagé ce prince à ne lui céder que comme un héritage à venir, les royaumes qu'il vouloit lui donner dès l'instant même comme propriété. Il fallut immoler le ministre au ressentiment de l'archiduc, il fut enfermé dans une forteresse sur les confins de la Styrie.

Struv. per. 10, sect. 8. Khévenhuller, t. IX.

Les Bohémiens sentirent bien que ce n'étoit point à eux qu'on avoit fait un pareil sacrifice : la Tour fut déclaré général ; il eut bientôt une armée, des magasins, de l'argent, en un mot, toutes les ressources nécessaires à la guerre. Il s'empara de Crumlaw, il échoua devant Budewits. Les Bohémiens lui donnerent dans le jeune Mansfeld un collegue, ou plutôt un rival fait pour l'effacer : fils naturel du héros de ce nom, les loix lui refusoient les biens de son pere ; mais il avoit hérité de son courage & de ses talens, que les loix ne peuvent ni donner ni ôter : avide de richesses pour les répandre, ambitieux sans objet, combattant ses ennemis sans les haïr, presque sans les connoître, mépriſant les plaisirs & ne cherchant que celui de vaincre, sobre & infatigable, intrépide dans la mêlée, mais féroce après la victoire, on l'appelloit le nouvel Attila. Cette barbarie étoit sans doute l'effet de la fermentation du sang échauffé dans le combat. Mansfeld de sang froid étoit un Titus. Il découvrit que le capitaine Cazel, à qui il avoit donné sa confiance,

vendoit ſes ſecrets aux ennemis ; il l'envoya à leur général, paya les frais du voyage, & chargea le traître de cette lettre : *Cazel étant votre affectionné ſerviteur, & non le mien, je vous l'envoie afin que vous profitiez de ſes ſervices.* On traîna devant lui un apothicaire qui avoit voulu l'empoiſonner : *Je ne puis croire*, dit le comte, *qu'un homme à qui je n'ai jamais fait de mal, veuille m'ôter la vie ;* puis s'adreſſant au coupable : *mon ami, ſi la néceſſité vous a réduit à un tel crime, voila de l'argent, ſoyez honnête-homme.* Il foumit tout ce qui étoit encore Autrichien en Boheme ; Mathias ſortit enfin de ſon indolence, & reconnut qu'il ne faut pardonner qu'après s'être mis en état de punir.

Ce prince envoya des généraux, ils furent repouſſés ; il fit des propoſitions d'accommodement, elles furent rejettées : on vit paroître des partis de rebelles juſques ſous les murs de Vienne ; ils exciterent même à la révolte les peuples de cette contrée. Telle étoit la triſte ſituation de l'Empereur, lorſque la mort l'enleva au mois de Mars 1619.

Mercur. Gallobelg, t. XII. Khévenhuller, l. LX.

Ann. 1619.

Ce prince étoit bon citoyen, bon

ami, mais trop foible monarque ; n'osant punir ni son ministre, ni ses sujets, il pardonnoit à l'un ses vexations, aux autres leurs révoltes : il ignoroit que la clémence doit toujours être accompagnée d'une certaine fermeté ; qu'il ne faut proposer une amnistie que lorsqu'on est en état de s'en passer ; qu'un prince doit menacer rarement, mais jamais en vain ; qu'il faut épargner le sang des factieux, mais leur montrer le fer avec lequel on eût pu le répandre. En mourant il disoit à Ferdinand son successeur : « songez que le meilleur des gouvernemens est le plus » doux, & que la domination des » rois doit être insensible » : conseil qui eût été très-sage dans d'autres circonstances.

Ferdinand II, successeur de Mathias, avoit senti la nécessité d'affoiblir le parti hérétique, qui devenoit trop puissant en Boheme & en Hongrie. Les protestants sont persécutés ; Bethléem, qui n'aspiroit qu'à secouer le joug de la maison d'Autriche, se déclare le défenseur de cette Eglise opprimée ; il se ligue avec les rebelles Bohémiens, & le feu de la guerre

ſe communique ainſi de la Boheme à la Hongrie & à la Tranſilvanie.

Hiſtoire de l'Emp. Ott. par Sagredo.

Gabor étoit toujours appuyé par la Porte. Cette cour ſembloit prête à reprendre, ſous Oſman, ſa ſplendeur qu'elle avoit perdue ſous le foible Achmet, & ſous ſon ſucceſſeur plus foible encore. Le premier, renfermé dans ſon ſerrail, voyoit tout par les yeux de ſes miniſtres, ou plutôt il ne voyoit rien; occupé à gouverner des femmes & ſouvent gouverné par elles, il oublioit qu'on l'avoit couronné pour régir un empire. Il avoit, dit-on, le talent de faire des fleches; mais il n'eut jamais le courage de s'en ſervir. Muſtapha ſon frere lui ſuccéda. Encore plus négligent qu'Achmet, il étoit plus excuſable; c'étoit la faute de la nature, & non pas la ſienne. Son maintien étoit gauche, ſes yeux fixes & ſans expreſſion, ſes queſtions ridicules, ſes ordres abſurdes: il parloit peu & penſoit encore moins; en un mot, c'étoit un de ces malheureux imbécilles qui excitent le rire du peuple & la compaſſion des ſages. Tel étoit l'homme à qui on confia les rênes du plus grand empire du monde. On le fit empe-

reur, ſans qu'à peine il ſoupçonnât ce qu'on lui faiſoit : on le détrôna peu de temps après, & il parut auſſi inſenſible à ſa chûte qu'il l'avoit été à ſon élévation.

Oſman, fils d'Achmet, fut couronné ; celui-ci donnoit d'aſſez belles eſpérances : mais il étoit trop jeune encore pour les remplir ; s'il ne dirigeoit pas les démarches de ſes miniſtres, du moins il écoutoit leurs leçons. Tous lui peignoient la maiſon d'Autriche, comme l'ennemie irréconciliable de la Porte ; tous lui faiſoient voir dans la révolte des Hongrois & des Bohémiens, le moment favorable pour accabler cette puiſſance rivale de la ſienne. On réſolut donc de ſeconder Bethléem Gabor, qui, maître de la Tranſilvanie par la protection de la Porte, & d'une partie de la Hongrie par la force de ſes armes, pénétroit déjà dans l'Autriche. Il faiſoit porter devant lui un étendard, ſur lequel on avoit peint deux chevaliers qui uniſſoient leurs mains ; au bas on liſoit cette deviſe : *Confederatio & concordia.* On trembloit dans Vienne, & tout étoit perdu ſi la

Spanheim. Mém. l. 1. Puffendorf.

diſette des vivres n'eût forcé le conquérant à rentrer en Hongrie.

La ville de Preſbourg encore fidelle, moins par zele que par crainte, tenoit toujours pour la maiſon d'Autriche. Les grands du royaume, aſſemblés dans cette capitale, ſembloient attendre que la néceſſité des circonſtances offrît une excuſe à leur
Ann. 1620. défection. Le palatin Forgats, en voyant paroître l'armée de Gabor, montra une ferme contenance: mais ni les grands, ni lui, ne voulurent s'immoler pour des maîtres qu'ils regardoient comme leurs oppreſſeurs: ils capitulerent aux conditions ſuivantes. « Bethléem Gabor ſera reconnu prince de Hongrie; Forgats continué dans ſa charge de palatin du royaume; la ville & le château de Preſbourg ſeront livrés à Gabor, & dans toute la Hongrie on accordera la liberté de religion ».

Gabor ne ſe contenta pas longtemps du titre équivoque de prince; il convoqua à Neuhauſel une aſſemblée nombreuſe des états de Hongrie, de Boheme, de ceux de Siléſie & de Luſace, auſſi ligués contre l'Autri-

che. Ce fut-là qu'il fut réſolu de le déclarer roi de Hongrie ; mais on différa la proclamation & le couronnement juſqu'au mois d'Octobre. Les Bohémiens avoient déjà déféré leur couronne à l'électeur palatin. Ainſi Ferdinand ſe voyoit dépouiller peu à-peu de tous les états que l'amitié de Mathias lui avoit laiſſés : mais l'électeur Frédéric ne ſut pas ſe maintenir dans le rang où on l'avoit élevé ; vaincu à la journée de Prague, il s'enfuit, en diſant à l'un de ſes confidents : « je ſais à » préſent ce que je ſuis ; il eſt des » vertus qui ne s'acquierent que dans » la diſgrace, & les princes ne ſavent » ce qu'ils ſont qu'après l'avoir éprou» vée ». Prague retomba entre les mains des Impériaux ; Mansfeld chercha ſon ſalut dans la fuite, mais les déſaſtres de la Boheme ne rendoient pas la Hongrie plus docile. L'Empereur avoit été obligé de conclure avec les rebelles une treve de ſix mois, & de reconnoître Gabor pour prince de Hongrie. Mais ce titre ne ſuffiſoit pas à cet audacieux ; il ralluma la guerre, la fit avec ſuccès pour obtenir une

Merc. Gallo-Belg.

Ann. 1624. *Bellus, l. VIII. Dumont, t. V.*

paix avantageuſe. Les principales conditions ſtatuoient :

1°. Que le prince Gabor ne prendroit plus à l'avenir le titre de roi de Hongrie.

2°. Qu'il rendroit à l'Empereur les ſceaux du royaume.

3°. Qu'il romproit toute alliance, toute intelligence avec les ennemis de la maiſon d'Autriche.

4°. Que Ferdinand céderoit à Gabor les ſeigneuries de Zathmar, de Zabolard, d'Ugochi, de Berochi; les duchés de Ratibor & d'Oppelen en Siléſie, avec leurs juriſdictions, domaines & revenus; à condition que les juges & officiers de ces villes prêteroient ſerment à l'Empereur, de ne rien entreprendre contre ſes intérêts.

5°. Que Gabor ſeroit élevé à la dignité de prince de l'Empire.

6°. Que l'Empereur lui donneroit tous les ans cinquante mille florins pour ſoudoyer les garniſons des places qu'on lui avoit cédées.

Gabor ſigna ce traité avec d'autant plus de confiance, que la Porte, dont il trahiſſoit les intérêts, n'étoit point alors en état de s'en venger. Oſman,

vaincu par les Polonois, étoit rentré dans Conſtantinople, couvert de honte & ſuccombant ſous ſon malheur.

Toutes les fois qu'une armée eſt vaincue, le ſoldat accuſe le général d'avoir manqué de prudence; le général accuſe le ſoldat d'avoir manqué de courage ou de docilité: on faiſoit plus; les troupes accuſoient Oſman de boire du vin, de reſpecter peu les derviches (28), & de ne pas croire que Mahomet eût été le confident de l'ange Gabriel. Oſman ſavoit bien que chez un peuple ſuperſtitieux, ces puérilités pouvoient bouleverſer un empire; pour diſſiper ces ſoupçons, il épouſa la fille du muphti, & réſolut de faire un pélérinage à la Mecque. Le peuple avoit été mécontent de ſon incrédulité: il le fut de ſa dévotion, parce qu'il la crut politique. On diſoit qu'il n'entreprenoit ce voyage que pour diſperſer ſur la route ſes troupes qu'il haiſſoit, les affoiblir par cette diviſion, les réformer & les punir au gré de ſon caprice. Les Janiſſaires ſe ſoulevent, les Spahis ſe joignent à eux, le ſerrail eſt forcé; Oſman,

chargé de chaînes, les briſe, s'enfuit, & eſt repris encore. Muſtapha eſt tiré d'une citerne où Oſman l'avoit fait jetter pour l'y laiſſer mourir de faim & de ſoif; le peuple tombe à ſes genoux, lui préſente les ornemens impériaux, lui jure une fidélité inviolable; il ne répond qu'en demandant du pain; on lui en donne, il le dévore, & le préfere en ce moment à la couronne qu'on lui apporte.

Cependant Oſman couvert d'un habit humiliant, accablé d'outrages, mais fier & grand au ſein de l'ignominie, eſt traîné de cachots en cachots; les Janiſſaires ajoutant la raillerie à la cruauté, jettent ſon turban dans la boue, ils le conduiſent ainſi nue tête; un Turc pauvre & charitable fut ému du ſort de ſon maître, il ôta ſon turban & lui en couvrit le front. Cependant Oſman arrive à la derniere priſon qui devoit être ſon tombeau: ſa mort eſt réſolue; les portes s'ouvrent, dix muets entrent, portant dans leurs mains le cordon fatal; ces bourreaux, accoutumés à ſacrifier des victimes dociles, font ſigne à Oſman de préſenter la tête: « Miſérables, dit le » ſultan, oſerez-vous porter des mains

» ſacrileges ſur votre empereur ». Les bourreaux s'élancent ſur lui ; il ſe défend, les repouſſe, ſe débarraſſe du cordon, mais enfin il ſuccombe, il eſt étranglé. Ainſi périt, à l'âge de vingt & un ans, un prince dont l'uſurpation étoit plutôt le crime du peuple que le ſien.

Muſtapha éleva Dauth, ſon beau-frere, au rang de grand viſir. Celui-ci regna ſous le nom du ſultan : il craignoit que l'air ſtupide de cet empereur ne bleſſât les yeux du peuple, il lui conſeilla de tenir toujours les ſiens élevés vers le ciel ; & comme un dévot Muſulman peut fort bien reſſembler à un ſot, on prit cette attitude pour une extaſe perpétuelle : le peuple ne fut pas long-temps la dupe d'une ſupercherie ſi groſſiere ; les malheurs de l'empire lui firent aſſez appercevoir que c'étoit en vain que le ſultan tenoit ſes yeux fixés en haut, & que le ciel n'a point de faveurs pour les princes fainéants. Muſtapha fut dépoſé une ſeconde fois, & l'on élut Amurath IV ſon neveu. Ce n'étoit pas la peine de détrôner un imbécille pour couronner un enfant. Ce prince n'avoit que douze ans ; la

maiſon d'Autriche mépriſa un monarque ſi foible, & crut pouvoir recouvrer la Tranſilvanie. Cette province, d'après les traités, devoit, après la mort de Bethléem, rentrer dans les domaines de cette puiſſante maiſon; Bethléem n'étoit plus, mais les Tranſilvains s'étoient hâtés de lui donner un ſucceſſeur, c'étoit George Ra-
Ann. 1629. gotski. Ce prince, aveuglé par une ambition démeſurée, ne ménagea ni la Porte dont il étoit tributaire, ni l'Empereur dont il devoit l'être; réſolu de ſe rendre indépendant, il ne ſentit pas qu'il falloit ménager l'une de ces deux puiſſances. Il ſe ligua avec les Suédois qui déſoloient alors la Pologne; il parcourut la Ruſſie en conquérant, entra ſur les terres de la République, parut ſous les murs de Kaminiec, & perdit en un jour tout ce qu'il avoit conquis en une année. Ses premiers ſuccès, quoique momentanés, lui avoient inſpiré autant de confiance qu'un bonheur durable; il ſe déclara le défenſeur des proteſtans. La maiſon d'Autriche ſe hâta de faire la paix; mais Ragotski, qui vouloit jouer un rôle, lutter contre les puiſſances, & concourir au

moins aux grands événements, trouva bientôt dans la rebellion des Cosaques une occasion de satisfaire ses ressentimens contre la Pologne.

Ce peuple, ou plutôt cette milice, avoit depuis long-temps essayé de secouer le joug de la République. Ce boulevard élevé contre les incursions des Tartares, étoit devenu aussi dangereux que les Tartares même. Podkowa, Nelewaiko & Paulukus, tous trois chefs de la nation, tous trois chefs de révolte, étoient morts sur l'échafaud; enfin, Bogdan Kmielnieski parut sur la scene. C'est l'époque la plus intéressante de l'histoire des Cosaques; & quoiqu'elle n'ait pas une liaison essentielle avec l'histoire de la Hongrie, on me saura gré peut-être de descendre dans des détails qui développeront le caractere, les mœurs, la maniere de combattre de ce peuple singulier & trop peu connu.

Hist. de la guerre des Cosaques. Histoire de Pologne. Histoire de Suede. Hist. de l'Emp. Ott. Thuldenus histor. nostri temporis.

Ann. 1633 & suiv.

La Pologne commençoit à respirer: Gustave-Adolphe n'étoit plus. Christine cultivoit les lettres, laissoit ses voisins en paix, & ne songeoit plus à suivre le plan de vengeance que son pere lui avoit laissé. La fierté

Ottomane étoit abattue, & le despote de Byzance avoit appris à respecter un peuple libre. Ragotski étoit rentré dans la Transilvanie; les Tartares étoient rentrés dans leur Patrie, & au lieu des dépouilles de la Pologne qu'ils avoient promises, ils n'avoient rapporté que leur misere & la faim qui les pressoit. Uladislas, roi de Pologne, crut que dans l'état d'épuisement où cette nation se trouvoit, il ne falloit plus qu'un effort pour l'accabler. Ce prince méditoit depuis long-temps la ruine de ces voisins incommodes: il se rappelloit tous les maux qu'ils avoient causés à la Pologne; les frontieres tant de fois ravagées, même au sein de la paix; tant de traités violés, de brigandages commis; enfin, une haine implacable que tout Tartare recevoit en naissant, & qu'il conservoit jusqu'au tombeau comme la plus belle portion de son héritage. Il prévoyoit que, malgré leurs défaites, ces brigands n'auroient pas plutôt réparé leurs forces, qu'ils en feroient usage contre la Pologne; il espéroit que la Hongrie & la Boheme, exposées aux mêmes irruptions, s'uniroient à

sa

ſa vengeance ; que les Hongrois ſur-tout, dont les champs, par-tout entrecoupés de tombeaux, atteſtoient l'antique fureur de ces barbares, s'uniroient à lui pour venger la deſtruction de leurs ancêtres ſur les deſcendants de leurs perſécuteurs. Son plan étoit déjà tracé ; il avoit attiré près de lui Bogdan Kmielnieski. Ce chef des Coſaques étoit né dans la médiocrité ; ſon élévation étoit un garant de ſon mérite. Il avoit porté les armes comme ſimple ſoldat : ſon courage le fit remarquer dans la foule, ſa fortune fut rapide ; à peine une belle action étoit-elle payée par un grade un peu diſtingué, qu'il en faiſoit une autre pour mériter un rang plus honorable : ſon ambition n'étoit point ſatisfaite ; la ſeconde place lui ſembloit indigne de lui, il vouloit regner ſur ſes compatriotes. Ce peuple étoit barbare, ſuperſtitieux, plongé dans la plus profonde ignorance, & de tous les arts cultivés en Europe, ne connoiſſoit que celui de la guerre ; Bogdan, pour acquérir plus d'aſcendant ſur les eſprits groſſiers des Coſaques, ſe lia avec quelques ſavants, polit ſes mœurs, épura

ſon langage, & acquit une éloquence qui ſembloit naturelle. Il étudia enſuite les intérêts des puiſſances, les intrigues des cours, & devint auſſi capable de repréſenter ſa nation dans une diete que de la commander dans un jour de combat.

Il propoſa au roi les vues les plus ſages ſur ſon expédition contre les Tartares ; mais ce projet échoua avant même d'être entamé. La Hongrie & la Boheme, toutes deux ravagées par leurs habitans, leurs protecteurs, leurs rois, leurs voiſins, ne pouvoient fournir ni argent ni ſoldats. La cour de Vienne qui fondoit ſa ſécurité ſur les malheurs de ſes voiſins, & qui deſiroit de voir la Pologne accablée, n'eût pas permis aux Hongrois de ſe liguer avec cette République. La nobleſſe Polonoiſe ſe ſouleva contre un deſſein ſur lequel on ne l'avoit point conſultée : le repos de l'état fut le prétexte de ſon refus, & ce refus même devint la ſource des troubles de l'état ; ainſi l'appareil de guerre qui menaçoit la Tartarie diſparut en un moment, & le roi apprit qu'il eſt quelquefois dangereux de ſervir les hommes mal-

gré eux-mêmes. Bogdan retourna dans sa Patrie ; ce n'étoit ni par amitié pour Uladiſlas, ni par zele pour la République, qu'il étoit entré dans le projet de cette expédition : une ame telle que la ſienne n'étoit point ſuſceptible de ces ſentimens, que les politiques traitent de foibleſſes. Il vouloit ſeulement ſe rendre redoutable, acquérir de la gloire, entaſſer des richeſſes, & regner ; indifférent ſur le choix de ſes ennemis, égorgeant les hommes ſans les haïr, Tartare ou Polonois, tout lui étoit égal pourvu qu'il eût les armes à la main. Depuis ſa ſortie de Pologne, il ne cherchoit qu'une occaſion de rompre avec cette République. L'injuſtice d'un noble Polonois la lui offrit bientôt ; c'étoit Czapliniski, lieutenant de l'enſeigne de la couronne. Ses terres confinoient avec celles de Bogdan : un différend élevé ſur les limites, échauffa les eſprits ; le Polonois porta le ravage dans les domaines du Coſaque, raſa ſes châteaux, fit fouetter ſon fils dans une place publique, enleva ſa femme, l'abandonna à la brutalité de ſes ſoldats après avoir aſſouvi la ſienne, & pour

comble d'horreurs, fit massacrer & la mere & le fils. La République qui devoit châtier ce gentilhomme, embrassa sa défense. Bogdan, résolu de venger le sang de sa famille dans des flots de sang Polonois, engagea dans ses intérêts ces mêmes Russes que Ragotski avoit soumis, qui depuis étoient retombés sous la puissance de la République, mais qui aspiroient à s'affranchir de cette servitude. Les Transilvains penchoient aussi pour Bogdan, mais ils attendoient pour se déclarer, que la fortune des armes parût décidée en sa faveur; & dans le commencement de cette guerre, ils ne furent que simples spectateurs des premieres expéditions.

Pour animer les Cosaques contre la Pologne, Bogdan leur représenta que la protection de la République n'étoit qu'une tyrannie déguisée; que d'alliés ils étoient devenus sujets, & de sujets, esclaves; que la nation étoit assez puissante pour vivre sans protecteurs & sans maîtres : « voyez » les Transilvains, disoit-il; le brave » George Ragotski a su les affran» chir, & du joug des Ottomans, & » de celui de la maison d'Autriche;

» suivez-moi, vous serez libres comme » eux ; il ne faut qu'une bataille pour » changer la face d'un empire ; vous » avez su défendre ces fiers Répu- » blicains, apprenez à les vaincre ». Tandis qu'en Pologne on assembloit des dietes, on publioit des bans ; tandis qu'on disputoit sur le nombre des troupes, sur le partage du commandement, Bogdan alla chercher un appui dans cette même Tartarie, où d'abord il avoit voulu porter la guerre. Il trouva les Tartares retranchés sur des montagnes inaccessibles, & du haut des rochers, prêts à fondre sur leur proie, examinant dans quelle province ils iroient porter le ravage.

Tohaibeg étoit à leur tête : c'étoit un chef aussi brave que peut l'être un brigand, savant dans l'art des marches, des surprises, des retraites, des ruses de guerre ; aussi jaloux d'affranchir sa nation du joug du kan, que Bogdan l'étoit de soustraire les Cosaques à la domination Polonoise. La conformité d'intérêts & de caractere lia bientôt ces deux généraux. Potoski, général de l'armée Polonoise, se hâta de prévenir les effets de cette alliance ; mais il com-

mit une faute essentielle. La République avoit conservé quatre mille Cosaques attachés à son service, il en forma l'avant-garde de son armée: Bogdan courut à eux, & leur parla avec tant de chaleur, qu'ils abandonnerent les enseignes de la République & tournerent contre elle-même les armes qu'elle leur avoit données pour sa défense. Quinze cens Polonois qui marchoient avec eux, se virent bientôt enveloppés; ils se firent un retranchement de leurs chariots, & soutinrent pendant plusieurs jours les attaques redoublées des Cosaques: mais enfin, la perte de leur artillerie, la mort de leurs officiers, la lenteur de Potoski, les laisserent sans défense; tout ce qui n'étoit pas mort les armes à la main, tendit les bras pour recevoir des chaînes. La désertion devint presque générale parmi les Polonois; le nombre des soldats diminuoit chaque jour, mais les troupes qui resterent étoient l'élite de la République, & leur discipline pouvoit les faire triompher d'une multitude plus avide de butin que de gloire, qui combattoit sans ordre & se retiroit de même. L'armée pré-

cipitoit ſa marche au milieu de ſes chariots, qui protégeoient ſes flancs par un double rempart : elle s'enfonça dans une épaiſſe forêt plantée dans un terrein marécageux : les chariots ne ſervirent qu'à redoubler le déſordre ; les rangs étoient rompus à chaque pas ; la forêt retentiſſoit de cris, mêlés aux coups de hache des pionniers qui abattoient les arbres. Les compagnies ſe confondoient, chacun ſongeoit à ſon ſalut, perſonne ne s'occupoit de celui de l'armée : au milieu de ce tumulte, les Coſaques & les Tartares pénetrent dans le bois ; leurs chevaux étoient accoutumés à gravir dans les lieux les plus inacceſſibles. Les Polonois épuiſés de la fatigue, ſe laiſſent égorger ſans réſiſtance ; ceux à qui il reſte aſſez de force pour fuir, s'enſeveliſſent dans les marais ; pluſieurs rendent les armes, & les Tartares plus occupés au pillage qu'au combat, leur laiſſent la vie moins par pitié que par indifférence : ce fut près de Korſum que ſe paſſa cette boucherie qu'on honora du nom de bataille.

On s'attendoit à voir le vainqueur s'avançer à main-armée juſques ſous

les murs de Varſovie : l'alarme étoit répandue par-tout ; les villes ſe mettoient en défenſe, le payſan abandonnoit la moiſſon pour chercher un aſyle dans les châteaux ; le peuple rempliſſoit les temples, & prioit le ciel d'écarter l'orage ; de faux bruits augmentoient la terreur générale. On annonçoit à chaque inſtant l'approche des Coſaques & des Tartares, & chaque jour voyoit diſſiper l'alarme qu'il avoit vu naître. Telle étoit la ſituation de la Pologne, lorſqu'on reçut une lettre de Bogdan par laquelle il demandoit la paix : on juge aiſément quelle fut la ſurpriſe du Sénat à la lecture de cet écrit.

Ann. 1648. On promit aux Coſaques tout ce qu'ils demandoient : le rétabliſſement de leurs privileges ; l'abolition des impôts ; la liberté de conſcience ; une domination plus douce ; une protection plus réelle. Uladiſlas n'étoit plus ; il venoit de terminer en Lithuanie une carriere aſſez belle pour ne lui pas faire regretter la vie. Les Ruſſes taillés en pieces ; les Turcs repouſſés au-delà de leurs frontieres ; une paix glorieuſe conclue avec ces Peuples ; les Tartares vaincus quoi-

qu'indomptés ; la réunion des sectes entreprise, mais sans succès; plusieurs monumens d'une bienfaisance qui s'étendoit au-delà de son siecle, rendirent sa mémoire chere aux Polonois : mais il fut peu respecté tant qu'il vécut ; on mit des bornes à l'autorité de ce grand roi, comme on en auroit mis au despotisme d'un tyran. La défaite de l'armée dans la forêt de Korsum, fit ouvrir les yeux aux Polonois. On se repentit d'avoir lié les mains de ce prince ; on donna à sa mort des larmes stériles, qui ne changeoient point la situation de la République. Il étoit à craindre que pendant les troubles d'une élection, Kmielnieski ne vînt apporter le fer & le feu au milieu de la diete ; ce général avoit congédié une partie de ses troupes, mais elles avoient un ordre secret de se rendre en Podolie & en Russie, & d'y mettre tout à feu & à sang. Il avoit mis à leur tête Czivonos, Cosaque, né dans l'indigence, élevé par ses exploits au rang de capitaine. Cet officier avoit assez de talens pour une expédition de cette nature, mais il en avoit trop peu pour donner de l'ombrage à Bogdan : il

ſignala ſon entrée dans la Podolie par les ravages les plus affreux. Les moiſſons devinrent la proie des flammes, les tréſors des villes furent celles du ſoldat : vol, brigandage, aſſaſſinats, tout fut permis à cette milice effrénée ; c'eſt ainſi que les Coſaques négocioient avec leurs maîtres.

Bogdan ſe hâta d'écrire à la République pour déſavouer la conduite de Czivonos ; il promit même de le livrer à la vengeance du Sénat avec ſes complices. L'armée des rebelles groſſiſſoit de jour en jour ; les payſans de Podolie ne trouvant plus de quoi ſubſiſter dans leurs chaumieres, ou renverſées, ou brûlées, s'unirent aux Coſaques pour réparer leur fortune.

Bogdan auroit bien voulu attirer les Tranſilvains dans ſon parti, & les aſſocier à ſon entrepriſe ; mais George Ragotski, aſſuré des ſecours de la France & de la Suede, aimoit mieux travailler à ſa propre indépendance que d'aller en Pologne braver des périls, eſſuyer des travaux dont ſes alliés recueilleroient tout le fruit.

Ferdinand III avoit ſuccédé à Ferdinand II ſon pere, en 1637. Son avénement au trône avoit été ſignalé par

une victoire remportée sur le célebre Banier, l'élève du grand Gustave : mais depuis cette brillante époque, ses armes avoient reçu les échecs les plus funestes. Turenne & Condé venoient d'entrer dans la carriere des armes ; le système politique de la cour de France étoit toujours le même ; abattre la maison d'Autriche étoit son ambition, & c'étoit dans cette vue, qu'on excitoit Ragotski à déclarer la guerre à l'Empereur : on lui promettoit des secours puissants ; les promesses de la Suede n'étoient pas moins séduisantes. Ceux-ci en guerre avec les Danois, vouloient occuper l'Empereur vers l'orient, tandis qu'ils étoient eux-mêmes occupés dans le nord. La Porte gagnée par les présens de la France & de la Suede, permit au vaivode de prendre les armes. Il leva des troupes ; son armée se grossit en peu de jours, & soixante mille hommes divisés en quatre corps, firent bientôt trembler la maison d'Autriche. L'Empereur se vit forcé d'envoyer en Hongrie une armée qu'il destinoit à secourir le roi de Danemarck : il en confia le

commandement au comte de Bouchain.

Ragotski assembla les Etats du royaume. « Braves Hongrois, leur » dit-il, c'est pour votre défense que » j'ai pris les armes : les projets ambitieux de la maison d'Autriche » sont connus ; déjà par des moyens » violens, par un appareil menaçant, » elle a gêné vos élections ; déjà elle » regarde votre couronne comme son » patrimoine. Jusqu'à présent, il est » vrai, elle a voulu la recevoir de » vos mains ; mais elle les enchaîne, » ces mains libres & indépendantes. » C'est les armes à la main qu'on » brigue vos suffrages ; c'est d'un ton » menaçant qu'on vient vous solliciter : un jour viendra que ces superbes Autrichiens s'affranchiront » de cette forme qu'ils semblent respecter, & qu'ils déclareront votre » sceptre héréditaire ; ah ! s'il faut » que la liberté expire, périssons du » moins avant elle «.

La plupart des grands jurerent de seconder la Transilvanie ; plusieurs balançoient, quelques-uns même penchoient pour l'Empereur. Ce monar-

que avoit envoyé le général Gœutz pour diriger les opérations du comte de Bouchain ; dangereuſe politique : il falloit rappeller celui-ci, ou lui laiſſer le premier rang ; lui ordonner de deſcendre au ſecond, c'étoit s'en faire un ennemi. Malgré la méſintelligence des deux chefs, Ragotski n'étoit pas ſans inquiétude ; ſes troupes indociles affectoient contre leurs généraux, le même eſprit d'indépendance que ceux-ci leur avoient inſpiré contre leur ſouverain. Le général Torſtenſon épuiſoit contre le Danemarck & l'argent & les hommes qu'il avoit promis aux Tranſilvains. Le grand viſir ſon protecteur étoit mort ; il trembloit que la Pologne qui connoiſſoit ſon penchant pour les Coſaques, ne ſe déclarât contre lui. Dans cette perplexité, il n'oſa haſarder une bataille ; il fit ſa retraite, attirant le général Gœutz dans un pays ruiné, où la faim & l'inutile ſiege de Caſſovie délabrerent l'armée Impériale. Ainſi les deux partis étoient dans une ſituation également déplorable : mais les ſuccès du général Torſtenſon qui, après avoir traverſé l'Allemagne en conquérant,

avoit ſoumis une partie de la Boheme, forcerent l'Empereur à fléchir devant le vaivode, & à ſigner un traité humiliant.

Cette paix glorieuſe pour Ragotski, ne l'aveugla point; réſolu de ſe tenir en garde & contre la maiſon d'Autriche, & contre la Porte où il avoit perdu ſon crédit, il ne voulut ni diviſer ſes forces, ni les éloigner de ſes états. Ainſi, ſimple ſpectateur de la guerre des Coſaques, il ne les ſeconda que de ſes vœux; au reſte, ſi la multitude des ſoldats fait la force des armées, les Coſaques & les Tartares avoient peu beſoin des ſecours des Tranſilvains.

Cette armée de plus de cent mille brigands auroit pu conquérir la Pologne, ſi le partage du butin, ſource éternelle de débats, n'eût retardé leur marche. Enfin, le duc de Winowicz paſſa le Boriſthene : il fut ſuivi de Janus Tiskewicz, palatin de Kiovie & d'Oſſinsky, lieutenant-général de Lithuanie. Une noble émulation les animoit, la diete étoit aſſemblée pour une nouvelle élection; une victoire remportée ſur les Coſaques devenoit un titre pour obtenir les ſuffrages;

il étoit probable que celui qui auroit le mieux défendu la République, seroit choisi pour la gouverner. Bogdan ne resta pas plus long-temps oisif: il ne vouloit pas laisser à Czivonos le fruit de ses conquêtes; il vint se joindre à lui. Son arrivée répandit une terreur panique dans le camp des Polonois; les plus intrépides en furent frappés; la retraite devint une déroute, Kmielnieski en fut témoin. Il pouvoit à la faveur de ce désordre, massacrer les Polonois, comme il avoit fait dans la forêt de Korsum: mais il fut la dupe de sa défiance; il prit cette fuite pour une ruse de guerre, & ne fut détrompé que lorsque les Polonois, détrompés à leur tour, rioient de leur surprise & se rangeoient tranquillement en bataille.

Kmielnieski tourna ses armes vers Léopold: cette ville étoit mal fortifiée; c'étoit l'entrepôt des richesses du Levant: il n'en falloit pas davantage pour attirer les Cosaques & les Tartares. La garnison étoit commandée par Arcisseurki; cet officier avoit blanchi sous les armes; il étoit à la tête d'un parti Hollandois, lorsque les Provinces-Unies disputerent aux Portugais la

conquête du Bréſil. Depuis il avoit laiſſé dans d'autres contrées des monumens de ſa valeur ; enfin, retiré à Léopold, il étoit réſolu de conſacrer à l'état qui l'avoit vu naître, les reſtes d'une vie qu'il lui devoit toute entiere, mais dont il avoit vendu à l'étranger la plus belle moitié. Il ſe préſenta avec la contenance d'un homme qui vouloit mourir comme il avoit vécu : malgré ſes efforts, le château fut emporté ; la ville fut rachetée par les habitans. Les Coſaques & les Tartares dirigerent leur route vers Zamoski. La nobleſſe Ruſſe, chaſſée de ſes châteaux par les payſans, s'étoit jettée dans cette place ; elle attendoit dans cet aſyle, qu'une révolution plus heureuſe lui rouvrît l'entrée de ſes domaines. Une partie des vaſſaux rebelles avoit groſſi l'armée des Coſaques ; ils preſſoient le ſiege avec vigueur : le ſouvenir de la tyrannie, ſous laquelle ils avoient gémi ſi longtemps, redoubloit leur courage. C'étoit dans le ſac de Zamoski qu'ils eſpéroient ſe venger de tant d'impôts, de corvées & d'outrages accumulés. Les nobles qui n'attendoient aucun quartier, ſe défendirent avec l'ardeur

que donne la néceſſité de vaincre ou de périr. Bogdan leva le ſiege ; mais, pour fermer à la nobleſſe le chemin de la Ruſſie, il y cantonna ſes troupes. La République demanda la paix d'un ton ſuppliant, Bogdan la refuſa d'un ton altier. Ses ſuccès avoient enflé ſon orgueil ; les troubles de la diete, les intrigues des prétendants à la couronne, le choc des cabales affoibliſſoient l'état, & rendoient ſes ennemis plus puiſſants.

George Ragotski, du fond de la Tranſilvanie, obſervoit tout ce qui ſe paſſoit en Pologne. Il s'étoit apperçu que ſa neutralité avoit diſpoſé quelques eſprits en ſa faveur. Il eſpéra que la crainte de l'avoir pour ennemi, le deſir de ſe faire de la Tranſilvanie un rempart contre les Turcs, la néceſſité de groſſir les forces de la République pour les oppoſer à l'immenſe multitude des Coſaques & des Tartares, pourroient réunir les ſuffrages en ſa faveur. Il valoit mieux ſans doute recevoir la couronne des mains des Polonois, que d'aller avec Bogdan enlever leurs richeſſes. Entre le titre de roi & le nom odieux de brigand, il n'y avoit pas à balancer :

mais il falloit lutter contre des factions puiſſantes, faire mouvoir des reſſorts politiques, prodiguer l'or quoiqu'il n'en eût gueres. Malgré tant de difficultés, il ſe mit ſur les rangs: le nombre de ſes troupes prêtes à marcher au premier ſignal, excitoit ſa confiance; mais le premier pas qu'il fit pour monter au trône, lui en ferma le chemin. Il ſe montra dans l'aſſemblée: « Si je ſuis élu roi, dit-il, » je marche avec mes troupes contre » les Coſaques; ſi vous me refuſez vos » ſuffrages, je vais me joindre à ces » rebelles. Il faut me couronner ou me » combattre, & vous m'aurez pour » ennemi ou pour maître ». La nation ne s'avilit point; elle mépriſa également ſa promeſſe & ſa menace. La nobleſſe lui répondit qu'elle ſauroit ſe défendre ſans lui, & qu'un ennemi de plus ne l'effrayoit pas. Jean Caſimir fut couronné. Cet homme ſembloit deſtiné à donner au monde le ſpectacle biſarre de tous les caprices de la fortune. Uladiſlas ſon frere l'envoya en Eſpagne pour négocier. La France étoit alors en guerre avec cette puiſſance. Une tempête jetta le prince ſur les côtes de Marſeille. Le but de ſon

voyage le rendit ſuſpect; il fut arrêté, & languit deux ans entiers dans une étroite priſon. Il en ſortit enfin, courut à Rome; &, ſoit dégoût des grandeurs humaines, ſoit peut-être ambition déguiſée, il s'enrôla ſous l'étendard de S. Ignace. La cour de Rome lui donna le chapeau de cardinal; la diete de Varſovie lui donna une couronne. Le priſonnier de la tour du Bouc monta ſur un trône dont il devoit deſcendre un jour pour gouverner des monaſteres, après avoir gouverné un royaume (29).

A peine fut-il proclamé, que la nation l'excita à marcher contre les Coſaques. Le roi n'avoit point été témoin des ravages que ce peuple avoit commis. Il diſputoit à Rome ſur des queſtions théologiques, tandis qu'on ravageoit ſa patrie; & prioit Dieu pour elle au lieu de la défendre. Il ne ſentit pas d'abord contre les Coſaques toute la fureur qu'on vouloit lui inſpirer. « Vous leur avez donné, diſoit-il, l'exemple du crime: » plus coupables qu'eux-mêmes, comment oſez-vous les punir? ils n'ont » fait que vous rendre meurtres pour » meurtres, ravages pour ravages ».

D'ailleurs il craignoit que Ragotski, à la tête de ſes Tranſilvains, ne vînt joindre à cette multitude un corps de troupes plus redoutable qu'elle.

La conduite modérée de Jean Caſimir ne fit que redoubler l'audace des Coſaques. Sa douceur fut traitée de foibleſſe ; ils crurent qu'en leur offrant leur grace, il leur demandoit la ſienne. Toutes les propoſitions de paix furent rejettées avec hauteur. Le roi fit partir auſſi-tôt différens corps ſous le commandement des caſtellans André Firley & Landskoroniski. Ces généraux emporterent Svichall, eſcaladerent Oſtropol, entrerent triomphans dans Bar. Ces villes furent inondées du ſang des rebelles, & les Polonois les traiterent comme ils avoient été traités eux-mêmes à la journée de Korſum. Bogdan implora encore le ſecours de Ragotski ; ce prince lui fit de riches promeſſes qu'il ne tint pas, & les Coſaques s'apperçurent bientôt que cet allié vouloit leur laiſſer les périls de la guerre, & peut-être s'en réſerver le fruit. Les Tartares, plus fideles à leurs ſermens, accoururent au ſecours de leurs alliés. Ils étoient plus de cent mille. Firley

ne pouvoit oppoſer que neuf mille hommes à tant de forces réunies. Il fit relever les murs de Sbarras, campa ſous le canon de cette place, fit élever des retranchemens, creuſer des foſſés, conſtruire des forts, raſſembla des munitions de guerre & de bouche, & attendit l'ennemi de pied ferme.

Ce n'étoit pas ſans un dépit ſecret que Bogdan avoit vu un allié tel que le kan des Tartares, marcher de front avec lui, & s'aſſocier à ſon expédition. Ragotski moins puiſſant, toujours odieux à la cour de Vienne, toujours ſuſpect à celle de Conſtantinople, & preſque chancelant dans ſa vaivodie, eût été un collegue moins redoutable que ce kan, la terreur de l'Orient. Mais il falloit ſouffrir ce partage, ou s'attirer à la fois ſur les bras toutes les forces de la Pologne & de la Tartarie. Les deux armées combinées inveſtirent le camp des Polonois. Firley ne fut point effrayé par l'appareil menaçant de tant de forces ennemies; il raſſura ſes ſoldats étonnés: « Mes amis, dit-il, ces barbares ne combattent que par l'eſpérance du pillage, ils ne trouveront Ann. 1648

» parmi vous qu'une noble indigence. » Cette multitude que vous contemplez avec surprise, devroit elle-même dissiper vos alarmes. Notre camp occupe si peu d'espace, que les trois » quarts de leurs forces deviendront » inutiles. Voyez comme leurs rangs » sont mal gardés ; nulle harmonie » dans leurs mouvemens, nulle discipline dans leur camp ; les capitaines sont sans talens, les soldats » sans docilité. Kmielnieski & le kan » des Tartares sont deux ennemis secrets, qui cherchent moins à nous » détruire qu'à se détruire eux-mêmes. » Enfin vous êtes Polonois ; il s'agit » du salut de l'état : je ne vous en dis » pas davantage ».

Il disposa tout pour la défense, résolu de périr plutôt les armes à la main, que d'ouvrir par sa retraite le chemin de la Pologne aux Cosaques & aux Tartares. Le 13 Juillet 1649, les assiégeans parurent sous les armes au point du jour ; le kan lui-même étoit à la tête des Tartares ; Kmielnieski s'étoit placé au premier rang des Cosaques. Firley rangea tous ses Polonois le long des retranchemens, & se plaça au poste le plus périlleux,

avec une tranquillité capable de raſſurer le ſoldat le plus timide. Ce fut de ſon côté que l'attaque commença; il la ſoutint avec beaucoup de vigueur. Mais à l'avantage du nombre, les alliés joignoient encore celui du terrein; ils s'avançoient à l'abri d'une colline qui cachoit leurs mouvemens, & les défendoit contre le feu des aſſiégés. Malgré l'inébranlable fermeté du général Polonois, le retranchement fut forcé, abandonné, repris pluſieurs fois. Les ſoldats qui voyoient toujours Firley à leur tête, ne déſeſpérerent pas du ſuccès; mais ceux que commandoit le prince Wiſnowieski parurent chanceler. Il s'en apperçut, & fit publier auſſi-tôt une défenſe de tirer ſur les Tartares. Les ſoldats lui demanderent raiſon d'un ordre auſſi ſingulier: « Mes amis, dit-» il, les Tartares ſont déſormais nos » alliés, je viens de voir un de leurs » députés entrer dans le camp pour » traiter avec nos généraux. Cette » révolution eſt l'effet de l'ardeur que » vous avez montrée dans la défenſe; » ne la démentez pas, & vous verrez » les Coſaques, abandonnés des Tar-» tares, venir humblement vous de-

» mander la paix ». L'artifice réuſſit; les ſoldats crurent en effet qu'ils n'avoient plus en tête que les Coſaques, & que les Tartares s'avouoient vaincus. Ils ſe ranimerent, ſe précipiterent ſur tout ce qui étoit entré dans les retranchemens, renverſerent dans le foſſé ceux qui eſcaladoient, & forcerent enfin les alliés à rentrer dans leur camp, après dix-ſept charges meurtrieres.

Comme ceux-ci avoient toujours des troupes fraîches pour remplacer celles qui avoient combattu, ils ne laiſſerent pas reſpirer les Polonois : ces républicains épuiſés de fatigue, la plupart percés de coups ne dormoient, ne mangeoient que les armes à la main; mais leur courage s'accroiſſoit avec le péril; & dans les dernieres attaques, les alliés les trouverent plus fermes que dans les premieres. Le kan ne pouvant les intimider par ſes forces réelles, crut y réuſſir en ſuppoſant des forces qu'il n'avoit pas. Il publia que l'empereur de Conſtantinople venoit de lui envoyer un ſecours conſidérable, comme ſi une armée de trois cens mille hommes avoit eu beſoin de troupes auxiliaires.

Il

Il crut augmenter l'illuſion, en affublant d'un turban des fantômes de paille qu'il faiſoit promener dans ſon camp. Mais ce ſtratagême fut découvert, & ne ſervit qu'à détruire le bruit même dont il devoit être la preuve.

Kmielnieski, plus profond dans l'art de la guerre, ne s'amuſa point à ces ruſes ſtériles; il réſolut de former un ſiege dans les formes, & fit ouvrir la tranchée. Les travaux furent bientôt pouſſés juſqu'aux pieds des retranchemens. Le nombre des Polonois diminué par tant d'attaques ſucceſſives, ne pouvoit plus ſuffire à garder un eſpace ſi vaſte; il fallut élever des retranchemens plus étroits derriere les premiers, & détruire ceux-ci pour ne pas laiſſer aux ennemis l'avantage de s'y loger. Les vivres étoient épuiſés, les chevaux mouroient faute de fourrage, leurs cadavres infectoient l'air; & c'eſt de cette nourriture empoiſonnée que le ſoldat ſubſiſtoit. L'officier lui en donnoit l'exemple. Les généraux lui abandonnoient leur table pour dévorer ſous ſes yeux ce mets dégoûtant. Fir-

ley lui-même, le vieux Firley, rongé d'infirmités, courbé ſous le poids des ans, couchoit ſur la dure comme les ſoldats, ſe nourriſſoit & combattoit comme eux. Il les conſoloit en leur annonçant un prompt ſecours, & leur montroit des lettres de Jean Caſimir, munies du ſceau royal, qu'il contrefaiſoit lui-même. C'eſt la ſeule circonſtance peut-être où un pareil artifice ceſſe d'être un attentat. Aucun de ſes couriers n'avoit pu parvenir encore juſqu'au roi. La république ignoroit le ſort des aſſiégés. Kmielnieski leur offroit des conditions plus dures que la mort pour des républicains. Le kan étoit moins impitoyable; il invitoit Firley à venir dans ſon camp pour négocier. Le général, plein de cette confiance qui caractériſe l'héroïſme, vouloit s'y rendre; mais ſes ſoldats, qui ſe repoſoient peu ſur la foi d'un Tartare, le retinrent. Le kan regarda ce refus comme un outrage, & s'apprêta à le venger dans le ſang des Polonois. Les aſſiégés eſſuyerent tous les aſſauts avec la même intrépidité; ſouvent même ils pourſuivirent les aſſiégeans juſques dans

leur camp. Wiſnowieski & Koniespolski ſe diſtinguerent dans ces ſorties par les plus beaux faits d'armes, toujours les premiers en allant à l'ennemi, & les derniers en rentrant dans le camp. Les habitans de Sbarras ſecondoient par un feu continuel l'ardeur des troupes ; du haut de leurs murs ils faiſoient pleuvoir ſur les alliés une grêle de balles : on compta juſqu'à deux cens Coſaques à qui le jéſuite Muchaveski fit mordre la pouſſiere. En vain les ennemis s'approcherent pour lancer des torches enflammées ſur les toits ; les décharges non interrompues les forcerent à la retraite.

Cependant la ſituation des aſſiégés offroit un ſpectacle plus triſte de jour en jour. La famine cauſoit dans le camp & dans la ville des ravages affreux. Le ſoldat diſputoit au bourgeois les plus vils alimens ; le partage d'une proie dégoûtante diviſoit des hommes réunis par l'héroïſme le plus ſublime. Les habitans commencerent à regarder les ſoldats qui les défendoient, comme leurs plus cruels ennemis ; ils leur fermerent les portes

pour conſommer en liberté le peu de vivres qui leur reſtoit. Tel étoit l'état des Polonois, lorſqu'on vit tomber dans le camp une fleche à laquelle une lettre étoit attachée. On la lut avec empreſſement: « Je ſuis né Polonois, diſoit l'anonyme; la tyrannie d'un ſeigneur dont j'étois vaſſal, m'a forcé à prendre le parti des Coſaques. J'ai trahi ma patrie, je porte les armes contre elle: mais je l'aime, & je vais réparer ma faute en vous annonçant que le roi vient, qu'il eſt déja ſous les murs de Zborow, que dans peu vous le verrez paroître. Les Coſaques vont redoubler d'ardeur dans l'attaque, redoublez de fermeté dans la défenſe. Rendez-vous dignes du ſecours que le roi vous apporte, & puiſſé-je me rendre digne moi-même de redevenir Polonois ». Telle étoit en ſubſtance cette lettre qui cauſa beaucoup de joie à pluſieurs officiers, & excita la défiance des autres: mais tous les ſoupçons furent bientôt diſſipés.

Le roi s'avançoit à la tête de vingt mille hommes, raſſemblés à la hâte,

mal armés, mal payés, mais à qui l'exemple des assiégés apprenoit à ne pas redouter la prodigieuse multitude d'ennemis qu'ils alloient combattre. Ce n'étoit pas à Jean Casimir qu'il falloit imputer l'abandon où l'on avoit laissé jusqu'alors Firley & ses braves compagnons. Le roi ne cessoit de presser le départ des troupes; son courage s'indignoit de la lenteur de la république, dans une situation si funeste. Mais il falloit convoquer une diete, écouter, peser, réfuter, réunir les différentes opinions, comme s'il eût été douteux qu'il fallût délivrer la patrie. C'étoit dans cet instant que la république avoit besoin d'un dictateur absolu, qui apportât un prompt remede à tant de maux. Jean Casimir n'obtint que vingt mille soldats. Avec si peu de forces, il paroissoit insensé d'attaquer trois cens mille hommes bien retranchés. Mais l'état de la Pologne, menacée d'une destruction entiere, justifioit cette témérité. Le roi marcha donc à grandes journées, & vint camper près de Zborow, sur les confins de la Volhinie & de la Podolie.

Le kan & Kmielnieski ne l'attendirent pas dans leurs lignes; ils coururent à sa rencontre avec soixante mille Tartares & quatre-vingts mille Cosaques, laissant le reste de leur armée devant Sbarras. Ce qui paroît inconcevable, c'est que Jean Casimir n'eût point avis de leur marche, & que leur avant-garde étoit dans Zborow, avant qu'il eût même soupçonné leur approche. Il fut trompé par les récits insidieux des paysans, qui, naturellement ennemis de la république, vouloient se venger par les mains des Cosaques de l'esclavage odieux dans lequel ils gémissoient. Ils avoient rompu des digues pour dessécher un étang qui fermoit le passage aux Tartares; un marais qui gênoit la marche des Cosaques, fut comblé par eux. Jean Casimir avoit été témoin de leurs travaux, sans entrevoir le but qu'ils se proposoient. Son erreur prouve qu'il avoit moins d'expérience que de courage, & qu'il étoit meilleur soldat que général. Son armée n'étoit pas encore rangée en bataille, qu'une partie des Tartares & des Cosaques vint fondre sur les Polonois, tandis

que le reſte les prenoit en queue. Le duc d'Oſtrog, à la tête de la cavalerie & de la nobleſſe Preſmilienne, ſoutient ce premier choc avec beaucoup d'intrépidité : mais les rangs s'éclairciſſent; l'embarras que cauſent les chevaux morts ou bleſſés, ne permet pas de ſe rapprocher; la cavalerie des Tartares pénetre dans ces vuides; le carnage s'échauffe, la plupart ſont pris ou maſſacrés, les chariots ſont enlevés : c'étoit pour les Polonois une arme défenſive, derriere laquelle ils combattoient. Ils ſe voient réduits à ſoutenir à découvert les charges continuelles de cent quarante mille ennemis. Staniſlas Wituski & Leon Sapieha, vice-chancelier de Lithuanie, s'avancent pour venger la défaite du duc d'Oſtrog; les Coſaques lâchent le pied, ſe rallient, reviennent à la charge, repouſſent les Polonois, ſont repouſſés à leur tour, forment une troiſieme attaque : c'eſt-là que la victoire eſt diſputée avec acharnement; les Polonois reſtent immobiles à leur poſte; les Tartares & les Coſaques ſe précipitent ſur eux avec furie; ils s'effor-

cent d'engager une mêlée, afin de rentrer dans les rangs, & de faire valoir ainſi la ſupériorité de leur multitude. Leurs efforts redoublés font chanceler les Polonois ; les rangs commencent à s'ouvrir, lorſque le caſtellan de Sandomir & Baudouin Oſſolinski viennent ſe jetter ſur les Tartares ; cette diverſion donne à l'avant-garde le temps de ſe rétablir, mais le brave Oſſolinski périt avec une partie de la nobleſſe qui l'accompagne.

Ce n'étoit encore là que le prélude du combat. Tandis que l'avant-garde Polonoiſe réſiſte, le reſte de l'armée ſe déploie. Le roi ſe place au centre près du général major Hubald, Miſnien d'origine, célebre en Allemagne par ſes exploits, conſommé dans l'art de la guerre, & fait pour contenir l'ardeur d'un prince qui ne ſavoit que braver la mort. Kmielnieski marche de front contre le corps de bataille : les Tartares, aux yeux de l'aîle droite, ſe développent dans la plaine comme pour l'effrayer par le ſpectacle de leur multitude ; puis ſerrant leurs rangs tout-à-coup, ils ſe

précipitent ſur les Polonois; l'aîle droite les reçoit avec beaucoup de fermeté. Les premiers rangs ſont hériſſés de lances, les autres font un feu très-vif. Les Tartares déſeſperent de les entamer, paſſent derriere les Coſaques qui ſont aux priſes avec le centre, & ſe jettent ſur l'aîle gauche. Dans ce choc terrible, les Polonois reculent quelques pas; leurs rangs plient, mais ſans s'ouvrir. Le général Koreski, renverſé ſous ſon cheval, ſe défend encore; il eſt dégagé: ſa chûte a répandu l'effroi parmi ſes ſoldats; ils chancelent, ils vont fuir. Ruzouski s'efforce de les ranimer, mais il eſt atteint en cet inſtant d'une fleche lancée par un Tartare. Il ne ſe donne pas le temps de l'arracher de la plaie, pique des deux, & va dire au roi que s'il ne paroît à l'aîle gauche, la bataille eſt perdue. Caſimir accourt, & ſe montre à l'inſtant où la déroute commence; il ramene les fuyards, réveille l'ardeur de ceux qui combattent encore. Il entend dire aux ſoldats: « Nos officiers ſont morts, » nous ne ſavons à qui obéir. Eh! » ne ſuis-je pas votre officier, répond

» Caſimir, ſuivez-moi ». Il alloit ſe précipiter au plus fort de la mêlée, ſi on ne l'avoit pas retenu; l'action eſt rétablie, on ſe bat avec plus de fureur de part & d'autre.

Enfin un corps de Tartares fit breche, & pénétra plus avant; mais derriere la ſeconde ligne, il trouva une batterie qui fit tant de ravages, qu'il fallut ſe retirer. Telle étoit la ſituation des combattans, lorſque la chûte du jour les força de ſuſpendre leurs coups. Chacun paſſa la nuit à ſon poſte, comme les François à Marignan, couvert de ſes armes, & prêt à engager une ſeconde action, au retour de la lumiere. On éleva des retranchemens; les cadavres étendus ſur le champ de bataille, ſervirent à cet uſage. Les ſoldats s'animoient les uns les autres par le récit de leurs exploits de la veille, lorſque tout-à-coup un bruit ſe répand que le roi vient de partir pour Varſovie. Soit que cette nouvelle fût ſemée par des traîtres vendus aux Coſaques, ou par quelqu'officier timide qui craignoit un nouveau combat, le ſoldat s'inquiete, s'alarme, déſeſpere du ſuccès

de la ſeconde journée, & parle de fuir. Le roi prenoit alors quelque repos dans ſa tente; on l'éveille, on lui parle de la terreur panique qui paſſe de rang en rang. Il monte à cheval, ſe promene tranquillement, ſe fait voir à la clarté des feux, prodigue aux ſoldats les éloges les plus flatteurs: « On vous a trompés, leur dit-» il, en vous annonçant mon dé-» part. Le ſoleil qui va ſe lever me » verra vainqueur ou mort à mon » poſte avec vous; & ſi vous ne fuyez » que lorſque vous me verrez fuir, » la victoire eſt certaine ».

Malgré la fiere contenance que Caſimir affectoit, il n'étoit pas tranquille. Le kan & ſes Tartares lui donnoient peu d'inquiétude, mais il craignoit Kmielnieski & ſes Coſaques; il eſſaya de le détacher de l'alliance du kan. Un Tartare fut porteur de la lettre, où Jean Caſimir lui rappelloit les bienfaits d'Uladiſlas, les anciens traités qui uniſſoient les Coſaques aux Polonois. Il lui dévoiloit enſuite les projets ambitieux du kan, que Bogdan connoiſſoit mieux que lui; il l'invitoit à ſe ranger ſous les

enſeignes Polonoiſes, & à quitter ce ramas de brigands.

Le roi attendoit avec impatience la réponſe de Kmielnieski ; mais lorſque le jour parut, il vit les Coſaques & les Tartares rangés en bataille : il ſe prépara au combat. Quatre cens chevaux-légers de l'armée Polonoiſe engagerent l'action avec les Coſaques ; ils voltigeoient autour de leur cavalerie, ne tiroient qu'à coup ſûr, & ne pouvoient être atteints. Cette manœuvre eut le ſuccès le plus heureux. Les Coſaques harcelés ſans ceſſe, ſe retirerent au-delà des murs de Zborow. L'armée Polonoiſe, immobile derriere ſes retranchemens, attendoit l'ennemi de pied ferme. Les Coſaques s'emparerent d'une égliſe d'où leur artillerie foudroyant les Polonois, protégeoit l'attaque. Déja un Coſaque intrépide avoit gagné le revers du foſſé, & y avoit planté ſon drapeau ; le reſte accouroit en foule, & jettoit des cris de victoire. Mais un gros de Polonois arrêta les aſſaillans, les culbuta, & laiſſa aux valets de l'armée le ſoin de les pourſuivre.

Ce combat n'eut point d'autres

ſuites, les deux partis demeurerent dans leurs camps. Les Tartares & les Coſaques commençoient à s'obſerver & à ſe craindre. Kmielnieski ſoupçonnoit la fidélité du kan; celui-ci, au lieu des conquêtes aiſées qu'il s'étoit promiſes, ne trouvoit par-tout qu'une réſiſtance opiniâtre. Fatigué d'une guerre dont le ſuccès étoit douteux, & les progrès très-lents, il écrivit au roi de Pologne pour lui offrir la paix. Kmielnieski, craignant de ſe voir abandonné ſeul à la fureur des Polonois, ſe hâta de demander un accommodement. Enfin la paix fut conclue aux conditions ſuivantes.

Que la république de Pologne paieroit la ſolde des Tartares employés à ſon ſervice.

Que le kan enverroit des troupes auxiliaires toutes les fois que la Pologne ſeroit attaquée.

Que le kan feroit retirer toutes ſes troupes au-delà des frontieres.

Que la république paieroit trois cens mille florins au kan pour ſon retour.

Que les troupes aſſiégées près de

Sbarras ſeroient délivrées ſur le champ.

Ces articles furent approuvés de part & d'autre. Mais les Coſaques & les Tartares voulurent impoſer une condition qui peint bien le caractere de ces peuples. Ils exigeoient qu'on leur permît de ravager toutes les Provinces qui ſe trouveroient ſur leur paſſage, en retournant dans leur pays. Ils vouloient, diſoient-ils, s'indemniſer par le pillage, des pertes que la guerre leur avoit cauſées. Jean Caſimir rejetta cet article avec hauteur: il proteſta qu'il aimoit mieux périr les armes à la main pour défendre ſes ſujets, que de les laiſſer expoſés à de tels brigandages; que Czapliniski ayant ſeul, par ſon injuſtice, allumé cette guerre, lui ſeul devoit porter la peine de ſon crime; mais que la république ſe réſervoit le choix de ſon châtiment.

Quant à Kmielnieski, il fit ſa paix à part. Les conditions qu'on lui impoſa furent plus humiliantes que celles qu'on avoit accordées au kan des Tartares. Les principales étoient,

Que le roi feroit publier une ami-

niſtie générale en faveur des Coſaques; qu'aucun d'eux ne ſeroit inquiété à l'avenir pour la révolte paſſée.

Que Kmielnieski viendroit ſe jetter aux genoux du roi; & là, dans la poſture d'un coupable attéré devant ſon juge, imploreroit ſa clémence.

Qu'il conſerveroit toujours ſon rang de général des Coſaques; qu'il ſeroit reconnu gentilhomme Polonois, & que la milice, dont le commandement lui étoit confié, ſeroit fixée au nombre de quarante mille.

Que les Coſaques ne ſeroient jamais commandés que par un ſeigneur attaché à la religion grecque.

Que ce culte ſeroit favoriſé parmi les Coſaques, & toléré dans toute la Pologne.

Que le métropolitain des Grecs auroit ſon rang dans le Sénat parmi les prélats Catholiques.

Que tous les gentilshommes Polonois qui s'étoient unis aux rebelles, rentreroient dans leurs biens, dans leurs charges, & jouiroient de la même conſidération qu'ils s'étoient acquiſe avant leur défection.

Un homme imbu des préjugés du point d'honneur adoptés dans nos climats, ne concevra qu'avec peine comment un général, vainqueur dans pluſieurs rencontres, qui comptoit encore dans ſon camp cent cinquante mille combattans, s'abaiſſa juſqu'à jouer le rôle honteux que lui preſcrivoit un prince à qui il reſtoit à peine quinze mille ſoldats. Mais rien de ce qui pouvoit ſervir ſes intérêts, n'étoit vil aux yeux de Bogdan Kmielnieski. Il achetoit la paix, lorſqu'il pouvoit la vendre; il la regardoit comme une treve, pendant laquelle il pourroit ſuſciter de nouveaux ennemis à la Pologne, & laiſſer à ſes Coſaques le temps de réparer leurs forces épuiſées. Il vint donc ſans ſuite en préſence de l'armée Polonoiſe, joua le repentir avec beaucoup d'art, verſa même quelques larmes, embraſſa les genoux de Jean Caſimir : « Hélas, Sire, lui dit-il, » par quelle fatalité ſuis-je réduit à » me montrer devant vous pour de- » mander le pardon d'un crime, moi » qui aurois dû n'y paroître que pour » recevoir le prix des ſervices que

» vous aviez le droit d'exiger de moi ! » Oubliez ma révolte, oubliez celle » de ma nation. Nous eſpérons en » effacer le ſouvenir par le zele avec » lequel nous ſervirons déſormais la » république & Votre Majeſté ». Le vice-chancelier répondit pour le roi que ce prince vouloit bien laiſſer dans l'oubli la révolte des Coſaques ; que c'étoit à eux & à leur chef à mériter le pardon qu'ils venoient d'obtenir ; & que tant qu'ils ſeroient fideles, la reconnoiſſance de la république & la ſienne préviendroient leurs ſervices.

La fin de la guerre des Coſaques, qui avoit tenu la Pologne en haleine, & qui avoit même inquiété l'Empereur, laiſſa Ragotski expoſé ſans défenſe à tous ſes ennemis. Les Tartares, en retournant dans leur pays, traverſerent la Tranſilvanie; leur avarice acheva de dévorer ce que l'indigence de cette Province pouvoit encore leur offrir. Hommes, femmes, tout ce qui tomba dans leurs mains fut conduit en eſclavage. Les gentilshommes, réunis dans une même ſervitude, chargés des mêmes liens, devinrent les égaux de ces payſans Ann. 1650.

qu'ils faiſoient gémir ſous un deſpotiſme affreux : mais ceux-ci moins miſérables que leurs ſeigneurs, n'avoient fait que changer de maîtres, & n'avoient point changé de fortune.

LIVRE HUITIEME.

TANDIS que Bogdan humilioit ſon front altier devant Jean Caſimir, faiſoit tomber ſes Coſaques aux pieds de ce prince, les Proteſtans de Hongrie forçoient la maiſon d'Autriche à traiter avec eux, & lui dictoient les conditions. Ferdinand III avoit fait reconnoître l'archiduc Ferdinand IV ſon fils roi de Boheme; il vouloit lui aſſurer de même la ſucceſſion au trône de Hongrie. Mais les Proteſtans, qui formoient dans ce royaume une faction puiſſante, menacerent & l'empereur & l'archiduc du refus de leurs ſuffrages, s'il n'oppoſoit ſon autorité aux perſécutions qu'ils avoient eſſuyées. George Ragotski ſoutenoit leur audace, échauffoit leurs murmures. La cour de Vienne ſentit bien que ſi elle ne cédoit pas, elle rencontreroit de plus grands obſtacles. Elle rendit aux hérétiques leurs anciens privileges, leur ouvrit quatre-

Mémoires de la guerre de Hongrie & de Tranſilvanie.
Mémoires hiſtoriques du Comte Betlem Niclos.
Hiſt. d'Emeric, Comte de Tékéli.
Hiſt. des Révolutions de Hongrie.
Hiſt. d'Allemagne.
Mémoires de Montecuculli.
Vaguer, hiſt. Leopold.

vingt-dix prêches, & condamna à la peine du banniſſement quiconque, par un zele indiſcret, oſeroit troubler leur culte. Ce fut à ces conditions que Ferdinand IV reçut une couronne qu'il ne porta pas long-temps. Une mort prématurée l'enleva en
Ann. 1654. 1654. Prompt à ſigner les traités, mais lent à les exécuter, il n'avoit rempli qu'imparfaitement les promeſſes qu'il avoit faites aux Proteſtans. On craignoit à Vienne que cette infidélité ne fût un obſtacle à l'élection de l'archiduc Léopold. Il fallut gagner les hérétiques; & ce qui étonnera de la part d'une cour auſſi profonde dans l'art de la politique, c'eſt qu'on aima mieux révoquer le palatin que Ferdinand avoit donné à la Hongrie, & leur laiſſer la liberté du choix, que de les rétablir dans l'exercice de leur religion. C'eſt ainſi que la nation élevoit ſans ceſſe des querelles minutieuſes, chicanoit au lieu de combattre, & croyoit avoir ſecoué le joug, quand elle avoit un moment humilié ſes maîtres.

Ann. 1655. Cependant le nouveau roi ne voyoit pas ſans dépit l'empereur de Conſtantinople agir toujours en deſpote

dans la Tranſilvanie, donner & reprendre cette vaivodie au gré de ſes caprices. Le ſultan, qui conſervoit contre Ragotski d'anciens reſſentimens, ordonna aux états de Tranſilvanie d'élire un autre prince, & déclara que Ragotski étoit déchu de tous ſes droits. Ce prince crut conjurer l'orage & fléchir le ſultan en abdiquant d'un mouvement libre. Le péril de cette démarche étoit évident, & le ſuccès incertain. François Redey monta au rang dont celui-ci venoit de deſcendre; mais ce ſeigneur, qui devoit gouverner la Tranſilvanie, ne ſavoit pas ſe gouverner lui-même. C'étoit un homme ſans caractere, bon ou méchant ſuivant les impreſſions qu'il recevoit, jouet des circonſtances & de ſes favoris, tel enfin que le ſultan le deſiroit pour régner lui-même en Tranſilvanie, ſous le nom de ce fantôme. Ragotski ſentit la foibleſſe du concurrent qu'on lui avoit oppoſé, reprit le titre de prince, en recouvra la puiſſance, & força François Redey à renoncer à ſa nouvelle dignité. François, en ſignant cet acte ignominieux, crut s'être délivré d'un fardeau, & fut aſſez ſage pour ne pas

regretter un bien qu'il ne pouvoit garder. Il fut, depuis ſa diſgrace, ce qu'il avoit été avant ſon élévation, gentilhomme obſcur, aſſez aimé de ſes vaſſaux, qui, lorſqu'ils étoient opprimés par lui, accuſoient moins ſa méchanceté que ſa foibleſſe.

Ann. 1658. Il ne reſtoit qu'une reſſource à Ragotski, c'étoit d'implorer la protection de Léopold. Ce prince, après une diete longue & orageuſe, étoit enfin monté ſur le trône de l'Empire, vacant par la mort de Ferdinand III, prince foible, & preſque toujours malheureux; confiant, & ne ſachant placer ſa confiance; libéral, mais verſant ſes bienfaits au haſard; ayant en un mot d'excellentes qualités, mais ignorant l'art d'en faire uſage. La nouvelle couronne de Léopold le mettoit en état de ſecourir plus puiſſamment & ſes amis & ſes ſujets. Ragotski lui rendit hommage, & ce monarque combla de careſſes politiques un vaſſal dont il ſe défioit. Il lui promit de puiſſans ſecours, & l'effet ſuivit de près ſa promeſſe. Ragotski, à la tête d'une armée d'Impériaux, de Hongrois & de Tranſilvains, marcha contre le pacha de Bude, qui s'étoit

mis en campagne à la tête des Turcs. Les deux armées ſe trouverent en préſence près d'Arad; Ragotski, quoique plus foible, attaqua les ennemis dans leur camp; il fit des prodiges de bravoure & fut bien ſecondé: une noble émulation animoit ſes ſoldats. Les Turcs furent vaincus, & abandonnerent le champ de bataille, jonché de trois mille cadavres, & couvert de riches dépouilles. Mais le grand viſir s'avançoit avec une armée de cent mille hommes; les états députerent vers lui trois ſeigneurs pour déſavouer la révolte de Ragotski. Berchay étoit du nombre des députés; c'étoit un homme adroit, égoïſte décidé, mais jouant le patriotiſme avec art. Il avoit ſu plaire à la Porte & aux Tranſilvains, & ménager ſes intérêts en paroiſſant tout ſacrifier à ceux de l'état. La ſurpriſe de ſes deux compagnons fut extrême, lorſque le grand viſir leur dit, en leur montrant Berchay: « voilà votre prince, tombez à ſes genoux, rendez-lui hommage, il eſt votre maître, le ſultan » vous ordonne de lui obéir ». Cet acte d'autorité détruiſoit le droit d'élection dont les Tranſilvains avoient

joui depuis tant de siecles ; Berchay lui-même feignit un mouvement d'indignation, & parut moins flatté de sa propre élévation, que touché des malheurs de sa patrie. On eût cru, à l'entendre, qu'en acceptant une couronne, il ne faisoit que céder à la force. Cependant il prit les armes pour se maintenir dans la possession d'un bien qu'il sembloit dédaigner. Il eut bientôt besoin de l'appui des Turcs, & le pacha de Bude, Izlid Achmet, s'avança pour le secourir. Ragotski étoit toujours à la tête de son armée, parlant, agissant, commandant en prince; sa premiere victoire animoit sa confiance, il brûloit d'en venir aux mains. Le combat s'engagea entre Giule & Colosvar. La victoire fut disputée avec acharnement de part & d'autre. Ragotski combattit avec une bravoure qui attira sur lui l'attention des deux armées; on le voyoit conduire ses soldats à la charge, rallier les escadrons rompus, voler de périls en périls, passer d'une aîle à l'autre entre les deux armées pendant un feu continuel, animer ses soldats, abattre les Turcs qui osoient l'approcher, se précipiter dans

Ann. 1660.

la

la mêlée, & n'en ſortir que pour rappeller ſes ſoldats. Malgré ſa défaite, ce jour fut le plus glorieux de ſes jours : il avoit reçu quatre bleſſures ; la perte de ſon ſang l'avoit affoibli ; ſon courage n'étoit pas éteint, mais ſes forces l'étoient. On l'emporta mourant ; & malheureuſement pour lui, ſes yeux, avant de ſe fermer pour jamais, virent encore la déroute entiere de ſes ſoldats. Ce fut dans Varadin qu'il expira, dix-huit jours après cette bataille.

Sa taille étoit majeſtueuſe, ſa démarche noble, ſes yeux ardens, ſon ſourire agréable. Il étoit plus beau qu'il ne ſied à un guerrier de l'être ; mais ſimple dans ſes vêtemens & dans ſes mœurs, il mépriſoit ce don de la nature. Il étoit généreux, mais avec diſcernement. Les Tranſilvains le chériſſoient, quoiqu'il eût fait leurs malheurs. Son deſſein étoit de former de la Tranſilvanie un royaume indépendant. Son ambition lui ferma les yeux ſur les difficultés de ce projet ; il ne ſongea pas qu'un prince foible, placé entre deux voiſins puiſſans, ne peut s'empêcher d'avoir l'un pour maître, & l'autre pour ennemi.

Ali pacha parut bientôt ſous les murs de Varadin; la place fut inveſtie, la contreſcarpe emportée dès les premiers jours, & les ennemis logés près du foſſé. Les habitans, par des décharges continuelles, par des ſorties fréquentes & vigoureuſes, forcerent enfin les Turcs à douter du ſuccès de l'entrepriſe. Le pacha alloit donner le ſignal de la retraite, lorſqu'une femme vint ſe préſenter à lui: « Je ſuis eſclave des Turcs, lui dit-
Ann. 1661. » elle, & je l'ai été des Chrétiens; » maltraitée par tous les deux partis, » je ne dois rien ni à l'un ni à l'autre. » Je ſuis dépoſitaire d'un ſecret dont » dépend le ſort de la place; je te » le vendrai, ſi tu veux, au prix de » ma liberté. Je ſais par quel moyen » on peut deſſécher ce foſſé qui t'ar- » rête; mais ſi je ne ſuis pas libre, » n'attends pas que les tourmens puiſ- » ſent m'arracher mon ſecret ». Le pacha lui rendit la liberté. L'avis ſe trouva juſte; on creuſa un canal au lieu qu'elle avoit indiqué; le foſſé offrit bientôt un paſſage libre aux aſſaillans. L'artillerie joua avec fureur, & élargit la breche.

Pour comble de malheur, le feu

prit aux poudres des assiégés. C'étoit un spectacle horrible de voir les débris de leurs magasins sauter à travers des torrens de flammes & de fumée; les bombes, les grenades crever au milieu de cet incendie, déchirer & disperser au loin les membres de plus de cent soldats enveloppés dans ce désastre. Tandis que les habitans contemplent avec effroi ces ruines enflammées, Ali fait jouer une mine; le rempart s'écroule, & les janissaires montent à l'assaut. L'élite de la garnison se présente sur la breche; le combat s'échauffe. Déja quelques enseignes Turques flottent sur le haut du rempart, mais les assiégés redoublent d'ardeur; les femmes confondues parmi eux, combattent, donnent & reçoivent la mort avec un courage égal. Les unes roulent des pierres énormes sur les assaillans, d'autres versent sur eux des torrens d'eau bouillante. Les janissaires sont renversés dans le fossé; ils rentrent dans le camp, & tournent leur furie contre leur général; ils rejettent sur lui seul le peu de succès de l'assaut, & menacent d'attenter à sa vie. Le pacha effrayé veut s'enfuir. Une hon-

teuſe retraite alloit délivrer Varadin, lorſque les habitans épuiſés de fatigues, ſans munitions, ſans vivres, demanderent à capituler. La garniſon obtint tous les honneurs de la guerre.

Varadin étoit une place importante, dont la perte pouvoit entraîner celle de la Hongrie. L'Empereur en parut conſterné (30); il voyoit les Turcs au centre du royaume, les Tranſilvains affranchis de ſon joug, l'Empire menacé d'une irruption générale par les Muſulmans. Caniſe venoit d'être conſumée par les flammes; cet accident redoubla les chagrins du monarque. Le jour où on lui annonça cette nouvelle, il s'abſtint d'aller à la chaſſe. Le grand veneur, qui ne connoiſſoit d'autre guerre que celle qu'on fait aux hôtes des bois, dit en parlant des malheurs de l'Empire: *Dieu me damne, ſi ces bagatelles ne font beaucoup de tort aux divertiſſemens de l'Empereur!*

George Ragotski avoit laiſſé un fils, héritier de ſon ambition, de ſes talens, de ſes malheurs. L'Empereur avoit déja redemandé au pere les comtés de Zathmar & de Zambolich; il crut obtenir facilement d'un prince

jeune & foible, & d'une veuve infortunée, ce que le fier vaivode lui avoit refuſé. Bannie des états de ſon époux, où régnoit un uſurpateur eſclave de la Porte, la princeſſe crut, en cédant le dernier aſyle de ſon fils, acheter du moins & pour elle & pour lui, l'amitié de la maiſon d'Autriche. Le comte de Souches s'avança dans la haute Hongrie à la tête de deux mille hommes, pour ſe rendre maître des deux comtés. Mais il falloit raſſurer la Porte alarmée par la marche de ces troupes. On l'aſſura qu'on n'avoit aucune vue ſur la Tranſilvanie: cependant le comte s'empara de Tokai, chaſſa la garniſon Hongroiſe, en établit une Allemande, fut ſourd aux remontrances des habitans, qui, touchés des graces naiſſantes du jeune Ragotski, vouloient lui conſerver ſon patrimoine. Il voulut traiter de même les villes d'Erſchet & d'Onoth. Cette conduire inquiéta les Hongrois: leurs intérêts, ceux du jeune prince, étoient communs. Chaque portion de ſon héritage qu'on lui enlevoit, étoit une chaîne de plus qu'on ajoutoit à celles dont les Hongrois étoient déja accablés. Le palatin Veſſellini

repréſenta à la princeſſe que par des ceſſions ſi déſavantageuſes, elle trahiſſoit à la fois la mémoire de ſon époux, les droits de ſon fils, & ceux de la patrie; qu'il ne reſtoit plus qu'un ſeul monument de l'antique liberté Hongroiſe, c'étoit le privilege de ne point ſouffrir de garniſons Allemandes dans les villes; qu'en vain l'Empereur lui promettoit de les remettre entre les mains des Hongrois quand les Turcs auroient évacué la Tranſilvanie; qu'il falloit être aveugle pour ne pas voir le piege caché ſous cette promeſſe. La princeſſe ſe rendit à ſes conſeils: mais l'appareil menaçant de l'armée du comte de Souches, la crainte d'expoſer ſon fils à la vengeance de la maiſon d'Autriche, ébranlerent ſa fermeté; & les garniſons Allemandes furent admiſes.

Malgré les aſſurances que l'Empereur avoit données au ſultan par ſes ambaſſadeurs, la Porte faiſoit de grands préparatifs. Déja les habitans de Zathmar étoient menacés d'une deſtruction entiere, s'ils ne rendoient hommage au ſultan. Les troupes Impériales, ſous la conduite de différens généraux, inondoient la Hon-

grie. Les ſeigneurs s'écrioient qu'elles n'étoient point venues pour les défendre, mais pour les opprimer; que ce ſecours dangereux, que la nation n'avoit pas demandé, étoit une infraction de ſes privileges; que les Impériaux en vouloient moins aux Turcs qu'aux Proteſtans, & à la liberté de la patrie. Le peuple, excité par ſes diſcours, refuſa aux Allemands des quartiers & des vivres; Montecuculli fut contraint de les hiverner dans la baſſe Hongrie. En vain l'Empereur écrivit-il aux Hongrois, qu'il ne vouloit point attenter à leur liberté ni à leurs privileges; qu'il veilloit au contraire à la conſervation de leurs droits, en repouſſant les Turcs qui accouroient pour les enfreindre; qu'ils devoient montrer plus de reconnoiſſance pour les ſoldats Allemands qui prodiguoient leur ſang pour épargner le leur, & que jamais un peuple raiſonnable ne s'étoit plaint de ce qu'on prenoit ſoin de ſa ſûreté, ſans lui laiſſer les périls de la défenſe. Ann. 1664.

Des intentions ſi pures étoient ſuſpectes à une nation qui voyoit chaque jour ſa liberté ſe détruire en détail. Non content de refuſer des vivres

aux Allemands, on fit main baſſe ſur une eſcorte, on maſſacra les ſoldats, & l'on expoſa en vente leurs habits teints de ſang, afin d'intimider leurs compagnons. L'Empereur, qui craignoit que les Turcs, informés de ces diſpoſitions, n'excitaſſent une révolte générale, loin de punir les auteurs de cette perfidie, traita avec les états du royaume. Il fut réglé,

Que neuf mille Allemands ſortiroient du Royaume.

Qu'ils ſeroient entretenus ſur la frontiere aux frais des comtés, juſqu'au mois de Novembre.

Que le reſte de l'armée ſeroit à la ſolde de l'Empereur.

Que quant aux logemens, toutes les exemptions, & principalement celles de la nobleſſe, ſeroient reſpectées.

Que les ſoldats Allemands, dans les marches, ſeroient aſſervis à tous les réglemens de la diſcipline Hongroiſe.

Qu'ils ſeroient ſous le glaive de la juſtice du conſeil de guerre du palatin, de leurs généraux & de leur capitaine.

Qu'on veilleroit, avec la plus grande

sévérité, à ce qu'ils ne commissent aucun désordre.

Enfin, que si la Hongrie étoit attaquée par les Turcs, ils la défendroient de toutes leurs forces, & qu'ils combineroient leurs opérations avec le conseil.

Malgré les précautions qu'on avoit prises pour prévenir les effets des haines nationales, le bon ordre fut troublé tantôt par l'avidité des Allemands, tantôt par l'arrogance des Hongrois; & les Turcs virent leurs ennemis tourner leurs armes contre eux-mêmes.

Cependant une nouvelle révolution arrivée en Transilvanie, donna à Léopold quelqu'espérance de recouvrer cette province. Berchay étoit devenu plus odieux que les Turcs n'étoient redoutables; les états le déposerent, élurent Kimin-Janos, & reçurent des garnisons Impériales dans plusieurs villes importantes. Berchay, dégoûté des grandeurs humaines, rejetta les offres que la Porte lui faisoit de reconquérir la Transilvanie, de lui rendre son rang, & de châtier ses ennemis. Ali pacha traita de lâcheté son indifférence philosophique,

& déclara Abaffy prince de Tranſilvanie. Cet Abaffy ſortoit d'eſclavage, il en portoit encore les marques ignominieuſes ; & ces mêmes Turcs, qui l'avoient chargé de fers, lui donnerent une couronne. Abaffy trouva des partiſans ; il avoit l'eſprit vif & pénétrant; ſon éloquence étoit douce, & ſon ame ne s'étoit point avilie dans la ſervitude. Kimin-Janos, vaincu par les Turcs, trahi par ſes créatures, abandonné de ſes amis mêmes, fut contraint de ſortir de la province. La Hongrie lui offrit un aſyle & des troupes; réſolu de vaincre ou de périr, il revint préſenter la bataille aux Turcs. La victoire balança long-temps ; mais enfin les Hongrois céderent, leur retraite devint une déroute. Kimin-Janos fit de vains efforts pour les rallier ; il tomba, & fut écraſé ſous les pieds des chevaux. On prétendit qu'un de ſes officiers, vendu aux Turcs, l'avoit renverſé d'un coup de mouſquet ; d'autres aſſuroient que ne voulant pas ſurvivre à ſa défaite, il s'étoit donné la mort. Ces conjectures ne ſont pas ſans fondement, mais il y a loin encore de la vraiſemblance à la vérité.

Les vainqueurs aſſiégerent Coloſwar, place foible par elle-même, mais défendue par le brave Rétani, commandant de la garniſon Impériale. On vint le ſommer de rendre la ville. Un mépriſable renégat étoit le député que les aſſiégeans avoient choiſi : « L'Empereur m'a confié la » garde de Coloſwar, répondit Ré- » tani ; je ne réponds pas du ſuccès » de la défenſe, mais j'oſe aſſurer que » les Turcs n'y entreront qu'après » m'avoir tué ſur la breche ». Gaſul Mehemet pacha fit auſſi-tôt jouer ſon artillerie. Ses canoniers étoient ſi maladroits, que les boulets ou paſſoient pardeſſus la ville, ou s'enfonçoient dans la terre. Après tant de ſiecles de guerre, on eſt étonné de voir les Turcs novices encore dans cet art meurtrier. Mahomet, en leur défendant l'étude des hautes ſciences, n'avoit pas prévu qu'un jour les mathématiques & la géométrie deviendroient néceſſaires à un peuple conquérant. Auſſi les Turcs, terribles dans les combats, étoient peu redoutables dans les ſieges. Un habile ingénieur, retranché dans une bicoque avec quelques ſoldats, pouvoit arrê- Ann. 1663.

ter long temps leur plus nombreuſe armée. Mais ils trouvoient dans leur mauvaiſe foi, les reſſources qu'ils ne trouvoient pas dans leur génie; & comme la priſe d'une ville étoit toujours ſuivie du maſſacre de la garniſon & des habitans, beaucoup de places, frappées de terreur à la vue de leurs enſeignes, ouvroient leurs portes & ſe rendoient ſans coup férir. Cependant les Turcs ſentirent enfin la néceſſité d'emprunter des autres nations des ingénieurs qui leur apprirent l'art de lancer les bombes, de tirer le canon, & de diriger les opérations d'un ſiege.

Celui de Coloſwar dura trois mois. Rétani fit, à la tête de ſa garniſon, des prodiges de valeur; les habitans montroient dans les travaux une patience infatigable. On parla d'accommodement. François Zeut, évêque & conſeiller d'état de l'Empire, devoit être médiateur. Les Turcs haïſſoient trop le prélat, pour reſpecter l'ambaſſadeur; ils l'arrêterent: les habitans jugerent par cet outrage qu'ils capituleroient en vain, & qu'on les égorgeroit contre la foi des traités. Réſolus de ſe défendre juſqu'au der-

nier ſoupir, ils firent des ſorties plus fréquentes, franchirent les batteries des Turcs, pénétrerent dans leur camp, & les forcerent enfin à faire une retraite honteuſe. Rétani s'immortaliſa par cette défenſe. Il étoit ſans artillerie; malgré les murmures du clergé, il fit du canon avec les cloches; les vivres lui manquoient, il en alloit chercher juſques dans le camp des ennemis; enfin il ſut contenir, moins par ſa ſévérité que par ſa ſageſſe, des bourgeois ou lâches ou perfides, qui par leurs murmures excitoient l'indocile arrogance du ſoldat.

Les Turcs, ſous la conduite du grand viſir, s'étoient déja avancés juſqu'à Belgrade au nombre de deux cens mille. La diete de l'Empire aſſemblée à Ratiſbonne, prévit que ce torrent alloit inonder toute l'Allemagne, ſi on ne lui oppoſoit des digues puiſſantes. On forma quatre corps de troupes; le premier aux ordres du comte de Souches; le ſecond, commandé par le comte Raimond de Montecuculli; le troiſieme, par le comte de Serin; le quatrieme, compoſé de Hongrois, devoit marcher ſous la conduite du palatin du royau-

me. La terreur étoit portée jusqu'à Vienne ; on avoit rasé les fauxbourgs de la ville, & les débris des maisons avoient servi à faire de nouveaux retranchemens. Le prélude de cette guerre fut malheureux ; le comte de Forgats, qui s'étoit imprudemment avancé à la tête de quelques Hongrois, fut enveloppé par les Turcs. Il échappa au carnage ; mais un grand nombre de soldats demeurerent sur le champ de bataille, d'autres se rendirent, & le visir ordonna froidement qu'on leur tranchât la tête. Les Tartares parcoururent la Moravie, & en firent un théâtre d'horreurs : de-là ils passerent en Autriche, & pénétrerent jusqu'à huit lieues de Vienne. Les pertes des Impériaux étoient énormes, leurs succès étoient légers. Le comte de Serin, à la tête de deux cens hommes, défendit le fort de New-Serin contre les Turcs ; la ville de Newhausel auroit fait une aussi belle défense, si l'explosion des poudres n'eût ouvert aux assiégeans une breche que les habitans ne pouvoient réparer. Cette conquête coûta quinze mille hommes aux vainqueurs.

Ann. 1664.

Cependant Chiangi pacha, à la

tête d'un corps de Muſulmans, côtoyoit la montagne de Jureveſtein; le comte de Serin l'apprend, y vole avec une poignée de cavaliers, ſe place en embuſcade, & attend ſa proie. Du ſommet d'une colline, il voit neuf mille Turcs s'avancer en bon ordre, monter à pas lents, & tout à coup fondre ſur ſa troupe avec furie. Les Hongrois ſont renverſés; le comte de Serin les rallie, les raſſure, les ramene à la charge; pluſieurs d'entr'eux héſitent, balancent, & inſpirent leur crainte à leurs compagnons; ils fuient. Le comte les pourſuit, les atteint, les accable des reproches les plus amers, les menace d'aller ſeul périr au milieu des ennemis, s'ils ne veulent pas le ſuivre. Ce peu de mots les ranime; ils reviennent ſur leurs pas, le combat s'engage: au plus fort de la mêlée, un eſclave Turc s'écrie: « c'eſt le comte de Serin, c'eſt lui » qui combat contre nous, nous » ſommes perdus ». Au nom du comte, les Turcs demeurent d'abord muets & immobiles de terreur; un inſtant après, la déroute commence. Les Hongrois échauffés par ce premier ſuccès, achevent la victoire. On

trouva parmi les morts un cousin du sultan; c'étoit un jeune homme d'une taille noble, d'une mine fiere, mais paré comme une femme, & qui craignoit plus de recevoir une cicatrice au visage qu'un coup mortel dans le cœur. Il traînoit après lui un pompeux équipage. Ses riches dépouilles & toutes celles des officiers, tombèrent entre les mains des Hongrois. Le ban de Croatie osa les leur disputer. Il prétendoit que le prix d'un combat qui s'étoit livré sur ses terres, devoit lui appartenir : « Cette récompense, dit le comte, est due à mes » soldats, ils l'ont payée de leur sang; » je n'en réclame rien pour moi. J'irai, » s'il le faut, défendre devant l'Empereur la cause de mes soldats, & je » serai écouté, parce que mon désintéressement est connu ». Les prétentions ridicules du ban, & les plaintes généreuses du comte, furent portées à la cour Impériale; le bon droit triompha. La cour prononça en faveur du comte. Aussi fier de cette victoire que de celle qu'il avoit remportée sur les Turcs, il fit distribuer tout le butin à ses troupes.

Les bords du Muer furent pour

ce général un nouveau théâtre de gloire. Suivi de quatre mille cinq cens ſoldats, il défit une armée de trente mille Turcs & Tartares: deux mille de ces barbares y périrent; les uns moururent ſur le champ de bataille, d'autres trouverent au fond de la riviere une mort moins honorable & plus affreuſe, le reſte s'enfuit. Le comte pourſuit ſes conquêtes, inſulte Zighet, prend les Cinq-Egliſes, entre ſur les terres du ſultan, y porte le ravage, bat tous les partis qu'il rencontre. Le ſultan furieux met ſa tête à prix; il écrit au viſir: « Je veux ſa » tête ou la vôtre ». Le comte rit de ces menaces, & s'abandonne au cours de ſes proſpérités. Un de ſes domeſtiques, gagné par les Turcs, veut attenter à ſes jours; l'aſſaſſin eſt découvert: il manquoit à la gloire du comte de faire grace à ce perfide; ſon cœur lui dictoit cet acte de clémence, mais ſes officiers s'y oppoſerent. Tandis qu'on traîne le coupable au ſupplice, le comte marche à de nouveaux exploits, attaque les Turcs dans un défilé, les taille en pieces. Le viſir aſſemble de nouvelles forces. Le comte qui voit ſa troupe diminuée

par tant de combats, auſſi funeſtes aux vainqueurs qu'aux vaincus, publie par-tout que chaque ſoldat qui voudra s'enrôler ſous ſes drapeaux, ſera le maître du butin qu'il fera, & que la part échue au général ſera diſtribuée aux plus braves.

Ces promeſſes rallumerent tous les courages; de vieux ſoldats qui avoient renoncé aux fatigues de la guerre, de jeunes payſans qui n'en avoient point encore éprouvé les périls, vinrent ſe ranger ſous ſes enſeignes. Il crut avoir aſſez de troupes pour former le ſiege de Caniſe, & marcha vers cette ville. Son armée en étoit encore très-éloignée, lorſqu'impatient de reconnoître la place, le comte partit à la tête de quatorze officiers. Cinq cens Turcs, avertis de ſa marche, ſe placent en embuſcade, & viennent fondre ſur lui. Le comte, à la tête de ces braves, ſe défend, ſe fait jour l'épée à la main, gagne un bois, s'y enfonce & ſe retranche derriere des haies. Trois cens Croates, alarmés ſur le ſort de leur général, l'avoient ſuivi malgré ſa défenſe; ils arrivent, maſſacrent une partie des Turcs, & forcent le reſte à rendre les

armes. On trouva parmi les morts un homme armé de toutes pieces ; il tenoit encore dans ſa main un tiſſu de ſoie, avec lequel il s'étoit promis de garrotter le comte, & de le préſenter au grand viſir. Ainſi cette proie dont dépendoit le ſalut de l'empire Ottoman, échappa à cinq cens Turcs choiſis dans toute leur armée, & ils trouverent & les fers & la mort qu'ils lui avoient préparés. Le comte, échappé à ce péril, vint camper ſous les murs de Caniſe ; il ſembloit que la famine qui régnoit dans la place dût lui épargner les haſards d'un ſiege. Au bruit de l'approche des Impériaux, les habitans étoient ſortis pour chercher des vivres : mais ils avoient trouvé la campagne auſſi déſolée que la ville ; & la faim qui les avoit fait ſortir de leurs murs, les y avoit ramenés. Le comte enleva un convoi deſtiné pour la place, ſe rendit maître d'un fauxbourg, repouſſa les janiſſaires qui avoient pénétré dans ſes lignes. Cependant la diſette ſe faiſoit ſentir dans le camp ; les ſoldats murmuroient, le comte ſe dépouilloit, vendoit ſes effets pour prévenir leurs beſoins. Ces ſacrifices ne

lui coûtoient point, il s'en étoit fait une habitude. La diete n'avoit envoyé que la moitié des ſecours qu'elle avoit promis ; pour comble de diſgrace, l'aide-de-camp général tomba entre les mains des aſſiégés. Le comte écrivit au commandant pour le prier de traiter ſon priſonnier avec les égards dus à ſon rang & à ſon courage : « Je connois mon devoir, répondit le pacha ; votre demande » ſuppoſe un ſoupçon qui m'outrage. » Votre officier ſera auſſi bien traité » que moi ; & de tous les biens qu'il » peut regretter, la liberté eſt le ſeul » qu'il ne trouvera pas dans Caniſe ». Ce pacha étoit un brave officier, délicat ſur les loix de l'honneur, aimé de ſes ſoldats, & reſpecté de ſes ennemis. On le voyoit ſans ceſſe courir ſur les remparts, au milieu d'une grêle de balles ; ſouvent même il ſortoit à la tête de ſa garniſon ; & les feux qui conſumerent une partie des travaux des aſſiégeans, furent lancés ſous ſes yeux.

Le grand viſir s'avançoit à la tête de ſoixante mille Turcs ; le comte de Serin vouloit l'attaquer au milieu des marais & des montagnes où il étoit

engagé : mais la méſintelligence des officiers, l'indocilité des ſoldats, la lenteur de Montecuculli qui devoit lui amener un renfort, le forcerent à lever le ſiege. Il donna le ſignal de la retraite en frémiſſant ; il tournoit vers les Turcs des regards enflammés, où on liſoit les regrets d'une conquête & d'une victoire qu'il s'étoit promiſes.

A chaque inſtant il propoſoit aux officiers & aux ſoldats de charger les Turcs, & d'engager la bataille : mais tous les cœurs étoient refroidis ; des généraux jaloux de la gloire du comte, avoient altéré la confiance que ſes victoires inſpiroient aux ſoldats. On lui promettoit de préſenter le combat aux Turcs, lorſque Montecuculli ſeroit arrivé. Ce général parut enfin ; mais il ſe refuſa lui-même aux deſirs impatiens du comte. Il objecta la multitude des Turcs, l'incertitude du ſuccès, le peu de fruit de la victoire : » Ciel ! s'écria le comte indigné, eſt-» ce Montecuculli qui parle ? Quoi, » l'ennemi vient à nous, & nous de-» meurons oiſifs ! Nous fuyons, nous » qui tant de fois, avec des troupes » inférieures, avons écraſé les forces

» de l'Asie ! Des femmes ont bravé » la fureur des Turcs ; on en a vu se » montrer sur la breche & dans les » combats, & des soldats n'osent ha- » sarder une bataille! Est-ce ainsi qu'on » défend les frontieres d'un empire ? » Voulez-vous que nos troupes s'en- » dorment dans une honteuse oisi- » veté ? La victoire est incertaine, » dites-vous ; mais si elle ne l'étoit » pas, où seroit la gloire de vaincre? » C'est par notre courage qu'il faut la » rendre sûre. Vous n'osez attaquer » les Turcs aujourd'hui ! que ferez- » vous quand de nouvelles troupes » auront grossi leur armée ? Ils sont » encore engagés dans les marais, & » vous balancez ! Quelle sera votre » terreur, lorsque vous verrez leurs » forces se déployer dans les plaines » dont vous leur ouvrez l'entrée ? » Voulez-vous les laisser pénétrer » jusqu'à Vienne, & y porter votre » honte aux yeux de l'Empereur & de » toute l'Autriche » ?.

Ce discours ne fit qu'aigrir Montecuculli ; de nouveaux débats échauffèrent les haines mutuelles, & le comte de Serin partit pour aller justifier sa conduite aux yeux de l'Empereur. Il

ſurvécut peu à cette diſgrace, & ſa mort ne fut pas auſſi glorieuſe que ſa vie. Il étoit à la chaſſe, il s'étoit écarté de ſa ſuite ; un ſanglier bleſſé & furieux ſe jetta ſur lui & l'étrangla (31). Telle fut la fin de cet homme qui avoit été le fléau des Turcs & le boulevard de l'Empire. Ses envieux, qui l'avoient déchiré pendant ſa vie, le louerent après ſa mort, parce qu'ils ne le redoutoient plus. Un deuil général régna dans l'Empire ; pluſieurs villes célébrerent ſes obſeques avec plus de pompe que celles d'un ſouverain. Le camp des Turcs retentit de cris de joie, mêlés aux ſalves de l'artillerie : à Conſtantinople on mit ſa mort au nombre des plus grandes faveurs que Mahomet eût obtenues pour ſes croyans ; & la mémoire du comte ne fut pas moins honorée par les réjouiſſances des Turcs, que par la douleur des peuples qu'il avoit défendus. Ses officiers le pleurerent avec plus d'amertume encore. Le comte étoit fait pour ſentir & pour inſpirer l'amitié ; ſa gloire n'avoit rien d'humiliant pour ſes inférieurs ; ſa modeſtie n'étoit point affectée ; ſon déſintéreſſement

laiſſoit aux officiers & aux ſoldats les dépouilles des ennemis, & l'honneur même du ſuccès. Sa haine contre les Turcs ne reſſembloit point au fanatiſme : généreux après la victoire (32), ſon premier ſoin étoit d'adoucir le ſort des vaincus ; ſimple & ſans faſte, on ne le diſtinguoit qu'à ſon courage. Jamais le ſoldat n'eſſuya ſous ſes ordres de fatigues ou de périls qu'il n'ait partagés. Il avoit écrit, en langue Hongroiſe, un livre dans lequel il vouloit prouver que ſans aucun ſecours étranger, la Hongrie, avec ſes ſeules forces, pouvoit s'affranchir de la tyrannie des Turcs.

Le comte laiſſoit trois enfans. L'Empereur craignit qu'ils n'euſſent hérité des projets & des talens de leur pere, & qu'un jour après avoir délivré la Hongrie des incurſions des Turcs, ils ne l'affranchiſſent du joug de la maiſon d'Autriche. Il les fit venir à Vienne, pour veiller, diſoit-il, ſur leur éducation, & payer aux enfans les ſervices du pere ; mais il vouloit les éloigner de leur patrie, & écarter loin de ces jeunes ſeigneurs quelques eſprits factieux, qui réclamoient l'ancienne indépendance de la

la Hongrie. Un aventurier profita de cette circonſtance; on démêloit dans ſa figure quelques traits de reſſemblance avec l'aîné de ces princes. Glavich étoit ſon nom; il étoit né en Dalmatie: conduit à Conſtantinople par un de ſes oncles que la mort lui enleva, il ſe vit abandonné à lui-même dans un pays étranger, où tout Vénitien étoit ſuſpect, & tout Chrétien odieux. Un viſir lui offrit un aſyle dans ſon palais; près de là étoit le ſerrail d'un autre viſir: malgré les précautions tyranniques du jaloux Muſulman, Glavich vit une de ſes femmes, & ſe ſentit auſſi-tôt tranſporté d'amour. Le voile qui couvroit ſes charmes ne fit qu'irriter ſes deſirs curieux; il tenta l'eſcalade d'une haute muraille qui le ſéparoit de cet objet adoré, mais il fut ſurpris. Ces aventures dont on rit ailleurs, ſont tragiques à Conſtantinople; & l'amant téméraire paie de ſa tête des faveurs qu'il n'a ſouvent pas obtenues. Glavich s'enfuit déguiſé, & ſe confondit parmi des marchands Arméniens qui dirigeoient leur route vers Belgrade. Là il apprend que la vengeance du viſir le pourſuit encore, & qu'il

eſt perdu s'il eſt découvert. Il s'échappe, court en Valachie, & ſe préſente à la porte d'un château. Le gentilhomme qui l'habitoit, trompé par la reſſemblance, croit voir le fils de l'illuſtre Nicolas comte de Serin; il l'embraſſe de l'air le plus reſpectueux, & croit tenir dans ſes bras le fils & l'image du héros qu'il regrette. Glavich joue bien ſon perſonnage, entretient ſon hôte dans cette erreur: mais bientôt le Gentilhomme apprend que les Turcs pourſuivent le malheureux qu'il a reçu dans ſon château: « Fuyez, dit-il, retirez-vous en Tranſilvanie, votre nom vous y prévien» dra; je vais annoncer aux ſeigneurs » de cette contrée qu'ils vont rece» voir bientôt le fils du grand hom» me que nous pleurons encore ». Il part, arrive en Tranſilvanie; tous les yeux ſont ſéduits; le peuple contemple d'un œil reſpectueux ce rejetton d'une famille féconde en grands hommes; la nobleſſe ſe diſpute l'honneur de le combler de bienfaits, & de le faire paroître dans un éclat proportionné à ſa naiſſance. Plus l'illuſion accroît, plus ſon impudence augmente; il ſe montre à la cour du

prince Abaffy : ce fut là que la mépriſe fut reconnue. Il en fut chaſſé avec ignominie ; un gentilhomme qui lui avoit prêté une ſomme conſidérable, le retint dans les fers.

Cependant les princes Chrétiens commençoient à prévoir que les malheurs de l'Empire pourroient refluer vers leurs états. Pluſieurs d'entr'eux promirent des ſecours à Léopold. Mais la cour de France, moins menacée que le reſte de l'Europe, montra un zele plus actif pour la cauſe commune. Le roi fit partir deux mille chevaux & quatre mille fantaſſins, aux ordres du comte de Coligny, lieutenant général, & du marquis de la Feuillade, maréchal de camp. Les jeunes ſeigneurs de la cour briguerent l'honneur de ſignaler leur courage aux yeux des nations étrangeres. Le duc de Bouillon, le duc de Briſſac, le Chevalier de Lorraine, le comte de Saulx, le marquis de Ragny, le comte de Canaples, le marquis de Villeroi, le marquis de Rochefort, quitterent leur patrie pour aller l'honorer en d'autres climats. Jamais ils n'avoient vu les armées Turques ; ils ignoroient leur maniere

de combattre. La réputation que s'étoit acquise la cavalerie Tartare, leur avoit inspiré le desir d'étudier les manœuvres de ce corps redoutable; ils soutinrent en Hongrie la gloire de leur famille & de leur nation. Les Impériaux & les Hongrois avouerent tous qu'ils étoient redevables aux François de la célebre victoire du Raab.

Le grand visir, à la tête des forces Ottomanes, cherchoit à se frayer le chemin de l'Autriche, & se promettoit d'attaquer l'Empereur dans sa capitale. Son armée s'étendoit sur les bords du Raab, près du village de Saint Godard; un gué lui offroit un passage facile, & le visir alloit donner le signal pour traverser le fleuve, lorsque l'armée de Montecuculli parut sur la rive opposée. Des deux côtés on vit bien qu'il falloit en venir aux mains; on s'observoit, on s'appelloit, les esprits s'échauffoient. Un jeune Turc, impatient de combattre, sort de son rang; il étoit monté sur un cheval superbement enharnaché; son armure brilloit de l'éclat le plus vif: il s'avance vers le camp des François, & fait voltiger son sabre pardessus sa tête, pour défier

le plus brave d'entr'eux. Le chevalier de Lorraine part, l'attaque, l'étend ſur la pouſſiere, amene ſon cheval, & revient au petit galop. Les Turcs jetterent des cris affreux en voyant tomber ce jeune audacieux; & par l'intérêt qu'ils prirent à ſon ſort, on jugea qu'il étoit d'un rang & d'une naiſſance illuſtre.

Cependant le combat s'engage; les Turcs attaquent un paſſage défendu par les Hongrois; ceux-ci accablés par la multitude, ſe retirent en déſordre; leur trouble augmente; les Turcs ſont au-delà du fleuve, & déja s'étendent dans la plaine. Quelques fuyards courent vers Montecuculli qui s'étoit retranché ſur une hauteur avec le corps d'armée; leur frayeur exagere le déſaſtre des Hongrois: *tout eſt perdu*, s'écrient-ils. *Comment, tout eſt perdu*, répond le général, *& je n'ai pas encore combattu, cela eſt impoſſible.* Du haut de la colline, il fond ſur les Hongrois, les rallie, les ramene à la charge, précipite les Turcs dans le fleuve, & ſe rend maître du poſte abandonné. Cependant il ne put retenir quelques lâches ſoldats qui allerent répandre en Autriche la terreur

dont ils étoient frappés, & qui publierent par-tout la défaite de l'armée Impériale. Le visir hasarda pendant plusieurs jours des attaques infructueuses; enfin il résolut de faire une attaque générale.

Déja son armée s'avance dans le plus bel ordre de bataille, côtoie la riviere, & suspend sa marche près du village de Chiesfallo : non loin de là étoit un gué où dix chevaux pouvoient passer de front; trois mille cavaliers traversent avec audace, portant chacun un janissaire en croupe. Déja ils ont gagné l'autre rive; ils trouvent la garde endormie, elle est massacrée; les janissaires se hâtent de former un retranchement: le marquis de Bude & le comte de Fucar accourent, mais ils sont suivis d'un corps de recrues qui fuient sans rendre de combat: Smith & Nassaw s'avancent pour réparer ce désordre; mais Nassaw périt dans la premiere charge, Smith est blessé, sa cavalerie est culbutée, & le régiment de Nassaw périt tout entier au pied des retranchemens. Celui de Smith reprend ses rangs, & retourne au combat; il est secondé par ceux de Lorraine, de Smidaw,

de Spar, de Cron, de Taxis; l'assaut devient furieux; les Turcs, après une défense opiniâtre, reculent jusqu'au bord du fleuve. Le visir voit leur retraite, fait jetter des ponts de corde sur la riviere, & s'élance l'épée à la main à la tête de l'élite de ses troupes; elles passent le Raab à travers une grêle de balles; celles qui sont déja passées reprennent courage; & les Impériaux sont repoussés au loin dans la plaine.

Coligny paroît alors suivi de ses François; il se jette sur les Turcs; les retranchemens sont attaqués & défendus avec un acharnement égal. Pendant quatre heures entieres la victoire balance & passe d'un parti à l'autre; quatre mille Spahis & un corps de cavalerie s'éloignent du champ de bataille, passent le Raab sans résistance, & prennent les François en queue & en flanc; ceux-ci enveloppés de toutes parts semblent redoubler de force & de courage. Les généraux de l'Empire, du haut de leur colline, contemplent ce spectacle, & veulent se retirer. Montecuculli, qui se repose sur la bravoure des François, ose encore espérer la victoire. En effet il

voit les Spahis renverſés fuir au loin dans la plaine, le viſir lui même forcé de regagner l'autre rive, frapper la terre de ſon turban, verſer des larmes de rage, invoquer Mahomet; les janiſſaires les uns égorgés dans leurs retranchemens, les autres fuyant à la nage; le fleuve couvert des cadavres des Turcs, leurs enſeignes flottantes entre les mains des François qui les ont arrachées: alors l'armée Impériale ſe met en marche & acheve la défaite des Turcs. On évalua leur perte à ſeize mille hommes, mais on ne ſut point au juſte le nombre des morts, parce que les eaux du Raab cacherent une partie de leur déſaſtre. Ils regretterent les plus braves de leurs généraux, entr'autres Iſmael, pacha de Boſnie, immolé dans le plus fort de la mêlée à la vengeance du grand viſir qui le haïſſoit. Toute l'armée rendit juſtice aux François: ceux-ci accuſerent Montecuculli d'avoir marché trop tard pour les ſoutenir; mais le champ de bataille étoit trop étroit pour une ſi grande armée.

Mémoires de la guerre de Hongrie & de Tranſilvanie.

Dans le même temps, le comte de Souches, qui avoit hérité des talens & du bonheur du comte de Se-

rin, & qui paroiſſoit grand, même aux yeux des ſoldats qui avoient marché ſous le héros Hongrois, couroit de triomphes en triomphes. La plupart des officiers Turcs aſſemblés dans Nitria, tenoient un conſeil de guerre; tandis qu'ils déliberent ſur le plan de la campagne, que les opinions ſe heurtent, que les eſprits diviſés s'échauffent, le comte paroît, emporte la place, & les met d'accord en les chargeant de fer. De-là il marche à Newhauſel, rencontre ſur ſa route quatorze mille Turcs, les met en déroute & les pourſuit juſques ſur les bords du Gran. Là ils trouverent un renfort conſidérable; l'accroiſſement de leurs forces, les reproches de leurs compagnons, tout les invite à venger ce premier échec; ils en eſſuient un ſecond, & diſparoiſſent, laiſſant leurs bagages & leur artillerie au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci courent à Lewentz & s'en emparent.

Hiſt. des Révolutions de Hongrie. Hiſt. de la rébellion de Hongrie. Vie d'Emeric, Comte de Tékély.

Le pacha de Bude raſſemble à la hâte une armée de Moldaves, de Valaques, de Turcs & de Tartares. Il vole à Lewentz; il croit y entrer par les breches même que le comte y a

faites, & qu'on n'a pu réparer encore. Ce général revient sur ses pas, & campe à la vue des assiégeans. Le pacha range son armée en bataille, place au centre les Tartares & les Turcs, forme les aîles de Valaques & de Moldaves, & leur promet à tous une conquête pour prix d'une victoire. Le combat s'engage; les Turcs & les Tartares sont renversés, leur déroute entraîne celle des Moldaves & des Valaques. Ceux-ci, sans prendre congé de leur général, vont cacher leur honte au fond de leur patrie, tandis que le comte s'empare de Bars, & va dans Comore procurer à ses troupes un repos bien mérité par tant d'exploits. Son désintéressement donnoit un nouveau prix à sa gloire: la cour de Vienne semblait avare pour lui seul des honneurs que sa reconnoissance prodiguoit à Montecuculli; ses succès excitoient l'envie des courtisans, & l'amour que les soldats avoient pour lui donnoit de l'ombrage à l'Empereur même. L'honneur de vaincre suffisoit à son ambition; les acclamations des soldats, l'estime des gens de bien, celle des Turcs mêmes, le vengeoient assez

des calomnies que des jaloux semoient à Vienne pour le rendre odieux à son maître. Il alloit se remettre en marche & cueillir de nouveaux lauriers; mais la nouvelle de la paix l'arrêta. Elle fut signée entre l'Empereur & la Porte aux conditions suivantes:

La Transilvanie conservera ses anciennes limites, ses privileges, ses loix. Abaffy continuera de la gouverner; il sera reconnu par l'Empereur, & indemnisera le sultan des frais de la guerre.

Les comtés de Zathmar & de Zambolic retourneront à l'Empereur après la mort de Ragotski, & le prince de Transilvanie & le sultan oublieront les prétentions qu'ils avoient sur ces domaines.

La forteresse de Zekelid, objet de la jalousie des deux partis, sera démolie, & ni les Turcs ni les Impériaux ne pourront la rétablir.

Les conquêtes de Varadin & de Newhausel resteront au sultan.

Les garnisons Allemandes reçues dans les plus fortes places de Hongrie, y demeureront pour les défendre. Cet article parut être le dernier

coup porté à la liberté Hongroiſe. Ces peuples, jaloux encore d'une indépendance qui n'étoit plus, s'écrierent d'abord qu'on leur donnoit des maîtres ſous le nom de défenſeurs; puis paroiſſant s'intéreſſer à la gloire de Léopold: « quoi, diſoient-ils, » c'eſt lorſque Souches & Montecu» culli tiennent dans leurs mains les » gages de leurs victoires; c'eſt lorſ» que le ſoldat triomphant demande » à triompher encore; c'eſt lorſque » le croiſſant eſt tombé devant l'ai» gle, que l'Empereur ſigne une paix » déſavantageuſe! c'eſt alors qu'il » cede Newhauſel, le boulevard de la » Hongrie! Qu'eût-il fait de plus s'il » eût été vaincu? Toute l'Europe » parle de nos ſuccès, toute l'Europe » croit l'empire Ottoman accablé, » tandis que vainqueur par ſes armes, » mais réellement défait par les trai» tés, l'Empereur achete la paix qu'il » pouvoit vendre à ſes ennemis. Ah! » s'il vouloit céder Newhauſel, fal» loit-il commencer la guerre? Pour» quoi ſacrifier tant de Hongrois & » d'Allemands? On n'a pas combattu » ſans nous, & c'eſt ſans nous que » l'on traite. On donne au Turc New-

» hauſel ſans conſulter ſes habitans. » Le but de l'Empereur n'étoit-il donc » que d'introduire ſes troupes dans » notre patrie, & de nous enlever le » premier de nos privileges, le plus » antique, le plus ſacré, celui de » nous défendre nous-mêmes » ? Ces diſcours ſéditieux échaufferent tellement la multitude, qu'elle arrêta le ſecrétaire du réſident de la cour de Vienne à Conſtantinople, porteur du traité. On lui ôta ſes chevaux, ſon argent; & ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint ſes dépêches. Les murmures augmenterent encore, lorſqu'ils virent s'élever ſur les bords du Vag une fortereſſe menaçante qui porta le nom de Leopoldſtad; d'un autre côté, les Turcs vinrent à main armée exiger un tribut ſur les frontieres de la Moravie. La cour de Vienne affecta une indifférence politique, & ne ſe vengea point de cet outrage. Cette ſécurité excita de nouvelles clameurs. Ann. 1664.

On demanda que l'Empereur laiſſât du moins des garniſons Hongroiſes dans Lewentz & dans Nitria. Cette propoſition fut rejettée. Alors l'audace du peuple ne connut plus de

bornes; on refusa de payer les impôts; on menaça de prendre les armes. Le palatin & les principaux seigneurs, indignés de ce que l'Empereur ne leur laissoit aucune part dans le gouvernement, ne mirent point de frein à la fureur des mécontens. L'Empereur multiplia les garnisons dans la basse Hongrie. A l'aspect de ces nouvelles forces, les nobles crurent ou feignirent de croire que le projet de la cour de Vienne étoit de les détruire, & de ne laisser sur cette terre, engraissée de leur sang, que les serfs destinés à la cultiver. Les accusations, peut-être les calomnies, s'accrurent de part & d'autre. A Vienne on accusa les nobles de n'avoir invité l'Empereur à se rendre à l'assemblée des états, que pour se saisir de sa personne. Il est probable que ces soupçons étoient injustes de part & d'autre; mais loin de les dissiper, on en fit naître de plus graves.

On découvrit bientôt une autre conspiration, ou réelle ou imaginaire, que les historiens attachés à la maison d'Autriche ont traitée comme l'attentat le plus affreux qu'une nation entiere ait pu commettre, & les histo-

riens Hongrois, comme un prétexte inventé par la cour de Vienne pour saper les fondemens, déja ébranlés, de la liberté publique. Je vais exposer en peu de mots les accusations réciproques; je tâcherai de démêler la vérité, à travers les nuages dont les deux partis semblent l'avoir obscurcie.

En 1666, une partie des Hongrois prit les armes, sous la conduite de Pierre comte de Serin & de Nadasti(33). Ils n'avoient d'autre dessein, à les entendre, que de s'opposer aux incursions des Turcs, qui, au mépris du traité, ravageoient les frontieres. Ce motif parut suspect à la maison d'Autriche: elle crut que ce peuple, plus indocile encore que malheureux, en vouloit moins à ses ennemis qu'à ses maîtres; elle l'accusa d'avoir mendié lâchement la protection de ces mêmes Turcs, dont il vouloit repousser les violences. Cette accusation n'étoit pas sans fondement. Une intelligence secrette régnoit entre les Hongrois & les ministres du sultan. Ceux-ci avoient d'abord exigé que la nation se rendît tributaire de la Porte. A cette proposition, on avoit vu la noblesse fré- Ann. 1666.

mir ; & dans la néceſſité de porter des chaînes, préférer celles qu'elle avoit reçues de la maiſon d'Autriche. Mais la cour de Vienne ayant appéſanti ſon joug dans ce moment de criſe & de fermentation, on négocia de nouveau à Conſtantinople. Et tel étoit le plan de ce traité.

L'Empereur Turc devoit envoyer cent mille hommes au ſecours des Hongrois. Ceux-ci devoient entrer dans les états héréditaires de la maiſon d'Autriche, & ravager les provinces frontieres d'Allemagne, afin d'ôter aux troupes qui viendroient au ſecours de l'Empereur toute eſpérance de ſubſiſter. On laiſſoit aux Turcs les places qu'ils avoient conquiſes ; on leur payoit un tribut annuel, pourvu que le reſte du royaume conſervât ſa liberté, & ſur-tout le privilege de n'être gardé que par ſes habitans. Juſques-là les conditions étoient du goût des deux partis.

Mais le ſultan exigeoit que pour gage de leur fidélité, les Hongrois le miſſent en poſſeſſion des places qui appartenoient à Ragotski. Ce prince avoit une faction puiſſante en Hongrie ; elle s'oppoſa à un traité

dont les ſuites, funeſtes pour leur chef, ne ſeroient pas moins dangereuſes pour le reſte du royaume. Ainſi la négociation échoua ; & le ſeul fruit de toutes ces démarches, fut de donner plus de vraiſemblance aux ſoupçons de la maiſon d'Autriche.

Dans ce recueil de manifeſtes, de réponſes, où les deux partis ſe reprochent & des torts réels & des torts imaginaires, attachons-nous plutôt aux faits qu'aux raiſons. Il eſt certain qu'une conſpiration avoit été ourdie dans les ténebres, & que le ſang qui coula ſous le fer des bourreaux n'étoit pas un ſang innocent. Mais les crimes des coupables ſe bornoient-ils à la révolte ? La nation entiere étoit-elle complice d'un régicide projetté ? C'eſt ce qu'il ſera difficile de décider. *Wagner, hiſt. Leopold. Mémoires du temps. Manifeſtes, &c.*

L'Empereur, défiant parce qu'il étoit redouté, ſe repoſoit peu ſur la fidélité apparente des Hongrois. Sa vigilance cherchoit la trame des complots qu'elle craignoit, & ne pouvoit la ſaiſir. Le haſard le ſervit mieux que ſes émiſſaires. Le comte de Tattenbach oublia que lorſqu'un maître met ſon valet dans ſa confidence, c'eſt

lui-même qui devient eſclave, & que le valet devient ſon maître. Son domeſtique le vola, parce qu'étant dépoſitaire de ſes ſecrets, il crut pouvoir le faire impunément. Le comte le fit empriſonner : celui-ci avoit entre ſes mains deux projets écrits de la main du comte ; projets concertés avec le comte de Serin, & tendans à la révolte. Il ne manqua pas une ſi belle occaſion de travailler à ſa liberté & à ſa vengeance. Il remit les deux copies à un prévôt, qui les envoya à l'Empereur. Ce prince ordonna au chancelier de Gratz de garder Tattenbach à vue, & d'épier ſes démarches. Le comte étoit tranquille, tant le vertige trouble quelquefois la tête du plus habile conjuré.

Cependant le comte de Serin raſſembla ſes troupes, & ſe mit à leur tête. Mais ſa marche n'étoit point encore décidée ; on ignoroit ou l'on feignit d'ignorer le but de ſon armement. Tattenbach s'efforça de tromper l'Empereur, tandis que ſon complice s'apprêtoit à le combattre. Il donna un rendez-vous à Praines, préſident du conſeil ſouverain de Styrie, lui promit d'y appeller le comte

de Serin, d'y ſonder ſes intentions, réſolu de ſeconder les deſſeins du comte s'ils étoient conformes aux intérêts de l'Empereur, & de les renverſer s'ils lui étoient contraires. On ne peut douter que tout ſujet qui prend les armes ſans l'ordre de ſon ſouverain, ne les prenne contre lui. Mais Praines diſſimula ſes ſoupçons, loua l'attachement de Tattenbach à la maiſon d'Autriche; & pour mieux attirer ſa proie dans le piege, il feignit de s'engager dans celui qu'elle lui tendoit.

Un écuyer du comte de Serin ſe trouva au rendez-vous. Tattenbach conféra ſecrétement avec lui: « Hâtons-nous d'éclater, lui dit-il; » dites au comte de Serin qu'il n'y a » pas un moment à perdre. On nous » ſoupçonne, & la vengeance de la » cour de Vienne ſuit de près ſes » ſoupçons. Déja les frontieres de » Styrie ſe garniſſent de troupes; » avant quinze jours les paſſages ſont » fermés, l'entrepriſe échoue. Partez, » preſſez votre maître, & qu'il s'a» vance, tandis que je vais m'occu» per à diſſiper les alarmes du con» ſeil de Styrie. Praines eſt plus timide

» que prudent ; il eſt crédule ; je ſau-
» rai lui fermer les yeux ſur le dan-
» ger, & ne lui faire voir dans la
» conduite du comte, qu'une entre-
» priſe utile à la maiſon d'Autriche,
» & fatale aux Turcs ». Il ſe trom-
poit ; Praines jouoit la crédulité, &
ſa confiance apparente étoit un raffi-
nement de politique. Tattenbach cou-
rut à Gratz, & annonça à Praines
qu'il avoit des avis importans ſur les
circonſtances préſentes. Le préſident
lui fit dire que le conſeil étoit aſſem-
blé, qu'on l'y attendoit comme le
génie tutélaire de la patrie. Tatten-
bach s'y rendit ; mais, en entrant,
un juge lui demande ſon épée, ſix
gardes le chargent de fers, & la four-
be qu'il méditoit retombe ſur ſa tête.
On court au château de Tattenbach,
& l'on voit cette maiſon de plaiſance
transformée en un arſenal. On y trou-
ve des amas menaçans d'armes de
toute eſpece, une ſomme conſidéra-
ble deſtinée à lever ſix mille hommes,
& des papiers où étoit tracé le plan
de la conſpiration. Les preuves étoient
ſi lumineuſes, que Tattenbach ne put
refuſer à ſes juges cet aveu forcé,
que produit l'évidence & non le re-

pentir, & qui ne répare pas le crime.

La détention du comte, loin de faire rentrer les rebelles dans le devoir, ne fit que précipiter leurs opérations. Le comte de Serin raſſembloit des forces, ſoulevoit les Croates & les Valaques, & s'ouvroit un chemin au trône, tandis que ſon imprudent complice ne ſongeoit plus qu'à l'échafaud. Ragotski, à la tête de huit mille huſſards, s'approcha de Tokai; il crut qu'en trompant le comte de Tattenbach, on l'autoriſoit à tromper le gouverneur de cette ville, & que pour arrêter un ſujet fidele à ſon maître, il pouvoit uſer du même artifice dont on s'étoit ſervi pour ſe ſaiſir d'un coupable. Il invita le gouverneur à un feſtin; le comte de Staremberg s'y rendit, mais à la fin du repas il fut arrêté; en même temps les huit mille huſſards attaquerent la ville: mais le lieutenant de Staremberg, par ſa vigoureuſe défenſe, fit voir qu'il étoit digne de remplacer ſon général, & de lui commander peut-être. Ragotski ſe retira avec la honte d'une perfidie inutile.

Munkatz excitoit ſa cupidité. Il ſe conſoloit déja en eſpérance de

l'échec qu'il avoit reçu devant Tokaï, & se promettoit d'entrer sans résistance dans une ville où sa mere habitoit, & où étoient conservés les trésors que son pere avoit laissés. Une sordide avarice ne guidoit point ses pas vers cette place. Ragotski avoit l'ame trop élevée pour aimer l'or pour l'or même; mais sans l'argent, le génie & le courage sont dans la guerre des avantages inutiles. On est peu éclairé sur les motifs qui dicterent à la princesse la conduite qu'elle tint dans cette occasion. Ses sentimens étoient trop connus, pour qu'on pût lui prêter un attachement héroïque aux intérêts de son souverain. Peut-être par une fidélité politique, vouloit-elle assurer à son fils un port dans la tempête, & se donner, en faveur d'un si cher coupable, des droits sur la clémence de l'Empereur. Elle se retira dans la citadelle; & lorsque son fils se présenta pour y entrer, il ne reçut d'elle que des reproches séveres sur sa conduite, des présages sinistres sur les suites d'une pareille entreprise. Ragotski étoit assez indocile pour rejetter les conseils de sa mere, mais il n'étoit pas assez barbare pour la

forcer dans ſon aſyle; il fit une ſeconde retraite, moins honteuſe que la premiere. L'Empereur qui connoiſſoit les talens militaires de Ragotski & du comte de Serin, ne voulut pas compromettre la fortune de ſes armes ſans avoir tenté encore une fois la voie de la négociation. On indiqua une aſſemblée à Neuſolie; mais les Hongrois, que la révolte du prince & du comte rendoit plus audacieux, demanderent qu'on rendît les temples aux Proteſtans; qu'on laiſsât ſur pied les troupes qu'ils avoient levées; qu'on leur permît de porter les armes contre les Turcs; qu'on payât la ſolde des huſſards, & qu'on rappellât les garniſons Allemandes. Accepter ces propoſitions, c'étoit inviter les Hongrois à tourner contre l'Empereur les armes qu'on leur auroit laiſſé prendre contre les Turcs. Tous ces articles furent rejettés, & on ne ſongea plus qu'à la guerre.

On venoit d'intercepter une lettre du marquis Frangipani, adreſſée au capitaine Teſollniſch, dans laquelle il déclamoit & contre l'Empereur & contre l'Empire, & ſe déclaroit complice des rebelles. Le monarque, pour

aiguillonner la lente amitié des électeurs, à qui depuis long-temps il demandoit des secours, envoya une copie de cet écrit à la diete de Ratisbonne, avec l'ordre suivant.

» Nous vous avons déja fait part de » la révolte des Hongrois, & de celle » du comte de Serin, afin que vous » en informiez le corps Germanique; » ce que nous vous ordonnons de » nouveau. Une lettre du marquis » Frangipani a jetté un nouveau jour » sur cette conspiration. Elle est écrite » au capitaine Tesollnisch, qui est » venu implorer notre clémence. » Nous vous l'envoyons; montrez-la » aux députés de tous les Cercles, » afin qu'ils sachent de quel péril » l'Empire est menacé, & combien » il est important d'étouffer ces trou- » bles dans leur naissance. Il est donc » nécessaire qu'ils se disposent à nous » secourir & contre les rebelles, & » contre les Turcs, leurs ennemis & » les nôtres: c'est ce que nous vous » ordonnons de leur représenter, de » la maniere la plus forte. Donné à » Vienne le 16 Mars 1670 ».

Et l'ordre & la lettre firent la plus vive impression sur les membres de la

la diete. On promit vingt-ſix mille hommes; mais la répartition de ces forces auxiliaires fit naître de grandes difficultés, & la mauvaiſe fortune du comte de Serin ſervit mieux l'Empereur, que le zele diſcordant des électeurs. Les Valaques avoient abandonné un chef indigent, qui n'avoit pas de quoi payer leur ſang. Il avoit échoué devant Kopranitz comme Ragotski devant Tokai; enfin il s'étoit retiré dans Schacketorn, ſans troupes pour tenir la campagne, ſans munitions pour ſoutenir un ſiege, auſſi malheureux lui-même que deux mille Morlaques qu'une pitié généreuſe attachoit à ſon ſort. Il falloit implorer la clémence de l'Empereur, & non pas ſon équité. Au lieu d'avouer ſa faute, il voulut la juſtifier, tant il conſervoit d'audace au ſein de l'adverſité.

Il n'avoit entretenu une correſpondance ſecrette avec les Turcs, que pour rendre compte à l'Empereur de ce qui ſe paſſoit dans le divan: il n'avoit pris les armes que pour défendre contre eux les frontieres de la Hongrie, & ſa perfidie apparente étoit le comble de la fidé-

lité. C'étoit ainſi qu'il prétendoit colorer ſa révolte ; mais perſonne ne fut ſéduit à Vienne, & Spankau eut ordre d'inveſtir le comte dans Schacketorn. Le comte de Serin, effrayé à l'approche de ce général, dépêcha à Vienne un Auguſtin nommé Forſtat, homme éloquent, & plus fait pour la cour que pour le cloître. Le prince Lobskowits, à qui ce député s'adreſſa, promit au comte une amniſtie générale, la conſervation de ſes honneurs & de ſes biens : mais il falloit qu'il envoyât ſon fils en ôtage ; qu'il donnât un blanc ſigné que l'Empereur rempliroit à ſa volonté, & qu'il déclarât tous ſes complices.

A peine les deux premieres conditions étoient-elles remplies, que malgré cet accommodement commencé, les Impériaux parurent & entrerent le fer à la main dans la ville. Serin & Frangipani leur échapperent ; ils chercherent un aſyle chez le comte de Kéri, dont ils connoiſſoient, ou plutôt dont ils croyoient connoître les ſentimens. A peine étoient-ils entrés, que le perfide fit lever les ponts, s'aſſura de leurs perſonnes, & les

livra aux ſoldats de l'Empereur, qui les conduiſirent à Vienne. On les traita d'abord avec beaucoup d'humanité; on leur laiſſa leurs cimeterres, on les logea magnifiquement; & tandis qu'on les entouroit de gardes & d'eſpions, on les aſſura qu'ils étoient libres. Ils étoient trop clairvoyans pour ſe livrer à de pareilles eſpérances, & ils ſentirent bien qu'on ne faiſoit que parer les victimes pour le ſacrifice.

Cependant les Croates, malgré la chûte de leurs chefs, s'efforçoient encore de ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Le comte d'Herbeſtein entra dans cette province, & ſoumit en peu de temps des rebelles qui, ſans général, ſans loix, ſans diſcipline, n'obéiſſoient qu'à leur vertige. Mais lorſqu'il parut devant Coade, en vain ſomma-t-il le gouverneur de ſe rendre; en vain les offres d'une amniſtie avantageuſe, & les menaces d'une deſtruction entiere lui furent-elles prodiguées. Ce brave officier fit arborer au haut du clocher deux drapeaux rouges, ſur leſquels on voyoit peintes les armes de Serin & de Fran-

gipani. « Je m'enſevelirai, dit-il, ſous » les ruines du château, & ces dra- » peaux me ſerviront de linceul ». La réponſe étoit fiere & celui qui la fit ne prévoyoit pas que ſon oracle s'accompliroit d'une maniere ſi funeſte. Le jour même les portes furent abattues ; les Impériaux entrerent, le gouverneur & ſept officiers tomberent entre leurs mains ; on les enveloppa dans ces mêmes drapeaux, & dans cet état on les conduiſit au ſupplice. Tous les gouverneurs craignirent le même ſort ; & ceux qui avoient fait les plus héroïques projets de défenſe, envoyerent leurs clefs au comte d'Herbeſtein.

On étoit moins tranquille dans la haute Hongrie ; les rebelles attendoient des ſecours, qui leur étoient ſecrétement promis par les Turcs. Le comte de Serin, intrépide à l'aſpect des bouches à feu, tremblant à la vue de l'échafaud, révéla à l'Empereur les projets de la Porte, eſpérant que ſa grace ſeroit le prix de ce ſervice. Léopold en exigea un autre, c'étoit qu'il engageât le prince de Ragotski à mettre bas les armes. S'il

y réuſſiſſoit, le monarque ne mettoit point de bornes à ſa reconnoiſſance. Le comte réuſſit : Ragotski ſe ſoumit, & de rebelle forcené, devint partiſan enthouſiaſte de la maiſon d'Autriche ; il déclara qu'il feroit couper *le nez & les oreilles* à tous ceux qui oſeroient ſe ſoulever contre l'Empereur. Léopold n'étoit point ſanguinaire ; il auroit tenu ſans doute les promeſſes qu'il avoit faites au comte de Serin & à Frangipani, s'il n'avoit ſuivi que les mouvemens de ſon cœur. Mais ſes miniſtres jettoient déja un regard avide ſur la dépouille des coupables ; chaque jour ils aggravoient les accuſations déja trop accumulées contre eux : ils repréſentoient au monarque que la chûte de ces deux têtes importoit au ſalut de l'Empire ; qu'une clémence imprudente enhardiroit les Hongrois ; que le ſupplice de ces chefs intimideroit tous ceux qui aſpiroient à le devenir ; & qu'en envoyant deux hommes au ſupplice, il épargneroit à ſon ame généreuſe & ſenſible, la peine de faire maſſacrer dans la ſuite des milliers de rebelles.

Le peu d'union qui régnoit entre

les accusés, accéléroit encore leur ruine. Chacun d'eux chargeoit les autres pour se sauver, & leur imputoit ses propres fautes. Enfin Ragotski lui-même, Ragotski qui n'avoit plus rien à redouter de la vengeance de Serin, ne rougit pas d'assurer, par de nouvelles accusations, la perte de son beau-pere.

Pendant que l'Empereur irrésolu, partagé entre la pitié qu'excitoit dans son ame l'infortune de ces conjurés, & les alarmes continuelles dont ses ministres rempliſſoient son esprit, délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, on rétablissoit les garnisons dans les plus fortes places de Hongrie: elles éprouverent peu de résistance. On saisit dans Muran Nagiférents, secrétaire de la ligue. Le dépôt des actes, des lettres, des projets étoit entre ses mains. On envoya tous ces papiers à Vienne; & ce fut dans ce recueil qu'on trouva, parmi les noms des conjurés, celui de Nadasti, qu'on n'avoit point encore soupçonné. Au premier bruit de la prise de Muran, il résolut de chercher un asyle à Venise. Il auroit pu, à la faveur d'un

déguiſement, traverſer la Hongrie, & parvenir juſqu'aux frontieres de l'état Vénitien. Mais cette fuite ne lui paroiſſoit point aſſez ſûre; il voulut ſe frayer un chemin à main armée, & manda une eſcorte de cinq cens hommes pour le défendre ſur la route. Cet excès de précaution fut la cauſe de ſa perte; l'eſcorte arriva trop tard, il fut pris.

Incertain & mal-adroit dans ſes réponſes, tantôt il avouoit ſon crime, & ſupplioit l'Empereur de ne point étendre ſa vengeance ſur ſes enfans; tantôt il nioit ſes lettres, ſoutenoit ſon innocence, & en même temps, du fond de ſa priſon, il écrivoit au grand viſir, qui étoit à Andrinople.

Enfin on nomma des commiſſaires pour prononcer ſur le ſort des coupables. Ces juges étoient tirés du conſeil de guerre, du conſeil aulique, & de la cour ſouveraine de la baſſe Autriche. Le procès ne fut pas long, il étoit déja inſtruit.

On prétendoit que Nadaſti avoit voulu mettre le feu au palais de l'Empereur; qu'enſuite il l'avoit invité à venir dans ſon château pour attenter

à ſes jours ; qu'enfin il avoit pouſſé la noirceur juſqu'à faire jetter du poiſon dans les puits, dont l'eau ſervoit à la nourriture de ce prince. On ajoutoit qu'il avoit fait périr par la même perfidie, l'interprete Panajotti, qui avoit découvert ſon intelligence avec la Porte. Enfin, ſi l'on en croit les accuſateurs de Nadaſti, ſon épouſe, qui avoit voulu le détourner de tant de complots funeſtes, reçut la mort pour prix d'un ſi ſage conſeil. On accuſoit auſſi le comte de Serin d'avoir conſpiré contre la vie de l'Empereur. On jettoit ſur le marquis Frangipani des ſoupçons auſſi graves : c'étoit dans une partie de chaſſe qu'il s'étoit promis d'enlever le monarque. La mort de ce prince devoit être le ſignal de la révolte ; les Proteſtans devoient en donner l'exemple ; les garniſons Impériales devoient être maſſacrées, & la Hongrie ſe préparoit à recouvrer ſon antique indépendance. Tels étoient les crimes dont on chargeoit les conjurés ; on accuſoit toute la nation d'y avoir trempé. Les Hongrois objecterent, qu'il étoit impoſſible qu'un peuple entier machinât un

pareil deſſein ; qu'un ſecret de cette nature ne pouvoit être confié à tant d'hommes différens. On auroit pu leur répondre, qu'en France, le ſecret de la conjuration d'Amboiſe, confié à une multitude de complices répandus dans différentes provinces, n'avoit été trahi par aucun d'eux ; que le maſſacre des Vêpres Siciliennes, celui de la ſaint Barthelemi, étoient autant d'exemples de conſpirations générales qui n'avoient été découvertes, qu'à l'inſtant même où elles avoient éclaté.

On lut aux coupables l'arrêt de leur mort ; ils le reçurent avec aſſez de conſtance. On ne refuſa point au comte de Serin & à Frangipani la conſolation de s'embraſſer avant de recevoir le coup fatal. Leurs derniers adieux offrirent une ſcene attendriſſante : « Que ne puis-je, diſoit Frangipani, que ne puis-je par ma mort » vous racheter la vie ! Mais puiſqu'il » faut que vous périſſiez avec moi, » ſouvenez-vous que vous êtes noble » & Hongrois ; ſoyez ſur l'échafaud » ce que vous fûtes dans les combats. S'il y a de l'héroïſme à bra-

» ver la mort lorſqu'elle eſt belle ;
» que ſera ce lorſqu'elle eſt cruelle &
» ignominieuſe ? Adieu, mon ami ; les
» hommes peuvent nous ôter cette
» vie périſſable, mais notre repentir
» nous donne des droits ſur une vie
» immortelle, que tous les maîtres du
» monde ne peuvent nous ravir ».
Frangipani écrivit à ſon épouſe la lettre la plus tendre. Le comte de Serin en écrivit une à l'Empereur, où le remords traçoit l'aveu de ſon crime. Nadaſti fit voir moins de ſou-
30 Avril. miſſion ; il alla au ſupplice au milieu de l'appareil le plus terrible. Les portes de Vienne étoient fermées ; les troupes étoient ſous les armes ; les habitans avoient ordre de tenir de l'eau prête en cas d'incendie. Le comte de Serin & Frangipani ſubirent le même ſort à Neudſtad. Tattenbach fut exé-
1er Décemb. cuté à Gratz quelques mois après.

Les Hongrois nierent, même après la mort des coupables, la plupart des faits énoncés dans leur procès. Les Proteſtans, diſoient-ils, n'auroient pas choiſi pour chefs de leur révolte des Catholiques zélés, qui avoient été leurs perſécuteurs. Au-

rions-nous traité avec la Porte, nous qui, dans ce temps même, opprimés par les Turcs, n'avons réuni nos forces, que pour les éloigner de nos frontieres désolées par leurs brigandages? Si Nadasti avoit tant de fois attenté à la vie de Léopold, comment ses premiers complots n'ont-ils pas été découverts, & pourquoi l'Empereur n'avoit-il pas d'abord étouffé dans son sang ses desseins pernicieux? A-t-on pu infecter les eaux de plusieurs puits dans le palais Impérial, sans être découvert? Et quel eût été le fruit de cet exécrable artifice? Ne l'auroit-on pas reconnu, avant que l'Empereur pût porter à sa bouche les mets qui devoient lui donner la mort. A ces objections, la cour de Vienne opposoit les pieces du procès, l'aveu des accusés, les lettres interceptées; que le dernier des crimes de Nadasti avoit découvert tous les autres, ignorés jusqu'alors; qu'il n'étoit pas étonnant que des hérétiques eussent mis à leur tête des hommes, dont la religion politique changeoit avec la fortune; Catholiques, lorsque la cour les favorisoit, Protestans, dès qu'ils étoient disgraciés.

Léopold reprochoit encore aux Hongrois la diete qu'ils avoient assemblée sans ses ordres à Cassovie; il prétendoit, que c'étoit là que la nation réunie avoit applaudi aux complots des conjurés, & leur avoit promis d'en assurer le succès les armes à la main. Les états se justifioient en disant qu'ils n'avoient convoqué la diete, que pour élire un palatin: privilege antique, dont la jouissance avoit été troublée par les Empereurs, mais qu'ils leur avoient rendue au commencement de ce siecle. Enfin les états accusoient l'Empereur d'avoir violé le décret de Ladislas, qui ôte au roi le pouvoir de condamner un gentilhomme sans la participation des états, & même celui de le faire arrêter avant de l'avoir entendu en leur présence. Cette loi qui mettoit entre le noble & le roturier une distance que l'équité désavoue, qui laissoit au coupable le temps de chercher un asyle & de se dérober au glaive de la justice, cette loi abusive étoit un de ces privileges absurdes, monumens de l'ancienne barbarie, que les peuples défendent avec opiniâtreté, lors même qu'ils en ressentent les funestes effets.

Tel fut le plan, telles furent les ſuites de cette révolution, qui mérite d'être placée parmi les plus grandes conjurations. Il ſe peut que les gentilshommes qui périrent ſur l'échafaud aient voulu attenter aux jours de l'Empereur; mais il eſt difficile de concevoir qu'une nation entiere ait, pour ainſi dire, conſacré cette perfidie par un conſentement unanime : il eſt probable que les chefs ne lui promettoient que le rétabliſſement de ſes privileges, & qu'elle ne négocioit avec les Turcs, que pour intimider la cour de Vienne, & la forcer à lui rendre ſes droits anéantis par degrés. Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur trouva dans cette révolte une occaſion favorable pour établir ſon deſpotiſme, & porter les derniers coups à la liberté expirante; il crut que ſes Hongrois ayant violé le traité qui les ſoumettoit à ſon empire, il pouvoit s'affranchir de ces loix fondamentales qui mettoient des bornes à ſa puiſſance. Il fit publier en Hongrie une déclaration, où il affectoit de parler de ſa puiſſance *abſolue. Vi abſolutæ poteſtatis & dominii noſtri ex plenitudine*

abſolutæ regiæ poteſtatis. Cet édit conſterna plus les Hongrois que n'eût fait le ſpectacle de leurs campagnes ravagées & de leurs villes livrées aux flammes. En vain les partiſans de la maiſon d'Autriche leur repréſentoient que tant qu'ils avoient été libres, leur état n'étoit qu'une anarchie plus funeſte que la ſervitude même; que le décret de Ladiſlas, trop favorable au crime, ouvroit un vaſte champ aux factions; que cette liberté ſi vantée étoit la ſource de tous leurs malheurs; qu'elle avoit offert un prétexte ſpécieux à une foule de tyrans ſubalternes qui les avoient ſucceſſivement opprimés; que la difficulté d'aſſembler les dietes, la lenteur des délibérations, le partage des avis, avoient ſouvent donné aux Turcs le temps de pénétrer juſqu'au centre de la Hongrie, avant qu'on pût leur oppoſer une armée; qu'enfin placés au milieu de deux puiſſances rivales, ils étoient forcés de choiſir entre la domination équitable & douce de la maiſon d'Autriche, & le deſpotiſme rigoureux de la Porte Ottomane.

Ann. 1673. L'élection d'un palatin avoit été le

prétexte d'une révolte. D'ailleurs ce titre irrévocable donnoit de l'ombrage aux ſouverains; c'étoit un ſecond roi que la nation oppoſoit au premier, lorſqu'elle étoit mécontente de celui-ci. L'Empereur réſolut d'abolir un rang dont l'autorité menaçoit la ſienne, & de gouverner la Hongrie par un vice-roi, qu'il pût révoquer dès qu'il lui ſeroit ſuſpect. Cependant pour ne point effaroucher les nobles Hongrois, il jetta les yeux ſur un de leurs compatriotes. C'étoit Jean-Gaſpard Ampringhen, prince de l'Empire, & grand-maître de l'ordre Teutonique. Comme ce nouveau gouvernement changeoit la conſtitution de l'état, il eſt important de faire connoître l'acte par lequel Léopold opéra cette révolution.

« Léopold, par la grace de Dieu, » roi des Romains, &c.... Voulant » réformer les abus qui ſe ſont gliſſés » en Hongrie à la faveur des der- » nieres guerres, & y établir une nou- » velle forme de gouvernement, qui » rende à cet état ſon antique ſplen- » deur, nous y avons créé & érigé, » créons & érigeons par ces préſen-

» tes, ſignées de notre main, une
» cour ſouveraine, pour y juger en
» dernier reſſort toutes les affaires,
» tant publiques que particulieres, ſui-
» vant l'uſage adopté dans les autres
» royaumes de la chrétienté, & l'ordre
» établi dans celui de Hongrie. Ce con-
» ſeil ſouverain ſera compoſé d'un cer-
» tain nombre de conſeillers, de ſe-
» crétaires, & d'officiers pour la chan-
» cellerie, tous régis par un préſi-
» dent, dont les lumieres, l'expé-
» rience, l'intégrité, puiſſent diriger
» les opérations de cet auguſte corps,
» que nous établiſſons à perpétuité
» dans notre ville de Preſbourg. Nous
» avons choiſi, pour remplir la place
» de préſident, notre cher couſin
» le prince Jean-Gaſpard Ampringhen,
» dont la fidélité & l'habileté dans
» les affaires nous ſont connues. Nous
» voulons que tous nos ſujets dudit
» royaume de Hongrie lui prêtent
» une entiere obéiſſance, comme à
» notre propre perſonne; voulons
» que nos ſujets de Hongrie, de quel-
» ques conditions qu'ils ſoient, obéiſ-
» ſent aux officiers de notre cour ſou-
» veraine de Preſbourg, exécutent

» leurs jugemens, promettant notre » protection à tous ceux qui garde- » ront pour ladite cour le reſpect qui » lui eſt dû, & menaçant de notre in- » dignation ceux qui oſeront y man- » quer. A Vienne, le 28 Février » 1673 ».

Cette promeſſe & cette menace ne produiſirent point l'effet qu'on en avoit attendu. Les Hongrois, en perdant la forme biſarre & funeſte de leur gouvernement, ne ſe croyoient point aſſez dédommagés par la protection de l'Empereur; ils ne voyoient dans le rétabliſſement de leur *antique ſplendeur* qu'on leur promettoit, que l'aviliſſement & l'eſclavage. En vain une longue expérience leur avoit fait connoître tous les périls de l'indépendance, ils voulurent la recouvrer encore. Ils ſe ſouleverent; mais c'étoient plutôt des émeutes qu'une révolte générale, parce qu'ils manquoient de chefs. Enfin il s'en préſenta un.

Il n'y avoit plus en Hongrie que le comte de Tékéli qui pût remplacer le comte de Serin, & raſſembler les mécontens ſous ſes drapeaux. Ses

exploits l'avoient rendu cher aux Hongrois, redoutable aux Turcs, ſuſpect à la cour de Vienne. Il échauffoit les eſprits par ſes déclamations contre le deſpotiſme. Héritier de l'indépendance & de la vertu de ſes ancêtres, la liberté lui ſembloit préférable à toutes les faveurs dont un maître pouvoit le combler. Léopold réſolut d'enlever aux mécontens un chef ſi dangereux. Tékéli ſe retira dans ſon château de Kus. C'étoit une fortereſſe moins défendue par l'art que par la nature; ſituée entre des montagnes, on ne pouvoit en approcher que par des gorges aiſées à garder. Le général Heiſter força ces paſſages, & inveſtit le château. La défenſe fut opiniâtre; mais pendant le ſiege, le comte qui devoit mourir ſur la breche, expira ſur un lit de douleur. Emeric ſon fils n'avoit que quinze ans; il ſe déguiſa en femme: la fraîcheur de ſon teint, la douceur de ſa voix, tout favoriſoit ce déguiſement. Tandis que la garniſon capituloit, il s'enfuit ſous cet habit emprunté, & ſe retira en Tranſilvanie. Il y fut ſuivi par les comtes Pétrozzi,

Baragozzi, & quelques autres rebelles. Elevé au milieu des déſaſtres de ſa patrie, les dangers avoient entouré ſon berceau. Accoutumé à contempler la mort dès l'inſtant où il reçut la vie, la bravoure étoit moins chez lui une vertu qu'une habitude. Son pere lui avoit appris de bonne heure à connoître le caractere & les intérêts de ſes compatriotes, à ſe défier des promeſſes inſidieuſes de la cour de Vienne, & ſur-tout à préférer une liberté ſans ceſſe menacée des plus grands périls, à une ſervitude douce & tranquille. Il avoit l'eſprit vif, le cœur noble, le corps ſain & robuſte; il alla lui-même à Conſtantinople demander des ſecours en faveur des rebelles. On loua ſon courage, on plaignit ſes malheurs, on aima ſa franchiſe; mais les Turcs, occupés à réparer leurs pertes, ne voulurent pas s'expoſer à de nouveaux échecs. Il revint en Tranſilvanie, réſolu de ne plus chercher de reſſources que dans ſon propre courage, & dans les conſeils de ſes amis.

La cour de Vienne mépriſa ce jeune homme, dont elle ignoroit & les deſ-

ſeins & les talens. Après avoir aboli la charge de palatin du royaume, elle croyoit n'avoir plus rien à redouter. C'étoit un coup d'état important ſans doute; l'autorité de cet officier étoit immenſe, elle embraſſoit à la fois les affaires civiles & militaires; élu par la nation, il ne perdoit ſon rang qu'en perdant la vie: pour le dépoſer, il falloit, en préſence des états, le convaincre d'avoir violé les loix fondamentales du royaume. Les palatins avoient été long-temps en Hongrie ce que furent en France les maires du palais, ſouvent plus puiſſans que les rois mêmes. Le vice-roi que Léopold avoit ſubſtitué au palatin, commençoit à vaincre les contradictions qu'il avoit d'abord eſſuyées. Les yeux des Hongrois s'accoutumoient à le voir; leurs oreilles, révoltées d'abord par ce titre de vice-roi, s'accoutumoient inſenſiblement à l'entendre prononcer. Il affectoit un air affable, des mœurs douces, un eſprit conciliant; il careſſoit ceux qui étoient demeurés fideles à l'Empereur, fixoit dans ſon parti les cœurs chancelans, & traitoit avec clémence

les rebelles qui tomberent entre ſes mains.

Le conſeil ſouverain ſuivoit les traces de ſon chef; il écoutoit les plaintes du peuple & celles des particuliers, réprimoit les factions, terminoit les différends des familles, veilloit au maintien du bon ordre, & rendoit aux loix leur antique vigueur. Tous les ſages de la nation, en contemplant l'état de leur patrie, avouoient que l'autorité dont on avoit revêtu ces magiſtrats, étoit néceſſaire; & que par les excès où ils ſe livroient, les Hongrois n'avoient que trop mérité de perdre leur indépendance. Le royaume étoit alors le théâtre des maux les plus affreux; on n'y connoiſſoit plus d'autre droit que la force. A la faveur des derniers troubles, une foule de ſoldats étoient devenus brigands; ils avoient commencé par défendre leur patrie, ils finirent par la ravager. La plupart des payſans s'étoient affranchis de leur ſervitude, mais ils avoient paſſé de l'indépendance à la révolte. Les magiſtrats étoient devenus le rebut du peuple; quelques-uns même,

emportés par le torrent, violoient ſans pudeur des loix qu'ils ne pouvoient ſoutenir ſans péril; les grands chemins étoient infeſtés de voleurs; les villes même n'étoient pas un aſyle reſpecté des brigands; l'agriculture languiſſoit, le commerce étoit interrompu; le puiſſant enchaînoit le foible en criant *liberté*, & tout couvert des dépouilles de ſes compatriotes, aſſuroit qu'il n'avoit pris les armes que pour défendre leurs biens. Le conſeil voulut réprimer ces abus; mais le nombre des coupables étoit ſi grand, qu'on ne pouvoit les punir ſans ſoulever la nation entiere. Quelques actes de rigueur que les circonſtances rendoient néceſſaires, rallumerent le feu de la diſcorde qui commençoient à s'éteindre. Des hommes qui fouloient aux pieds toutes les loix de la nature, accuſoient l'Empereur de violer les loix fondamentales de l'état; les gens de bien eux-mêmes ſéduits par ces clameurs, s'enrôlerent ſous l'étendard de la rébellion. La Porte, qui ne cherchoit qu'à ſuſciter à la cour de Vienne de nouveaux embarras, fomentoit la diviſion, ca-

reſſoit les mécontens, leur promettoit ſon appui. Le prince de Tranſilvanie réclama les comtés de Zathmar & de Zambolic, qu'il prétendoit lui avoir été cédés par le prince Ragotski. Les Impériaux raſerent les fortifications de pluſieurs villes; bientôt la diſcipline fut oubliée parmi eux. Ils ſe plaignoient de n'être point payés; le déſordre augmenta par la rigueur même que les officiers employerent pour le réprimer; les troupes ſe débanderent, & les excès qu'elles commirent accrurent encore la haine que les Hongrois avoient jurée à l'Empereur. On parvint enfin à rallier les mutins; on les fit marcher contre les rebelles; on ſe livra des combats peu déciſifs, & à la fin de la campagne, chaque parti reconnut qu'il avoit fait de grandes pertes, ſans remporter aucun avantage.

Un faux zele échauffa la fureur des diſcordes civiles. Les prêtres Catholiques entrerent à main armée dans les prêches des Proteſtans, & s'emparerent d'une partie de leurs biens. La religion affectoit un appareil terrible; ſes miniſtres ne marchoient

qu'entourés de gardes, & ne faiſoient leurs proceſſions qu'au milieu de pluſieurs files de ſoldats bien armés. Les hérétiques ſe raſſemblerent & vinrent fondre ſur eux. Pendant ces cérémonies, un grand nombre de prêtres & de ſoldats furent maſſacrés. Un corps de troupes marcha contre ces aſſaſſins; ils s'enfuirent dans les bois, tandis que les ſoldats pilloient leurs maiſons, les livroient aux flammes, égorgeoient les enfans & les vieillards qui n'avoient pu les ſuivre dans leur aſyle. On pourſuivit les coupables; ceux qui tomberent entre les mains des bourreaux, furent les uns écartelés, d'autres pendus, pluſieurs même empalés; ſupplice affreux, que la vengeance des Chrétiens avoit emprunté des Mahométans.

Léopold avoit ordonné à ſes officiers de contenir les Proteſtans, & non pas de les maſſacrer. Il ne vouloit point que le ſang hérétique cimentât ſa puiſſance abſolue; ſa politique ſe bornoit à lier les mains de ces ſectaires, à proſcrire leurs aſſemblées, parce que c'étoit dans ces congrès qu'on tramoit des complots de révolte.

révolte. Les prédicateurs y parloient en chefs de conjurés, & inſpiroient moins à leurs auditeurs l'amour de Dieu que la haine du joug Autrichien. Les miniſtres qui ne pénétroient pas ſes intentions, ou qui feignoient de les ignorer, perſuaderent à leurs proſélytes que tant d'arrêts ſanglans étoient dictés par l'Empereur lui-même ; qu'il avoit dirigé tous les coups des aſſaſſins ; que ſon déſaveu n'étoit qu'une feinte, & qu'il recueilloit les fruits du crime, tandis qu'il en laiſſoit la honte aux inſtrumens de ſa vengeance. Les Proteſtans, animés par ces diſcours, reprirent les armes, & rendirent aux Prêtres meurtres pour meurtres ; chaque jour étoit marqué par de nouveaux aſſaſſinats.

Auſſi-tôt on vit s'élever un tribunal d'inquiſition, où préſidoient les évêques de Javarin & de Colocza. Deux cens cinquante miniſtres furent traduits devant l'archevêque de Strigonie ; on leur annonça que l'Empereur leur ordonnoit de ſortir de ſes états, ou de changer de religion. Les évêques ſuivirent moins d'abord les ordres de Léopold, que les mouvemens impétueux d'un zele déréglé ; ſur leur

Ann. 1674.

Grand Théâtre hiſtorique, part. V, période II, chap. I, p. 246.

Vie de Ruyter.

Mémoires du temps.

refus, ils condamnerent ces malheureux, les uns à être lapidés, les autres à expirer au milieu des flammes. Mais ils se rappellerent l'indignation que ce monarque avoit fait éclater au récit des derniers massacres. La crainte de l'irriter par une conduite trop cruelle, les rendit plus humains; ils condamnerent ces misérables aux travaux publics les plus pénibles. Ils espéroient que ces hérétiques, épuisés de fatigues, las de donner au peuple le spectacle d'un châtiment renouvellé chaque jour, abjureroient enfin leurs opinions, & sacrifieroient l'esprit de système à l'avantage de recouvrer leur existence civile. Ils se tromperent. Ces martyrs de l'erreur trouvoient leur bonheur dans leurs peines, & leur gloire dans leur ignominie. Leurs prisons devenoient des temples qui retentissoient pendant la nuit de leurs chants pieux; la persécution augmentoit leur ferveur; ils s'animoient les uns les autres à souffrir pour leur culte, & croyoient voir le ciel ouvert pour eux. Les prélats craignirent enfin que leur constance ne leur fît de nouveaux prosélytes; ils les vendirent cinquante écus par tête, pour servir

sur les galeres de Naples. L'Empereur ignoroit sans doute cette injustice, le célebre Ruyter la répara.

Cet amiral, qui auroit assuré à la république de Hollande l'empire de l'océan & de la méditerranée, si la France n'avoit pas eu un du Quesne à lui opposer, ne put voir sans compassion des hommes, dont tout le crime étoit de penser comme lui, confondus avec les plus vils criminels. Il alla trouver Los Velez, vice-roi de Naples, & le conjura de leur rendre la liberté. Le vice-roi ne pouvoit rien refuser à un amiral victorieux, dont la flotte couvroit le golfe de Naples. Les chaînes des ministres furent brisées; Ruyter les reçut sur ses vaisseaux, les combla de bienfaits, & s'efforça de leur faire oublier leur longue & odieuse captivité. Cette action n'honore pas moins Ruyter, que ses victoires navales tant célébrées dans l'Europe.

Cependant l'état de la Hongrie devenoit plus déplorable; on y voyoit quatre partis opposés les uns aux autres, se liguer & se détruire tour à tour. Les Catholiques combattoient pour la patrie, les Protestans pour Ann. 1675.

leur religion, les Impériaux pour Léopold, les Turcs pour s'enrichir par le pillage. Les Catholiques & les Proteſtans uniſſoient leurs armes contre les Allemands, & quelquefois les tournoient contre eux-mêmes; les Turcs attaquoient avec une égale fureur & les Hongrois & les Impériaux, & ces derniers luttoient à la fois contre toutes les factions. Abaffy, prince de Tranſilvanie, leva des troupes qui ſe joignirent aux mécontens. Ces auxiliaires, plus dangereux qu'utiles, vinrent, pour ainſi dire, glaner ce qui étoit échappé à l'avidité des partis qui déſoloient le royaume. Léopold fut touché de la ſituation affreuſe où ſe trouvoient les rebelles; il leur offrit une amniſtie générale, s'ils vouloient mettre bas les armes, & reconnoître ſa puiſſance *abſolue*. Ce mot ſeul leur fit oublier tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, & leur rendit leur premiere fureur. La cour de Vienne porta ſes plaintes à la Porte, contre Abaffy qui avoit violé les traités. Le ſultan déſavoua publiquement la conduite du Tranſilvain, & l'autoriſa en ſecret; on voulut négocier avec ce prince; il laiſſa traiter

Ann. 1676-7.

pectoit désormais les loix de la guerre.

Il fit partir peu de temps après le comte de Wourmb, qui prit le commandement de l'armée. Ce général faisoit la guerre en philosophe, & ne combattoit que pour obtenir la paix. Avare du sang de ses soldats, de celui même de ses ennemis, il faisoit cesser le carnage dès qu'il étoit vainqueur. Jamais il n'abandonna à la fureur du soldat les biens, la vie, l'honneur des habitans des campagnes, si souvent punis pour les fautes des princes. Le génie politique s'allioit en lui aux talens militaires; son éloquence étoit mâle & transcendante dans un conseil de guerre, douce & séduisante dans une négociation. Il alloit combattre les rebelles, lorsqu'un certain Pédipol leur fit faire une diversion favorable aux intérêts de l'Empereur. Cet homme avoit plus d'orgueil que de courage, plus d'ambition que de génie; il gagna l'amitié du grand visir par de basses flatteries: ce ministre conçut avec orgueil le projet de placer sur le trône de la Transilvanie une de ses créatures; il lui donna des troupes, & lui ac-

corda le titre de Prince. Abaffy appella les mécontens à ſon ſecours, marcha contre Pédipol, le défit en bataille rangée. La Porte ſe hâta de déſavouer la conduite du viſir: elle ordonna au vaincu de mettre bas les armes ; & ce malheureux, dont la grandeur ne fut qu'un ſonge, rentra dans le néant dont il étoit ſorti.

LIVRE NEUVIEME.

Ann. 1678.

Révolutions de Hongrie. Hiſtoire de l'Empire Ottoman. Hiſtoire de Pologne. Hiſtoire de Sobieski. Vie d'Emeric Tékéli. Mém. hiſt. du comte Betlem. Nikolas. Grand Théâtr. hiſt. &c. Vagner. vita. Léopold.

Les Tranſilvains unis aux Hongrois tournerent contre les Impériaux leurs armes victorieuſes; le comte de Tékéli fut placé à la tête du parti. Ce jeune guerrier, depuis la mort de ſon pere, avoit couru des aventures aſſez communes dans ces temps de troubles, où la fortune ſembloit ſe jouer à élever & à abaiſſer tour à tour les factieux. Aſſiégé dans Licorra par le général Heiſter, il ſe défendit en héros; une bombe ayant mis le feu aux poudres, il demanda à capituler; mais comptant peu ſur la parole de ſon ennemi, il s'évada pendant qu'on parlementoit. La Pologne fut ſon aſyle; mais n'ayant pu déterminer le roi à lui donner des ſecours ou à obtenir ſa grace, il paſſa en Tranſilvanie. Abaffy le fit ſon miniſtre (34) dans un âge où il eſt plus aiſé de commander une armée que de gouverner un état. Cependant le far-

deau des affaires ne parut point trop pesant pour lui ; mais on flatta plus son courage en lui ouvrant le chemin de la gloire, & en le plaçant à la tête de l'armée. L'Empereur fit faire aux factieux des propositions avantageuses ; elles furent rejettées avec hauteur. Léopold, las enfin de voir sa clémence méprisée, fit passer de nouvelles troupes en Hongrie. Tékéli s'efforça de les attirer au combat. Wourmb, qui préféroit l'honneur de réduire les rebelles par une sage lenteur, à la gloire de les abattre par une victoire sanglante, évita toujours les actions décisives. Il suivoit en cela le système de Montecuculli, qu'on appelloit le *Temporiseur*. Ses ennemis, en lui donnant ce surnom, crurent l'insulter ; il crut s'honorer lui-même en le conservant. Wourmb eut aussi des envieux qui lui firent à Vienne un crime de sa prudence ; il fut rappellé, le comte de Leslé lui succéda. Tékéli l'attaqua près de Zathmar ; Boham l'accompagnoit, & commandoit une partie de l'armée. Le concert qui régnoit entre ces deux généraux étoit un garant de leurs succès. Chacun d'eux préféroit le bien de la

les miniſtres, & continua ſes hoſtilités. Le général Spankau fut battu; la cour de Vienne, pour attirer dans ſon parti celle de Conſtantinople, fit publier une défenſe ſévere d'entrer ſur les terres du ſultan, & d'y commettre aucun dégât; le ſultan fut ſatisfait de voir ſes domaines reſpectés, mais il ne reſpecta pas ceux de l'Empereur. La conduite ſage & modérée de ce monarque augmenta l'inſolence des Muſulmans; le pacha de Bude envoya un chiaoux à Vienne, moins pour négocier que pour tromper l'Empereur par des propoſitions inſidieuſes, ou l'inſulter par des demandes abſurdes. Spankau fut rappellé; Kops lui ſuccéda, & ne fut pas plus heureux. Les mécontens, réunis après de longs débats, formoient un corps de vingt mille hommes, qui s'accrut bientôt par la jonction des Polonois. Le grand Sobieski, l'honneur de la Pologne, depuis ſon avénement au trône, gouvernoit cette république avec autant de gloire qu'il l'avoit défendue étant ſimple citoyen. Général profond, ſoldat intrépide, négociateur habile, magiſtrat équita-

ble, patriote enthousiaste, il étoit l'ame unique de ce corps si long-temps divisé. Son bonheur égaloit sa prudence; il venoit de terminer avec les Turcs une guerre glorieuse, par une paix honorable. Le comte de Boham, qui s'étoit signalé dans plusieurs combats contre les Turcs, marchoit à la tête de six mille Polonois pour grossir l'armée des rebelles. Le comte Paul Wesselini la commandoit. Les Impériaux s'avancerent pour prévenir cette jonction; Boham les attaqua avec tant de furie, qu'il renversa leur armée, fit huit cents prisonniers, & força le reste à chercher son salut dans les bois. Quinze cents Allemands, las des échecs continuels que recevoient leurs armes, passerent dans le camp des rebelles; Kops, pour se venger, fit périr au milieu des supplices tous les prisonniers qui tomberent entre ses mains. Wesselini ne voulut point lui céder en cruauté; soixante prisonniers, la plupart illustres par leur naissance, ou respectables par leur rang, furent empalés. Léopold eut honneur de la conduite de son général, & le menaça d'un prompt châtiment, s'il ne res-

cause commune, à la gloire de voir son avis l'emporter sur celui de son collegue, ridicule ambition qui a souvent entraîné la perte des batailles.

Le comte de Lesle n'avoit qu'une armée foible, il l'affoiblit davantage en la partageant en trois corps. Son attachement aux principes généraux de l'art militaire, ne lui laissa point voir les exceptions que dictent les circonstances; il fut vaincu pour avoir voulu combattre dans les formes. Ces trois corps furent écrasés en détail. Le château de Rosemberg offrit un asyle aux fuyards, mais les vainqueurs y entrerent le fer à la main, & les Autrichiens y furent égorgés. Jusques-là Tékéli avoit fait la guerre en soldat, bientôt il la fit en brigand; il ravagea sa patrie sous prétexte de la venger. Au milieu des dépouilles dont ses soldats étoient chargés, au milieu des horreurs dont leurs mains étoient souillées, on lisoit sur leurs enseignes cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo & patriâ pugnat.* Les peuples effrayés s'enfuirent sur les montagnes, s'enfoncerent dans les bois, vécurent dans des cavernes, jusqu'à ce que la faim les forçât d'en

sortir pour commettre de nouveaux brigandages. Le capitaine Josué (35) fut celui qui signala sa furie par les crimes les plus affreux. C'étoit un moine apostat, qui de Catholique s'étoit fait Protestant, ou qui plutôt n'étoit ni l'un ni l'autre. Les différens partis détachés du corps de l'armée, laissèrent des traces de leurs ravages dans la Moravie, dans la Croatie, dans toute la Hongrie, & jusques dans l'Autriche. Les Impériaux reçurent des échecs toutes les fois qu'ils voulurent s'opposer à ce torrent, qui menaçoit d'inonder toute l'Allemagne.

Le conseil de Vienne parut consterné au récit de tous ces désastres. La fierté Autrichienne fut forcée de fléchir. On traita avec les rebelles comme avec une puissance; on choisit un négociateur, à qui son nom, son rang, sa naissance devoient donner quelqu'empire sur leurs esprits. C'étoit l'archevêque de Strigonie, primat du royaume; il ne leur imposa point de conditions, il leur demanda quelles étoient celles qu'ils vouloient imposer. Ce ton annonçoit plus de foiblesse que de clémence. L'orgueil des

mécontens s'en accrut, & leur réponſe fut pleine d'arrogance. « Que » l'on commence, dirent-ils, par » chaſſer de la Hongrie tous les ec» cléſiaſtiques qui nous ſont ſuſpects. » Nous exigeons une amniſtie qui » n'ait rien d'humiliant, & qui ſoit » générale. Nous voulons voir les » temples des Proteſtans & des Lu» thériens rétablis ſur leurs ruines, » & ouverts au peuple. Nous deman» dons qu'on rende à tous les proſ» crits tous les biens dont ils ont » été dépouillés ; enfin qu'on nous » laiſſe la liberté d'élire un palatin ; » qu'on rende à cette charge ſon an» tique ſplendeur, & ſes droits injuſ» tement abolis. Si l'Empereur rejette » ces conditions, nous trouverons à » Conſtantinople des maîtres plus » équitables ; & pour les engager à » nous ſecourir, nous allons leur li» vrer ces montagnes, dont les flancs » renferment ce métal, la cauſe de tous » nos maux, & ſans lequel peut-être » ni les Autrichiens ni les Turcs n'au» roient jamais jetté des regards avi» des ſur la Hongrie ».

Quelque déplorable que fût la ſituation de l'Empereur, il ne pouvoit Ann. 1679-80.

sans s'avilir accepter de pareilles propositions. Pour réduire les rebelles, après avoir en vain tenté la voie des armes & celle de la négociation, il usa de stratagême. Il savoit qu'une faction sans chef se dissipe d'un souffle; il voulut rendre Tékéli suspect aux rebelles. Ce fut par son conseil que la veuve du prince Ragotski (36) essaya de détacher le comte du parti qu'il avoit embrassé; elle lui offrit sa main, s'il vouloit quitter les armes. Cette princesse étoit assez belle pour adoucir le courage le plus farouche. Tékéli oublia un moment sa gloire pour son bonheur, & fut sur le point de sacrifier les intérêts de son parti à ceux de son amour. Léopold ne laissa point ignorer aux rebelles la révolution qui s'étoit faite dans le cœur de leur général. Ils soupçonnerent sa fidélité; la division se mit dans l'armée; quelques chefs ambitieux partagerent le commandement. Léopold, à la faveur de ces discordes, pouvoit écraser les mécontens: mais il se souvint qu'ils étoient ses sujets; & ne voulant pas conquérir la Hongrie pour régner sur un désert, il leur offrit la paix. On négocioit lorsque

le terrein pied à pied, toujours cédant & toujours combattant. Ce fut alors une consternation générale ; d'un côté l'on voyoit accourir les habitans de la campagne qui cherchoient un asyle, de l'autre on voyoit sortir en foule les bourgeois qui croyoient déja voir la capitale ensevelie sous ses propres ruines ; les temples & les places publiques étoient remplis de femmes, d'enfans, de vieillards qui jettoient des cris affreux ; les rues étoient embarrassées par les chariots qui transportoient la fortune des habitans ; ils couroient dans la campagne, sans savoir où ils alloient. Les uns expirerent de faim dans les bois & sur les chemins, d'autres furent pris par les Tartares & chargés de chaînes, plusieurs furent massacrés. Léopold se retira à Lintz, & toute sa cour l'y suivit ; il ne resta dans Vienne que la garnison & la fleur de la jeunesse, qui avoit mieux aimé trouver la mort sur la breche, qu'au fond des forêts. Le prince Charles de Lorraine & le prince Louis de Bade étoient à la tête de ces braves. La ville fut bientôt investie ; le canon causa de grands ravages dans les

fortifications ; la bombe en cauſa de plus grands dans l'enceinte de la Ville: mais les aſſiégés, auſſi infatigables travailleurs que ſoldats intrépides, maniant à la fois la truelle & l'épée, réparoient les breches & repouſſoient les aſſauts preſqu'au même inſtant. Cependant les munitions s'épuiſoient, la ville étoit dans un état déplorable, les flammes avoient conſumé pluſieurs édifices ; les Turcs avoient emporté quelques baſtions, on commençoit à déſeſpérer du ſalut de la capitale. Les nouvelles que l'on recevoit de Hongrie redoubloient encore l'effroi des aſſiégés ; les mécontens s'étoient rendus maîtres de Preſbourg ; le grand viſir y faiſoit conſtruire un pont pour établir une communication entre les deux armées. Celle de Tékéli s'étoit groſſie juſqu'au nombre de vingt mille Hongrois & de huit mille Turcs. Maître de la Ville, il aſſiégeoit le château ; le duc de Lorraine partageoit ſes alarmes & ſes ſoins entre la capitale de l'Autriche & celle de la Hongrie. Quoique le danger de Vienne fût preſſant, il crut qu'il étoit plus dangereux encore de laiſſer établir entre les deux armées

la peste se manifesta dans Vienne par des ravages affreux. L'Empereur s'enfuit à Prague; le fléau l'y suivit, & la négociation fut suspendue une seconde fois. On indiqua une autre assemblée dans un lieu où l'air n'étoit point encore infecté: mais le comte de Caprara s'étant imprudemment approché à la tête de quelques troupes, les mécontens crurent qu'en traitant les armes à la main, on vouloit les forcer à recevoir des conditions honteuses; ils se retirerent indignés, & la guerre se ralluma.

Tékéli avoit appris à vaincre ses passions; sa conduite avoit rassuré les rebelles alarmés: ils sentirent la nécessité d'obéir à un seul chef, & se rangerent de nouveau sous ses enseignes. La Porte se déclara ouvertement en faveur des mécontens; & dans le temps même où l'Impératrice (37) étoit couronnée reine de Hongrie à Œdembourg, le comte fit dans Bude une entrée pompeuse, reçut des mains du pacha la couronne de Hongrie, & s'unit à la princesse Ragotski, qui aima mieux être la femme d'un roi que la créature d'un Empereur. On envoya de Constantinople à son époux un sabre

& un étendard, & des lettres par lesquelles le sultan lui donnoit la Hongrie. Cependant il n'osoit encore prendre ouvertement le titre de roi. Il fit battre monnoie; d'un côté on voyoit son portrait avec ces mots: *Emericus Comes Tekeli, princeps ac partium regni Hungariæ dominus;* de l'autre on lisoit: *pro Deo, patriâ & libertate.*

Le traité de Nimegue avoit rendu la paix à la partie occidentale de l'Europe: Léopold, dont les forces avoient été long-temps occupées contre la France, se crut en état de résister aux Turcs & aux rebelles, dès qu'il les eut rappellées; mais ces troupes étoient épuisées par de longues fatigues. L'infatigable Tékéli les harcela, prit Zathmar, emporta Cassovie, entra dans Eperies sans coup férir; les Turcs s'emparerent de Tokai, de Filech, de Léwentz, de Liptovie. Dans toutes ces villes, les garnisons furent passées au fil de l'épée, & les habitans traînés en esclavage. Ainsi, ce peuple infortuné, séduit par un vain fantôme de liberté, préféroit la mort & les fers même au joug de la maison d'Autriche.

La terreur fut portée jusqu'à Vienne; on fortifia les avenues de cette ville, on démolit encore les fauxbourgs; enfin les bourgeois, abandonnant leurs travaux, apprirent à manier les armes. On s'attendoit à voir les Turcs paroître sous les murs; déja le grand visir Kara Mustapha avoit forcé le prince Charles de Lorraine à lever le siege de Newhausel, & s'avançoit à grandes journées, signalant son passage par des massacres & des incendies. L'esprit de désertion, qui, comme toutes les passions du peuple, s'allume, se propage, se communique rapidement, affoiblissoit tous les jours l'armée Impériale: des régimens presqu'entiers passoient dans le camp des mécontens. Léopold attira le roi de Pologne dans son parti. Jean Sobieski saisit avec joie cette occasion de reprendre les armes contre les Turcs, qu'il avoit tant de fois terrassés, & à qui il avoit juré une haine éternelle. Bientôt le sultan entra lui-même en Hongrie suivi de trois cens mille hommes; le grand visir, à la tête d'un détachement qu'on pouvoit appeller une armée, pénétra dans l'Autriche, & porta le ravage jusqu'aux portes de Vienne. Déja plu- Ann. 1683.

sieurs régimens fuyoient devant les Turcs ; les passages étoient forcés ; les Autrichiens se retiroient en bon ordre, tournant bride quelquefois, mais toujours accablés par la multitude. Leur déroute alloit devenir générale, lorsque le duc de Lorraine parut : il accourt, s'arrête sur le chemin des fuyards, met pied à terre ; & d'un ton capable de porter la honte & de ranimer le courage au fond des cœurs les plus pusillanimes : « Eh quoi, Messieurs, leur dit-il, est-» ce ainsi que vous soutenez l'hon-» neur des armes Impériales ? Vous » avez peur de ces canailles ! Re-» tournez ; je veux les battre avec » vous & les chasser ». A ces mots, les soldats rougissent & frémissent. Le baron d'Andlau fait volte-face le premier ; officiers & soldats, tous l'imitent ; le duc remonte à cheval, jette sa cuirasse, exemple de témérité nécessaire pour affermir des troupes déconcertées ; il se met à leur tête, pousse aux Turcs & les met en fuite. Ce succès momentané ne fit que retarder les maux que l'on craignoit. L'armée Autrichienne étoit trop peu nombreuse pour résister long-temps aux forces du grand vizir ; elle perdit.

Volckern. Diar: obsid. Viennæ.

ennemies, la communication projettée. Après avoir donné les ordres les plus sages pour la défense de Vienne, il sort à la tête d'un corps de troupes, vole à Presbourg. Une apparition si subite étonna tellement les mécontens, qu'ils n'eurent pas le courage de se défendre; ils s'enfuirent & furent taillés en pieces dans leur retraite. On les vit bientôt reparoître dans un appareil plus formidable, résolus de venger cet échec; ils en essuyerent un autre plus funeste & plus honteux que le premier. Tékéli vaincu, alla ravager la Moravie, tandis que le prince ramenoit à Vienne ses troupes triomphantes.

Mais la fortune envoyoit au secours de cette capitale un autre héros, dont le nom seul glaçoit les Turcs d'effroi : c'étoit Sobieski. Il s'avançoit à la tête de ces troupes, qui, sous ses ordres, avoient tant de fois triomphé des forces de l'empire Ottoman. Quelques corps Autrichiens alloient grossir l'armée Polonoise, sous la conduite du prince Charles; Tuln étoit le lieu indiqué pour cette jonction. Il y avoit dans l'armée Polonoise un bataillon mal vêtu; le

prince. Lubormiski rougissoit d'exposer, aux yeux des Impériaux, la misere de ces soldats. Il voulut engager le roi à ne faire paroître ce bataillon, que pendant la nuit sur le pont de Tuln; Sobieski rejetta cet avis: « Regardez cette troupe, dit-il » aux Impériaux; c'est un corps invincible, qui a juré de ne se vêtir » jamais qu'aux dépens de l'ennemi; » dans la derniere guerre ils étoient » vêtus à la Turque, & j'espere qu'avant peu de jours vous les verrez » parés des dépouilles musulmanes ».

Cependant l'armée se remet en marche. Le duc de Lorraine s'étoit placé à la gauche, vers le Danube; l'électeur de Saxe avoit rangé ses troupes à la droite des Autrichiens, & celui de Baviere s'étoit porté à la droite des Saxons: le roi de Pologne étoit au centre de l'armée de la république. On ne tarda pas à en venir aux mains; & par des escarmouches, on préluda à de plus grands combats. On s'étoit étendu sur les hauteurs de Scalemberg; on avoit établi, après bien des périls, une batterie à l'entrée d'un bois prolongé jusqu'à Vienne. Le duc de Lorraine apprit

qu'un corps de janiſſaires, campé à Neuſdorff, ſe mettoit en marche pour joindre les troupes avancées des ennemis : « Je les tiens, dit-il, ils ne » peuvent m'échapper ». Il marche à leur rencontre & les attaque de front, tandis que d'autres troupes s'élancent hors du bois, & preſſent leurs flancs. Les janiſſaires accablés de toutes parts, font une retraite précipitée; on chaſſa long-temps les Turcs de poſte en poſte, de montagne en montagne: mais ces demi-ſuccès ne ſuffiſoient point à la gloire de Sobieski; il vouloit une victoire: l'imprudence des Turcs prévint ſes deſirs. Les aſſiégeans ſortent de leurs lignes, ſe rangent en bataille, & s'étendent depuis les montagnes juſqu'au Danube. L'artillerie des Polonois tonne du haut des collines; les Turcs ſe retirent, un corps de huſſards vient porter le déſordre dans leurs rangs. Bientôt toute l'armée fait une attaque générale; Sobieski anime ſes ſoldats de la voix & de l'exemple; les Turcs reculent, le duc de Lorraine fait une charge vigoureuſe, & pénetre dans leur camp. Le carnage redouble, mais la nuit ſépare les combattans;

le grand visir s'enfuit avec son armée à la faveur des ténebres, laissant au pouvoir des vainqueurs toutes les marques de sa dignité, le grand étendard de l'empire Ottoman, tout le bagage de son armée, & cent quatre-vingts pieces de canon. Le vainqueur desira voir le monarque à qui il avoit conservé sa capitale & ses états. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au milieu de ce triomphe, & sur le champ même de la victoire, deux grands rois disputerent long-temps sur la maniere dont ils se salueroient. Léopold étoit empereur, il est vrai; mais Sobieski étoit son bienfaiteur, & il sembloit que la reconnoissance dût faire oublier au monarque Autrichien les antiques prérogatives de son rang. Il craignit, sans doute, de compromettre l'Empire, en se compromettant lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'entrevue, chaque pas, chaque mouvement fut réglé après quelques débats. Mais ce qu'on ne croira point, c'est que Léopold ait vu Sobieski avec indifférence, & qu'il n'ait fait aucune caresse au fils de ce grand homme, & aux généraux polonois qu'il lui présentoit.

L'auteur

L'auteur des anecdotes de Pologne, qui cherche à flétrir la mémoire de Léopold par ce trait d'ingratitude, ajoute que Sobieski le quitta brusquement, en lui disant: *Mon frere, vous voulez sans doute voir mon armée, voilà mes généraux à qui j'ai donné ordre de vous la montrer*; & qu'aussitôt il alla se renfermer dans sa tente, comme Achille mécontent d'Agamemnon (38). Il suffit de connoître le caractere de Léopold, pour ne point ajouter foi à cette accusation. Ce prince étoit fier, jaloux de sa grandeur, mais il n'étoit point ingrat. Une querelle sur l'étiquette ne prouve point la dépravation du cœur; & quand il eût été secrétement jaloux de Sobieski, le soin qu'il prenoit de sa gloire lui eût fait dissimuler ses sentimens.

Tel fut le terme du siege de Vienne, qui coûta cinquante mille hommes aux Turcs, & qui dura deux mois; une seconde victoire fut le fruit de celle-ci, & la conquête de Strigonie termina la campagne. Ce succès coûta cher aux Polonois. Les soldats étoient rebutés; les officiers murmuroient; ils soupiroient après l'instant

où ils iroient au sein de leur patrie jouir de leur gloire. Mais Sobieski ne vouloit pas ternir la sienne par une honteuse retraite : « Messieurs, » leur dit-il, nous ne rentrerons en » Pologne qu'après avoir chassé les » Turcs de la Hongrie ». Quelques mécontens rentrerent dans le devoir. Tékéli lui-même, qui voyoit toutes ses opérations traversées par l'imprudence du grand visir, demanda une
Ann. 1684. amnistie & essuya un refus ; le comte irrité fit trancher la tête à quelques gentilshommes qui parlerent de mettre bas les armes. Leur supplice intimida ceux qui chanceloient ; ils aimerent mieux périr sur un champ de bataille que sur un échafaud. En vain l'Empereur fit offrir aux mécontens une amnistie tardive ; comme il ne promettoit ni la liberté de conscience, ni le rétablissement des privileges nationaux, on ne répondit à ses offres que par des cris séditieux. Il convoqua des dietes, on ne s'y rendit pas ; Sobieski avoit offert sa médiation, il se crut méprisé, & menaça d'abandonner le parti de l'Empereur. Tékéli écrivit au pape pour se justifier à ses yeux. Mais que

lui importoit ce qu'on penſoit à Rome de ſa conduite? Les bénédictions ou les foudres du Vatican ne changeoient point le ſort des armes.

L'Empereur ſentit enfin de quelle importance étoit l'amitié de Sobieski, & qu'il falloit en reſſerrer les liens. Mais pour donner à cette alliance un nom plus impoſant, un appareil plus ſacré, on la conclut dans la capitale du monde Chrétien. La défenſe de la religion en fut le motif, ou plutôt le prétexte. Le pape Innocent XI en fut le garant; la république de Veniſe, ſi ſouvent inquiétée par les Turcs, ſe mit auſſi de la partie. Ces trois puiſſances jurerent, entre les mains du pontife, de s'aider mutuellement, de combiner leurs mouvemens & leurs efforts, & de forcer les Turcs à rentrer dans les anciennes bornes marquées à leur empire. Il falloit décorer ce traité d'un titre qui animât les peuples, par le double motif de défendre la patrie & l'évangile. Le nom de *Croiſade* étoit décrié, on préféra celui de *Sainte-Union*; & après avoir formé divers plans d'attaque, on ſongea à les exécuter.

Le duc Charles de Lorraine entra vainqueur dans Viſſe-grade, mais il échoua devant Bude. Munitions de guerre & de bouche, tout manquoit dans ſon armée; contre l'ordinaire des ſieges, l'abondance régnoit dans la ville, & la diſette dans le camp. Les généraux dépendent des miniſtres; ceux de l'Empire, jaloux de l'aſcendant que Charles avoit acquis ſur l'eſprit de l'Empereur, traverſerent toutes les opérations du ſiege, par la lenteur des ſecours & des convois, & laiſſerent périr vingt-quatre mille hommes pour nuire à un ſeul: leçon effrayante, trop ſouvent & trop inutilement répétée dans l'hiſtoire de toutes les nations. Le prince fit ſa retraite en grand homme; quelques malades, qui n'avoient pu ſuivre la marche de l'armée, furent maſſacrés par les Tartares. Mais la perte de New-
Ann. 1685. hauſel accabla la cour Ottomane; & depuis cette époque, ſes armes ne reçurent que des échecs déſaſtreux; ſes troupes évacuerent Novigrad & Vatzen. Une terreur panique les avoit frappés; le ſeraskier de Romelie (39) s'efforçoit en vain de les ranimer: il ne voyoit en Hongrie que la honte

d'une fuite, à Conſtantinople que la perſpective du fatal cordon. Il crut prévenir l'une & l'autre par une démarche que la Porte auroit déſavouée; il envoya un aga au duc de Lorraine, pour lui demander une treve, pendant laquelle on travailleroit à la paix générale. Le prince lut la lettre: « Je l'enverrai, dit-il, à l'Empereur, & il vous fera ſavoir ſes intentions; quant à moi, on m'a envoyé pour combattre & non pour négocier. Je continuerai ma marche pour attaquer le ſéraskier, & le combattre par-tout où je le trouverai ». L'aga parut frappé d'un coup de foudre, lorſqu'il reçut cette réponſe. Il ſe retira, & s'efforça d'engager quelques officiers à fléchir leur général: « Nous le tenterions en vain, lui dirent-ils; vous ne connoiſſez pas la fermeté de ſon caractere; la fortune n'a point de rigueurs qui puiſſent changer ſes deſſeins ». Le ſéraskier eut le ſort qu'il avoit prévu; il fut étranglé. Tékéli fut traité avec moins de cruauté, mais avec autant d'injuſtice; les Turcs le chargerent de fers. Exemple ſingulier de la fortune, tantôt comblé

d'honneurs, tantôt fugitif ou prisonnier, passant du sein des richesses au sein de l'indigence, sa vie ne fut qu'un tissu de faveurs & de disgraces. Le sultan s'apperçut bientôt qu'en traitant ainsi ce prince, il se privoit de lui-même de son plus ferme appui. Tékéli sortit de sa prison pour
Ann. 1686. voler aux combats; il ne put secourir Bude. Cette ville, investie de nouveau par les Autrichiens, impatiens de laver leur affront, fut enfin emportée d'assaut. On y trouva la tête du visir Kara Mustapha (40), le même qui, quelques années auparavant, avoit répandu la terreur dans Vienne. Cet orgueilleux visir, dans les lettres qu'il écrivoit au sultan, lui avoit promis la tête du cardinal Colonitz: car la tête d'un ennemi étoit alors le plus beau présent qu'un Turc pût faire à son maître; & il la lui envoyoit avec autant de joie, qu'un officier François enverroit à son roi un étendard enlevé par son courage. Celle du visir étoit renfermée dans une cage de fer. D'un côté on avoit placé près d'elle un linge blanc, de l'autre un Alcoran. On la porta à Vienne, où elle fut présentée à ce même prélat, dont le

visir avoit juré la mort. Tandis que ce cardinal contemploit, avec un plaisir cruel la tête de son ennemi, les Turcs évacuerent les Cinq-Eglises. Les Impériaux pénétrerent jusques dans la Grece, & y commirent des ravages qui ne réparoient point ceux que la Hongrie avoient essuyés. Ils furent bientôt rappellés pour défendre des conquêtes plus importantes. Le feu de la révolte s'étoit rallumé dans toutes les provinces qu'ils avoient soumises; les habitans s'étoient ligués pour secouer de nouveau le joug de la maison d'Autriche. La conspiration étoit générale, elle fut découverte. A Debrezen, à Eperies (41), à Cassovie, les places publiques furent remplies d'échafauds & de gibets, & les principaux conjurés expirerent au milieu des supplices.

Le duc de Lorraine pénétra en Transilvanie, soumit cette province sans la ravager, & mit des garnisons dans toutes les places. Abaffy s'étoit enfui à son approche; il reparut, non avec l'appareil d'un prince qui vient reconquérir ses états & venger son outrage, mais avec l'air humble & consterné d'un sujet qui vient im- Ann. 1687.

plorer la grace de ſon maître. Il ſe jetta dans les bras de Léopold, lui rendit hommage, jura de rompre toute intelligence avec la Porte, & de défendre les intérêts de l'Empereur. Ce monarque accorda aux Tranſilvains quelques conditions ſéduiſantes, qui flattoient leur orgueil. Abaffy étoit rétabli dans la principauté; les quatre religions admiſes dans la province devoient y être maintenues, ſon fils devoit lui ſuccéder; la garde des portes des villes étoit confiée aux bourgeois, & le dépôt des clefs devoit reſter dans les mains des conſuls nationaux; enfin, l'Empereur s'engageoit à protéger la Tranſilvanie contre les entrepriſes des Turcs & des Tartares.

Ce prince, après tant de déſaſtres, ſe voyoit enfin maître de la Hongrie & de la Tranſilvanie; la puiſſance *abſolue* étoit reconnue dans le royaume; il ne lui reſtoit plus, pour mettre la derniere main à ſon ouvrage, que d'ôter aux Hongrois le droit d'élire leurs maîtres. Les états furent contraints de couronner l'archiduc Joſeph ſon fils, âgé de dix ans, & de déclarer la couronne hé-

9 *Décemb.* 1687.

réditaire dans la maiſon Impériale. Ils renoncerent, avec la même facilité, à l'article du décret du roi André II, par lequel les Hongrois avoient le droit de dépoſer leurs rois ſans paſſer pour rebelles, lorſqu'il portoit quelqu'atteinte à la conſtitution de l'état.

C'eſt ainſi qu'après tant de combats, de ravages, de miſeres, de crimes réciproques, la Hongrie prit enfin une forme monarchique, & renonça à cette anarchie qui l'expoſoit aux incurſions des Turcs, à la vengeance de la maiſon d'Autriche, & aux fureurs des factions inteſtines. Les Hongrois préférerent enfin leur repos à leur liberté, & aimerent mieux être heureux ſous un roi *héréditaire*, qu'opprimés par un maître qu'ils auroient élu. Si les états n'avoient pas embraſſé ce parti, ils auroient eſſuyé tous les maux dont la Pologne vient d'être le théâtre, & auroient fini par être démembrés comme elle.

Tout ſuccédoit au gré des vœux de la maiſon d'Autriche. Les Hongrois étoient ſoumis; les Turcs étoient vaincus; &, de leurs forces écraſées

dans la plaine de Herſan, il ne reſtoit plus que quelques débris épars & peu redoutables. Le prince Eugene (42) ſoutint dans cette journée cette réputation de valeur qu'il s'étoit acquiſe, & qui n'étoit cependant que la moindre de ſes vertus militaires. Il ſauta le premier dans les retranchemens des Turcs; le prince de Commerci le ſuivit, jaloux de l'égaler, aſpirant peut-être à l'effacer. Tandis qu'il eſt aux priſes avec les Turcs, il voit l'étendard de la compagnie colonelle de ſon régiment enlevé par les Turcs; furieux à cette vue, il veut venger l'honneur de ſa troupe, ſi mal défendu par le cornette; il cherche parmi les Turcs l'objet de ſa vengeance. Il apperçoit un enſeigne Turc qui portoit un petit drapeau au bout d'une ſagaie; il y court le piſtolet à la main, ajuſte le Turc, le manque, jette ſon piſtolet & prend ſon épée. Le Muſulman rit de l'ardeur imprudente du jeune guerrier, obſerve ſes mouvemens, & ſaiſit l'inſtant de lui plonger la ſagaie dans le corps. Il veut la retirer, mais le prince l'arrête du bras gauche, & du bras droit étend ſon ennemi mort à ſes pieds.

Délivré de ce péril, il retire lui-même la ſagaie de ſon corps, & court préſenter au duc de Lorraine ce drapeau teint de ſon ſang. Il appelle le cornette qui avoit lâchement abandonné ſon étendard; celui-ci s'approche, confus, humilié, tremblant. Le prince le crut aſſez puni par ſa honte: « Monſieur, lui dit-il, voici » un étendard que je vous confie; » puis en lui montrant ſa bleſſure, il ajouta: « il me coûte un peu cher; » ſongez à le mieux conſerver que » celui que vous vous êtes laiſſé en» lever ».

Les Turcs s'enfuirent & reprirent le chemin de Conſtantinople, où une révolution nouvelle venoit de donner à ce peuple un ſpectacle qui n'étoit pas nouveau pour lui. Mahomet IV avoit puni le ſéraskier du mauvais ſuccès de ſes armes; les troupes accuſerent d'abord les viſirs de tous ſes malheurs, & demanderent leurs têtes. Le foible ſultan abandonna à leur fureur huit de ſes principaux officiers. Bientôt les ſoldats, puiſſans par ſa foibleſſe, le punirent lui-même d'avoir ſatisfait leurs déſirs audacieux; il fut dépoſé, & Soliman ſon frere Ann. 1688-9.

monta sur le trône. Ce nom étoit encore cher aux Turcs, mais ce n'étoit qu'un vain nom, & le nouvel Empereur n'avoit aucun des talens du célebre conquérant qui l'avoit porté avec tant d'éclat; il fit étrangler les officiers qui lui avoient mis la couronne sur la tête, & donna la charge de grand visir à Ismael pacha, vieillard infirme, mais qui dans sa décrépitude conservoit encore toute la vigueur de son ame. Au lieu de s'occuper à calmer les troubles dont l'empire Ottoman étoit déchiré, on ne songeoit, dans le divan, qu'à rallumer la guerre en Hongrie, & à annuller le traité par lequel les états s'étoient soumis à l'Empereur. Le prince Louis de Bade, général aussi heureux, aussi habile que le duc de Lorraine, & qui, dans le monde entier, ne craignoit que Villars, s'empara de Peter-Varadin, battit les Turcs près de Semendrie, les tailla en pieces sous les murs de Nissa, entra triomphant dans cette ville, atteignit les ennemis près de Vidin, fut reçu dans cette place, força le vaivode de Valachie à payer tribut à l'Empereur, & mit des garnisons Allemandes dans ses principales villes.

Pendant que le prince de Bade couroit de conquêtes en conquêtes, l'électeur de Baviere assiégeoit Belgrade. Le projet de la cour de Vienne avoit été de partager le commandement entre ce prince & le duc de Lorraine; mais une maladie retenoit Charles dans son lit, tandis que les autres généraux alloient chercher la mort au lit d'honneur. L'impatiente ardeur avec laquelle l'électeur poussoit le siege, fit soupçonner qu'il craignoit que la convalescence de son collegue ne prévînt son triomphe, & que ce rival ne vînt lui en dérober la gloire. En effet, Charles avoit recouvré ses forces, mais il avoit l'ame trop élevée pour vouloir partager l'honneur d'une expédition dont il n'avoit point partagé les premiers périls. Il avoit su, par sa grandeur d'ame, mériter l'estime de ses ennemis même. On le louoit à Versailles, tandis qu'on le calomnioit à Vienne. « Le moindre mérite de cet homme, » disoit Louis XIV, est d'être prince; » c'est le plus grand, le plus sage, & » le plus généreux de mes ennemis ». Pour ne point donner d'ombrage à l'électeur, il se tint d'abord à quelque

distance du camp, attendant que la ville fût emportée, pour aller applaudir aux succès de son concurrent. L'électeur de Baviere ne lui céda point en générosité; il l'invita à venir dans le camp, fut assez modeste pour lui demander des conseils, assez sage pour les suivre.

Le jour qui devoit couronner les travaux de l'électeur, parut enfin; la mine joue, les remparts s'écroulent, les Allemands s'élancent pardessus les débris: mais les assiégés les attendent de pied ferme; la breche devient un champ de bataille. Après un combat opiniâtre, les Impériaux cedent, mais en bon ordre; & bientôt ils reviennent à la charge avec plus de furie, renversent les assiégés, pénetrent en foule dans la ville, se répandent dans les rues, entrent le fer & la flamme à la main dans les maisons: hommes, enfans, femmes, vieillards, Turcs, Chrétiens, tout ce qui se présente est égorgé; la flamme dévore ce que le fer ne peut atteindre. L'électeur rappelle ses soldats furieux, il les arrête enfin; on s'oppose aux ravages de l'incendie, & le calme est rétabli, lorsqu'il ne reste plus de ci-

toyens ni de ſoldats qu'on puiſſe maſſacrer. Le pacha, qui s'étoit retiré dans le château, arbora le drapeau blanc ; il demanda la vie, on la lui accorda : aſſez de ſang avoit coulé, ſans doute; & faire grace à cet officier, n'étoit pas un excès de clémence.

Soliman III, abattu par tant de revers, envoya des ambaſſadeurs à Vienne; on lui rendit tout le mépris que la Porte avoit affecté pour ceux de Léopold, lorſque ce prince étoit vaincu. Caniſe ouvrit ſes portes; le ſeul Tékéli balançoit la fortune des armes Impériales. Depuis la défection d'Abaſſy, le ſultan l'avoit déclaré prince de Tranſilvanie ; il remporta une ſanglante victoire ſur les Impériaux, commandés par Heiſter. Ce général tomba entre ſes mains ; Tékéli, moins généreux que brave, traita ſon captif avec dureté ; ſes ſoldats, plus cruels encore, couperent par morceaux le corps de Téléki, grand Maréchal de Tranſilvanie, qu'ils avoient trouvé étendu ſur le champ de bataille. Les Turcs rentrerent dans Niſſa; Belgrade eut le même ſort. Ils marcherent vers Eſſeck & l'inveſtirent ; le duc de Croy y commandoit. Trop

Ann. 1690.

Ann. 1691.

foible pour réſiſter à une armée nombreuſe & triomphante, il eut recours à la ruſe, & l'employa avec ſuccès. Sa cavalerie ſortit à petit bruit, à la faveur des ténebres; s'approcha du camp des Turcs, fit ſonner ſes trompettes, d'abord d'un ton bas, puis d'un ton plus fort, enfin avec un bruit effrayant. Les Turcs, trompés par cet artifice, crurent qu'un ſecours conſidérable étoit entré dans la place, ils ſe retirerent.

19 Août 1691. Enfin la bataille de Salankement rendit aux armes Impériales le luſtre qu'elles avoient perdu dans les deux dernieres campagnes. Les Turcs étoient campés ſur les bords du Danube; le prince de Bade fit de vains efforts pour les forcer à ſortir de leurs retranchemens. Le régiment de Buquoy dragons, fut maſſacré tout entier; les ſoldats Allemands brûloient de venger leurs compagnons, L'attaque fut réſolue; elle ſe fit avec tant d'ardeur, que les Turcs s'enfuirent en déroute, laiſſant ſur le champ de bataille dix-huit mille morts & un butin immenſe. Cette victoire fit le plus grand honneur au Prince de Bade. Les Turcs, outre l'avantage du

terrein & du nombre, avoient pour eux les talens de Tékéli & le génie de Koproli (43); ce visir fut tué dans l'action.

Louis XIV avoit fomenté la révolte de Hongrie ; c'étoit lui qui échauffoit contre la maison d'Autriche les ressentimens de la cour de Constantinople. Mais la république de Venise, celle de Pologne, unies à l'Empereur, harceloient les Turcs de tous côtés ; & cet Empire prêt à succomber sous l'ennemi qu'il avoit voulu accabler, ne favorisoit plus que foiblement les Hongrois rebelles. Sobieski avoit porté les coups les plus terribles aux Ottomans. Ce prince ami des arts & des hommes, grand par son courage & ses talens, plus grand par ses vertus, mais affoibli par l'âge & par les fatigues, dirigeoit toujours la guerre, ne pouvant plus la faire lui-même : son bras se reposoit ; mais son génie & son nom combattoient encore pour lui. Dans l'état de dépérissement où il étoit tombé, c'étoit encore l'ennemi le plus terrible de la Porte. Sa vieillesse étoit celle du lion, dont les rugissemens font trembler ceux que ses coups ne peuvent plus atteindre.

Histoire du Cardinal de Polignac.

Ann. 1695.

Louis XIV avoit toujours eu pour lui une eſtime qui approchoit de l'amitié, ſentiment que la politique ne détruit pas entre deux grands Rois, trop éloignés pour ſe craindre. D'ailleurs, Sobieski avoit épouſé la fille du marquis d'Arquien; cette princeſſe, en montant ſur le trône, n'avoit point oublié ſa patrie, & les intérêts de la France étoient chers à ſon cœur. La cour de Verſailles eſpéra qu'elle pourroit détacher Sobieski de la Sainte-Union; que la Porte n'ayant plus en tête un tel adverſaire, accableroit la maiſon d'Autriche, & que l'affoibliſſement de l'Empereur fortifieroit les mécontens de Hongrie. Mais cette négociation délicate ne pouvoit être confiée à un homme ordinaire; on jetta les yeux ſur l'abbé de Polignac, qui n'avoit de la jeuneſſe que les graces, l'art de plaire, & qu'on eût pris pour un vieillard conſommé dans les affaires, en liſant les mémoires qu'il envoyoit à la cour. Il avoit fait à Rome l'eſſai de ſes talens; & dans cette premiere école de la politique, il avoit paru ſupérieur à ſes maîtres: « Je ne ſais comment il fait, diſoit » Alexandre VIII, il eſt toujours de

» mon avis, & c'eſt toujours le ſien » qui prévaut ». Trop philoſophe d'ailleurs pour confondre les intérêts des princes avec ceux de la religion, & pour ſe laiſſer ſéduire par le nom ſacré dont on avoit décoré cette ligue, il crut pouvoir travailler à la rompre ſans manquer à ſes devoirs.

La reine de Pologne avoit ſur l'eſprit de Sobieski l'empire qu'un grand roi peut céder à ſon épouſe ſans trop perdre du ſien : il n'étoit point ſon eſclave, mais ſon ami, & ce titre donnoit à Marie des droits puiſſans ſur ſon ame. L'abbé de Polignac crut pouvoir réuſſir par elle. La profondeur de ſon génie étoit cachée ſous une aménité naturelle ; il ſavoit louer ſans fadeur ; galant autant que ſon état pouvoit le lui permettre, aimable ſans être voluptueux, il ſembloit fait pour négocier avec des reines. Marie élevée par la fortune à un rang auquel elle n'eût oſé aſpirer, rougiſſoit de voir ſon pere confondu dans la foule, ſans titre, ſans ces marques d'honneur qui en impoſent au peuple & même aux grands. Elle auroit voulu du moins le voir décoré de l'ordre du Saint-Eſprit, & du titre de duc & pair

de France. Mais Louis XIV ne prodiguoit pas des graces qu'il pouvoit vendre avec avantage. L'ambaſſadeur échauffa les deſirs de la reine, fit renaître ſes eſpérances; mais il mettoit un prix aux préſens qu'elle attendoit de la cour de France.

Il falloit détacher Sobieski de la Sainte-Union; engager le roi à cette déſertion, c'étoit y forcer la république. Le titre de roi n'étoit pas un vain nom pour lui; il avoit ſu devenir deſpote dans un état libre, & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'il n'abuſa jamais de ſon deſpotiſme. La reine promettoit, mais elle vouloit voir l'accompliſſement des promeſſes de la cour de France avant d'effectuer les ſiennes; Polignac ne vouloit pas que la récompenſe précédât le ſervice, il craignoit le danger de faire des avances; tous deux reſterent quelque temps dans cet état d'inquiétude & d'impatience, ſe preſſant l'un l'autre, ſe reprochant mutuellement leur lenteur, & ne concluant rien. Enfin on prit un milieu. Pour enflammer le zele de la reine, Louis XIV envoya au marquis d'Arquien le collier de ſes ordres, mais il ſe réſerva de n'accorder la duché-

pairie, que lorſque la paix bien cimentée entre la Pologne & la Porte laiſſeroit un champ plus libre aux Turcs & aux Hongrois.

On ne peut trop décider quel motif attachoit encore Sobieski à la maiſon d'Autriche, ſi ce n'eſt ſa promeſſe ſolemnelle conſacrée par un traité, & la haine invétérée des Polonois contre les Turcs. Il n'ignoroit pas que la cour de Vienne cherchoit à lui nuire par des intrigues dans les autres cours; l'ambaſſadeur François étoit attentif à démêler toutes ces trames, & à les faire appercevoir au roi.

Les Autrichiens qui avoient inveſti Belgrade, qui étoit retombée au pouvoir des Turcs, furent repouſſés par ces Infideles. Sobieski ſourit à cette humiliation de la maiſon d'Autriche. Polignac qui obſervoit tous les mouvemens de ce prince, qui cherchoit ſon ame dans ſes regards, crut en ce moment ſon ſuccès aſſuré, & que la Sainte-Union étoit rompue. Il rechercha la faveur de Sobieski avec autant de ſoin qu'il avoit brigué celle de ſon épouſe; il commençoit à eſpérer peu de cette princeſſe, qui ayant tous les charmes de ſon ſexe en avoit Ann. 1691.

auſſi les caprices, ſpirituelle, mais inconſtante, & ne conſultant pas toujours ſes vrais intérêts dans le choix du parti que lui dictoit ſa légéreté. D'ailleurs, les fréquens entretiens qu'il avoit eus avec elle avoient déja exercé les plumes ſatyriques de la cour. On prétendoit que les affaires d'état n'étoient pas les ſeules qu'ils traitoient tête à tête; & l'ambaſſadeur craignoit que les calomnies portées juſqu'aux oreilles du roi par les peſtes de cour, ne lui fiſſent haïr la France en lui faiſant haïr ſon ambaſſadeur.

Il preſſa Sobieski de conclure ſa paix particuliere avec la Porte: il lui repréſenta que l'Empereur moins délicat que lui, charmé de le voir accablé par les Turcs, effrayé lui-même par l'échec que ſes armes avoient reçu devant Belgrade, tiendroit bientôt la conduite qu'il traçoit à S. M. P.; que l'eſpoir de réduire plus aiſément les mécontens de Hongrie le rendroit moins difficile ſur les conditions, & qu'alors l'empereur de Conſtantinople qui n'avoit ſoutenu les Hongrois que par politique, tourneroit contre la Pologne livrée à elle-même les armes qu'il avoit priſes pour les défendre.

Il y avoit alors en Pologne un ambassadeur du Kan des Tartares que la Porte avoit envoyé, pour parler de la paix au nom de son maître, ne voulant pas se compromettre elle-même ouvertement. Mais les pouvoirs de cet ambassadeur étoient bornés. Le despotisme oriental ne laisse rien à la prudence d'un ambassadeur, & il lui seroit aussi dangereux qu'honorable d'avoir une puissance illimitée. Celui-ci ne devoit proposer que la restitution de Kaminiec & de ses dépendances.

Sobieski engagea l'abbé de Polignac à le voir. Il étoit singulier qu'on engageât un abbé à traiter avec un Musulman. Mais l'intérêt de la France, celui des Hongrois, faisoient disparoître aux yeux de l'ambassadeur, ce que cette démarche pouvoit avoir de révoltant pour ceux du vulgaire; il vit donc le Tartare : il avoit toute la rudesse d'un esclave qui représente un despote; mais il faisoit paroître un sens droit & quelques connoissances des affaires.

L'entrevue fut secrette & dura longtemps. L'abbé de Polignac fit sentir au Tartare qu'il étoit de l'intérêt de

la Porte d'acheter la paix de la Pologne à quelque prix que ce fût ; que refuser les terres conquises, c'étoit perpétuer des troubles destructeurs, pour des objets peu importans ; que la cession de tout ce que demandoit Sobieski, loin d'être ruineuse, procureroit à la Porte de plus grands avantages ; que la conquête de la Transilvanie, peut-être même celle de la Hongrie entiere, en seroient la suite ; que c'étoit pour ainsi dire échanger quelques places contre un royaume ; & que les Autrichiens, déja à demi vaincus, depuis que Sobieski ne les secouroit que foiblement, n'oseroient se montrer dès qu'il les auroit entiérement abandonnés. Le Tartare sentoit la force de ces raisons, il en convenoit ; mais il étoit alarmé par le bruit qui s'étoit répandu dans l'Europe, que Louis XIV avoit fait à l'Empereur des propositions de paix. L'ambassadeur François le rassura, en lui disant que son maître, au milieu de ses prospérités, n'avoit fait des avances à l'Empereur, que dans la vue de le faire abandonner par les princes de l'Empire ; que le sultan devoit suivre une si sage politique, & faire

faire quelques ſacrifices pour détruire l'union de la maiſon d'Autriche & de la Pologne ; que preſque toute l'Europe avoit ſenti le véritable but de Louis XIV dans cette démarche ; que les Hongrois, loin d'en prendre le moindre ombrage, l'avoient regardée comme un préſage de la décadence de la maiſon d'Autriche, & du retour de leur liberté.

Il y avoit dans cette réponſe plus d'eſprit que de vérité ; & il eſt probable que Louis XIV, en offrant la paix au milieu de ſes triomphes, n'avoit d'autre deſir que de s'immortaliſer par un procédé héroïque, & non point de ſeconder les Hongrois qui étoient perdus, ſi l'Empereur moins opiniâtre ſe fût prêté aux vues pacifiques de la cour de Verſailles. Mais le Tartare n'approfondit pas davantage cette queſtion ; & ſatisfait de ſon entrevue avec l'abbé de Polignac, il ſe retira, promettant de retourner bientôt vers le Kan, & de hâter le terme d'une guerre ſi funeſte aux intérêts de la France & de la Turquie. Tandis qu'il alloit au fond de la Tartarie chercher l'olive de la paix, Polignac comptant peu ſur la promeſſe

d'un Tartare, s'efforçoit d'accélérer le succès de la négociation. Il étoit secondé par l'abbé Révérend (44), à qui il ne manquoit peut-être, pour égaler Polignac, que d'être revêtu des mêmes honneurs.

La cour de France, qui devoit l'employer comme ambassadeur, ne l'employoit que comme intrigant. Cet abbé étoit né à Rouen : il avoit cette éloquence vive & laconique, qui court à son but & connoît le prix des momens ; il concevoit avec promptitude, s'exprimoit avec clarté, savoit découvrir & garder un secret ; sous l'habit ecclésiastique, il avoit le courage d'un soldat. Né vigoureux, malgré des fatigues longues & cruelles, il prolongea sa carriere jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Peu récompensé par Louis XIV, il ne se plaignit point des bornes que ce prince avoit mises à sa reconnoissance.

C'étoit lui qu'on avoit chargé d'annoncer secrettement aux Transilvains, que le roi de France étoit prêt à les seconder. La commission étoit périlleuse : l'abbé s'exposoit à tous les ressentimens de la maison d'Autriche s'il étoit découvert ; il savoit jusqu'où

elle pouvoit porter ſa vengeance, & oſa la braver. Il alla en Tranſilvanie, ſous prétexte d'acheter des vins pour le roi de Pologne, s'aboucha avec Tékéli & les chefs des mécontens, les anima contre l'Empereur, les flatta de l'eſpoir de recouvrer leur antique liberté, les éclaira ſur les moyens qu'ils devoient mettre en uſage, fit valoir ceux que Louis XIV leur offroit, revint en Pologne, reparut encore en Tranſilvanie, où il reſta pendant trois années occupé à attiſer le feu de la révolte, & ne revint à Varſovie que lorſqu'il vit l'incendie parvenu au point où il le deſiroit.

Mais ſi Polignac trouvoit dans l'abbé Révérend un miniſtre habile & digne de le ſeconder, un traître, ou gagné par la maiſon d'Autriche, ou mécontent de la cour Ottomane, conſpiroit pour faire avorter ſes projets. Non-ſeulement l'ambaſſadeur enviſageoit comme prochaine la paix qu'il avoit deſirée; mais il commençoit à eſpérer que les troupes Polonoiſes licenciées pourroient porter leurs armes en Hongrie & en Tranſilvanie, & fortifier les rebelles contre les Autrichiens. Cette eſpérance, & les

reſſorts qu'il falloit mettre en jeu pour la réaliſer, étoient le ſujet d'une correſpondance ſecrette qu'il entretenoit depuis long-temps avec le marquis de Châteauneuf, ambaſſadeur de France à la Porte.

Le comte de Tékéli avoit dans l'armée Ottomane un agent ſur la fidélité duquel il ſe repoſoit; confiance funeſte, qui mettoit dans les mains d'un ſeul homme le ſort de toute une faction. Siculus étoit ſon nom : la correſpondance des deux ambaſſadeurs lui étoit connue; il s'enfuit, ſe jetta dans les bras des Impériaux, & Polignac trembla que le perfide ne vendît à la maiſon d'Autriche les ſecrets de la cour de France. En ſuivant d'un œil inquiet & curieux la trame de cette trahiſon, l'ambaſſadeur en découvrit une autre qui lui cauſa encore plus d'alarmes.

L'hoſpodar de Moldavie, mécontent d'une cour qui, en lui donnant le ſceptre, ſe réſervoit le droit de le lui ôter au gré de ſes caprices, trahiſſoit ſecrettement la Porte qu'il paroiſſoit ſervir; il s'étoit livré à la maiſon d'Autriche, & l'attachement qu'il affectoit encore pour le ſultan,

n'étoit qu'un moyen de plus pour rompre avec plus d'impunité toutes les mesures qu'il prenoit contre les Impériaux. Non content de sa propre perfidie, Siculus servoit encore celle du Moldave. Polignac révéla tout au sultan, & lui fit représenter que souffrir plus long-temps un traître sur le trône de Moldavie, c'étoit perdre le fruit de tant d'efforts qu'il avoit tentés contre la Hongrie ; qu'il ne devoit point balancer à le déposer, & à remettre sa puissance dans les mains du comte de Tékéli ; que ce choix seroit agréable à la Pologne, & deviendroit un acheminement à la paix ; que ce nouveau rang, en augmentant la puissance de Tékéli, affoibliroit celle de la maison d'Autriche ; que ce bienfait n'étoit point dangereux ; que si le comte osoit jamais en abuser contre la Porte, elle pouvoit l'anéantir comme elle avoit pu le créer. Ce conseil fut suivi, & l'abbé de Polignac eut la gloire de disposer d'une couronne au fond de l'orient.

On reconnut bientôt la sagesse de ce conseil, & les pertes successives des Impériaux justifierent sa prévoyance. Ils échouerent devant plusieurs villes.

Ann. 1695. Les Turcs s'emparerent de Lippe & de Titoul. Ces deux conquêtes leur ouvroient la Tranſilvanie. Le comte Vétérani ſe vit enveloppé près de Lugos par vingt-cinq mille ennemis, il n'avoit lui-même qu'onze mille hommes ſous ſes ordres. Les Turcs acharnés à ſa perte faiſoient un feu terrible; le pacha qui les commandoit, ſentoit qu'entre la victoire & le cordon il n'y avoit point de milieu. Il aimoit mieux périr de la main des Impériaux que de celle des muets, & combattoit aux premiers rangs. Mais ſa préſence n'empêcha point les Turcs d'être repouſſés dans trois charges ſucceſſives. Alors le pacha furieux crie aux Arnautes qui formoient ſon arriere-garde: *tirez ſur quiconque fuira.* A ces mots il rallie les janiſſaires, fond ſur la cavalerie Impériale, & pénetre juſqu'au comte Vétérani. Ce général ſe défend long-temps avec une valeur héroïque; mais enfin couvert de ſang & de bleſſures, jetté à terre par la chûte de ſon cheval, il rend les armes. L'infanterie Impériale retranchée derriere ſes charriots combattoit encore malgré la perte du général: mais enfin, accablée par le nombre, elle fut taillée en pieces.

Les Turcs remportèrent d'autres avantages ; mais à la journée de Zenta, la fortune changea de parti. Le prince Eugene de Savoie y déploya ses talens, qu'il avoit en vain offerts à Louis XIV, & dont il fit usage contre la France. Ce général avoit pris des mesures si infaillibles, qu'il combattit malgré la défense de l'Empereur qu'il avoit reçue le même jour, sûr que son succès lui feroit pardonner sa désobéissance (45). Les Turcs furent vaincus ; & le traité de Carlowits rendit la paix aux deux empires, ainsi qu'à la Moscovie, à la Pologne & à la république de Venise.

11 Septembre 1697.

26 Janvier 1699.

Par ce traité, l'Empereur rentroit en possession de la Transilvanie, de l'Esclavonie, & de toute la Hongrie en-deçà de la Save. Les Turcs conserverent Themeswar, & la Hongrie au-delà de la Save. La Pologne ne fut pas oubliée, elle obtint l'importante forteresse de Kaminiec ; on céda Azoph aux Russes, & la Morée à la république de Venise (46).

L'Empereur en paix avec les Turcs, n'ayant plus rien à craindre de la part des Russes ni de ses autres voisins, rassembloit toutes ses forces pour an-

Mémoires de François Ragotzki.

Histoire intéressante, ou Relation des guerres du Nord & de Hongrie.

nuller par la voie des armes le testament de Charles II qui laissoit la couronne d'Espagne au duc d'Anjou. Mais un homme étonnant par son courage, par ses talens, & beaucoup plus encore par son désintéressement, ennemi de l'Autriche, suscité par la France, força l'Empereur à retenir pour la défense de la Hongrie, une partie des troupes qu'il destinoit à la conquête de l'Espagne. C'étoit François de Felsoë Vadas, prince de Ragotski, fils du dernier prince de Ragotski, & d'Helene de Serin, fille de ce même comte de Serin, qui avoit terminé sur l'échafaud une carriere digne d'une fin plus heureuse. François naquit au château de Borshi en 1676; il n'avoit pas encore une année accomplie, lorsque la mort de son pere ne lui laissa d'autre guide, d'autre appui que la princesse sa mere; elle étoit elle-même dans l'âge où une personne belle & sensible doit se défier de son cœur, mais elle avoit tous les charmes de son sexe, sans en avoir les foiblesses. Sa beauté séduisoit les cœurs, son éloquence captivoit les esprits. L'empire qu'elle avoit acquis sur la noblesse & sur le peuple, don-

noit de l'ombrage à l'Empereur. Son mariage avec le comte de Tékéli la rendit encore plus ſuſpecte. Son fils lui fut enlevé. Le deſſein de la maiſon d'Autriche étoit de veiller ſur ſon éducation, d'épier les penchans de ſa jeuneſſe, de lui lier les mains, & d'écarter loin de lui les maîtres qui auroient pu ſouffler l'ambition dans ſon cœur, & lui donner des talens dangereux. Mais on ne croira jamais que cette maiſon auguſte ait conſpiré contre les jours d'un enfant. Des hiſtoriens, dont la partialité ſe décele à chaque ligne, ont raconté que l'Empereur avoit voulu faire empoiſonner ce prince, & qu'un château & des terres devoient être le prix de cet attentat. D'autres ont ajouté que ce Longueval, ſon confident, qui fut depuis ſon accuſateur, avoit été placé près de lui par les miniſtres de l'Empereur; que de concert avec la maiſon d'Autriche, ce perfide devoit exciter le jeune prince à quelqu'acte de rébellion qu'on pût traiter de crime d'état, afin d'avoir un prétexte pour lui faire trancher la tête. Si le conſeil Autrichien avoit été

assez lâche pour attenter aux jours de cet enfant, ne lui étoit-il pas facile de faire exécuter ce noir dessein, lorsque François étoit renfermé dans un college, entouré de gardes & de maîtres dévoués à la maison d'Autriche? Si ce jeune prince inspiroit tant d'alarmes à la maison d'Autriche, pourquoi ne s'opposa-t-on point à son mariage avec la princesse de Hesse-Rinsfelds? Pourquoi obtint-il la permission de voyager en Italie & dans la plupart des cours de l'Europe, qui jalouses de la maison d'Autriche, pouvoient se servir de Ragotski comme d'un instrument utile aux projets que le reste de l'Europe formoit contr'elle? Il paroît que la politique de l'Empereur se bornoit à faire élever Ragotski dans l'obscurité, & à lui inspirer l'oubli des grandeurs humaines. La princesse sa mere avoit cherché un asyle à Constantinople; la cour de Vienne se hâta de rompre les correspondances secrettes de la mere & du fils, parce qu'elle craignoit que la princesse n'excitât les Turcs à réveiller leurs anciennes prétentions, & à enfreindre par de nouvelles hostilités le traité de Carlowitz.

Cependant le jeune Ragotski, héritier des talens, des vertus de ſes ancêtres, & de cet amour de la liberté qui ſemble inné dans toute ame Hongroiſe, méditoit déja de grandes révolutions. Le ſort de George Ragotski qui étoit mort ſur un champ de bataille les armes à la main, la deſtinée plus affreuſe du comte de Serin qui étoit mort ſur l'échafaud, tant de chûtes fameuſes que lui offroit l'hiſtoire de ſa famille, n'étonnerent point ſon courage. Au milieu des périls dont il étoit entouré, ſon ame n'étoit ſenſible qu'à l'eſpoir de rendre à ſa patrie la liberté, à ſa maiſon le luſtre que toutes deux avoient perdus. La fortune ſembloit avoir tout préparé pour de ſi grands deſſeins. Des circonſtances heureuſes lui promettoient vers l'occident de l'Europe, les reſſources que l'orient lui refuſoit. Les Turcs las de voir échouer ſans ceſſe leurs forces contre la maiſon d'Autriche, ne vouloient plus compromettre leurs armes en faveur d'un homme dont la foibleſſe & l'indigence faiſoient regarder ſes vues comme de brillantes chimeres. Mais Louis XIV, qui travailloit à donner un maître de ſon ſang à l'Eſ-

pagne, ne cherchoit qu'à ſuſciter des ennemis à la maiſon d'Autriche pour diviſer ſes forces. Ragotski ne doutoit point que ce prince ne lui accordât de puiſſans ſecours; il confia ſon projet au baron de Sirmay, au comte de Berchéni & à Longueval. Dans le premier, il voyoit un républicain enthouſiaſte, ami fidele, brave ſoldat, plus fait pour combattre que pour commander; dans le ſecond, un homme né pour les grandes entrepriſes, alliant la prudence au courage, ſenſible ſans être l'eſclave de ſon cœur, intéreſſé autant que l'honneur permet de l'être; dans le troiſieme, un politique adroit & ſouple, profond dans l'art d'épier le ſecret d'autrui & de garder le ſien, aſſez ruſé enfin pour ne pas le paroître. Ces talens auroient dû apprendre à Ragotski à ſe défier de Longueval: mais la défiance entre difficilement dans l'ame d'un jeune prince ſans expérience, qui juge tous les hommes ſemblables à lui-même. Il fut trahi; Longueval vendit ſes ſecrets à l'Empereur. Ragotski fut arrêté; Sirmay eut le même ſort; quatre autres gentilshommes, dont le ſeul crime peut-

être étoit une amitié trop décidée pour le prince, furent chargés de fers. Le comte de Berchéni échappa aux poursuites des émissaires de l'Empereur, & s'enfuit en Pologne. Le péril qu'il avoit couru, la captivité du prince, celle de Sirmay, tant d'obstacles irritoient son courage au lieu de l'affoiblir. N'ayant pu défendre ses amis, il résolut de les venger. Il s'adressa d'abord au marquis du Héron, ministre de France; celui-ci lui fit espérer de grandes ressources dans la protection de Louis XIV. Il lui fit même entrevoir que le roi de Pologne Frédéric-Auguste pourroit s'associer à son entreprise. Mais ce prince qui redoutoit la maison d'Autriche, avertit la cour de Vienne des complots qu'on tramoit contr'elle. Berchéni plein de confiance, & croyant voir déja réaliser toutes les chimeres qui flattoient son ambition, part de Varsovie, accompagné d'un officier Allemand, & suivi de quelques cavaliers dont il ignoroit les desseins. L'Allemand pendant la route caressoit les espérances du comte; mais lorsqu'ils furent enfoncés dans les bois de Petricow, tout-à-coup cet officier change de ton:

Je vous arrête, dit-il, en saisissant la main gauche du comte; Berchéni répond par un coup de pistolet, & renverse l'officier hors de la voiture; il saute à l'instant sur le cheval d'un de ses domestiques, les cavaliers font une décharge sur lui; il disparoît, trouve un asyle chez un curé charitable, revient à Varsovie déguisé en cocher, & se retire chez les missionnaires François de cette ville. On ne sait si l'on doit admirer son audace ou blâmer son imprudence; il n'ignoroit pas que le roi avoit résolu de le livrer à l'Empereur: malgré l'exemple récent de la trahison de Longueval, il confia sa fortune, sa liberté, ses jours à un prêtre François appellé Montméjan, & ne s'en repentit pas.

Cependant on poursuivoit à Neudstadt le procès de Ragotski. Il se défendoit avec autant d'art que de noblesse, tantôt récusant ses juges, tantôt éludant leurs questions. Quelques courtisans, ennemis secrets de Ragotski, conseillerent à l'Empereur d'éteindre dans le sang de ce rebelle l'ambition d'une famille fatale au repos de ses états. Mais ce monarque

rejetta cet avis ; il ne vouloit pas perdre ſon ennemi, mais le mettre dans l'impuiſſance de ſuivre les mouvemens de ſa haine. Si l'Empereur avoit voulu tremper ſes mains dans le ſang de ce prince, rien ne l'arrêtoit alors. Il étoit dans les fers ; ſon plus intime confident étoit ſon accuſateur. L'Autriche le croyoit coupable, la Hongrie doutoit de ſon innocence : la modération du monarque dans cette circonſtance prouve qu'il n'attenta jamais aux jours de Ragotski ; celui-ci ne perdit que ſa liberté. On le déclara criminel de leze-majeſté. La garde de cet important captif fut confiée à un officier appellé Leyman. C'étoit un homme livré à toutes ſes paſſions, & qui, forcé de paſſer ſa vie avec des priſonniers auſſi ennuyeux qu'ennuyés, s'en dédommageoit avec d'aimables captives qui venoient le conſoler dans ſa retraite. La princeſſe épouſe de Ragotski crut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de ſéduire une ame de cette trempe : elle étoit belle, & ſa parure élégante ſans affectation rehauſſoit l'éclat de ſes charmes. La douceur de ſes regards, ſon accueil facile,

ſes manieres prévenantes faiſoient naître & renaître ſans ceſſe des eſpérances dont ſa vertu retardoit toujours l'accompliſſement. Elle envoya ſon portrait au ſenſible Leyman, qui n'avoit rien d'un geolier que l'impatience de ceſſer de l'être. Elle lui fit en même temps demander la permiſſion de paſſer une nuit avec ſon époux. Le deſir de voir l'original d'une copie qui l'avoit enchanté, le fit conſentir à tout. Leyman obligé de tromper ſes ſoldats, exigea que la princeſſe ſe déguiſât en payſanne. Sous cet habit humble & ſimple, qui la rendoit plus charmante encore, elle entra dans le château de Neudſtadt. Une entrevue avec ſon époux étoit d'abord la ſeule grace qu'elle eût demandée; bientôt elle exigea davantage. Elle s'étoit apperçue de l'impreſſion que ſes charmes avoient faite ſur le cœur de Leyman; elle lui parla avec tant d'éloquence, verſa des larmes ſi à propos, qu'il conſentit à l'évaſion du priſonnier. Elle ſortit, & fit préparer des chevaux qui devoient l'attendre hors de Neudſtadt. Au jour & à l'heure indiqués, Ragotski déguiſé en cavalier s'évade, monte

à cheval, & gagne les frontieres de Pologne. Au premier bruit de ſon évaſion, Leyman eſt arrêté par ſes propres ſoldats : on lui fait ſon procès ; il périt ſur un échafaud, pour n'avoir pu ſe défendre contre le pouvoir de deux beaux yeux. Sa mort ne rendoit point à la maiſon d'Autriche la proie qu'elle venoit de perdre. Déja le prince avoit rejoint ſon cher Berchéni chez le fidele Montméjan ; déja leurs ames s'étoient épanchées dans leurs premiers embraſſemens : ils ne perdirent pas en careſſes mutuelles trop d'inſtans précieux. Réſolus de périr ou d'aſſurer le ſuccès de leurs premiers deſſeins, ils gagnerent la palatine de Belz. Cette princeſſe qui, dans pluſieurs occaſions, avoit fait éclater ſon zele pour la France, embraſſa la défenſe de ces illuſtres malheureux que Louis XIV protégeoit. Elle leur donna un aſyle dans une de ſes terres. Ce fut de-là qu'ils négocierent avec le roi très-chrétien, qu'ils engagerent les Hongrois à tout entreprendre pour recouvrer leur liberté, & qu'ils reçurent de leurs amis les plus riches promeſſes, & du monarque François des ſecours plus réels.

Ragotski se montra bientôt en Hongrie ; il n'étoit pas difficile de soulever une nation indocile, impatiente de secouer son joug. Il publia un manifeste éloquent, où il accusoit l'Empereur d'avoir renversé les loix fondamentales de l'état ; d'avoir violé les sermens qu'il avoit faits sur les autels en recevant la couronne ; d'avoir revêtu des premieres dignités du royaume une foule d'étrangers, qui passant les bornes même du pouvoir illégitime qu'il leur avoit confié, faisoient gémir le peuple dans l'oppression. Il excitoit les Hongrois à s'unir à lui pour s'affranchir d'une domination odieuse, & rendre à l'état son premier éclat & son antique liberté.

Ann. 1703. Une foule de payſans se rassemblerent sous les ordres d'un vassal du prince & d'un chef de voleurs qui savoit mieux le brigandage que la guerre. Mais Ragotski n'avoit pas le choix des soldats. Ces malheureux, à qui l'Empereur avoit fait ôter leurs armes offensives, ne portoient dans leurs mains que des bâtons, des faux, & d'autres instrumens destinés au bien de l'humanité, & non pas à sa destruction. Le prince loua leur courage. « Mes

» amis, leur dit-il, si le sort vous » refuse des armes, il vous laisse le » courage qui fait s'en passer. Ces ins- » trumens qui vous servoient à cul- » tiver la terre pour d'avides Alle- » mands, ardens à dévorer le fruit » de vos travaux, vous serviront à » punir vos tyrans, & seront des » monumens de votre vengeance, » comme ils l'ont été de votre ser- » vitude. Avec des bras & de l'audace, » on peut gagner des batailles. L'es- » poir d'une riche dépouille n'exci- » tera point la cupidité de nos op- » presseurs. La soif des richesses les » conduit dans ces mêmes champs » d'honneur, où nous amene l'amour » de la liberté. Mais vous les verrez » pâlir à la vue d'un ennemi indi- » gent, dont l'audace & la nudité ne » leur promettent que la mort ou des » chaînes ». Mais il affectoit une confiance qu'il n'avoit pas : il sentit le danger de descendre dans la plaine à la tête d'une pareille troupe, & se tint retranché sur les montagnes. Les habitans des environs lui apportoient des vivres de tous côtés : les femmes y accouroient ; elles vouloient voir le vengeur de la liberté publique, se

jettoient à ſes genoux, & lui préſentoient leurs enfans en verſant des larmes. Les meres ordonnoient à leurs fils à peine adoleſcens de reſter près de Ragotski, & de verſer leur ſang pour la patrie. D'autres laiſſoient leurs époux dans le camp, & s'en retournoient dans leurs cabanes: toutes levoient les mains au ciel, formoient des vœux pour Ragotski; & ſans ſonger aux déſaſtres qu'entraîne une révolution, ne penſoient qu'à la liberté qui en devoit être le fruit. Bientôt les villes Haidonicales, les Jaziges, les Cumans inviterent le prince à deſcendre des rochers qui lui ſervoient de retraite, & à s'étendre près de Munkats. Il fut reçu dans cette ville avec tranſport, mais le commandant du château refuſa d'en livrer les portes. Cependant quelques troupes Impériales étoient en marche; le prince cacha, autant qu'il put, aux ſiennes le danger dont elles étoient menacées: mais bientôt les Allemands annoncerent leur arrivée par la défaite des partis qui voltigeoient autour de la ville. Ragotski n'oſant commettre ſes forces contre des ſoldats diſciplinés, fit ſa retraite en

grand homme. Inveſti de toutes parts par les Allemands qui avoient mis le feu aux maiſons dans leſquelles il s'étoit barricadé, il s'échappa avec ſa troupe, traverſa la Torza, & gagna le village de Zavadka ſur les frontieres de la Pologne. Quelques fuyards avoient porté dans les montagnes le faux bruit de ſa mort. Sur ſa route il vit le deuil du peuple, il entendit ſes gémiſſemens; un morne abattement étoit peint dans tous les yeux : les montagnes & les rochers retentiſſoient des cris des femmes éplorées; les meres embraſſoient leurs enfans en fondant en larmes, & leur diſoient : Ragotski eſt mort, vous n'avez plus de pere; heureux ceux qui ſont ſur le bord de leur tombe, & qui ne verront pas les déſaſtres qui vont ſuivre cette perte ! Puis cherchant à douter de leur malheur, elles couroient vers ſes ſoldats, s'arrachoient les cheveux, ſe frappoient la poitrine, & s'écrioient : eſt-il vrai que nous avons perdu notre libérateur ? Il les détrompa. Aux accens de la douleur publique ſuccéderent les tranſports d'une joie preſqu'inſenſée, & ce moment fut plus doux &

plus glorieux pour Ragotski, que s'il fût ſorti vainqueur du combat, & couvert des dépouilles de ſes ennemis.

Il parut plus intéreſſant encore dans ſa diſgrace : il avoit craint que cet échec ne cauſât dans ſon camp une déſertion générale ; ſes alarmes furent bientôt diſſipées ; de nouvelles bandes de payſans vinrent ſe ranger ſous ſes enſeignes. Il vit avec plus de plaiſir encore arriver un régiment de cavalerie Hongroiſe bien diſcipliné, & dont l'exemple & les leçons pouvoient aguerrir ſes payſans. Quatre compagnies de Valaques vinrent groſſir ſa petite armée, ſous la conduite du comte de Berchéni. Il ne balança plus à paſſer la Theiſſe, & trouva au-delà du fleuve de nouvelles troupes, dont la plupart avoient porté les armes contre les Turcs. Ce fut avec ces forces qu'il s'empara de Kalo & de Somlio. Les garniſons de ces places ne les défendoient qu'à regret ; elles s'enrôlerent dans le parti des vainqueurs. Ragotski ſongea alors à purger ſon armée d'un ramas de brigands qu'il avoit accueillis par néceſſité, & qui ne pouvoient inſpirer

aux autres ſoldats que la ſoif du pillage & l'amour de l'indépendance. Pinyé, voleur célebre, qui avoit fait long-temps des montagnes de Meſech le théâtre de ſes violences, entra dans Nagi-banya, & fut maſſacré avec toute ſa troupe par les habitans. Ils ſe hâterent de rendre hommage à Ragotski, qui, loin de blâmer leur vigoureuſe défenſe, s'applaudit en ſecret d'être délivré de ces miſérables. Il continua les hoſtilités, s'empara d'Olaſſy, brûla la ville de Zathmar, fit une tentative inutile ſur la forteresſe, & reçut l'hommage de la nobleſſe du comté de Zambolic.

Telle étoit la ſituation des mécontens, lorſque la révolution qui venoit de changer la face des affaires en Pologne, leur fit craindre que Ragotski, combattant plutôt pour ſes intérêts que pour ceux de ſa patrie, ne préférât une couronne qu'on lui offroit, à un rang qui devoit lui coûter tant de travaux. Charles XII, roi de Suede, venoit d'être appellé par la mort de ſon pere à gouverner de vaſtes états, dans l'âge où l'on ſait à peine ſe gouverner ſoi-même. Ses talens avoient devancé les années, & la nature lui avoit appris plus de

choſes que l'expérience n'en apprend aux autres hommes. Déja maître de ſes autres paſſions, il n'étoit dominé que par une ſeule ; c'étoit l'amour de la gloire. Le roi de Danemarck, le czar de Ruſſie & le roi de Pologne réclamoient tous trois des provinces que la Suede, dans des temps plus reculés, avoit enlevées à leurs couronnes. Ils ſe liguerent contre un prince dont ils mépriſoient la jeuneſſe. Les Polonois entrent en Livonie; mais ils y trouvent le vieux général Albert, plein de ruſe & de courage, ſachant livrer un combat ou l'éviter à propos.

Cependant Charles XII s'embarque avec ſes troupes, aborde en Zélande, attaque le roi de Danemarck juſques ſous les murs de Copenhague, & le force à demander la paix. Le vainqueur entre en Livonie, défait les Saxons près de Riga. Après avoir triomphé de ſes ennemis, il triomphe de lui-même, & refuſe de voir la comteſſe de Koniſmarck, que Frédéric-Auguſte lui envoie pour le fléchir. Invincible contre des armées, il ſentoit qu'il ſeroit foible contre deux beaux yeux.

La

La bataille de Cliſſow, plus déciſive encore, ouvrit à Charles XII un libre paſſage dans toute la Pologne. Ce prince, à qui de toutes les vertus qui font les héros guerriers, il ne manquoit que la clémence, ne fut point fléchi par la défaite de ſon ennemi : il voulut le détrôner ; le cardinal primat, ennemi ſecret de Frédéric-Auguſte, avoit préparé les eſprits à cette révolution, & ſa politique n'avoit pas moins fait que les armes de Charles XII. Ce prélat déclara Auguſte, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne, & prononça la vacance du trône. Auguſte avoit encore un parti, mais foible & peu nombreux ; il aſſembloit des dietes, publioit des manifeſtes, tandis que Charles prenoit des villes & gagnoit des batailles. Celui-ci voulut d'abord couronner l'un des enfans du grand Sobieski : mais les deux premiers avoient été enlevés par les Saxons, le dernier ſe montra au-deſſus du trône même, en refuſant de s'y aſſeoir.

Il eſt probable que, dans cette circonſtance, Charles XII, qui n'a- Ann. 1704.

voit point encore vu Staniſlas Leczinski, indifférent ſur le choix du ſucceſſeur qu'il donneroit à Frédéric-Auguſte, auroit pu mettre la couronne ſur la tête de François Ragotski; le cardinal primat, & Lubomirski, grand général, la lui offrirent. Si Ragotski n'eût été qu'ambitieux, ſi l'intérêt de ſa propre grandeur lui eût mis les armes à la main, il n'auroit pas balancé ſans doute à monter ſur un trône dont le roi de Suede lui avoit frayé le chemin; il auroit recueilli tranquillement le fruit des travaux & des périls que le héros du Nord avoit eſſuyés en Pologne. Mais ſa conduite prouva qu'il n'étoit point guidé par un égoïſme déguiſé ſous le voile du patriotiſme. Un refus modeſte fut ſa réponſe. « J'ai entrepris cette guerre, dit-il, pour délivrer ma patrie de la ſervitude où elle gémit; & non pour conquérir une couronne étrangere. Ce n'eſt point pour moi-même que je combats, c'eſt pour mes concitoyens. Si je triomphe, l'honneur de les avoir vengés eſt ma récompenſe. Quelque grand que ſoit le titre de roi de Pologne, celui de libérateur

» de la Hongrie eſt auſſi beau. Que
» deviendroient tant de braves ſoldats
» qui ont quitté leur charrue pour ſe
» ranger ſous mes enſeignes ? que de-
» viendroient tant de gentilshommes
» qui ſe ſont aſſociés à mes périls, ſans
» autre eſpoir que celui de rendre à
» l'état ſa ſplendeur & ſa liberté ? les
» abandonnerai-je à la vengeance de
» la maiſon d'Autriche ? S'ils ont en-
» couru ſa haine, c'eſt moi qui les y
» ai excités ? Je ne m'expoſerai point
» à leurs reproches, à ceux de l'Eu-
» rope entiere & de la poſtérité. Char-
» les XII eſt aſſez grand pour approu-
» ver mon refus, & peut-être pour
» en être jaloux. Il ſait dédaigner les
» couronnes comme il ſait les con-
» quérir ; & s'il en faiſoit tant d'eſ-
» time, il ne les donneroit pas. Il ſe
» ſouviendra ſans doute que ſon aïeul
» conclut avec le mien une alliance
» inviolable ; qu'il avoit juré pour ſes
» ſucceſſeurs & pour lui-même de ſe-
» courir ma famille, ſi jamais elle
» étoit chaſſée de la Tranſilvanie.
» Voici le moment d'accomplir ces
» riches promeſſes : qu'il venge la
» Hongrie comme il a vengé la Po-
» logne ; que ſa bienfaiſance, au lieu

» de réunir tous ſes préſens ſur moi » ſeul, s'étende ſur tout un peuple, » & qu'au plaiſir de faire un roi, il » préfere celui de faire des milliers » d'heureux, & d'affranchir un peuple » eſclave ».

Charles XII n'écouta point ces propoſitions. Il n'avoit détrôné Frédéric-Auguſte que pour ſe venger. Il lui reſtoit encore un ennemi à combattre ; c'étoit Pierre, czar de Ruſſie. Avant d'épouſer les querelles des autres, il vouloit vuider les ſiennes. La gloire d'acquérir des amis ne flattoit pas autant ſon ame, que celle d'abattre un ennemi. Peut-être auſſi l'Alexandre du Nord craignoit-il de meſurer contre la maiſon d'Autriche, ces forces qui échouerent depuis contre le héros Ruſſe. Staniſlas Leczinski fut élu ; & Ragotski occupé de la révolution qu'il méditoit, ne ſongea plus à celle qui ſe paſſoit en Pologne. Il pourſuivit ſes conquêtes : la plupart lui coûterent peu de travaux ; les garniſons Allemandes trahies par les habitans étoient forcées de ſe rendre. Scépuſe fut aſſiégée ; un certain Matthias Trinchini voulut forcer le commandant à capituler. Plein d'un

ſtratagême qu'il méditoit, il attache une corde au rempart, court chez le commandant, l'inſulte, & lui fait pluſieurs bleſſures peu dangereuſes. Il ſavoit qu'il n'y avoit point de chirurgiens dans le château, & que la néceſſité de faire panſer ſes plaies forceroit le gouverneur à ſe rendre. Cependant, aux cris de cet officier, la garde étoit accourue; mais l'aſſaſſin s'étoit échappé: déja à l'aide de ſa corde, il étoit paſſé dans le camp des ennemis. Le commandant, pour obtenir d'eux les prompts ſecours dont il avoit beſoin, ſe hâta de capituler. La priſe de Tokai, placé plus importante, en donnant un nouveau luſtre aux armes des rebelles, valut à Ragotski l'hommage de preſque tous les comtés de la baſſe Hongrie.

Cependant Ragotski vêtu comme ſes ſoldats, couchant comme eux ſous une tente expoſée aux injures de l'air, toujours botté, tantôt ſentinelle & tantôt général, veillant à la fois, & à la diſcipline & à la ſûreté du camp, au premier rang dans les attaques, au dernier dans la retraite, s'atteloit au travail comme les plus groſſiers payſans, & ſe dévouoit, pour

venger sa patrie, à tous les maux que Charles XII bravoit gaiement pour assouvir sa propre vengeance. Il prit Agria après un long siege. Il succomba enfin à tant de fatigues : on trembla pour sa vie, il étoit sans secours ; & comme dans des circonstances critiques, les grands hommes savent transformer leurs semblables, & les employer à des fonctions qui n'étoient pas faites pour eux, il avoit fait de son chirurgien François son ambassadeur auprès des Turcs pour en obtenir des vivres. On ne trouva dans les environs du camp qu'un médecin Allemand. Les officiers & les soldats le conjuroient de ne point confier ses jours à ce docteur qui pouvoit être vendu à la maison d'Autriche. Ragotski, dans cette occasion, montra autant de grandeur d'ame qu'Alexandre, lorsqu'en prenant le breuvage que lui présentoit le médecin Philippe, il lui remit la lettre où on l'accusoit de vouloir empoisonner son maître. Il fit venir le docteur, se remit dans ses mains, & ne s'en repentit pas. Il recouvra bientôt ses forces, & reparut à la tête de ses troupes. On lui annonça que la diete

d'Albejule l'avoit proclamé prince de Tranſilvanie ; & peu de temps après, une députation ſolemnelle vint lui apporter le diplôme de ſon élection. Soit que ce prince voulût s'immortaliſer, en refuſant des couronnes comme d'autres en les conquérant, ſoit qu'il craignît que le nouveau titre dont il alloit être décoré ne causât ſes malheurs & ceux de la Tranſilvanie, il rejetta d'abord ces offres qu'un ambitieux auroit briguées. Mais on lui repréſenta qu'il falloit aux Tranſilvains un chef revêtu du pouvoir ſuprême ; que Tékéli relégué à Nicomédie depuis la paix de Carlowitz, n'avoit pas perdu de vue la Tranſilvanie ; que peut-être il acheteroit les ſuffrages, & que ſon élection entraîneroit la perte de la religion catholique ; ſi elle n'entraînoit pas celle de la liberté publique. Ragotski ſe rendit aux inſtances des états (47). La conquête de Newhauſel, celle de Strigonie, & d'autres ſuccès juſtifierent le choix qu'ils avoient fait.

Mais au milieu de ſes proſpérités, Ragotski apprit avec chagrin qu'on travailloit ſourdement à une paix illuſoire. Il lui ſembloit que les Hon-

grois ne devoient signer d'autre traité que celui qui assureroit leur indépendance. Les ministres de Hollande & d'Angleterre intéressés à cette pacification, dans la vue d'accabler plus aisément Louis XIV avec les secours de l'Empire, avoient des émissaires répandus dans la Hongrie, qui effrayoient le peuple par le tableau des maux qu'il devoit craindre, & calmoient son ressentiment par l'espérance d'une paix avantageuse & durable. Ils engagerent enfin les mécontens à envoyer des députés à Vienne. Ceux-ci trouverent, du moins en apparence, les esprits disposés à la paix: ce n'étoit plus cette cour altiere, qui ne parloit que de châtimens. On reçut les députés, non comme des rebelles, mais comme des ennemis respectables. On leur prodigua les plus flatteuses promesses. La couronne redevenoit élective; & pourvu qu'on prêtât à Joseph un nouveau serment de fidélité, l'acte qui la rendoit héréditaire dans la maison d'Autriche, étoit anéanti après la mort du roi des Romains. Une amnistie générale pour tous ceux qui avoient pris les armes, la liberté du com-

merce, l'abolition des nouveaux impôts, le rétabliſſement des dietes qu'on aſſembleroit pour délibérer ſur les affaires du royaume, la réſidence perpétuelle d'un ou deux députés Hongrois à Vienne, ſans leſquels le conſeil Autrichien ne pourroit rien innover en Hongrie : tels étoient les avantages qu'on offroit aux Hongrois. Mais plus la cour étoit magnifique dans ſes promeſſes, plus elle excitoit la défiance d'un peuple qui avoit ſaiſi ſa politique. Les députés moins ambitieux, mais plus preſſans dans leurs demandes, exigeoient que, pour préliminaires, & avant de rien ſtatuer ſur le reſte, on dépouillât les Allemands de toutes les charges, de tous les bénéfices dont ils étoient revêtus, pour les rendre aux naturels du pays; que la princeſſe Ragotski, qui avoit été arrêtée, fût miſe en liberté; que la ſentence rendue contre ſon époux fût déclarée *nulle & abuſive*, & qu'on les mît en poſſeſſion de tous leurs biens. Mais Léopold étoit loin de vouloir ſe défaire d'un ôtage auſſi précieux que la princeſſe, & laiſſer tant de puiſſance au prince ſon époux. Le refus

qu'il fit d'écouter ces demandes, fit douter de la fincérité de ſes offres, & la négociation fut rompue.

Mém. manuſcr. de M. Amelot de Gournay.

La politique de la cour de Verſailles avoit beaucoup contribué à faire évanouir ces trompeuſes apparences de paix. Elle avoit en Hongrie des agens ſecrets, qui obſervoient tous les mouvemens, & fomentoient l'eſprit d'indépendance. Depuis la mort de Sobieski, Veniſe étoit devenue le centre de la correſpondance entre Louis XIV & ſes émiſſaires. Dès le temps où Tékéli avoit levé l'étendard de la révolte, Michel Amelot de Gournay, ambaſſadeur auprès de la République, informoit ſon maître de toutes les ſcenes qui ſe ſuccédoient ſur le théâtre mobile du Levant. Ce miniſtre, qui depuis rendit la paix aux Suiſſes diviſés, gouverna l'Eſpagne ſous le nom de Philippe V, & travailla à calmer les troubles de l'égliſe, tour-à-tour ambaſſadeur, théologien, légiſlateur, & grand même dans le conſeil de guerre, avoit tracé à ſes ſucceſſeurs la route qu'ils devoient ſuivre; & les ambaſſadeurs de France à Veniſe avoient ſur les affaires de Hongrie une

influence ſecrette. Louis XIV réſolut enfin de ſe découvrir, & d'envoyer dans cette contrée un homme revêtu d'un titre honorable. Le marquis des Alleurs, lieutenant-général des armées du roi de France, vint joindre le prince à Agria, & reçut une audience publique. Cette ambaſſade en impoſoit au peuple, aux ſoldats; elle avoit même ébloui les officiers: mais les eſpérances qu'ils en avoient conçues relevoient leurs courages ſans augmenter leurs forces. Louis XIV renouvelloit à Ragotski les promeſſes d'une protection puiſſante; mais il ne pouvoit que promettre: ſes finances étoient épuiſées, ſes troupes étoient délabrées, ſon génie ſembloit anéanti par l'échec que ſes armes avoient reçu à la fatale journée d'Hochſtet. Les ſuccès de ſes alliés ne le conſoloient pas de ſes propres diſgraces. Ann. 1707.

Le marquis des Alleurs examina les forces des mécontens, mit dans le camp une nouvelle diſcipline, confia à des ingénieurs François le ſoin de former les canoniers, & au nom de Louis XIV anima le peuple à défendre ſa liberté, & à ſuivre les enſei-

gnes de Ragotski. Jamais on ne vit le patriotiſme fermenter avec plus de chaleur. La plupart des payſans ſervoient à leurs frais ; les nobles ouvroient leurs bourſes au prince, & les marchands accepterent le cours d'une monnoie de cuivre, dont la valeur intrinſeque n'étoit pas d'un, pour ſoixante. Le marquis des Alleurs crut qu'il ne falloit pas laiſſer refroidir le zele de la nation. On ſe mit en marche. Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas d'entrer dans tous les détails de cette guerre, de ſuivre les armées dans leurs campemens, dans leurs chocs, dans leurs retraites. On a peu de mémoires ſur ces événemens ; & les écrits qu'ont laiſſé les principaux acteurs de ces ſcenes ſanglantes, ſont ſi remplis de contradictions, qu'il eſt ſouvent impoſſible de démêler la vérité. Le prince n'a pas rendu dans ſes mémoires au marquis des Alleurs, toute la juſtice qu'il méritoit. Celui-ci s'eſt plaint trop amérement du comte de Berchéni, & ce dernier, après avoir été l'ami de Ragotski, paroît être devenu ſon rival. Je ne m'arrêterai donc qu'aux époques les

plus sûres, & aux grands mobiles de ces révolutions.

L'empereur Léopold venoit de terminer un regne long & glorieux, mais fort agité. Deux fois la couronne avoit chancelé sur sa tête; il avoit vu les Musulmans aux portes de Vienne. Mais il savoit également supporter ses malheurs & les réparer. Au reste, il ne devoit qu'à une lente expérience des événemens & des hommes, cette prudence qui le rendoit maître des uns & des autres. Ses premieres années n'annonçoient qu'un prince foible, timide & peu habile. Mais bientôt son génie se développa, & les pertes qu'il fit lui enseignerent les moyens d'assurer ses succès. Les fautes des ministres qu'il avoit d'abord choisis, lui apprirent à en choisir de meilleurs. Ce fut par ces derniers qu'il devint despote dans les dietes. S'il n'eut pas tous les talens de Charles-Quint, il eut du moins sa puissance. Les princes de l'Empire furent ses sujets, & presque ses esclaves. Le titre d'électeur n'étoit plus qu'un vain nom; & la liberté d'opiner se réduisoit à adopter sans résistance la volonté de l'Empereur. Il aimoit mieux régner que

vaincre. Il ne fit point la guerre, mais il sut la diriger. Dans sa conduite envers Sobieski il fit voir plus de jalousie que de reconnoissance; mais il parut qu'elle étoit l'effet des discours des courtisans, qui lui peignoient ce héros comme un ami dangereux. Sa religion fut un problême (48). D'une main, il établissoit la foi catholique en Hongrie; de l'autre, il la détruisoit en Angleterre, & montra la même ardeur pour elle & contr'elle. Du reste, il eut beaucoup d'élévation dans l'ame, beaucoup de ressources dans le génie, un caractere égal & grand, une bienfaisance sagement mesurée. Joseph son fils lui succéda.

La Hongrie étoit toujours aux prises avec ses maîtres. Ragotski, pour attirer les nobles dans son parti, & prévenir entr'eux ces jalousies secrettes qui font la perte des armées & le malheur des états, en rassembla cent en un seul corps, sous le nom de *société des nobles*: la garde du prince leur fut confiée; cette institution réveilla l'émulation qui commençoit à se ralentir. Les nobles juroient d'observer les loix de l'honneur & de la plus sévere discipline. Le reste, jaloux

de les égaler, ſuivoit les mêmes loix ſans faire les mêmes ſermens. Ces ſentimens héroïques ne changeoient point la fortune ; des troupes mal armées, mal vêtues, mal payées, ne pouvoient réſiſter long-temps aux forces réunies de la maiſon d'Autriche. Un prince proſcrit, pauvre, & ſuivi de ſoldats pauvres comme lui, ſans autre ſoutien que l'amitié chancelante de Louis XIV, ne pouvoit long-temps ſupporter le fardeau de cette guerre. Ses ennemis retrouvoient toujours de nouvelles forces ; ſes échecs, ſes ſuccès même minoient les ſiennes. Ses officiers plus braves qu'habiles, ne ſavoient que mourir & ne ſavoient pas vaincre. Malgré les revers qu'il venoit d'eſſuyer, malgré la perſpective affreuſe d'un abandon général & d'une chûte prochaine, Ragotski fut aſſez grand pour refuſer encore la couronne de Pologne que Pierre, czar de Ruſſie, lui offroit. Il répondit avec modeſtie: « que c'étoit aux Polonois à ſe choi- Ann. 1707.
» ſir un maître, non au czar à leur » en donner un ; qu'ayant pris les » armes pour rétablir en Hongrie la » liberté des élections, il ne devoit » pas ſouffrir que, pour le couronner,

» on gênât en Pologne cette liberté » qui lui sembloit préférable à la cou» ronne même ».

Cependant l'amitié qui avoit regné jusqu'alors entre le prince & le comte de Berchéni, commençoit à se refroidir; il est difficile que deux grands hommes parcourent d'un pas égal la même carriere, sans qu'un peu de rivalité n'altere leur intelligence. Le comte commençoit à se faire des créatures; il ne cherchoit point à aigrir les esprits contre le prince, mais il tâchoit de les gagner pour lui-même. Sa haine n'éclatoit pas, mais son ambition se laissoit appercevoir. Forcé de se tenir en garde contre un concurrent dont les talens lui donnoient de l'ombrage, Ragotski n'opéra plus avec cette confiance sublime qui est un gage du succès; cette mésintelligence & le dégoût qu'elle inspiroit aux soldats découragés, furent les causes de l'échec que les armes de Ragotski reçurent près de Transchin. Depuis cette époque, le prince ne songea plus à conquérir des provinces, mais à conserver les débris de son armée. La désertion se mit dans ses troupes; les paysans qui ne pré-

Ann. 1708.

voyoient plus que des revers, regretterent leurs cabanes & retournerent à leurs charrues. Plusieurs officiers qui craignirent d'être enveloppés dans la disgrace de leur chef, prévinrent par une prompte soumission la vengeance de la maison d'Autriche. A la faveur de cette révolution, le général Heister, fit rentrer toute la basse-Hongrie sous la domination de l'Empereur. Ce monarque, pour retenir les vaincus sous son obéissance, adopta un système plus doux que celui qu'on avoit suivi jusqu'alors; il les traita avec bonté, & ses bienfaits firent sur les esprits une impression plus profonde, que la sévérité des ministres & des généraux de Léopold n'en avoit fait dans les premiers troubles. Ragotski, quoiqu'abandonné par le plus grand nombre de ses partisans, résolut de soutenir jusqu'à la derniere extrémité le rôle dont il s'étoit chargé. Son génie sembloit suppléer aux forces qui lui manquoient; son courage sembloit s'accroître avec son infortune: il chercha plusieurs fois l'occasion de mourir l'épée à la main, mais le sort des armes respecta ses jours. L'Empereur estimoit ses talens; Ann. 1711.

honoroit sa vertu; il voulut le traiter, non comme un rebelle à qui l'on fait grace, mais comme un ennemi généreux à qui l'on offre la paix. Ragotski persuadé de la bonté de sa cause, ne voulut jamais souscrire à l'asservissement de sa patrie; & ne voyant plus aucune ressource pour tenir la campagne, il se retira en Turquie, ainsi que le comte de Berchéni. Le visir accueillit ces infortunés qu'il avoit mal soutenus. C'étoit avec un chagrin mortel que Ragotski avoit vu ses projets renversés, son parti dissipé, l'espoir de la liberté publique anéanti, la domination Autrichienne rétablie; enfin Karoli, à la tête de quarante-quatre confédérés, signa l'amnistie qui leur étoit offerte.

Ce traité est le plus important que la maison d'Autriche ait conclu avec les Hongrois; il est devenu l'olive de la paix & la base de la domination Autrichienne. Lui seul a mis fin à une guerre qui avoit duré près de deux siecles, & je ne puis me dispenser de le rapporter ici.

I. Sa majesté impériale & royale accorde au prince François Ragotski la grace de la vie, & lui rend tous

ſes biens. Le prince de Tranſilvanie ſera tenu de rendre hommage à S. M. I. & R. dans l'eſpace de trois ſemaines. Il remettra ſur le champ les forteresſes qui ſont en ſon pouvoir, & il ordonnera aux commandans de ces places d'y recevoir les garniſons Allemandes qu'on ſe propoſe d'y envoyer. Il ſera libre au prince de Tranſilvanie, après avoir ſatisfait à ces conditions, de demeurer dans les états de S. M. I. & R., ou de ſe retirer en Pologne. Les enfans du prince de Tranſilvanie lui ſeront rendus, dès que les conditions du traité auront été exécutées.

II. La même grace eſt accordée, ſous les mêmes conditions, aux grands, nobles, prélats & capitaines Hongrois & Tranſilvains qui ont ſuivi le parti du prince de Tranſilvanie. Leurs biens leur ſeront rendus, même ceux qui auroient été conférés à quelqu'un, vendus ou engagés, ſans cependant que les nouveaux poſſeſſeurs de ces biens ſoient tenus de reſtituer aux propriétaires les fruits qu'ils auront perçus pendant le temps qu'ils les ont poſſédés. Leſdits ſeigneurs ſeront tenus de mettre bas les armes

dans le délai déja preſcrit. Par cette expreſſion, S. M. I. & R. n'entend pas priver la nobleſſe du droit de porter les armes, mais la ceſſation de toute hoſtilité. Que ſi quelqu'un venoit à craindre le théâtre d'Eperies, il feroit injure à S. M. I. & R., dont le cœur eſt trop éloigné d'avoir recours à de pareilles procédures. Les gens de guerre d'un grade inférieur ſeront compris dans la préſente amniſtie, & ſeront libres de s'enrôler parmi les troupes Impériales, ou de retourner dans leurs foyers. Ceux des ſoldats d'un rang plus obſcur, qui par quelques exploits auront mérité d'être affranchis, ſeront maintenus dans la jouiſſance de leur liberté, pourvu cependant qu'ils aient été reconnus pour tels par les états.

III. L'exercice de la religion ſera maintenu, tant en Hongrie qu'en Tranſilvanie, par S. M. I. & R., ſuivant qu'il eſt ſtatué par les conſtitutions du royaume.

IV. S. M. I. & R. prend ſous ſa protection particuliere les enfans & les veuves de ceux qui ont péri dans les troubles paſſés; elle prendra les moyens les plus ſûrs & les plus prompts

pour leur faire restituer les biens de leurs maris ou de leurs peres, & les indemniser des pertes que le sort de la guerre leur a fait essuyer.

V. Cette amnistie s'étendra jusqu'à ceux qui se sont retirés dans les provinces limitrophes de la Hongrie & de la Transilvanie, pourvu qu'ils se pourvoient auprès de l'auguste cour, & qu'ils implorent la clémence de l'Empereur. Les dignités dont les nobles & les grands jouissoient avant ces mouvemens, ne sont point comprises dans ce traité, puisqu'elles ne doivent point être comptées parmi les biens. Cependant ceux qui en étoient pourvus, pourront avoir recours à la clémence de l'auguste cour, afin d'en obtenir la confirmation de leurs charges. Les privileges des villes des Jaziges, des Cumans, & des villes Haidonicales, seront rétablis.

VI. Les nationaux pris pendant cette guerre, participeront aussi au bienfait de l'amnistie générale.

VII. Les dommages causés depuis que la derniere suspension d'armes a commencé, seront réparés de part & d'autre.

VIII. Pour ôter toute défiance, la

grace générale pour la vie & les biens, émanée de la clémence ſans bornes de ſa majeſté, ſera inſérée dans un inſtrument ſolemnel au plutôt, pour le prince & ceux qui lui ſont attachés (dans un ſtyle qui s'étende à tous les grands, nobles, citoyens, affranchis, ſoldats, roturiers, de quelqu'état qu'il ſoit), & elle ſera ſans aucun doute ratifiée par l'auguſte cour; & pour une conſolation plus certaine, elle ſera accordée à tous les diſtricts & comtés du royaume de Hongrie & de la principauté de Tranſilvanie.

IX. S. M. I. & R. conſervera inviolablement les droits, libertés & immunités du royaume de Hongrie & de la Tranſilvanie; & elle ne ſouffrira point qu'on donne atteinte, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, à la préſente amniſtie. La paix ſera rétablie dans l'intérieur des deux états. Les gouverneurs des places auront ordre d'aſſoupir, le plus qu'ils pourront, le levain de haine & de diſcorde, & feront punir par des peines ſéveres ceux qui ſe ſerviroient du prétexte des anciennes diſſentions pour aſſouvir leur vengeance particuliere.

X. Chacun des nobles aura dans

la prochaine diete la faculté entiere de propoſer ſes griefs, & de repréſenter ce qu'il pourra être convenable pour le ſalut & l'honneur de la nation, S. M. I. & R. voulant bien permettre la liberté des ſuffrages. S. M. I. & R., en conſervant les loix du royaume, en ne donnant qu'aux régnicoles les charges de l'état, veut montrer à tout l'univers chrétien, que ſon intention eſt de rétablir une harmonie parfaite entre le prince & ſes ſujets.

Dans le reſte du traité, les plénipotentiaires s'occupent des moyens d'aſſurer à S. M. I. & R. de la fidélité des états de Hongrie & de Tranſilvanie, au cas que le prince de Tranſilvanie refuſe de prêter l'hommage preſcrit. Ce traité fut ſigné par les plénipotentiaires de l'Empereur le 29 Avril 1711, & par les états de Hongrie & de Tranſilvanie le 1^er^. Mai de la même année.

On força les principaux rebelles à ſigner un formulaire de ſerment, humiliant pour des ames hautaines, foible garant d'une fidélité que la bouche jure en vain quand le cœur ne l'inſpire pas. *Je* N. *jure par le Dieu*

vivant, créateur du ciel & de la terre, vu l'amnistie de vie & de biens que S. M. I. & R. accorde, par un excès de clémence, à ceux qui se sont trouvés engagés dans la dernière révolte, en vertu du plein pouvoir dont elle a revêtu son excellence très-illustre M. le comte Palphi, comte d'Erdod, son maréchal de camp général, &c..... ; vu sa déclaration sur ce sujet, & la promesse qu'elle fait, tant pour elle que pour ses successeurs, de maintenir religieusement les loix, droits & libertés, tant dans les affaires publiques que dans les ecclésiastiques des religions reçues, approuvées ou tolérées ; enfin, vu l'offre que S. M. I. fait de ratifier ce que ses plénipotentiaires ont accordé ; que je serai toujours fidele jusqu'à mon dernier soupir à S. M. I. & R., & à son légitime successeur dans ce royaume, & de ne rien faire à l'encontre directement ni indirectement, ni de mon propre mouvement, ni à la persuasion d'autrui ; mais que je m'acquitterai bien & de bon cœur, réellement & de fait, avec sincérité & sans déguisement, de tous les devoirs auxquels cet hommage m'oblige ou m'obligera : & je le jure ainsi, je le promets & m'oblige religieusement & avec une fidélité inviolable par les saints évangiles, comme je

souhaite

ſouhaite que la très-ſainte & très-adorable Trinité me ſoit favorable.

Ragotski aima mieux renoncer aux biens immenſes qu'il poſſédoit en Hongrie & en Tranſilvanie, que de ſouſcrire à cet acte qui révoltoit ſa fierté. Le comte de Palphi mit en jeu mille reſſorts pour l'engager à ſe ſoumettre, ce fut en vain. Ce républicain inflexible proteſta toujours qu'il aimoit mieux traîner ſon indigence & ſes malheurs de contrée en contrée, que de vivre eſclave & fortuné dans ſa patrie. Son exemple fut même ſuivi par quelques eſprits opiniâtres, qui accuſerent Karoli d'avoir trahi la cauſe publique; ils rejetterent l'amniſtie, & réclamerent contre le traité.

Pendant ces négociations, l'empereur Joſeph étoit mort le 17 Avril 1711: c'étoit un prince actif, entreprenant & ferme dans ſes deſſeins; ſachant mieux renverſer les obſtacles que les éviter; allant à ſon but par les chemins les plus courts; ménageant ſes ennemis par grandeur d'ame, & non par foibleſſe; moins habile que ſon pere, mais plus hardi, & faiſant par ſon courage ce que l'autre faiſoit par ſon génie. On lui chercha

des crimes dans ſes ſuccès, peut-être parce qu'on ne lui en trouvoit pas d'autres; il lui ſuffiſoit d'être heureux, pour faire ſoupçonner qu'il vouloit abuſer de ſon bonheur. On crut qu'il tendoit à diſpoſer de tous les fiefs de l'Empire comme de ſa propriété. Sa mort fut ſuivie d'un interregne de ſix mois. L'impératrice Eléonore-Magdeleine, mere de Joſeph, fut déclarée régente de Hongrie & de Boheme.

Joſeph, deſpote dans l'Empire, avoit voulu l'être auſſi dans ſa famille. Sa tendreſſe pour ſes filles Marie-Joſephe & Marie-Amélie, ne lui fermoit pas les yeux ſur les beſoins des états qu'il avoit gouvernés. Il ſentoit que la maiſon d'Autriche étoit anéantie ſi elle ſe diviſoit; qu'une ſi vaſte puiſſance ne pouvoit ſubſiſter que dans la même main. Les Hongrois pouvoient faire renaître leurs complots évanouis. La Turquie tenoit toujours une armée prête à fondre ſur l'Autriche. Philippe V étoit monté ſur le trône d'Eſpagne; l'archiduc Charles le lui diſputoit encore ſans eſpérance, & ſeulement pour ſa gloire. La France fortifiée par les ſecours de cette puiſſance, pouvoit accabler deux prin-

ceſſes, qui peut-être n'auroient pas été long-temps unies. Il falloit à tant d'états un ſeul maître ; il falloit une ſeule tête, qui de tant de corps politiques n'en fît qu'un ſeul dont il fût l'ame. L'archiduc Charles n'avoit pas conquis une couronne, mais il avoit paru la mériter ; & dans ſes malheurs même, il s'étoit montré ſupérieur à ſon heureux concurrent. Tels étoient les motifs qui avoient dicté à Joſeph mourant, ce teſtament fameux qui fit murmurer toute l'Europe. Ce prince inſtituoit l'archiduc Charles ſon frere, héritier de tous les états appartenans à la maiſon d'Autriche. Les deux princeſſes, victimes de la raiſon d'état, éleverent à peine la voix contre la derniere volonté de leur pere.

Cependant la diete étoit aſſemblée pour l'élection d'un Empereur ; les opinions ſe heurtoient, les cabales ſe groſſiſſoient, les puiſſances ennemies de la maiſon d'Autriche s'efforçoient de lui enlever cette couronne toujours élective en apparence, mais depuis long-temps héréditaire. Mais la néceſſité d'oppoſer aux Turcs un prince redoutable par ſon courage, par ſes domaines, par ſes ri-

cheſſes, réunit tous les ſuffrages en faveur de Charles VI. « L'Empire, diſoit l'archevêque de Mayence aux électeurs aſſemblés, » l'Empire eſt » une belle épouſe ſans dot, & dont » l'entretien exige de grandes dépen- » ſes; & il n'y a que la maiſon d'Au- » triche qui ſoit en état, par ſes » grands revenus, de ſoutenir une » charge ſi peſante ». Charles avoit déja un caractere décidé, un courage à l'épreuve, une expérience conſommée. L'Eſpagne n'étoit pas le ſeul théâtre où ſes vertus avoient brillé. Pendant ſon ſéjour en Angleterre, il avoit trouvé un peuple d'adorateurs, dans un pays où les têtes couronnées n'obtiennent gueres que du reſpect. Dans le cours de ſon voyage, ſon vaiſſeau battu par la tempête fut menacé du plus affreux naufrage; Charles fit paroître alors cette intrépidité calme, ce ſang-froid ſi néceſſaire & ſi rare dans le danger. Il s'annonça en Eſpagne par des bienfaits, fut proclamé dans quelques provinces, combattit en ſoldat, commanda en général, & ſans Vendôme il étoit roi. Le trône que lui laiſſoit l'empereur Joſeph le dédommagea de celui

qu'il n'avoit pu conquérir. Cependant il ne renonçoit pas à ſes prétentions, il ſe flattoit de reprendre bientôt les armes qu'il avoit quittées; il engageoit les Catalans à lui demeurer fideles, & leur promettoit de prompts ſecours. Mais avant de rentrer dans la carriere où ſon ambition ſeule étoit intéreſſée, il voulut s'occuper du bonheur de ſes nouveaux ſujets; il entra dans Vienne ſans pompe, ſans éclat, comme un pere qui, après une longue abſence, retourne au ſein de ſa famille. Ses momens furent partagés entre ſes propres affaires, celles de l'Empire & celles des particuliers. L'état des finances fixa ſur-tout ſes regards attentifs. Il trouva dans ſon économie des tréſors que d'autres princes ne trouvent que dans la ſubſtance du peuple. Cette armée de châſſeurs, ces troupes de muſiciens, ces bals, ces fêtes que le peuple paie ſans en jouir, tout ce luxe qui n'ajoute rien à la majeſté du trône qui en eſt le prétexte, fut banni de la cour. Le palais de Charles fut ouvert à l'indigent comme au riche, & la juſtice y fut rendue avec la plus ſcrupuleuſe impartialité. Les Hongrois ſe livrerent ſans alar-

mes aux espérances que leur donnoit un regne commencé sous de si heureux auspices. Les états députerent vers Charles pour le féliciter sur son avénement au trône Impérial, & le prier de venir dans Presbourg recevoir la couronne de Hongrie. L'Empereur combla les députés de caresses, & admit dans sa confidence ce même Karoli, qui le premier avoit engagé les rebelles à se soumettre. Cependant l'esprit de révolte fermentoit encore dans quelques villes ; on n'éclatoit pas, mais on murmuroit. Quelques factieux parloient de liberté, prononçoient le nom de Ragotski, déclamoient contre la maison d'Autriche, pour pressentir les dispositions du peuple. L'Empereur ordonna à tous les gouverneurs de se tenir sur leurs gardes, & de mettre dans leur conduite plus de prudence que de sévérité. La présence du palatin Esterhasi calma un peu cet orage, & l'arrivée de l'Empereur lui-même acheva de le dissiper. Il fut couronné à Presbourg avec cette magnificence qui en impose au peuple, & même aux grands ; il jura de maintenir les immunités, la liberté, les loix fondamentales du

Ann. 1712.

22 Mai 1712.

royaume. Le prince Ragotski & le comte de Berchéni proteſterent contre le couronnement de Charles ; mais ces vains manifeſtes, derniere reſſource de l'impuiſſance, ne firent aucune impreſſion ſur les eſprits. L'Empereur ne daigna pas répondre aux invectives de deux mécontens, qui déſormais incapables de faire la guerre avec l'épée, tentoient encore de la faire avec la plume. Ce prince fut plus docile aux remontrances des états, qui lui déclarerent qu'accoutumés à être gouvernés par des hommes, ils ne pouvoient conſentir à la *ſucceſſion féminine*. On les verra dans la ſuite, par une révolution ſublime, abjurer cette prétention, & prodiguer leur ſang pour placer leur couronne ſur la tête de la fille de ce même Charles VI. L'Empereur, après avoir nommé pour conſeillers intimes l'archevêque de Colocza & les comtes Erdod & Palphi, & pour chambellans les comtes Keri, Badiani, Zichi, Zobor & Draskowitz, rentra en Autriche. Les opérations militaires & politiques y partagerent ſes ſoins. La France avoit fait ſa paix avec les autres puiſſances, parce que l'intérêt ſeul les Ann. 1713.

diviſoit. Mais la guerre étoit encore allumée entre les maiſons de Bourbon & d'Autriche, parce que la vengeance en étoit le principe, & que les paſſions des hommes ſurvivent aux cauſes qui les ont excitées. Eugene & Villars déployoient dans l'Allemagne ces talens deſtructeurs qui leur avoient mérité l'admiration de l'Europe, la haine de leurs égaux, & leur eſtime réciproque. Le premier doutant toujours de la fortune, mais ſage dans ſon inquiétude, tenant tout prêt pour la victoire, & tout pour la retraite, obſervant beaucoup avant d'agir, & ne mettant point au haſard d'un combat ce qu'il pouvoit obtenir en laſſant ſon ennemi, modeſte dans un jour de triomphe, & prévoyant la diſgrace qui pouvoit arriver le lendemain, forçoit la France à avouer, qu'en le rejettant de ſon ſein, elle s'étoit privée d'un Turenne. Villars la faiſoit ſouvenir de Condé; impétueux comme ce héros, mais circonſpect dans ſon audace, toujours plein de confiance & dans la fortune & dans lui-même, fier de ſes ſuccès, il promettoit la victoire, la donnoit & la célébroit lui-même. Tous deux

furent le salut des états qu'ils défendirent. On les choisit pour terminer une guerre qu'ils avoient faite avec tant de gloire. Radstat fut le lieu de leur entrevue. Un voile impénétrable cacha long-temps leurs desseins, leurs offres, leurs demandes, leurs différends. Les politiques qui veulent avoir tout prévu, & qui nient la possibilité de tout événement dont ils ne pénetrent pas la cause, annonçoient déja la rupture de la négociation. Un des amis du maréchal de Villars lui rendit compte des doutes opposés que l'on répandoit à Paris sur l'issue de cette grande affaire. La réponse du Maréchal fut une énigme plus obscure encore. « On dit la paix faite sans aucun fondement; on dit que les conférences sont rompues avec encore moins de vérité: il me paroît que M. le prince Eugene est persuadé, & je pense comme lui, que nos maîtres ne nous ont pas envoyés à Radstat pour nous tromper l'un l'autre; ainsi j'espere que Dieu bénira les intentions du Roi & de l'Empereur ».

Enfin au grand étonnement des politiques, le traité fut conclu, & 7 Mai 1714.

donna à la maiſon d'Autriche les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-bas & les duchés de Milan & de Mantoue, qui faiſoient partie de la ſucceſſion de Charles II, roi d'Eſpagne. Libre de ces ſoins, l'Empereur fit couronner ſon épouſe reine de Hongrie. Le comte de Palphi, élu ſuivant les loix par la diete aſſemblée, ſuccéda au comte Paul Eſterhaſi dans la charge de palatin du royaume. L'élection avoit été libre, & le peuple ſatisfait crut avoir recouvré ſes anciens privileges. Dès cet inſtant, les Hongrois renouvellerent de leur propre mouvement les ſermens de fidélité, que, dans des temps d'oppreſſion, la force leur avoit arrachés.

LIVRE DIXIEME.

L'Europe étoit tranquille : Louis XIV si long-temps protecteur des Hongrois venoit de descendre au tombeau ; Ragotski réfugié à Paris vivoit sans ambition, au milieu d'un peuple ami des malheureux. Philippe V affermi sur le trône d'Espagne ne desiroit & ne craignoit plus rien. La maison d'Autriche jouissoit sans alarmes des états qui lui étoient cédés par le traité de Radstat. La cour Ottomane recherchoit l'amitié de la cour de Vienne ; mais en même temps elle s'efforçoit d'accabler la république de Venise. Cette république tremblante lorsqu'elle étoit sans alliés, inquiette même lorsque des puissances formidables s'armoient pour sa défense, n'avoit pris qu'à la derniere extrémité la résolution de venger les outrages multipliés qu'elle avoit reçus des Turcs. Elle engagea l'Empereur dans sa querelle. Ce prince crut que l'a- Ann. 1715

baiſſement des Turcs importoit à la ſoumiſſion de la Hongrie, & tous les efforts que fit la Porte pour détourner cet orage furent inutiles. Charles VI, pour intéreſſer l'Empire à cette guerre, lui donna l'air d'une guerre de religion, reſſource ſouvent miſe en uſage avec ſuccès dans les différends des Chrétiens avec les Muſulmans. Lorſque le prince Eugene, nommé général de l'armée de Hongrie, alla prendre les ordres du monarque : « Je n'en ai point à vous
Ann. 1716. » donner, dit-il, ſi ce n'eſt de vaincre par les moyens que vous jugerez à propos. Mais j'établis au-deſſus » de vous un général que vous conſulterez, & au nom duquel vous » commanderez ». Le héros ne fut pas maître en ce moment d'une jalouſe inquiétude ; & ne connoiſſant dans l'Empire aucun général qui pût lui diſputer le prix des talens, il demanda avec embarras quel étoit celui dont il devoit dépendre. Alors Charles VI lui préſente un crucifix enrichi de diamans, ſur lequel on liſoit cette inſcription, *Jeſus-Chriſt généraliſſime* : « N'oubliez jamais, ajouta-t-il, que » vous allez combattre pour la cauſe

» de celui qui a répandu ſon ſang » pour tous les hommes. C'eſt ſous » ſes auſpices que vous allez attaquer » & vaincre ſes ennemis & ceux du » nom chrétien ». Tandis que les électeurs, qui n'étoient pas enflammés du même zele, diſputoient ſur la nature & la quantité des ſecours qu'ils devoient accorder, Eugene marchoit à la victoire. Son armée étoit compoſée de ſoixante mille hommes. Les Hongrois, ſous la conduite de Palphi, réunis aux Allemands, combattoient pour la même cauſe, & ne leur diſputoient plus qu'en fidélité. La haine du nom Muſulman étoit la ſeule paſſion qui régnât dans tout le camp; témoin du concert qui regnoit alors entre les Autrichiens & les Hongrois, on eût dit que ces deux nations n'en avoient jamais formé qu'une.

Cette révolution étonnante étoit l'ouvrage d'Eugene. Ses manieres affables avoient gagné tous les cœurs; il ſentoit qu'avant de vaincre les Turcs, il falloit gagner les Hongrois. On rencontra les ennemis dans la plaine de Péter-Varadin. A cette vue, les Hongrois & les Autrichiens jetterent des cris de joie. Le prince

Alexandre de Wirtemberg brigua & obtint l'honneur de porter les premiers coups à cette maſſe immenſe & redoutable. Six bataillons s'avancent ſous ſes ordres, s'élancent ſur une batterie qui les foudroie, & s'en emparent. En même temps la cavalerie ſe précipite au milieu des Turcs, & en diſſipe une partie. Déja les Allemands jettent des cris de victoire. Eugene ſeul jugé que l'inſtant du triomphe n'eſt point encore arrivé; mais il s'eſt apperçu que les Turcs ont découvert leur flanc. Auſſi prompt à profiter des fautes de ſes ennemis, qu'attentif à n'en pas faire lui-même, il fait marcher de ce côté un corps d'infanterie & de cavalerie. Le choc fut terrible; mais les janiſſaires plient, reculent, s'arrêtent, reculent encore, & entraînent les ſpahis dans leur déroute. La victoire des Allemands fut complette, le butin immenſe; Eugene l'abandonna à l'avidité des ſoldats, & l'on vit leurs tentes décorées du luxe de l'Aſie.

Le comte de Bonneval, homme ſingulier par ſon caractere, par ſes aventures, avoit échappé à la mort. Cet homme qui devoit un jour por-

ter le turban, & donner aux Turcs une discipline, & même des lumieres, portoit alors les armes contr'eux. Suivi de deux cens hommes de son régiment, il s'étoit avancé au milieu d'un corps de janissaires ; bientôt il est enveloppé : assailli de toutes parts, il se défend avec le courage d'un aventurier, qui ne fait cas de la vie, qu'autant que la gloire & la fortune l'accompagnent. Il tombe, il est percé d'un coup de lance, on le foule aux pieds ; ses soldats se rassemblent autour de lui, font à leur colonel un rempart de leur corps, presque tous meurent pour sa défense ; dix d'entr'eux échappent au carnage. De leurs bras enfanglantés ils enlevent le corps de leur colonel, & le portent en triomphe au centre de l'armée victorieuse.

L'impatient Eugene lent à résoudre la bataille, mais ardent à profiter de la victoire, marchoit déja vers Themeswar. Une armée de trente mille hommes s'avançoit pour secourir la place. Eugene crut qu'il ne pouvoit mieux payer la bravoure que les Hongrois avoient montrée à la journée de Péter-Varadin, qu'en les chargeant de

protéger le ſiege & de ſoutenir le choc des Turcs. On en vint aux mains. Après un combat opiniâtre, les Muſulmans prirent la fuite, & peu de jours après la place capitula. Dans la ſuite de cette guerre, les Hongrois ne démentirent point ce zele, cette intrépidité qui leur avoit mérité l'eſtime & la confiance du prince Eugene; on les vit auſſi terribles à la bataille de Belgrade, enfoncer les eſ-
Ann. 1717. cadrons Turcs, prévenir leur ralliement, les preſſer dans leur fuite, & rendre les Autrichiens jaloux de leurs exploits. Les Turcs n'avoient triomphé de ces deux nations, que dans ces temps de diſcorde où elles étoient rivales; où le Hongrois regardoit l'Autrichien comme un oppreſſeur, où l'Autrichien traitoit le Hongrois comme un eſclave. La Porte apprit combien elles étoient redoutables, lorſqu'agiſſant de concert, une même ame dirigeoit l'uſage de leurs forces réunies. Depuis que l'auguſte Marie-Thérese a éteint par ſa prudence des haines nationales ſi long-temps funeſtes; depuis qu'au deſpotiſme de l'autorité elle a ſubſtitué celui des bienfaits, la Hongrie eſt devenue du

ôté de l'empire Ottoman le boulevard de l'Europe.

Charles VI, vainqueur des Muſulmans, tout-puiſſant dans l'Empire, avoit fait recevoir cette fameuſe pragmatique-ſanction, par laquelle il eſt ſtatué « que les états de la maiſon » d'Autriche ſeront toujours indiviſibles; qu'on ne pourra porter aucune atteinte au droit de primogéniture, & de ſucceſſion de mâle en » mâle; qu'au défaut des mâles les » filles pourront ſuccéder, ſelon l'ordre de primogéniture ». On craignoit que les Hongrois ne fuſſent plus indociles que les électeurs, & que cet acte ne ſoulevât leurs eſprits. Mais la conduite ſage & modérée de Charles VI les avoit tellement gagnés, que ſa volonté étoit la ſeule loi qu'on reconnût en Hongrie. Les états déclarerent » que ſi Dieu permettoit que la ligne maſculine vînt » à manquer dans l'auguſte maiſon » d'Autriche, le droit héréditaire » paſſeroit dès-à préſent & à perpétuité à l'archiducheſſe, fille aînée » de l'Empereur, & à ſes deſcendans; » qu'au défaut de cette princeſſe, la » couronne appartiendroit à l'archi- Ann. 1718-9.

» ducheſſe ſa ſœur cadette, obſer-
» vant toujours l'ordre de primogé-
» niture; que dès cet inſtant, le royau-
» me de Hongrie ſeroit regardé com-
» me ne formant qu'une ſeule monar-
» chie avec les autres états apparte-
» nans à la maiſon d'Autriche ».

Cependant les Turcs, que l'amour des Hongrois pour Charles VI déſeſpéroit plus encore que les ſuccès d'Eugene, avoient demandé la paix. Elle avoit été conclue à Paſſarowitz le 21 Juillet 1718. Par le traité, le royaume de Servie, Belgrade & Thémeſwar furent cédés à Charles VI. On régla, à l'avantage de la maiſon d'Autriche, les limites de la Moldavie, de la Valachie, de la Croatie, & des contrées voiſines; le ſultan n'oublia point les malheureux Hongrois, qui après la chûte de leur parti avoient cherché un aſyle dans ſes états. L'Empereur ne voulut pas pourſuivre hors de ſes frontieres des ennemis dont les diſgraces excitoient plus ſa pitié, que leur révolte n'avoit excité ſon courroux. Le prince de Ragotski, les comtes Berchéni, Eſtheraſi, Forgats, Vay & Zacki obtinrent la liberté de reſter en Turquie avec

leurs familles ; l'Empereur pouſſa la clémence encore plus loin. Deux fils de Ragotski étoient en Hongrie ; il leur donna des fiefs dans le royaume de Naples & dans la Sicile : il y ajouta aſſez d'honneurs pour les faire reſpecter, mais non pas aſſez pour les faire craindre. Malgré les bienfaits dont il combloit les enfans, on accuſa le pere d'avoir tramé des complots ſéditieux. On prétendoit que Ann. 1723.
des bords de la Marmara, du fond de ſa ſolitude, il avoit ſoulevé quelques factieux qui aimoient moins la patrie qu'ils ne haïſſoient la maiſon d'Autriche. La conſpiration étoit réelle ; mais on ignora quel en étoit l'auteur. Il n'eſt pas probable que Ragotski, dégoûté du rôle malheureux qu'il avoit joué ſur la ſcene du monde, trop prudent d'ailleurs pour attaquer l'Empereur lorſque les Hongrois couroient librement au-devant de ſon joug, ait trempé dans une conſpiration formée à la hâte, ſans plan concerté, ſans forces & ſans reſſources. On peut conjecturer que quelques eſprits remuans, qui vouloient raſſembler un parti, s'étoient étayés du nom de ce prince pour en

imposer au peuple, inspirer du courage à leurs complices, alarmer la maison d'Autriche, & disposer les esprits à la révolte. Ils furent tous livrés à la vengeance de l'Empereur. Ce prince craignit que sa clémence ne fût traitée de foiblesse; il crut qu'il falloit un exemple assez terrible pour épouvanter les plus audacieux rebelles. Quoique cette rigueur parût nécessaire, on ne vit pas sans compassion soixante-douze malheureux, les uns écartelés & leurs membres exposés dans différentes villes, les autres décapités, le reste condamné aux travaux publics. Les querelles de religion avoient échauffé ces querelles civiles; les Protestans voyoient leur secte persécutée en Boheme, en Silésie, en Autriche; ils prévoyoient que le même sort les attendoit en Hongrie: leurs murmures ne furent d'abord que l'expression de leurs alarmes; aux cris de douleur succéderent des cris de révolte. L'Empereur à qui il en avoit coûté beaucoup pour verser tant de sang, craignit de se voir réduit à la fatale nécessité d'en répandre encore; il nomma des commissaires pour écouter les plaintes des

hérétiques. Cette affaire traîna en longueur; on tâcha de calmer les esprits par degrés; on craignoit que si la fermentation devenoit générale, Ragotski, à la faveur de ces troubles, ne rentrât à main armée dans la Transilvanie: mais la nouvelle de sa mort rassura la maison d'Autriche. Son testament est un monument de sa piété, de sa reconnoissance pour ceux qui l'avoient servi, & de la confiance que lui avoient inspiré les bienfaits de Louis XIV & l'équité de son jeune successeur. Il avoit passé les dernieres années de sa vie dans le château de Rodosto. Là il oublioit ses grandeurs, & ne regrettoit que sa patrie; Chrétien au milieu des Turcs, philosophe au milieu des barbares, sa vertu fit respecter son indigence. Les premieres années de sa vie avoient été glorieuses, mais agitées; les dernieres furent heureuses, mais obscures. Ce prince est presque le seul chef de parti à qui l'intérêt général n'ait pas servi de prétexte pour soutenir des intérêts particuliers. Son zele pour la religion catholique ne ressembloit, ni à ce fanatisme aveugle qui croit servir Dieu en égorgeant les hommes, ni à cette politique sacrilege qui couvre l'am- Ann. 1735.

bition du masque de la piété. Elevé à l'école du malheur, il fut l'ami de ses semblables, le compagnon de ses soldats. Son courage étoit à l'épreuve des revers, sa modestie étoit à l'épreuve des prospérités. Il avoit refusé des couronnes pour ne s'occuper que du soin de venger sa patrie, & aimoit mieux être citoyen à Presbourg que roi à Varsovie. Il avoit de grands talens pour l'art des négociations, de plus grands pour celui de la guerre. Patriote enthousiaste, il fermoit les yeux sur les traités qui avoient livré la Hongrie à la maison d'Autriche, & se rappelloit seulement que les Empereurs avoient passé les bornes prescrites à leur puissance par ces traités même. Il fut le Gustave de la Hongrie; persécuté, proscrit, brave, entreprenant comme le héros Suédois, il ne fut pas heureux comme lui. Si l'on peut lui faire un reproche, c'est d'avoir soupçonné le comte de Berchéni d'être son rival, & d'avoir peut-être par ces soupçons même fait naître une rivalité qui n'existoit pas auparavant. Si le comte avoit voulu être seul chef du parti, la captivité du prince auroit offert à son ambition les moyens les plus faciles

pour y parvenir. Les larmes qu'il verſa en le voyant n'étoient point équivoques. Tous deux étoient faits pour s'aimer ; ils s'aimerent long-temps, & furent alors l'effroi de la maiſon d'Autriche : mais dès qu'elle les vit ſe nuire, s'obſerver, ſe craindre mutuellement, elle ne les craignit plus.

Cependant à l'ombre du trône Impérial, qui par la pragmatique-ſanction étoit devenu ſon patrimoine, croiſſoit l'auguſte Marie-Thereſe d'Autriche, née le 13 Mai 1717. La nature lui avoit donné un caractere ſi heureux, qu'il auroit pu ſe paſſer des ſecours de l'éducation, & une mere ſi ſage, qu'elle auroit dirigé vers le bien les penchans les plus indomptables. Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Blanckembourg avoit elle même élevé ſa fille ; elle lui avoit donné de grandes leçons & de grands exemples. Déja ſes lumieres avoient devancé les années ; & la réflexion lui tenoit lieu d'expérience. Obſerver étoit ſon étude ; ſoulager l'indigent étoit ſes plaiſirs ; ſes graces, ſa jeuneſſe étoient le moindre de ſes charmes. François-Etienne de Lorraine, qui depuis monta ſur le trône Impérial, avoit

été élevé comme elle à la cour de l'empereur Charles VI. Sa naissance lui permettoit d'aspirer à la main de Marie-Thérese ; ses vertus le rendoient digne de l'obtenir. La raison d'état s'accordoit avec le penchant de leurs cœurs, & le mariage fut célébré l'an 1736.

12 *Février.*

Ann. 1737. Mais tout-à-coup la guerre se rallume entre l'Autriche & l'empire Ottoman. Les Russes se liguent avec les Impériaux; l'ouverture de cette campagne fut glorieuse, mais la suite en fut très-funeste. L'armée Impériale entra dans Nissa presque sans coup férir ; elle dirigeoit sa marche vers la Valachie, où elle devoit se joindre aux Russes; les Turcs prévinrent cette

Ann. 1738. jonction. Eugene n'étoit plus; il étoit mort l'année précédente, &, comme le disoit Charles VI, *la fortune de l'Empire étoit morte avec lui.* Les soldats avoient perdu leur courage, en perdant un héros qui étoit plutôt leur ami que leur maître. Avare de leur sang, il ne l'exposoit que pour la sureté de l'Empire, & jamais pour sa propre gloire. Simple dans ses vêtemens, on ne le distinguoit du vulgaire des officiers qu'à son air profond

&

& réfléchi. Ce n'étoit point par un ſourire affecté, par des careſſes trompeuſes, qu'il avoit gagné l'amour des armées ; c'étoit par des bienfaits réels, par une bonté concentrée dans ſon cœur, & qui ſe peignoit plus dans ſes actions que dans ſes traits. Son abord étoit froid ; mais ſi on lui annonçoit qu'une maladie épidémique s'étoit répandue dans ſon camp, alors on le voyoit parcourir les tentes, veiller au tranſport des malades, & leur prodiguer des ſoins vraiment paternels. Supérieur à Villars par ſon déſintéreſſement comme par ſa modeſtie, il croyoit que le général, ſatisfait d'avoir vaincu les ennemis, doit abandonner leurs dépouilles au ſoldat indigent. Il ſavoit ſe juger lui-même, & ſe placer d'avance au rang que la poſtérité lui a marqué parmi les grands généraux. On connoît de lui ce mot célebre : *Si c'eſt Villeroi que Louis XIV envoie en Italie, je le battrai ; ſi c'eſt Vendôme, nous nous battrons ; ſi c'eſt Catinat, je ſerai battu.* Tel étoit l'homme que Louis XIV avoit dédaigné, Louis XIV qui cependant ſe connoiſſoit en hommes ; tant il eſt vrai

que la prudence abandonne quelquefois, dans le moment le plus important, le prince qu'elle a guidé pendant tout le reste de sa vie. Une légere faveur accordée à propos pouvoit donner un héros de plus à la France, & prévenir les désastres qui ternirent l'éclat de ce beau regne.

Le comte de Seckendorf lui avoit succédé dans le commandement des armées. Quarante-cinq ans d'expérience n'en avoient fait qu'un bon soldat. Il fit des fautes; on lui en fit des crimes. Il étoit coupable d'imprudence, on l'accusa de trahison, & on lui fit son procès; mais il sut tellement se justifier, que l'affaire demeura long-temps indécise. Le général Doxat ne fut pas aussi heureux dans sa défense. Il avoit négligé de relever les fortifications de Nissa; à l'approche des Turcs, il s'étoit rendu sans coup férir. On le livra de même à des commissaires qui sentoient la nécessité d'un grand exemple, capable d'effrayer tous les officiers ou lâches ou perfides. A toutes leurs imputations Doxat opposoit le mauvais état de la place, la foiblesse de la gar-

nison, le défaut de munitions, l'indocilité de ses soldats, la multitude des Turcs. « Enfin, ajoutoit-il, je » voulois, avant de rendre la place, » attendre les ordres du comte de Seckendorf; mais la garnison révoltée » m'a empêché de lui écrire. J'ai assemblé le conseil de guerre: j'ai représenté combien il seroit honteux » de céder sans combat; qu'une pareille conduite enorgueilliroit les » Turcs, répandroit une terreur panique parmi les Autrichiens, & nous » couvriroit d'un opprobre éternel. » Tous les officiers m'ont répondu: » Si nous ne nous rendons, notre » mort est certaine, & nous mourons » sans fruit. Laissons le Turc entrer » dans une place démantelée, que ni » lui ni nous ne pouvons garder, & » allons dans des occasions plus utiles » verser notre sang pour l'Empereur. » J'ai cédé à leurs instances, à leurs » menaces: voilà mon crime ».

On jugea que la lâcheté de la garnison ne justifioit pas celle de Doxat; ce général fut condamné à la mort, & la plupart des officiers à des peines infamantes, plus cruelles que la mort

même. Tant qu'Eugene vécut, la cour de Vienne n'étoit occupée qu'à récompenſer ; Eugene n'étoit plus, elle n'étoit occupée qu'à punir. La guerre continua avec beaucoup de fureur de la part des Allemands, beaucoup de ſageſſe de la part des Turcs. Ceux-ci ſe refuſerent toujours aux actions générales où leurs ennemis vouloient les engager. Des eſcarmouches fréquentes harcelerent, épuiſerent les Impériaux & les Hongrois. Le combat de Krotzka acheva de les affoiblir, & la victoire qu'ils remporterent à Panzova ne rétablit pas
Ann. 1739. leurs forces défaillantes. Leurs pertes étoient déciſives, leurs ſuccès ne l'étoient pas. On éprouva dans cette guerre que la fortune des armes dépend moins de la bravoure du ſoldat que de la concorde des chefs. Les Impériaux & les Hongrois étoient toujours les mêmes ; mais les officiers étoient diviſés entr'eux, parce qu'ils n'avoient point à leur tête un général d'un mérite aſſez ſupérieur pour les forcer au ſilence, & entraîner toutes les opinions vers la ſienne.

La cour de France invitoit celle

de Vienne à la paix. Charles VI en ſentoit la néceſſité ; le ſultan en attendoit de grands avantages. Mais fier de ſes ſuccès, il ne fit d'abord que des propoſitions dures, & voulut traiter en maître. Le comte de Neuperg ne parut pas plus heureux dans les négociations, que le comte de Seckendorf ne l'avoit été dans la guerre. Les préliminaires qu'il ſigna avec trop de précipitation indignerent l'Empereur contre lui ; il s'agiſſoit de rendre aux Turcs la fortereſſe de Belgrade, de conſentir à la démolition des fortifications de la ville, à la reſtitution du fort de Sabacz, à la ceſſion de la Servie, de la Valachie Autrichienne, de l'iſle & du fort d'Orſowa, à la démolition de Meadia, enfin à calquer le traité ſur ces préliminaires. Charles VI irrité déſavoua ſon miniſtre, exila le général qui avoit conduit une guerre ſi funeſte, & voulut faire arrêter l'ambaſſadeur qui avoit conclu une paix ſi déſavantageuſe. Malgré ſon déſaveu, l'Empereur aima mieux perdre quelques provinces, que la réputation de bonne foi qu'il s'étoit acquiſe. Il ratifia ce que le mi-

niſtre avoit fait. On ajouta de nouveaux articles à ceux dont on étoit déja convenu. On régla que la Save & le Danube ſeroient les limites des deux empires ; on établit entr'eux la liberté du commerce ; on conſentit à la reſtitution des priſonniers, à des amniſties reſpectives pour les ſujets qui, dans la guerre précédente, avoient trahi les intérêts de leurs maîtres. Le ſultan défendit aux corſaires d'Afrique d'inſulter déſormais le pavillon Impérial, & promit de punir le kan de Crimée & les Tartares, s'ils oſoient troubler le calme qui, d'après ce traité, devoit régner entre les deux empires pendant vingt-ſept années.

Ann. 1740. Charles VI avoit trop de courage pour ſuccomber à ſes chagrins; mais une maladie dangereuſe l'avoit étendu ſur un lit de douleur. Sa grande ame parut toute entiere dans ſes derniers momens; il montra un courage qui manque ſouvent aux héros, lorſqu'au milieu d'une famille éplorée ils voient la mort s'avancer à pas lents. Tandis que les médecins cherchoient à le conſoler par de foibles eſpérances, il

sourioit aux efforts qu'ils faisoient pour découvrir & détruire la cause qui éteignoit en lui le principe de vie. « Si vous ne savez, disoit-il, ni la » cause ni l'état de ma maladie, vous » n'avez qu'à faire ouvrir mon corps » pour apprendre ce que vous ignorez ». Son palais retentissoit de gémissemens; toute la cour fondoit en larmes; sa famille rassemblée autour de son lit s'abandonnoit aux transports de la douleur la plus amere. Le prince Charles de Lorraine, d'une voix suffoquée, voulut bégayer quelques mots. « Ne pleure point, lui dit » l'Empereur; je ne puis cependant » condamner tes larmes, car tu perds » un véritable ami ». Il bénit toute sa famille, & témoigna sa reconnoissance à ses officiers. « Continuez, » dit-il au comte de Palphi, continuez » à donner à ma famille les preuves » que j'ai toujours eues de votre attachement à ma personne & à mes » intérêts; je vous les recommande, » & à tous les ministres, l'amour de » la justice dans l'administration de » leurs charges & la bonté envers les » pauvres ». L'Empereur mourut le

20 Octobre 1740 à l'âge de cinquante-cinq ans.

Charles VI fut le dernier rejetton mâle de la maiſon d'Autriche. Il tiendra ſans doute un rang parmi les plus grands princes de cette maiſon. Bon parent, ami fidele, ennemi généreux, il pleura ſon frere à qui il ſuccédoit, ſoutint conſtamment ſes alliés, & eſtima Louis XIV qui lui fit la guerre. Défiant ſans miſanthropie, confiant ſans foibleſſe, il ouvroit ſon cœur aux gens de bien, pénétroit dans celui des méchans, & y liſoit leurs complots. Sa libéralité encourageoit les talens, ſa reconnoiſſance prévenoit les ſervices. Acceſſible à tous ſes ſujets, il écoutoit leurs plaintes, & forçoit les grands à reſpecter la propriété de l'homme foible & ſans appui. Ses mœurs étoient ſimples & douces, ſon eſprit délicat & cultivé, ſon cœur grand & ſenſible. Il laiſſoit à Marie-Thereſe les royaumes de Hongrie & de Boheme, la Siléſie, la Souabe Autrichienne, la haute & baſſe Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, les quatre villes foreſtieres, le Burgaw, le Briſ-

Mémoires chronol. pour ſervir à l'hiſt. de l'Europe. Mém. de la reine de Hongrie, juſqu'au temps

gaw, les Pays-bas, le Frioul, le Tirol, les duchés de Parme & de Plaiſance; Marie-Thérese fut proclamée d'une voix presqu'unanime dans la plupart de ces états. Ses vertus, ſes graces, ſes bienfaits donnoient une nouvelle force à l'équité de ſa cauſe: mais cette princeſſe n'ignoroit pas qu'elle rencontreroit des obſtacles dans le corps Germanique; elle ſentoit que ſon ſexe ne lui permettoit pas d'exercer la voix électorale de Boheme pour l'élection d'un Empereur. Elle la conféra au grand-duc ſon époux, en le décorant du titre de *co-régent*; détour adroit & ſage, qui ne portoit aucune atteinte à la pragmatique-ſanction Caroline.

de l'élection de l'empereur François Ier.
Journal hiſtorique du regne de Louis XV.
Vie du Maréchal de Belle-Iſle.
Hiſt. de la guerre de Boheme.
Hiſtoire de Maurice, comte de Saxe, par M. le baron d'Eſpagnac.
Annales du regne de Marie-Thérese.

Marie-Thérese eut le ſort de Charles XII. Des puiſſances voiſines s'étoient liguées contre ce jeune prince dont elles ignoroient le courage & le génie. D'autres puiſſances s'unirent contre une princeſſe qu'elles jugeoient ſemblable aux femmes ordinaires, ſans expérience pour la guerre, ſans fermeté dans le péril, ſans adreſſe dans les négociations. Marie, comme le héros du nord, triompha de ſes

ennemis ; mais plus ſage, plus juſte, plus généreuſe que lui, elle fit ceſſer la guerre, dès qu'elle eut recouvré ſon patrimoine, & ne pouſſa pas plus loin ſa vengeance.

Déja le roi de Pruſſe eſt entré en Siléſie, tandis que les autres princes répandent des manifeſtes. Charles-Albert, électeur de Baviere, fait valoir des prétentions fondées ſur le teſtament de Ferdinand Ier, dont le duc Albert V avoit épouſé la fille. Louis XV embraſſe le parti de l'électeur, dont le pere avoit trouvé un appui dans Louis XIV. Les rois d'Eſpagne, de Sardaigne, de Pologne réveillent auſſi d'anciens droits, & veulent partager l'héritage de Charles VI. On négocie, mais ſans fruit. Enfin la guerre eſt déclarée, & toute l'Europe eſt en armes. Marie-Théreſe, ſeule contre tant de puiſſances liguées, cherche en vain des ſecours en Ruſſie, en Angleterre ; on craint de s'aſſocier à ſes malheurs, & d'être enveloppé dans ſa ruine. Le pape eſt ſourd à ſes prieres ; la Hollande rejette ſes propoſitions, & l'Angleterre craint même de négocier en ſa faveur avec le roi de Pruſſe.

Cependant Frédéric qui avoit des prétentions sur la moitié de la Siléſie, s'étoit emparé de la Siléſie toute entiere; le comte de Brown s'étoit préſenté pour défendre Neiſſe, il avoit été vaincu par le comte de Schverin. On plaignoit ſon malheur, on louoit ſon courage, on ne reprochoit rien à ſa prudence. Frédéric pourſuit le ſiege; le colonel Roth encourage ſa garniſon, raſſure les bourgeois, ruine les travaux des aſſiégeans, fait des ſorties meurtrieres, veille, commande, combat jour & nuit, force les Pruſſiens à la retraite, & mérite à la fois l'eſtime de ſa ſouveraine & celle de ſon ennemi. Mais il ne conſervoit à Marie-Théreſe qu'une petite place, & cette princeſſe perdoit une province. Frédéric lui promit qu'il deviendroit le plus ardent défenſeur de la pragmatique-ſanction Caroline, ſi par un traité ſolemnel elle vouloit lui céder la Siléſie. Il ajoutoit qu'il feroit élire ſon époux Empereur. « Je ne ſouffrirai » point, répondit Marie-Théreſe, » qu'on démembre des états dont la » totalité m'eſt aſſurée par cette mê-

» me ſanction que le roi de Pruſſe » veut défendre. Quant à l'élection » d'un Empereur, ſi mon époux » monte jamais ſur le trône d'Alle- » magne, il ne devra ſa grandeur, ni » à la force, ni à la vénalité, & toute » élection doit être libre ».

Ann. 1741. Le roi de Pruſſe reparoît en Siléſie. Le comte de Neupert s'avance pour lui diſputer le paſſage de la Neiſſe; mais tandis qu'un détachement d'Autrichiens veut détruire un pont de bateaux que Frédéric avoit fait jetter ſur la riviere, l'armée Pruſſienne, diviſée en deux colonnes, paſſe la Neiſſe à Lewen & à Michelaw. Le comte de Neupert veut ſe dédommager du peu de ſuccès de ſon entrepriſe en s'emparant de Ohlau, où étoit le principal magaſin & la groſſe artillerie des Pruſſiens; mais Frédéric l'arrête & lui préſente la bataille près
10 *Avril.* de Molwits. On connoit les détails de cette célebre journée, où l'on vit la fortune ſe jouer des ſpéculations du génie, & où la victoire attendit, pour couronner le héros Pruſſien, qu'il eût déſeſpéré d'elle. Je ne peindrai point Frédéric au fort de la mê-

lée, donnant tranquillement ſes ordres, ſouriant à la fortune qui le trahit, lui cédant enfin en grand homme, & ne craignant pas de s'expoſer à dire un jour, ainſi que Turenne, *je fuyois*. Je ne peindrai point le ſage Schverin, qui n'avoit tremblé dans cette journée que pour les jours de ſon maître, profitant du déſordre que la mort du baron de Romer avoit jetté parmi les Autrichiens, réparant par des manœuvres ſavantes les ravages que l'artillerie ennemie avoit faits dans l'armée, & envoyant à Frédéric la nouvelle d'une victoire ſignalée, au moment où il étoit très-inquiet ſur le ſuccès de la retraite. La conquête de Brieg ſuivit de près cette victoire.

Dans ces circonſtances critiques, toute l'Europe avoit les yeux fixés ſur les Hongrois ; on s'attendoit que ces fiers républicains, qui tant de fois avoient voulu ſecouer le joug, dont la ſoumiſſion contrainte reſſembloit à la révolte, & qui ne faiſoient la paix avec leurs ennemis que pour faire la guerre à leur maître, ſaiſiroient la plus belle occaſion que la fortune

leur eût offerte, de ſe ſouſtraire pour jamais à la domination Autrichienne. On ſe trompoit. Tout peuple amoureux de ſa liberté a de l'élévation dans l'ame & de l'énergie dans le caractere. Il déteſte un deſpote heureux & tout-puiſſant; il prodigue ſon ſang pour un maître équitable qu'il voit prêt à ſuccomber. Marie-Thérese adorée à la cour de ſon pere, plus intéreſſante encore dans ſon malheur, avoit plus d'empire ſur les cœurs des Hongrois, que ſes aïeux n'en avoient jamais eu par la force de leurs armes. Elle obtint par ſa douceur ce qu'ils n'avoient pu arracher par la violence. Les Hongrois pouvoient la trahir impunément & ſans péril, & c'eſt pour cela qu'elle jugea qu'ils lui ſeroient fideles. Ce qui alarmoit ſes amis, fut le motif de ſa confiance. Tandis que de vieux généraux, des politiques expérimentés ſoupçonnoient injuſtement la fidélité des Hongrois, une princeſſe de vingt-trois ans ſeule les avoit bien connus.

27 Mai 1741. Des députés vinrent à Vienne lui jurer, au nom de la nation, un attachement ſans bornes, & l'inviterent

à venir recevoir à Presbourg la couronne de Saint Etienne; la reine s'y rendit accompagnée du grand-duc son époux. Tous les cœurs volerent sur son passage; son arrivée fut signalée par des bienfaits. Charles VI, après la mort du comte Palphi, arrivée en 1732, n'avoit point cru devoir lui faire élire un successeur dans la charge de palatin; il avoit conféré la *lieutenance générale du royaume* au grand-duc. Marie-Thérese rendit aux Hongrois le droit d'élire un palatin, & leur promit de ne point laisser cette place vacante plus d'une année. Le comte Jean Palphi fut proclamé d'une commune voix par la diete, & le comte Joseph Esterhasi lui succéda dans les fonctions de grand juge de la cour.

Descriptio rit. & solemn. coronat. Ser. Mar. Theres. in Regin. Hungar. in Script. rer. Hung. to. II.

22 Juin.

La reine, quelques jours après, fut conduite dans l'église de S. Martin. Elle y fut sacrée par l'archevêque de Strigonie, & (49) y reçut la couronne des mains de ce prélat, & de celles du palatin. Elle se rendit ensuite à pied à l'église des Franciscains, où elle créa chevaliers de l'ordre de Saint Etienne quarante-quatre des

25 Juin.

principaux ſeigneurs de Hongrie ; elle monta bientôt après dans un carroſſe magnifique, & fut conduite à travers les flots d'un peuple immenſe, à la place publique, où on avoit préparé un trône. Là, elle jura, dans les mains du primat de Hongrie, de maintenir les immunités & les privileges de la monarchie, de ne point emporter la couronne hors du royaume, de ne point conférer les charges & les dignités aux étrangers ; enfin elle s'obligea ſolemnellement d'obſerver le décret d'André II, en en exceptant cependant l'article trente-unieme, *qui permet aux Hongrois de prendre les armes contre leur Souverain pour la défenſe de leurs loix fondamentales, ſans pouvoir être traités de rebelles* (50).

Diploma. regium. in ſcrip. rer. Hungar. to. II, p. 393.

Deſcendue de ſon trône, la reine monta à cheval, traverſa à pas lents le fauxbourg de la ville ; & lorſqu'elle fut arrivée au pied d'une colline qui domine le Danube, elle mit ſon cheval au galop juſqu'au ſommet de ce monticule, & ſuivant l'uſage antique, tira l'épée de Saint Etienne, & la préſenta aux quatre parties du monde.

Mais tandis qu'enfermée dans les murs de Presbourg, Marie-Thérese goûtoit le plaisir d'être adorée d'un peuple libre, les nouvelles qu'elle reçut d'Autriche la forcerent à regagner la capitale de ses états héréditaires. L'électeur de Baviere n'avoit point attendu les secours que la France lui envoyoit, pour se mettre en marche. Il s'avança vers Passau, dont il s'empara, ainsi que du château d'Ober-Haus. *28 Juillet.*

Les troupes Françoises ne tarderent pas à se réunir à celles de Baviere; Charles-Albert avoit été déclaré généralissime de l'armée Françoise & Bavaroise. Le maréchal de Belle-Isle, que Frédéric appelloit le *Législateur de l'Europe*, devoit commander sous l'électeur. Lintz & le château d'Epersberg tomberent au pouvoir des Alliés. L'armée combinée ayant passé l'Ips, s'avança jusqu'à Saint-Pœlten, à huit lieues de Vienne. L'on trembla pour la capitale de l'Autriche; & tandis que le grand-duc s'enfermoit dans cette ville, prêt à périr plutôt que de la livrer aux ennemis, Marie-Thérese partit pour Presbourg, *20 Août.* *14 Septemb.*

emportant dans ſes bras l'archiduc Joſeph (51), dont les careſſes naïves, en ſuſpendant quelquefois ſes chagrins, ne les rendoient que plus amers, par la perſpective des malheurs auxquels cet auguſte enfant pouvoit être un jour expoſé. Elle ſe préſenta devant les ordres de l'état, tenant ſon fils dans ſes bras. Son malheur relevoit l'éclat de ſes charmes; le dépôt précieux qu'elle portoit dans ſes mains la rendoit encore plus touchante. « Trahie, perſécutée, dit-elle, » par mes alliés, par mes parens, par » mes ennemis, votre fidélité eſt ma » ſeule reſſource; je viens remettre » entre vos bras la fille & le fils de » vos maîtres ». Auſſi-tôt toute la nobleſſe s'écrie en tirant l'épée: « *mou-* » *rons pour notre roi Marie-Thereſe* ».

George II parut ſenſible aux malheurs de la reine, il fit quelques mouvemens en ſa faveur. Mais le maréchal de Maillebois le força de ſigner un traité de neutralité, par lequel il s'engageoit à ne point traverſer l'élection de Charles-Albert à l'Empire. Cependant l'électeur de Baviere abandonne le projet du ſiege de Vienne;

la Boheme devient le théâtre de la guerre. Déjà les François ſont dans Prague. Ce fut-là que Maurice & Chevert firent l'eſſai de ces talens ſupérieurs qui rendirent depuis à nos armes le luſtre qu'elles avoient perdu dans les dernieres années du regne de Louis XIV. Le grand-duc s'étoit avancé à la tête de trente mille hommes pour ſecourir la capitale de la Boheme. Les rigueurs de la ſaiſon avoient retardé ſa marche ; la bravoure impatiente des François avoit prévenu ſon arrivée. Toute la Boheme fut conquiſe, & Charles-Albert fut proclamé Empereur à Francfort. 25 Nov. 1741. 24 Janvier. 1742.

Tant de revers ne firent que redoubler l'attachement des Hongrois pour Marie-Thereſe. Plus on la trahiſſoit, plus ils étoient fideles. Trois mille nobles qui avoient déja porté les armes en Siléſie, appellerent ſous ſes drapeaux le reſte de la nobleſſe. Douze mille Croates ſe joignirent à eux. La reine promit la liberté à tous les ſerfs qui embraſſeroient ſa défenſe. Du fond de l'Eſclavonie & des rives de la Drave, on vit arriver les (52) pandours, les tol-

pachs, terribles par leur coſtume, plus terribles par leur bravoure, & qu'on eût pris pour des reſtes des anciens Huns. Enfin le clergé qui, dans les circonſtances les plus critiques, n'accordoit à l'état d'autres ſecours que ſes prieres, offrit à la reine des ſommes conſidérables. Marie-Thereſe ne voulut point accepter cent mille livres ſterling que lui offroient les dames de Londres. Elles avoient vendu leurs bijoux pour hâter le triomphe d'une héroïne qui étoit l'honneur de leur ſexe. D'un côté, les Bavarois ſont battus par les Autrichiens, & Lintz eſt pris. Mais de l'autre, le comte de
19 Avril. Saxe s'empare d'Egra, le prince Charles de Lorraine eſt vaincu à Czaſlaw
17 Mai. par le roi de Pruſſe, & le prince de
25 Mai. Lobskowitz à Sahay par le maréchal de Broglio. Cependant Frédéric ſatisfait d'avoir ajouté la Siléſie à ſes autres états, fait ſa paix avec la reine de
11 Juin. Hongrie. Cette ſage princeſſe, par cette négociation que la néceſſité lui dictoit, écarta le plus dangereux de ſes ennemis, & céda une province pour reconquérir tout le reſte.

Le maréchal de Belle-Iſle avoit

prévu ce malheur, & ne put le prévenir. La jonction du prince Charles de Lorraine & du prince de Lobskowitz força le maréchal de Broglio à la retraite; ſon arriere-garde fut écraſée; l'armée Françoiſe ſe retira ſous les remparts de Prague. Le cardinal de Fleury, qui avoit déſapprouvé cette guerre, inquiet ſur le ſort de tant de braves ſoldats, abandonnés loin de leur patrie au milieu d'un pays ennemi, demanda la paix & eſſuya un refus. Marie-Thérese répondit qu'elle ne traiteroit, que lorſque l'armée auroit mis bas les armes. La reine connoiſſoit trop les François, pour croire qu'ils ſouſcriroient à cette condition honteuſe. Le maréchal de Maillebois partit à la tête de quarante mille hommes pour aller délivrer les reſtes de l'armée; mais le chemin étoit long & ſemé d'obſtacles, & le comte de Konigſeck étoit déja ſous les murs de Prague: le duc de Biron fit une ſortie ſi furieuſe, qu'il renverſa les travaux des aſſiégeans, enleva des drapeaux, du canon, & rentra triomphant dans la ville. Cet avantage rendit quelqu'eſpoir aux François affoi-

13 Juin.

19 Août.

blis par la famine la plus cruelle. Ils s'attendoient à voir bientôt paroître l'armée du maréchal de Maillebois ; mais le grand-duc, le prince Charles & le comte de Kevenhuller le forcerent à rentrer dans la Baviere, où le maréchal de Broglio vint prendre le commandement de l'armée. Les François étoient toujours bloqués dans le camp de Prague ; le maréchal de Belle-Isle osa tenter la retraite, elle
16 Décemb. réussit ; il sortit à la tête de onze mille fantassins & de trois mille che-
26 Décemb. vaux, fit une marche forcée, & fut assez heureux pour arriver à Egra. Il avoit laissé dans Prague le brave Chevert à la tête de six mille hommes. Ce commandant avoit toutes les qualités des grands capitaines, le génie, l'expérience, la bravoure, le sang froid, & il ne lui a manqué que le bâton de maréchal de France pour être placé dans l'histoire à côté de Fabert. Mais Chevert ne sut vaincre que les ennemis de l'état, & Fabert sut aussi triompher de ses propres ennemis. Chevert força le prince de Lobskowitz à lui accorder tous les honneurs de la guerre ; il

ſortit, & ſa retraite eut l'air d'une victoire. Il laiſſoit la Boheme au pouvoir des Autrichiens. Marie-Thereſe triomphoit, & comme on l'avoit vu fiere dans ſes diſgraces, on la vit modeſte dans ſa proſpérité. Tandis que ſon époux & ſon beau-frere combattoient, elle négocioit; & par la ceſſion de quelques terres en Italie, elle gagnoit l'alliance de ce même Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, qui avoit voulu lui enlever le Milanois.

Le prince Charles de Lorraine entra en Baviere, attaqua les Impériaux, les mit en fuite, prit le général Minuzzy & ſes principaux officiers; les François gagnerent le Rhin, le général Nadaſti les harcela dans leur retraite; l'empereur Charles VII, qui n'avoit été puiſſant que par ſes alliés, perdit courage dès qu'il s'en vit abandonné. Il renonça à toutes ſes prétentions ſur l'Autriche, promit de demeurer neutre pendant la guerre, & ſouffrit que juſqu'à la paix ſon électorat fût ſous la garde des troupes Autrichiennes. Ce traité glorieux pour Marie-Thereſe ne laiſſa plus in- Ann. 1742

décis le sort de ses armes, & bientôt la bataille de Dettingen lui donna la supériorité. Les François étoient aux ordres du maréchal de Noailles. Le roi d'Angleterre, qui d'abord avoit paru balancer dans le choix d'un parti, s'étoit déclaré hautement en faveur de la reine de Hongrie. Il accouroit à la tête d'une armée de Hanovriens & d'Anglois, & joignit les Autrichiens. Ces différens corps étoient aux ordres du comte de Stairs. Bientôt les armées ennemies furent en présence sur les bords du Mein, près de Dettingen. La situation des lieux, le choix des postes, le plan de bataille, tout sembloit promettre la victoire aux François. La bravoure impatiente du duc de Grammont qui sortit des lignes, fit perdre tous ces avantages, & fut cause de la déroute de l'armée. Le roi d'Angleterre, comme s'il eût fait peu de cas d'une victoire dont il n'étoit redevable qu'à la pétulance d'un officier François, n'en tira aucun fruit.

27 Juin.

Le prince Charles plus actif, plus vigilant, pénétra dans l'Alsace; mais il fut repoussé par le maréchal de Coigny,

Coigny, & se retira dans le Brisgaw. Cet échec n'empêcha pas la reine de Hongrie de se rendre à Munich. Ses graces, ses vertus, le souvenir de ses malheurs, l'appareil de sa puissance firent oublier aux Bavarois qu'ils étoient sujets de l'Empereur. Ils prêterent serment de fidélité à Marie-Thérese. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, qui n'avoit pas joué un grand rôle dans cette guerre, & qui avoit donné aux Autrichiens plus d'inquiétude que de terreur, rappella ses troupes, & conclut avec la reine un traité de garantie réciproque pour la sureté de leurs états.

Le cardinal de Fleury n'étoit plus. Ann. 1744.
Louis XV régnoit par lui-même. Le comte de Saxe étoit maréchal de France; & quatre armées partoient à la fois, l'une pour défendre le passage des Alpes, l'autre pour s'emparer de celui du Rhin, les autres pour couvrir la Flandre. Déja les François couroient de conquête en conquête dans cette province, lorsqu'on apprit que le prince Charles étoit entré en Alsace; qu'il avoit pénétré plus avant; que le maréchal de Coigny l'avoit

forcé dans ſes lignes à Veiſſembourg; mais que cette victoire infructueuſe avoit en vain prodigué le ſang François, & que des troupes Hongroiſes avoient paru juſqu'à la vue de Lunéville. Louis XV alloit porter du ſecours à l'Alſace, lorſqu'il fut arrêté dans Metz par une maladie dangereuſe. On ſe rappelle les alarmes de la nation, l'excès de ſa douleur, les tranſports de ſa joie lorſqu'elle apprit que le ciel lui avoit rendu ſon monarque. La maladie du roi n'avoit point ſuſpendu les opérations de la guerre; le maréchal de Coigny étoit entré vainqueur dans Fribourg. Frédéric avoit repris les armes; il avoit répandu dans l'Europe un manifeſte où il vouloit juſtifier ſa rupture; ſa marche fut ſi rapide, que peu s'en fallut que ſon arrivée en Boheme n'y précédât ſa déclaration de guerre. Il
16 Septemb. s'empara de Prague; le prince Charles avoit traverſé l'Allemagne pour ſauver cette capitale. Cette marche, admirée de tous les généraux, méritoit un ſuccès plus heureux. Le prince arriva trop tard, mais il ſut reconquérir ce qu'il n'avoit pu conſerver;

il trompa Frédéric par une diverſion adroite : le roi de Pruſſe leva ſon camp, & ne reconnut ſa faute que lorſque les Autrichiens furent maîtres de Prague.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque l'Empereur mourut. Allié fidele, politique ſans intrigue, prince humain & compatiſſant, trahi dans ſes états héréditaires, peu reſpecté dans l'Empire, indigent ſur le trône, Charles-Albert eſt un exemple affligeant des diſgraces que peut eſſuyer la vertu, même au faîte des grandeurs : on avoit fait la guerre pour lui donner la couronne Impériale, on la continua pour l'enlever au grand-duc ; & il parut que les puiſſances belligérantes avoient été moins jalouſes d'élever la maiſon de Baviere, que d'humilier celles d'Autriche & de Lorraine. Ann. 1745. 20 Janvier.

Cependant la Hollande qui ſe voyoit menacée d'une irruption prochaine, s'étoit unie aux Anglois & aux Autrichiens. Tant de forces raſſemblées devoient accabler la France. Mais le maréchal de Saxe commandoit les troupes, & le roi étoit à leur tête. La victoire de Fontenoy fut ſui-

vie des conquêtes les plus rapides. Des succès si brillans ne firent point perdre à l'électeur de Baviere, fils de l'Empereur, la sage philosophie que lui avoient inspiré les malheurs de son pere; il refusa la couronne Impériale qu'on lui offroit, renonça à toutes ses prétentions sur les états de Marie-Thérese, & se contenta de gouverner les siens en grand homme. Le prince Charles venoit d'essuyer
4 Juin. un échec désastreux à Friedberg; Frédéric triomphoit, mais il connoissoit trop le prince Charles pour s'endormir dans son triomphe. Malgré tant de disgraces, Marie-Thérese qui négocioit pour son époux tandis qu'il combattoit pour elle, le fit élire Empereur le 13 Septembre. Elle l'avoit déja associé au gouvernement de Boheme & de Hongrie, & toute sa conduite prouvoit que le bonheur de son époux étoit sa plus grande
30 Septemb. ambition. Elle vit avec douleur ses troupes battues à Prandnitz par le roi de Prusse, & ce prince, après une seconde victoire, reçu dans Dresde comme il l'eût été dans Berlin. Les malheurs du roi de Pologne affli-

geoient la reine autant que ſes propres diſgraces. La médiation du roi d'Angleterre fit enfin ceſſer tant d'alarmes, & Frédéric fit ſa paix avec l'Autriche & la Pologne. *25 Décemb.*

Cependant l'infant don Philippe étoit entré victorieux dans Milan. Le prince Edouard étoit deſcendu en Ecoſſe ; il cherchoit une couronne, il ne trouva que l'indigence, & manqua de perdre la liberté & la vie. La priſe de Bruxelles, la victoire de Raucoux, les conquêtes qui la précéderent, celles qui la ſuivirent, nouveaux triomphes pour les François, étoient de nouveaux revers pour l'Impératrice-reine. Mais la fortune changea bientôt en Italie, & les pertes des François y furent auſſi rapides que leurs ſuccès. Déja les Autrichiens avoient franchi les Alpes ; mais la ſage conduite du maréchal de Belle-Iſle les força bientôt d'évacuer la Provence dont ils avoient ravagé les frontieres. Les Piémontois repouſſerent les François près d'Exiles, & le chevalier de Belle-Iſle périt dans le combat après avoir fait des prodiges de valeur. En Flandres, le maréchal *16 Décemb.* *Ann. 1746.* *Ann. 1747.* *29 Juin.* *2 Juillet.*

de Saxe étoit vainqueur à Lawfeld, & le maréchal de Lowendal emportoit Berg-op-Zom. La Hollande s'étoit vu forcée de créer un ſtathouder, eſpece de dictateur dont l'élection ſervoit plutôt à faire voir les malheurs de la république qu'à les réparer. Le maréchal de Saxe avoit dit plus d'une fois, *la paix eſt dans Maeſtricht.* Par une manœuvre ſavante, il ſut tromper les alliés & inveſtir cette place. A chaque victoire Louis XV offroit la paix & eſſuyoit des refus; mais quand on vit ſon armée triomphante prête à entrer dans Maeſtricht, on ſe hâta d'entamer les négociations. La paix fut conclue à Aix-la-Chapelle; par ce traité, où Louis XV ſe montra auſſi généreux qu'il avoit paru terrible dans la guerre, ce prince reſtitua toutes ſes conquêtes.

9 Juillet. Ann. 1748. 28 Octobre.

L'Impératrice-reine rentroit en poſſeſſion de tout ce que l'empereur Charles VI avoit poſſédé dans les Pays-bas; le roi de Sardaigne, la république de Gênes & le duc de Modene, recouvroient tous les états qu'ils avoient perdus dans le cours

de cette guerre. L'infant don Philippe demeuroit poſſeſſeur des duchés de Parme, Plaiſance & Guaſtalla. La poſſeſſion en étoit aſſurée à ſes héritiers mâles. La pragmatique-ſanction Caroline étoit reconnue en faveur de l'Impératrice-reine pour tout l'héritage du feu empereur Charles VI, à l'exception de ce que Marie-Thérèſe cédoit à don Philippe & au roi de Pruſſe; on garantiſſoit à ce dernier la poſſeſſion du duché de Siléſie & du comté de Glatz.

Telle fut la fin de cette guerre que tant de puiſſances liguées avoient entrepriſe pour accabler Marie-Thérèſe, & partager les dépouilles de la maiſon d'Autriche, comme les nations ſe partagerent autrefois les débris de l'empire Romain. Mais cette princeſſe ſut relever une maiſon qui avoit autrefois fait la loi à l'Europe, & lui rendre ſa puiſſance & ſa gloire. Elle força ſes ennemis eux-mêmes à l'admirer. Jamais on ne vit tant de courage pour ſupporter les revers, tant de prudence pour les prévenir, tant de reſſources pour les réparer. Je n'ai fixé les yeux du lecteur que

ſur les principales époques de cette guerre ; je n'ai expoſé qu'un tableau rapide, dépouillé de tous les détails étrangers à l'hiſtoire de Hongrie, parce que ce royaume ne fut point le théâtre des batailles qui ſe donnerent. Il fournit des ſoldats qui allerent loin de leur patrie défendre & venger Marie-Thereſe, tandis que leurs compatriotes cultivoient en paix ces champs ſi long-temps déſolés par les Turcs, les Tartares, les Polonois, les Autrichiens & les Hongrois eux-mêmes. L'autorité de la reine s'affermiſſoit de plus en plus dans ce royaume. Sa naiſſance lui avoit donné cette couronne : l'amour de la nation la lui donna pour ainſi dire une ſeconde fois ; & le peuple, en voyant ſur le trône une princeſſe qu'il eût élue dans le temps où le royaume étoit électif, crut en effet avoir recouvré le droit de choiſir ſes maîtres. Ses états jouirent d'un calme profond ; elle ſeule ne goûtoit pas le repos qu'elle leur avoit procuré. Occupée à réparer les déſaſtres de la guerre, à ſupprimer les impôts ſans cependant affoiblir ſes finances,

à augmenter le nombre des troupes, à établir parmi elles une nouvelle discipline, sa vie étoit aussi laborieuse au sein de la paix, que celle de ses généraux l'avoit été pendant la guerre. Elle rappella les déserteurs, & leur permit de retourner à la charrue, persuadée qu'il valoit mieux avoir de bons laboureurs dans ses campagnes, que de mauvais soldats dans ses villes. Le commerce des vins de Hongrie fut ouvert avec l'étranger; quelques manufactures utiles s'éleverent dans un pays qui sembloit peu fait pour les arts; l'agriculture fut moins négligée, la population augmenta. Marie-Thérese fut adorée dans ses états, comme Henri IV l'avoit été en France: comme lui, elle avoit été forcée de conquérir son patrimoine; comme lui, elle fit le bonheur de ses conquêtes. On la vit, comme ce grand prince, descendre sous la chaumiere du pauvre pour y porter la consolation & y apprendre la vérité; punir par des bienfaits les offenses qu'elle avoit reçues; payer par des honneurs les services qu'on lui avoit

rendus. Elle fut plus chérie de jour en jour. On finit par lui donner le nom de *Mere de la patrie*, elle avoit commencé par le mériter.

NOTES

DU

LIVRE CINQUIEME.

PAGE 6. (1) Pendant que les états étoient assemblés à Torda, la jalousie d'une femme donna à la ville un spectacle tragique. Une loi, ou, si l'on veut, un abus conservé depuis long-temps, remettoit la vengeance de l'adultere aux mains du mari ou de la femme outragés. Une femme, convaincue de ce crime, fut traînée au supplice par son époux. Mais à peine est-elle sur l'échafaud, qu'elle tombe à ses pieds, les arrose de larmes, & lui demande la vie : elle étoit belle; son époux l'avoit aimée, il lui pardonna, & tout le peuple applaudit à cet acte de clémence. Plus honoré par ce pardon, qu'il n'étoit flétri par la faute de son épouse, il fut reconduit en triomphe à sa maison. Mais peu de jours après, il fut surpris lui-même en adultere. Son épouse fut moins généreuse; elle forma l'accusation, & l'ayant prouvée, obtint des magistrats le pouvoir fatal de faire périr le coupable. Elle le traîne à l'échafaud : le malheureux demande la vie, & croit que le pardon qu'il a accordé à sa femme est un titre pour obtenir le sien. Il est trompé; l'épouse est inflexible : elle leve le cimeterre d'un bras ferme, & lui tranche la tête. Le

peuple eut tant d'horreur de ſon ingratitude, qu'il voulut ſur le champ faire anéantir cette loi bizarre: mais après l'avoir demandée avec violence, il s'y oppoſa de même. *Hiſtoire des troubles de Hongrie, par Mart. Fumée, Sieur de Genillé, liv. V, pag. 196.*

Page 29. (2) L'Europe étoit alors remplie d'enthouſiaſtes, qui, pour ſe faire un nom, ajoutoient ou retranchoient des dogmes, & formoient des ſectes. Les princes & les chefs de factions s'en ſervoient comme d'autant d'inſtrumens utiles à leurs deſſeins, & favoriſoient en public des ſyſtêmes ſcholaſtiques qu'ils mépriſoient en ſecret. Un Italien, nommé François Stancari, docteur en théologie, en droit, en médecine, & très-ignorant malgré tous ſes titres, n'ayant pu faire fortune dans ſa patrie, vint en Tranſilvanie enſeigner *que Jéſus-Chriſt n'avoit point été le Rédempteur du genre humain comme Dieu, mais ſeulement comme homme.* Pour appuyer ſon ſyſtême, il citoit ce paſſage de ſaint Paul: *Unus eſt mediator Dei & hominum, homo Chriſtus.* C'étoit en 1554 qu'il parut: on étoit trop occupé à ſe battre pour l'écouter; il ſe tut. Mais en 1557 les magiſtrats d'Hermandſtat lui donnerent un aſyle: il prêcha de nouveau ſa doctrine, & fut chaſſé. Il courut de ville en ville, toujours prêchant, & toujours perſécuté. Il prit enfin le parti d'exercer la médecine à la ſuite des armées. Il voulut ſe faire des proſélytes parmi les ſoldats, mais ils rirent de l'importance qu'il attachoit à ſes viſions. Réſolu cependant de jouer un rôle, il écrivit, en 1558, à la reine Iſabelle & aux grands de Hongrie, que les ſouverains avoient ſeuls le droit d'interpréter l'écriture

ſainte ; qu'il étoit impoſſible qu'une reine ſi ſage & des princes ſi éclairés n'euſſent pas les mêmes idées que lui ſur la rédemption ; qu'il falloit condamner au feu tous ceux qui ne croyoient pas à ſa diſtinction : *Juris divini eſſe ut ipſi cum ſuis facultatibus comburantur ; jure canonico hæreticos igni, omnia autem ipſorum bona fiſco tradenda eſſe ; jure civili eadem poſtulari & requiri.* C'eſt ainſi que raiſonnoit le docteur en théologie, en droit & en médecine. Si dans ces temps abominables on en avoit cru toutes les ſectes, qui s'accuſoient réciproquement d'erreur & d'impiété, les hérétiques auroient été tous brûlés par les catholiques ; ceux-ci l'auroient été par les hérétiques ; & dans toute l'Europe, les bourreaux ſeuls auroient ſurvécu à ce maſſacre. On condamna, dans le ſynode de Thornaw, l'opinion de Stancari ſur la rédemption ; mais on n'y condamna point ſa doctrine ſur la maniere dont on devoit traiter les hérétiques. On ne ſait ce que devint ce miſérable.

Page 40. (3). C'étoit cet Yvan IV que les hiſtoriens ont peint, les uns comme un tyran, les autres comme un héros ; qui eut en effet de grandes vertus & de grands vices, & qui, par des traits de grandeur d'ame & de cruauté, juſtifia à la fois les éloges qu'on lui a donnés, & les reproches qu'on lui a faits. Il conçut le deſſein d'appeller les arts en Ruſſie, mais il n'eut ni le génie ni le courage de Pierre I^er^. Yvan envoya des ambaſſadeurs à Charles-Quint pour lui demander des artiſtes ; Pierre vint en perſonne à Amſterdam, & fut lui-même artiſan. Yvan IV eſt le premier duc de Ruſſie qui ait porté le titre de czar.

Page 47. (4). Croiroit-on qu'un hiſtorien n'a pas rougi de prétendre juſtifier le meurtre de Muſtapha, en diſant que Soliman, en verſant le ſang de ſon fils, verſoit ſon propre ſang, & qu'il pouvoit en diſpoſer ? V. *Sagredo, hiſt. de l'Emp. Ott. l. VI.*

Page 51. (5) Le grand viſir, en envoyant à Maximilien II la tête du comte de Serin, lui écrivit : « Avez vous pu, tenant cent mille » hommes ſous vos tentes, laiſſer périr, ſans » aucun ſecours, un auſſi brave capitaine ? Et » faut-il que vos ennemis pleürent pour vous » cette perte ». On grava cette épitaphe ſur le tombeau du comte de Serin :

« Illuſtriſſimo comiti Nicolao Zrinnio, Torquati ex ſorore nepoti ; à Carolo V, poſt » Viennam obſidione ſolutam, quòd in eâ adoleſcens adhuc & tyro multa & præclara confeciſſet, equo auroque donato ; ad Budam » & Petsthum pulchra per facinora ſummâ » cum laude probato ; Croatiæ, Dalmatiæ & » Sclavoniæ bannato ; tavernicorumque regalium in Pannoniâ magiſterio ſingulari cum » prudentiâ functo ; copiis Cæſaris ad dextrum » Danubii latus à Ferdinando I & Maximiliano II imperatoribus præfecto, victis ſæpiſſimè, fugatis, captis, cæſiſque hoſtibus ; » in fauſtiſſimâ poſtremùm funeſtiſſimâque » Sigethi expugnatione, cujus arcem contra » innumerabilem Solimanni Turcarum princi- » pis exercitum, factâ eorum ingenti & memorabili ſtrage, diutiùs quàm viribus par » fuerat defendit, defuncto ibidem Soliman- » no, totius orbis flagello, pulcherrimè ab- » ſumpto ; bellicæ gloriæ fortiſſimo, invictiſſimoque duci de ſe publicèque B. M. P. P. ».

Un poëte Hongrois fit ces vers ſur la mort du comte de Serin :

Hoſtibus ut vidit diris & cedere fatis
Credita virtuti mœnia celſa ſuæ :
Servatæ à me olim, nunc me ſervabitis, inquit,
Arces ; & pugnans Zrinnius occubuit.
I modò ; te jacta, quantùm vis, Roma : Lyburnis
Et ſunt quæ mortem pectora deſpiciunt.

Page 57. (6) *Anno* 1571, *Joannes-Sigiſmundus, Waivoda Jazygum, obiit abſque ſobole, neque abfuit ſuſpicio veneni. Hiſtor. chronolog. Pannon. à Theod. de Bry.*

LIVRE SIXIEME.

Page 69. (7) Anne Jagellon étoit fille de Sigiſmond I, & ſœur de Sigiſmond-Auguſte. Elle avoit alors cinquante ans. Mais quelles rides ne ſont point effacées par l'éclat du diadême ?

Page 78. (8) Le ſubſide que payoient alors les Hongrois, étoit de trois *hongres* par maiſon. L'*hongre* étoit une petite piece d'or qui valoit environ douze livres de notre monnoie.

Page 80. (9) Pour ſauver l'honneur de l'Empire, & diminuer en quelque ſorte la honte du tribut annuel que la cour de Vienne étoit obligée de payer à la Porte, les Empereurs ne donnoient alors à leurs ambaſſadeurs que le titre d'envoyés de Hongrie. Les Turcs, de leur côté, ne manquoient aucune occaſion de mortifier ces députés, & les traitoient plutôt en eſclaves que comme les repréſentans d'un des plus grands empires du monde. L'ambaſſadeur

ne pouvoit ſortir de ſa maiſon, ſans l'agrément du grand viſir ; on l'enfermoit tous les ſoirs au coucher du ſoleil. Il ne pouvoit ni recevoir ni rendre de viſite qu'il ne fût accompagné d'un chiaoux, témoin de tous ſes diſcours & de ſes démarches. Rodolphe II eſt le premier Empereur pour lequel les Turcs aient marqué quelques déférences. Ils accorderent aux largeſſes de ce prince pacifique, ce que ſes prédéceſſeurs n'avoient pu obtenir par une longue ſuite de guerres & de victoires.

Page 92. (10) La réformation du calendrier eſt une des opérations les plus délicates & les plus importantes que les chefs de l'égliſe aient jamais entrepriſes. La différence qu'il y a entre l'année Julienne ou civile, & l'année céleſte, formée par la révolution annuelle du ſoleil, quoique très-petite en elle-même, n'en avoit pas moins introduit à la longue un grand déſordre dans la ſupputation des équinoxes & de la fête de Pâques, qui doit être placée le Dimanche d'après la pleine lune de l'équinoxe du printemps. L'année Julienne eſt de trois cent ſoixante-cinq jours ſix heures, & l'année céleſte n'eſt que de trois cent ſoixante-cinq jours quarante-neuf minutes. Comme les ſix heures de l'année Julienne forment un jour en quatre ans, Jules-Céſar voulut qu'on ajoutât à ſon année un jour tous les quatre ans. En conſéquence il ordonna qu'on compteroit deux fois le 24 Février de chaque année. Ce jour étoit le ſixieme d'avant les calendes de Mars, & de-là eſt venu le nom d'année *biſſextile*.

Cette opération laiſſoit toujours ſubſiſter une différence de onze minutes, entre l'année civile &

l'année céleſte. Cette différence, au bout de cent trente & un ans, forme un jour entier, de ſorte qu'au temps du concile de Nicée (en 325), c'eſt-à-dire, trois cent ſoixante-dix ans après la réforme de Jules-Céſar, l'équinoxe que cet Empereur avoit fixé au 25 Mars, étoit rétrogradé à la fin du 22. Les peres du concile, pour corriger ce dérangement, fixerent l'équinoxe au 21 Mars; mais en remédiant aux déſordres paſſés, ils ne s'occuperent point de l'avenir, de ſorte que les équinoxes continuerent à rétrograder d'environ onze minutes par an.

Une légere erreur qui s'étoit gliſſée dans la ſupputation du cycle lunaire, étoit cauſe que l'année lunaire n'étoit pas plus exactement calculée que l'année ſolaire. Le cycle que Denis le Petit introduiſit en 526, quoiqu'il indiquât d'une maniere aſſez ſatisfaiſante les nouvelles lunes, n'étoit pas cependant d'une exactitude aſſez rigoureuſe, pour qu'on n'eût plus à craindre de dérangement dans l'ordre des ſaiſons. Dans la ſuite des ſiecles, on s'apperçut que les équinoxes & les ſolſtices étoient rétrogradés de quelques jours; de ſorte qu'il étoit à craindre que par la ſuite les ſaiſons ne fuſſent entiérement bouleverſées. Pluſieurs papes tenterent vainement de réformer le calendrier. Les conciles de Latran & de Trente s'en occuperent avec auſſi peu de ſuccès. Enfin Grégoire XIII, après avoir demandé l'avis de tous les ſavans de l'Europe, donna ſa bulle du 24 Février 1582, qui preſcrit les changemens à faire dans le calendrier. On devoit établir l'équinoxe du printemps au 21 Mars, comme au temps du concile de Nicée; on devoit

retrancher dix jours de l'année ; le cycle solaire devoit être interrompu d'un pareil espace. Pour remédier à l'avenir à la rétrogradation des équinoxes, on devoit retrancher, dans le cours de quatre siecles, le dernier jour bissextile, de trois, parce que les onze minutes dont l'année civile excede l'année solaire, font en quatre siecles trois jours une heure vingt minutes.

Les précautions sages que Grégoire XIII avoit prises pour donner à sa réformation toute l'exactitude dont elle étoit susceptible, sembloient lui répondre de l'approbation de toute l'Europe. Cependant mille voix s'éleverent contre le pontife : les Grecs schismatiques & les Protestans rejetterent le nouveau calendrier, parce qu'il venoit d'une puissance dont ils ne reconnoissoient point la juridiction ; les électeurs, parce que la dignité du corps Germanique étoit intéressée à ne pas recevoir, de la part de la cour de Rome, une réforme que les seuls Empereurs avoient le droit de faire ; enfin, selon d'Argentré, un Membre de la Sorbonne prétendit aussi qu'il falloit le refuser, parce que le soleil & la lune ont été faits pour l'église, & que ce seroit pervertir l'ordre des choses que d'assujettir l'église au cours de ces astres.....; parce que ce qui avoit soutenu l'église naissante, c'est qu'elle s'étoit laissé diriger par le saint Esprit, & non par des astrologues....; parce que les astrologues ont toujours été regardés comme des gens abominables par les constitutions Impériales, &c.....

Malgré ces oppositions, cette utile réformation fut reçue en France, par édit du 3

Novembre 1582. Elle ne le fut en Allemagne qu'en 1684. Les Protestans d'Ausbourg refuserent absolument de s'y soumettre. Les esprits s'échaufferent, & l'on vit le moment où le calendrier causeroit une guerre civile. On ne parvint à appaiser le tumulte qu'en permettant aux ministres de lire de dessus la tribune, un écrit par lequel ils déclaroient qu'ils adoptoient le calendrier, non pour obéir au pape, mais pour se conformer à la volonté de l'Empereur.

Page 100. (11) Sisseck, *Sissia*, petite ville de la basse Hongrie, au confluent de la Save & du Kulp. Cette place est une des plus anciennes de Hongrie. La notice de l'Empire nous apprend qu'elle étoit une des six villes de l'empire d'occident où l'on battoit monnoie. Les lettres ASIS. BSIS. PSIS. SISS. SISPZ. qui se trouvent dans quelques anciennes médailles, indiquent qu'elles furent frappées à Sissia. *Vide du Cange, in dissert. de infer. ævi. numismat. p.* 36.

Page 125. (12) Charles, comte de Mansfeld, fut un des plus grands généraux du seizieme siecle. Il est le premier qui ait introduit parmi les troupes Allemandes cette discipline sévere qui prépare la victoire, est le nerf des armées, protege les travaux du laboureur contre l'avidité du soldat, & soumet à des loix l'art affreux de détruire les hommes. Avant qu'il parût en Hongrie, la licence étoit montée à un tel point dans l'armée Impériale, que les soldats, non contens d'enlever aux habitans des campagnes ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des troupes, alloient vendre au marché de Vienne le superflu de leurs larcins.

Ce commerce infame ſe faiſoit publiquement, ſans que le gouvernement oſât le réprimer. Mansfeld, par des châtimens rigoureux, parvint à contenir dans le devoir cette ſoldateſque avide. Les armées Impériales n'étoient point alors ce qu'elles ſont aujourd'hui : c'étoit un ramas de troupes ſoudoyées par les provinces ou les électeurs, dont les chefs, diviſés entr'eux, ne s'accordoient que pour traverſer les deſſeins du général, & ſe dédommager, par le pillage, de l'obligation où ils étoient de prêter leur ſecours au chef de l'Empire. Mansfeld crut qu'un grand exemple étoit ſeul capable d'en impoſer. Quelques nobles Hongrois, diſtingués par leur naiſſance, leur rang & leur richeſſes, manquerent à leur ſervice. Le général les condamna à la mort. Le reſte de l'armée ſe tut & obéit. Le camp de Strigonie devint en peu de temps un modele d'ordre & de diſcipline militaire. Mansfeld y fit publier, le 16 Juillet 1595, l'ordonnance ſuivante.

I. Chaque jour, le matin & le ſoir, on annoncera, par trois coups de canon, l'heure de la priere. Il eſt défendu, ſous les peines les plus ſéveres, aux ſoldats de manquer à ce premier des devoirs.

II. Pour maintenir les bonnes mœurs dans le camp, celui qui aura été convaincu d'un commerce malhonnête, ſera jetté dans le Danube.

III. Il eſt défendu aux cabaretiers de vendre à chaque ſoldat plus d'une meſure de vin, ſous peine de confiſcation.

IV. Le ſoldat qui ſe ſera enivré, aura blaſphémé ou perdu une ſomme conſidérable au jeu, ſera mis en priſon, & y reſtera tant qu'il plaira à ſon officier.

V. Nous défendons expreſſément l'eau-de-vie, & toute eſpece de liqueurs, attendu qu'elles cauſent des eſquinancies, & une infinité d'autres maladies.

VI. Nous défendons aux ſoldats d'avoir des chiens, à cauſe de leur puanteur, & de la conſommation qu'ils occaſionnent.

VII. Le moindre larcin ſera puni *de la corde*, &c.

Vid. *Hiſt. chron. Pannoniæ, res per Hungar. & Tranſilv. à conſtitut. regni uſque ad R. Imper. Rodolph. II, & Sereniſ. Sigiſm. Battory Tranſilv. princ. geſtas continens, ad ann. uſque M. D. C. VII; continuata ſtudio & ope. M. Gothardi Artus Dantzicani. Addita eſt tabula chorog. Hungar. &c. per Theodor. de Bry. Francofurt. anno M. D. C. VIII.*

Page 127. (13) L'amour de Sigiſmond pour l'archiducheſſe Chriſtine ſe refroidit bientôt. Lorſque ce prince ſe retira en Siléſie, il laiſſa Chriſtine en Tranſilvanie. Il oublia ſans doute que ſi quelque choſe peut conſoler d'avoir quitté un trône, c'eſt la ſociété d'une femme aimable & vertueuſe. Chriſtine alla enſevelir ſes chagrins dans le château de Cuvar. Là, vêtue de deuil, ſeule & déſolée, elle languiſſoit dans un cruel exil, lorſqu'elle apprit que Sigiſmond avoit reparu en Tranſilvanie. Mais le cœur de ſon époux n'étoit pas changé à ſon égard; & de tous les biens auxquels ce prince renonça ſi légérement, ſa femme fut le ſeul qu'il n'ait jamais regretté. Lorſque par une ſuite de ſon inconſtance naturelle, il eut cédé de nouveau la Tranſilvanie au cardinal André Battory, il fit venir Chriſtine, lui dit un éternel adieu, & la renvoya en Autriche.

Page 128. (14) On trouve dans la Valachie les plus beaux pâturages de l'Europe ; les troupeaux font le principal commerce de la province, & preſque la ſeule richeſſe de la nobleſſe. Les pâtres qui gardent ces troupeaux n'ont point d'habitation fixe ; ils errent à l'aventure, & couchent dans des cavernes : ils n'ont aucune communication avec le reſte des hommes. Le chef de chaque famille en eſt le roi, le juge & le prêtre. Quoiqu'ils ſe diſent de la religion réformée, il n'y a cependant pas de miniſtres parmi eux. Leur nourriture eſt du fromage durci, dont ils font une eſpece de pain : ils n'ont d'autre boiſſon que du lait aigri ; ils paſſent le printemps & l'été dans les montagnes ; à l'approche de l'hiver ils en deſcendent, & conduiſent leurs troupeaux vers le Danube. Ils trouvent ſur les bords de ce fleuve, pendant plus de cinquante lieues de long & quatre lieues de large, des buiſſons d'eſpace en eſpace, ſous leſquels leurs beſtiaux trouvent, malgré l'hiver, de l'herbe fraiche pour ſe nourrir. Au retour du printemps, il vient de Conſtantinople une quantité prodigieuſe de marchands, qui achetent une partie de ces troupeaux. Les pâtres remettent le produit de cette vente à leurs maîtres ; avec une fidélité auſſi étonnante que leur genre de vie.

Page 130. (15) Traité fait avec les Zé-kels ou Sicules en 1595.

Les Sicules s'obligent à fournir au ſéréniſſime prince de Tranſilvanie, & d'entretenir à leurs frais, tant que la guerre durera, quarante mille hommes de troupes réglées. Chaque maiſon lui fournira tous les ans un Joachim, un boiſſeau de bled, un boiſſeau d'avoine, & un de-

mi-muid de biere. Si le ciel accorde aux vœux du prince sérénissime un héritier, la province s'engage, suivant l'usage antique, à lui donner un bœuf par famille. *Histor. chronol. Pannoniæ, pag.* 105.

LIVRE SEPTIEME.

Page 143. (16) Javarin, en Allemand *Gewer*, en Hongrois *Raab*. Cette ville est au confluent du Danube & du Raab.

Lorsque les infidelles s'emparerent de Javarin en 1594, ils enleverent le coq qui étoit à la pointe du clocher de l'église, qu'ils destinoient à leur servir de mosquée; ils placerent ce coq sur la porte du Danube, & mirent au-dessous cette inscription: *Quand ce coq chantera, les Chrétiens reprendront la place.* Les Impériaux trouverent dans Javarin cent quatre-vingt-huit pieces de canon. Les Turcs y avoient amassé une quantité prodigieuse de munitions de guerre & de bouche. La nouvelle de cette conquête fut d'abord regardée comme une fable à Vienne, on n'y ajouta foi que lorsqu'elle fut confirmée par le témoignage de Sigismond Battory. Ce prince avoit quitté la Transilvanie pour se retirer dans les terres qui lui avoient été cédées en échange par l'Empereur. Il arriva à Javarin quelques jours après que les Impériaux s'en furent emparés. Il donna les plus grands éloges à la valeur de l'officier François à qui l'Empereur étoit redevable de la prise de cette place, regardée à juste titre comme le boulevard de l'Autriche du côté de la basse Hongrie.

Sigismond fut reçu dans Vienne avec les

plus grands honneurs. On exalta cet abandon magnanime qui le faiſoit deſcendre du trône, au moment où tant d'exploits glorieux ſembloient en avoir rendu les fondemens inébranlables. Le triomphe qu'il remportoit ſur lui-même fut mis au-deſſus de toutes les victoires qui juſques-là avoient illuſtré ſa vie. Tous les arts s'empreſſerent à conſacrer la mémoire de ce grand événement. Le célebre Sadeler grava, par ordre de Rodolphe, le portrait du prince de Tranſilvanie, & l'orna de figures allégoriques relatives à l'abdication de Sigiſmond. On y voyoit une ancre à laquelle étoient attachées trois couronnes, avec cette deviſe :

Scio cui credidi.

Ces trois couronnes déſignoient les provinces de Tranſilvanie, de Moldavie & de Valachie, que le prince avoit cédées à l'Empereur. On grava ces vers au-deſſous du portrait :

Magnus es, ingenti cùm marte tot agmina fundis
Barbara; & æquata eſt tunc tua fama Polo.
At major dùm te ſuperas, tuaque omnia tecum
Sacrati ſubdis Cæſaris imperio;
Maximus & verè ſurges virtutibus olim,
Et tua perpetuus facta loquetur honos.

Page 150. (17) Caniſe *ou* Porte de fer. Elle eſt ſituée ſur la frontiere de la Stirie; la riviere de Sala la diviſe & l'entoure, & va ſe jetter un peu plus loin dans le Müer. Caniſe eſt regardée comme une des plus fortes places de Hongrie, elle doit moins cet avantage aux fortifications

fortifications qui la défendent, qu'aux marais qui l'entourent de tous côtés.

Page 152. (18) Biſtricz, que les Hongrois appellent *Beſtercze*, & les Allemands *Noeſenſtad*, eſt la capitale du comté de ce nom. C'eſt une des plus jolies villes de Tranſilvanie; elle eſt ſituée dans une vallée riante, & entourée de côteaux qui produiſent des vins délicieux. Le Biſtricz la traverſe & va ſe jetter à quelques milles de-là dans le grand Samos. Il y a dans le voiſinage de cette ville une des mines d'or les plus conſidérables de Tranſilvanie.

Page 156. (19) Veſt-Solié, Vetus-Solium, Alt-Sol. C'eſt une des plus anciennes villes de Hongrie. Elle fut d'abord habitée par les Jaſyges Metanaſtes. Une colonie de Saxons & d'Allemands s'y établit enſuite. Louis I y convoqua une aſſemblée de Polonois en 1382. Ladiſlas IV lui accorda le titre de Ville libre & royale.

Le comte de Marſigli a remarqué près de cette ville, ſur la rive du Gran, au-deſſus du village de Rivari, une grotte où l'on obſerve un phénomene ſemblable à celui de la *Grotte du Chien*, en Italie. Il s'éleve à environ trois pieds de hauteur une vapeur capable d'étouffer en peu de temps les animaux qu'on y plonge, tandis que l'air ſupérieur eſt très pur, & ne nuit point à la reſpiration. *Voyez Danub. Pannonico-Phyſic. ab Aloiſio. com. Marſili. To. I, pag. 94.*

Page 158. (20) Vigleſt, château ſitué dans le comté de New-Sol. C'étoit alors une place aſſez forte. On trouve dans les environs de cette place des mines qui faiſoient autrefois

la plus grande richeſſe du canton. Du reſte c'eſt un pays peu cultivé.

Page 160. (21) Modra *ou* Modurul, eſt une ville du comté de Preſbourg. Quelques Auteurs font dériver ſon nom du mot Modry, qui, en langue Eſclavone, ſignifie bleu; parce que de loin, les forêts dont elle eſt entourée offrent au voyageur l'aſpect d'un amphithéâtre azuré. L'empereur Maximilien II, en 1569, mit cette ville au nombre des villes libres & royales.

Page 160. (22) Soth étoit un château ſitué près d'une bourgade de même nom. Il fut démoli pendant les guerres, mais le bourg ſubſiſta. Sa poſition eſt dangereuſe; il eſt expoſé aux inondations du Danube. Mais malgré les alarmes qui troublent leur repos, les habitans chériſſent le lieu qui les a vu naître. On les regarde en Hongrie comme les hommes les plus ſages & les plus heureux qui ſoient ſur la terre. Occupés du ſoin de leurs troupeaux, & des travaux de l'agriculture, ils ne communiquent avec les autres hommes que pour leur faire part de leurs richeſſes champêtres.

Page 160. (23) Le château de Déven ou de Téven eſt ſitué au confluent du Danube & de la Morave, ſur un roc eſcarpé. Raſtic, duc des Slaves, qui habitoient la grande Moravie, ayant ſecoué le joug de l'Empire, fut aſſiégé dans Déven par Louis le Germanique. Le duc des Slaves fut obligé de ſe rendre à diſcrétion; Louis lui fit crever les yeux, & donna ſes états à ſon fils Zuentibolde, qui fut défait par les Hongrois en 889. Struvius, dans ſon hiſtoire de Germanie, dit que l'opinion com-

mune ſur la fondation du château de Déven, eſt qu'il fut bâti par une vierge, parce que *Devoina* ſignifie *Vierge* en langue Eſclavone. Ce fut vers le commencement du dixieme ſiecle que les Hongrois s'emparerent de Déven. Ce château appartint long-temps à la maiſon de Battory, & paſſa enſuite dans celle de Palphi.

Page 160. (24) New-hauſel, en Hongrois *Owar*, en latin *Novoshula*, *Noveſium*, ville aſſez fortifiée du comté de Nitria, ſur le Vag.

Page 160. (25) La ville de Saint-André eſt ſituée ſur le bord du Danube, à l'occident de Bude, dans l'iſle de Vizze. Une partie s'éleve ſur une colline, l'autre s'étend dans la plaine. Il ne faut pas remonter dans des ſiecles bien reculés, pour trouver la fondation de cette ville. Une colonie de Raſciens, fatiguée du joug des Turcs, s'enfuit de la Servie, & demanda un aſyle à Sigiſmond. Ce prince leur permit de s'établir dans ſes états. Ils y bâtirent une ville, & lui donnerent le nom du Saint à la protection duquel ils ſe croyoient redevables de leur émigration; d'autres paſſerent dans l'iſle de Czepel, qu'on appelle auſſi *Ratzemmarck*, *Ur*, *Urzigeth* & de *Sainte-Marguerite*. Elle eſt dans une ſituation ſi riante, que dans les premiers temps, c'étoit le lieu de plaiſance des reines de Hongrie. Elle s'éleve au milieu du Danube, au-deſſous de Bude; Katskevi en eſt la capitale. Ce n'étoit encore qu'une bourgade à la fin du treizieme ſiecle; mais les Raſciens, en l'année 1400, en firent une ville floriſſante. L'importance de ce poſte y attira les différentes armées qui, dans différens temps,

firent le ſiege de Bude. Cette iſle fut ſouvent un théâtre de déſolation. En 1566 une contagion emporta preſque tous les habitans, & malgré les ſoins qu'a pris le gouvernement pour ramener l'abondance & la population dans cette ville, Katskevi n'eſt plus qu'une bourgade.

Page 160. (26) Dobrowitz eſt un château ſitué ſur une montagne, près d'Alt-Sol. On croit qu'il fut bâti par des Bohémiens & des Huſſites réfugiés, lorſque le fanatiſme des Catholiques & des Hérétiques mit tout à feu & à ſang dans ces contrées.

Page 160. (27) Kremnitz eſt célebre par ſes mines d'argent. New-Sol eſt la capitale d'un comté qui porte le même nom. On prétend que ce fut André *le Jéroſolimitain* qui fonda cette ville, vers l'an 1222. Elle fut d'abord habitée par des Saxons, mais l'irruption des Tartares les força d'abandonner leur aſyle. Leur fureur n'y laiſſa que des débris & des cendres; mais Béla IV releva les ruines de cette ville, & ſes ſucceſſeurs lui accorderent une protection décidée. Elle fut détruite par un incendie l'an 1500, & rétablie dans un état plus floriſſant peu d'années après. Une peſte affreuſe enleva tous les habitans l'an 1601; peu de temps après, les troupes de Boſchkai la livrerent aux flammes. Tant de malheurs ſucceſſifs l'avoient dépeuplée; on appella dans ſes murs des Eſclavons & des Allemands: ces colons embraſerent leur nouvelle patrie du feu des diſcordes civiles. L'autorité ſuprême calma ces premiers troubles; mais dans les différentes révolutions qui agiterent la Hongrie, cette ville ſe vit expoſée à de nouveaux déſaſtres.

A quelques milles de New-Sol eſt ſituée Libeten, ville libre & royale. Les habitans, qui voyoient leurs récoltes dévorées par les moineaux, ont mis leur tête à prix. Le peuple conſerve à ce ſujet une tradition abſurde & ridicule. Il raconte que les magiſtrats bannirent les moineaux par un arrêt ſolemnel; que ces oiſeaux revinrent malgré la défenſe; qu'alors on les condamna à être précipités du haut d'une tour; qu'on exécuta cette ſentence ſur tous ceux qui furent pris: mais que le bourreau ayant oublié de leur arracher leurs plumes, leur rendit la liberté en voulant leur ôter la vie.

Page 187. (28) Le reproche qu'on faiſoit à Oſman étoit fondé. Lorſqu'il partit pour la Pologne, quatre derviches ſe préſenterent à lui & lui demanderent l'aumône; ſon cheval eut peur & ſe cabra, ſon turban tomba de ſa tête. Cet accident fut regardé comme un préſage funeſte, & ſur le champ les quatre derviches furent mis à mort par ordre du ſultan.

Page 211. (29) Après ſon abdication, Jean Caſimir vint en France, & fut fait Abbé de Saint-Germain-des-Prés & de Saint-Martin de Nevers.

LIVRE HUITIEME.

Page 244. (30) Lorſque Léopold apprit la fâcheuſe nouvelle de la perte de Varadin, il fit appeller le comte de Portia, ſon miniſtre, pour lui en faire part. Celui-ci ne laiſſe paroître aucune émotion ſur ſon viſage, demande une carte de Hongrie, & dit froidement: *La perte*

n'eſt pas grande, ce n'étoit qu'une étable à cochons.

Page 263. (31) Quelques hiſtoriens prétendent qu'on ne trouva au comte de Serin qu'une légere contuſion à la tête.

Page 264. (32) Un des officiers du comte de Serin, homme brutal & fanatique, crut lui faire un préſent digne de lui, en lui envoyant les têtes de tous les Turcs qui étoient tombés entre ſes mains. Le comte indigné lui défendit de lui faire à l'avenir de ſemblables offrandes. L'officier s'imagina qu'éluder l'ordre ce n'étoit pas l'enfreindre; au lieu de têtes, il envoya les parties qui diſtinguent un peuple circoncis des autres nations. Le général, devenu furieux à cette vue, le menaça de lui faire paſſer ſes jours dans un cachot, s'il violoit à l'avenir les loix de la guerre & celles de l'honneur.

Page 279. (33) « L'empereur Léopold ayant » fait un voyage en Hongrie, & réſidant pour » quelques temps dans la ville de Preſbourg, » fit une partie de chaſſe aux environs, où ce » comte (de Nadaſti) avoit un château, dans » lequel il avoit invité l'Empereur à un feſtin » qu'il lui vouloit donner au-retour de la chaſſe; » & ſachant que ce prince aimoit beaucoup » la pâtiſſerie, il ordonna à ſon cuiſinier de » faire une tourte, dans laquelle il fit mettre » du poiſon. Mais la comteſſe de Nadaſti en » fut informée, & eut tant d'horreur d'un ſi » noir attentat, quelle courut elle-même dans » la cuiſine, & jetta par terre cette fatale » tourte, dans le moment qu'on l'alloit ſervir » à ce prince. Mais elle ne porta pas loin le » châtiment d'une action ſi généreuſe, & fut » elle-même empoiſonnée peu de temps après

» par ſon cruel mari ». *Mémoires hiſtoriques du comte Betlem Niclos, à l'année* 1665.

LIVRE NEUVIEME.

Page 321. (34) Je dois obſerver ici que quoique preſque tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire des troubles de Hongrie, placent le jeune comte de Tékéli à la tête du conſeil du prince Abaffy, avant qu'il ait été proclamé généraliſſime de l'armée des mécontens, cependant cette opinion eſt contredite par le comte Betlem Niclos. Il prétend qu'on a été trompé par l'analogie des noms d'Emeric comte de *Tékéli*, & de Michel *Téléki*, miniſtre du prince Tranſilvain, & depuis grand maréchal des troupes de ce prince. Suivant le récit du comte Betlem Niclos, le miniſtre Téléki fut d'abord chargé du commandement des troupes ; il ne tint pas même à lui qu'Abaffy ne gardât auprès de ſa perſonne le jeune Tékéli, dont le courage bouillant s'indignoit de l'oiſiveté à laquelle on le vouloit condamner. Emeric, ajoute le comte Betlem Niclos, obtint, avec beaucoup de peine, la permiſſion d'aller joindre l'armée des rebelles. Son deſſein étoit d'y ſervir en qualité de volontaire : mais à peine fut-il arrivé au camp, que les rebelles, laſſés de marcher ſous les ordres de Téléki, qui, à une grande ignorance dans l'art de la guerre, joignoit une ſuffiſance & un entêtement qu'on auroit à peine pardonnés au premier général de l'Europe, déférerent le commandement au jeune comte. Quoique le récit du comte Betlem paroiſſe aſſez vraiſemblable, je n'ai pas cependant cru devoir m'écarter de l'opinion générale.

S'il y a des Auteurs qui confondent *Tékéli* & *Téléki*, il en eſt d'autres qui, par une erreur contraire, ont fait deux perſonnes de *Thékéli* & *Théokéoli*. Ils ont été trompés par la maniere d'écrire des Hongrois; ceux-ci écrivent *Théokéoli*, & prononcent *Theûkekéli*.

Page 324. (35) Le pere Joſeph *ou* Joſué (en Hongrois *Yoſa*) avoit été curé d'un bourg conſidérable de la haute Hongrie. Ce bourg fut pillé par les mécontens. Le pere Joſeph, qui n'avoit jamais chéri dans l'état eccléſiaſtique que les aiſances qu'il procure, raſſembla environ ſix mille Hongrois, à qui les rigueurs de la guerre n'avoient laiſſé d'autres reſſources que de faire éprouver à leurs compatriotes les mêmes horreurs dont ils avoient été les victimes. Le pere Joſeph, pour rompre tous les liens qui l'attachoient à l'Empire, renonça à la religion Catholique, & jura de laver dans des flots de ſang les injures faites aux Proteſtans, qu'il appelloit *le Peuple de Dieu*. Dans ces temps déplorables, où la cruauté habituelle des Turcs, les rigueurs réfléchies des généraux de l'Empire, le fanatiſme de la liberté, le fanatiſme plus cruel encore de la religion, ſembloient s'être réunis pour accumuler ſur la Hongrie toutes les calamités qui font ſouhaiter à l'homme ſenſible qu'on n'eût point écrit l'hiſtoire de ſes ſemblables, le pere Joſeph ſurpaſſa en cruauté les plus impitoyables partiſans. On diſoit de lui: *Cet homme ne trouvera jamais un paradis, mais il mene ſix enfers avec lui.* A ſon approche, les peuples fuyoient épouvantés, en laiſſant leurs maiſons en proie à l'avidité de cet apoſtat. Il ravagea une partie de la Hongrie, & des pays hérédi-

taires de la maiſon d'Autriche. Heureuſement pour l'Empire, l'amour l'arrêta au milieu de ſes triomphes, ou plutôt de ſes forfaits, au moment où les fauxbourgs de Vienne ſuffiſoient à peine pour contenir la multitude de payſans qui y venoient chercher un aſyle. Le pere Joſeph étoit paſſionnément amoureux de la fille d'un noble Hongrois, établi dans les environs de la paroiſſe qu'il avoit gouvernée. Il ſentit qu'il lui étoit impoſſible de vivre éloigné de cet objet chéri: il ſollicita des lettres d'amniſtie à la cour de Vienne; & pour prouver à ſa maniere ſon zele à l'Empereur, il exerça, ſur les terres des mécontens, les mêmes ravages qu'il avoit faits ſur celles des Impériaux. Mais il ne fut pas plus fidele à ſon amour qu'à ſon prince & à ſa religion. Soit qu'il n'eût éprouvé que des rebuts de l'objet de ſa paſſion, ſoit qu'au contraire il en eût tout obtenu, il l'abandonna, & changea une ſeconde fois de parti. Il ſe retira dans les montagnes de Tranſilvanie: mais les mécontens, à qui il étoit devenu odieux depuis ſa déſertion, lui firent trancher la tête, & éteignirent dans ſon propre ſang cette ſoif de carnage qui ſembloit le dévorer.

Page 326. (36) Helene de Serin, veuve de François de Ragotski Ier du nom. Elle étoit fille du malheureux Pierre de Serin, décapité à Neuſtad en 1671. Elle avoit épouſé le prince de Ragotski en 1666; les fruits de cet hymen furent François de Ragotski, mort au berceau, Juliane de Ragotski, née en 1672, & François II du nom de Ragotski, né en 1676, qui joue un ſi grand rôle dans cette hiſtoire. Après la mort de ſon époux, arrivée en 1676,

la princeſſe de Ragotski ne voyant point de ſûreté ni pour elle ni pour ſes enfans, dans les forteresſes de Patack & de Makowitz, où on avoit été contraint de recevoir garniſon Allemande, ſe retira dans le château de Munkatz. Les Impériaux avoient laiſſé cette place à la princeſſe Sophie Battory, veuve de George Ragotski, pour prix du zele avec lequel elle l'avoit défendue contre ſon propre fils. La princeſſe Sophie mourut en 1679. La forteresſe de Munkatz, & les tréſors de la maiſon de Ragotski, tomberent alors dans la puiſſance de la princeſſe Hélene, qui les donna, ainſi que ſa main, l'année ſuivante, au comte de Tékéli.

Page 327. (37) Anne-Marie-Joſephe de Neubourg, fille de Philippe-Guillaume de Baviere, comte palatin de Neubourg, & d'Eliſabeth-Amélie de Heſſe, troiſieme femme de Léopold, & mere des empereurs Joſeph & Charles VI, mariée le 14 Décembre 1676, couronnée reine des Romains le 19 Janvier 1690, morte le 19 Janvier 1720.

Page 337. (38) Sobieski entra en triomphe dans Vienne; il eut beaucoup de peine à fendre les flots du peuple qui ſe preſſoit de toutes parts pour contempler le libérateur de la *Chrétienté*. On chanta le *Te Deum* au bruit de toute l'artillerie de la ville; le prédicateur prit ce texte ingénieux: *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean.* Léopold conſulta le duc de Lorraine pour ſavoir de quelle maniere il devoit recevoir le roi de Pologne; *à bras ouverts*, reprend le héros Lorrain, *il a ſauvé l'Empire.* L'auteur des anecdotes germaniques raconte que Sobieski voyant que l'Empereur avoit quelque peine à prononcer le mot de

reconnoiſſance, l'interrompit en lui diſant: *Mon frere, je ſuis bien aiſe de vous avoir rendu ce petit ſervice.* Un palatin s'avance en ce moment pour baiſer la botte de l'Empereur : *Palatin, point de baſſeſſe*, lui dit le roi, & il tourne bride.

Page 340. (39) Le titre de ſéraskier répond à celui de général. Le ſultan le choiſit d'ordinaire parmi les pachas à trois queues. Celui dont il eſt queſtion ici s'appelloit Ibrahim; il ſervit avec honneur dans la guerre de Pologne. Mehemet IV, pour lui donner une marque publique de ſa reconnoiſſance, l'honora du titre de *Meleck*, c'eſt-à-dire, Ange. Mais les janiſſaires lui en donnerent un autre qui convenoit bien mieux à ſon caractere ruſé, féroce & inexorable. Ils l'appellerent *Scheitan*, Diable; & le ſurnom de Scheitan pacha lui reſta.

Le comte de Caraffa, général de l'Empereur, avoit fait offrir ſecrétement à ce ſéraskier une ſomme conſidérable pour l'engager à lui livrer le comte de Tékéli, ou du moins à le perdre dans l'eſprit du ſultan. Le ſéraskier écrivit auſſi-tôt à la Porte, & parvint aiſément à ſemer dans le cœur de ſon maître des défiances ſur la fidélité du comte: celui-ci fut arrêté. Scheitan pacha en avertit le comte de Caraffa, & lui fit même dire que Tékéli venoit d'avoir la tête tranchée, quoique ce fait fût faux. L'interprete qu'il chargea d'aller chercher le prix de ſa trahiſon, ſe troubla au commencement de ſa harangue, & ne fit que balbutier ces mots: *Dominus meus bacha ſatanas*, Scheitan pacha, mon maître.... Caraffa interrompit en riant cet orateur timide, & lui dit: *Si*

quidem facinus patratum, quid mihi cum Satanâ? Si le coup eſt porté, qu'ai-je à faire de Satan ?

Page 342. (40) L'avarice de Kara-Muſtapha avoit été cauſe que les Turcs ne s'étoient point emparés de Vienne. Il eût été facile au viſir de l'emporter d'aſſaut, mais il ne vouloit point abandonner aux ſoldats le pillage de cette ville ; ſon deſſein étoit d'affamer la garniſon, de la forcer à ſe rendre priſonniere de guerre, & de s'emparer de tous les tréſors qui étoient dans la capitale de l'Autriche. Après la levée du ſiege de Vienne, il ſe retira à Bude ; & comme il craignoit que les pachas ne l'accuſaſſent auprès du ſultan d'avoir trahi l'Etat, il les fit venir, ſous prétexte de tenir conſeil, & les fit tous étrangler. Tandis qu'il ſe ſervoit de ces précautions cruelles, pour impoſer ſilence à ſes ennemis, il envoyoit des préſens magnifiques aux ſultanes. Celles-ci reçurent les préſens, & n'en intriguèrent pas moins contre lui. On a accuſé Kara-Muſtapha d'avoir voulu ſe former un nouvel empire en occident.

Page 343. (41) On avoit établi à Eperies une chambre criminelle pour juger les coupables. A la tête de cette commiſſion étoit un de ces hommes, qui, ſans talens pour la guerre, ſans intelligence pour les affaires, ne parviennent à ſe rendre néceſſaires aux princes, qu'en leur montrant, dans chacun de leurs ſujets, un ennemi ; avides de ſang, avides d'or, toujours prêts à trouver des coupables pour profiter de leurs dépouilles, & briguant l'odieux emploi de punir les crimes, par le même inſtinct de férocité qui les fait commettre : c'étoit

ce même comte de Caraffa, dont il a été question dans la note précédente. Cet homme sanguinaire fit dresser, dans la place publique d'Eperies, un théâtre pour les exécutions, devenu célebre sous le nom de *Théâtre d'Eperies.* « On voyoit dans cette ville, dit l'hiſ» torien des révolutions de Hongrie, une tren» taine de gens habillés de verd, tous bour» reaux ou valets de bourreaux, deſtinés & » employés à donner la queſtion, à décapi» ter, à rouer & à écarteler. Les reitres & » les dragons couroient le pays pour chercher » des perſonnes de condition, tant Catholi» ques que Proteſtans. On les enlevoit, les » uns dans une égliſe, les autres dans leurs » maiſons, à la chaſſe, & par-tout où on » les trouvoit ». *Révol. de Hong. to. I, p.* 352.

Le théâtre d'Eperies fut abattu par ordre de l'empereur Léopold, après le couronnement de l'archiduc Joſeph. On ne doit point imputer à la mémoire de ce prince, toutes les rigueurs qui furent commiſes *par le Jugement délégué d'Eperies.* On ne peut lui faire qu'un reproche, c'eſt de s'être trop peu fié à ſes lumieres, & trop à celles de ſon conſeil. Preſque tous les accuſés qui implorerent ſa clémence obtinrent leur grace; il eſt vrai que la maniere expéditive dont Caraffa inſtruiſoit les procès, rendit inutiles, pour beaucoup de ces malheureux, les bienfaits de Léopold.

Page 346. (42) François-Eugene de Savoie, fils d'Eugene-Maurice de Savoie, comte de Soiſſons, & d'Olimpe Mancini, niece du cardinal Mazarin, naquit en 1663. On ſait que Louis XIV fut aſſez malheureux pour méconnoître le mérite de ce jeune héros. C'eſt la

ſeule fois que ce monarque ait été trahi par cet inſtinct particulier, qui lui faiſoit démêler un grand homme dans la foule. Lorſqu'il apprit qu'Eugene, déſeſpéré de n'avoir pu obtenir en France ni une compagnie de cavalerie, ni un bénéfice, étoit allé ſervir l'Empereur contre les Turcs, il dit à ſes courtiſans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* Il eſt ſingulier que ce prince, qui ſe piquoit de donner & même de refuſer avec grace, n'ait jamais rebuté avec hauteur que deux perſonnes, *le petit abbé de Savoie & la veuve Scarron* ; & que de ces deux objets de ſon mépris, par une deſtinée biſarre, l'un ait été depuis le plus redoutable de ſes ennemis, & l'autre ſoit devenu ſa femme. Eugene ſervit en qualité de volontaire dans l'armée Impériale en 1684 & 1685. Le prince de Bade, qui préſageoit dès-lors ce qu'il ſeroit un jour, le préſenta lui-même à Léopold, en lui diſant : *Sire, voici un jeune Savoyard que j'ai l'honneur de recommander à votre Majeſté, & qui m'a l'air d'égaler, avec le temps, tout ce qu'il y a eu juſqu'aujourd'hui de grands capitaines.*

Page 353. (43) Koproli Muſtapha pacha, un des plus grands hommes qui aient gouverné l'empire Ottoman. Soliman l'éleva au rang de grand viſir, dans un temps où des revers ſucceſſifs, l'épuiſement des finances, la corruption des mœurs, le découragement univerſel, impoſoient ſilence aux intrigues de cour pour laiſſer éclater la voix de la miſere publique, qui demandoit pour miniſtre un homme de génie. Koproli fut à peine inſtallé dans ſa place, que tout changea dans l'Empire. Des

ambaſſadeurs étoient partis pour aller demander la paix à Vienne. Il les rappelle. Les troupes étoient découragées & peu nombreuſes; ce n'étoit qu'un ramas de payſans arrachés par violence à leurs travaux ruſtiques, que la crainte ſeule retenoit ſous leurs enſeignes. Koproli fait publier qu'il leur permet de ſe retirer, qu'il défend aux pachas d'enrôler par force, & qu'il ne veut dans ſon camp que des ſoldats comme lui, animés par l'amour du bien public. En un moment l'honneur réveille le patriotiſme dans tous les cœurs, & des extrémités de l'Empire, on voit accourir une jeuneſſe brillante ſous les drapeaux du grand viſir: en peu de mois Koproli a créé une nation nouvelle; car un des avantages du gouvernement deſpotique, & peut-être le ſeul, eſt qu'un miniſtre peut y faire le bien ſans obſtacles. Les mœurs ſont réformées. On voyoit dans les camps un grand nombre de jeunes gens qui y étoient pour un tout autre uſage que pour le ſervice militaire. Koproli les chaſſe ignominieuſement. Les largeſſes du ſultan avoient épuiſé le tréſor public; le viſir ne croit pas qu'il ſoit déshonorant pour la majeſté de l'Empire de faire reſtituer aux favoris les ſommes qu'ils avoient reçues, & de préférer les beſoins réels de l'état aux beſoins imaginaires des courtiſans. Les moines Grecs, choſe étrange dans un pays infidele, prétendoient être exempts de payer les impôts; ils n'avoient pas manqué d'appuyer leur demande d'une charte qu'ils diſoient avoir été accordée par le Prophete aux moines du Mont Sinaï. Le viſir rit de la charte, & les força à payer. C'étoit l'équité ſeule, & non point un zele

fanatique pour ſa religion, qui dictoit au viſir la conduite qu'il tint dans cette occaſion; il ſavoit que le deſpote le plus abſolu ne peut commander aux volontés, & il croyoit que les hommes, quelle que ſoit la différence de leur culte, n'en ſont pas moins enfans d'un même pere. Il protégea ouvertement les Chrétiens; ſa mémoire eſt encore chere aux Grecs, & ils ont coutume de dire que Koproli a bâti plus d'égliſes que Juſtinien. Un jour qu'il paſſoit près d'un gros bourg de Bulgarie, il fut ſurpris de le voir preſque déſert. Il en demande la cauſe; un vieillard lui répond: « Notre égliſe » a été brulée, & les loix nous défendent de » la rebâtir. Notre jeuneſſe eſt allée fixer ſa » demeure dans un lieu où elle ne ſoit pas » privée de la célébration de nos myſteres ». Koproli repartit: « Un Muſulman ne ſau- » roit vivre où il n'y a point de *Jami*; il » en eſt de même d'un Chrétien, il lui faut » une égliſe dans le lieu de ſa demeure. Allez, » mon ami, je vous permets de rebâtir votre » temple; ſervez-y votre Dieu, & ſoyez fidele » au ſultan ». Puis, comme s'il eût voulu faire payer cette grace, il demande à chacun des habitans une poule; on lui en apporta cinquante-trois. Six mois après il repaſſe par ce village, & exige le même témoignage de reconnoiſſance. Le nombre des poules ſe trouva monter à cent vingt-cinq. « Voyez, dit alors le viſir à ſa ſuite, » quels ſont les fruits de la » tolérance, & combien le rigoriſme de religion » eſt contraire à la proſpérité d'un Empire ».

La maiſon de Koproli eſt une des plus diſtinguées de l'empire Ottoman. Mehémet Koproli, pere de Muſtapha, étoit fils d'un gen-

tilhomme François, qui perdit la vie dans un combat qu'il livra à un corsaire Turc. Le jeune Koproli fut vendu au gouverneur de Cypre ; celui-ci, charmé de la bonne mine & de la grace de son esclave, le fit circoncire, & l'éleva comme son fils. Mehemet Koproli se distingua par son courage dans l'armée de Perse, & parvint, à force de grandes actions, au rang de grand visir. On se rappellera toujours avec attendrissement les dernieres paroles de ce grand homme : « Prophete, disoit-il en fixant les yeux sur l'Alcoran, » je m'en vais » voir si tu dis vrai ; mais, vrai ou non, je » suis assuré d'être heureux, si la vertu est la » meilleure des religions ».

La mort de Mustapha Koproli, à la bataille de Salankemen, replongea l'empire Ottoman dans l'état déplorable où il l'avoit trouvé. A cette bataille, dans le fort de la mêlée, un janissaire laisse tomber son turban ; un soldat Allemand le ramasse. Le janissaire veut le lui arracher ; mais l'Allemand le lui rend généreusement, en lui disant : *Ami, voilà ton turban ; tu te bats pour le sultan que tu ne connois pas, je sers Léopold que je ne connois pas davantage. Tu es soldat, je le suis aussi, nous devons nous traiter en freres.* Le janissaire prend d'une main son turban, & de l'autre présente son mousquet à son généreux ennemi : *Accepte cette arme*, dit-il ; *puisque nous sommes freres, je n'en ai plus besoin.*

Page 362. (44) L'abbé Révérend fut nommé doyen de saint Cloud par le chapitre. Quoiqu'il paroisse que Louis XIV contribua par sa recommandation au choix que firent les chanoines, la récompense ne sembla pas propor-

tionnée aux ſervices. Outre ceux que cet abbé avoit rendus au roi perſonnellement, il en avoit rendu de plus grands à la France, en lui procurant des bleds dans un temps de diſette. Dans ſa vieilleſſe, il abdiqua volontairement le doyenné, réſolu de cultiver, dans un doux loiſir, les ſciences qu'il aimoit. Mais ſoit que ſon eſprit, affoibli par l'âge, ſe refuſât au jour de la vérité; ſoit qu'il ne ſe fût jamais dépouillé des préjugés de l'éducation; ſoit enfin qu'idolâtre de l'antiquité, il voulût étendre à tous les objets le culte qu'il lui rendoit, il déclara la guerre à la nouvelle phyſique, & voulut, ſur ſes ruines, relever les qualités occultes, l'horreur du vuide, & toutes les abſurdités révérées pendant tant de ſiecles. Il s'adonna auſſi à la recherche de la pierre philoſophale. Ce n'étoit point la ſoif de l'or qui lui inſpiroit le chimérique eſpoir d'en faire; s'il eût été avide de richeſſes, il n'eût pas quitté ſon bénéfice, dont le produit étoit plus réel que celui de ſon creuſet.

Page 367. (45) Le deſtin d'Eugene étoit de trouver des monarques injuſtes ou ingrats. A Verſailles on avoit refuſé ſes ſervices, à Vienne on lui fit un crime de ceux qu'il avoit rendus à l'état. Lorſqu'après la bataille de Zenta il préſenta à Léopold le ſceau de l'empire Ottoman, le monarque le reçut d'un front ſévere, & ne daigna pas même lui parler. A peine Eugene eſt-il rentré chez lui, que le comte de Schilck vient lui demander ſon épée, de la part de Léopold. « La voici, répond Eugene avec un ſourire noble & fier, » elle eſt encore » fumante du ſang des ennemis. Portez-la à » l'Empereur, & dites-lui que je conſens à

» ne la reprendre jamais, ſi ce n'eſt pour lui » rendre de nouveaux ſervices ». Cependant le conſeil s'aſſemble; Caprara, & tous ceux que la gloire du héros humilient, demandent ſans pudeur qu'on lui faſſe ſon procès, pour avoir combattu malgré les ordres formels de l'Empereur. Tous parlent de ſa déſobéiſſance, aucun de ſa victoire. Mais ce fut en vain qu'ils déployerent dans cette occaſion toute l'éloquence que peut inſpirer l'envie acharnée à perdre un grand homme. L'Empereur répondit: « A Dieu ne plaiſe que je traite comme » un malfaiteur, un prince par qui le ciel ma » comblé de tant de faveurs, ſans que je les » aie méritées »! Le libérateur de l'Empire fut renvoyé abſous.

Page 367. (46) Par le traité de Carlowitz, il fut arrêté que tous les mécontens ſe retireroient ſur les terres du ſultan. Il leur fut défendu de retourner dans leur patrie, ſous peine d'être traités comme transfuges de l'empire Ottoman. Les Turcs ne purent rien obtenir pour Tékéli; & cet homme qui s'étoit vu un moment roi de Hongrie, ſe vit réduit à ne tenir ſa ſubſiſtance que des bienfaits du ſultan. Il ſe retira à Nicomédie, où Mehemet IV lui avoit donné une maiſon aſſez agréable. Le chagrin & l'ennui d'une vie oiſive le conſumerent bientôt. Il mourut à Conſtantinople quelques années après la concluſion du traité de Carlowitz. Il fut enterré au fauxbourg de Péra, dans l'endroit du cimetiere des Grecs deſtiné à la ſépulture des ambaſſadeurs Chrétiens. Il diſoit ſouvent au prince Demetrius Cantimir: « Que voulez-vous, mon frere? » Le ſort a voulu nous attacher au ſervice d'un

» prince dont la volonté eſt encore plus changeante que l'aſtre qu'il porte ſur ſon bouclier ».

Page 391. (47) « Ayant été proclamé duc » & chef des confédérés, l'évêque d'Agria » chanta la meſſe : je prêtai le ſerment entre » ſes mains, ſelon la formule dreſſée ; & *à* » *l'imitation & ſelon l'ancienne coutume de la* » *nation, d'élever leur chef ſur un bouclier,* » *je fus élevé par les mains des principaux* » *ſeigneurs* ». Mémoires du prince François Rakoczy, pag. 255.

Page 398. (48) Lorſque Charles XII, roi de Suede, paſſa en Siléſie, il força Léopold à reſtituer aux Proteſtans cent vingt-cinq égliſes de ce duché. Le pape en porta ſes plaintes à l'Empereur, qui répondit froidement : « Si le roi de Suede m'avoit propoſé » de me faire Luthérien, je ne ſais pas trop » ce que j'aurois fait ».

LIVRE DIXIEME.

Page 447. (49) Rien n'égale la vénération ſuperſtitieuſe des Hongrois pour la couronne de ſaint Etienne. Nicolas de Gara, palatin du royaume, ſous le regne de Marie I, avoit coutume de dire aux Hongrois : *Quand bien même vous verriez la couronne de ſaint Etienne ſur la tête d'un bœuf, vous n'en devriez pas moins le reconnoître pour roi.* Dans le temps où le royaume étoit électif, le roi ne recevoit la puiſſance légiſlative que du couronnement ; de-là vient que les décrets de Ladiſlas IV n'ont aucune force en Hongrie, parce que ce prince fut couronné avec une autre couronne que celle de ſaint Etienne.

Quoique le peuple s'imagine que ce diadême eſt l'ouvrage des Anges, les ſavans Hongrois ne l'en ont pas moins ſoumis à leur critique. Pierre de Rewa, comte de Turocs, conſervateur de la couronne ſous le regne de Mathias II, n'a rien laiſſé à deſirer ſur cette matiere.

La couronne de Hongrie eſt d'or, d'une forme ſemi-ſphérique, & ſurmontée d'une croix. Vers ſa baſe elle eſt entourée de *lames* triangulaires; quatre bandes tranſverſales la coupent en autant de parties égales. Ces divers ornemens portent l'effigie de Jeſus-Chriſt, de la Vierge & des Apôtres. On y diſtingue auſſi la figure de Conſtantin, & celle de pluſieurs Empereurs. De chaque côté de la couronne, ſont ſuſpendues quatre chaînes d'or, auxquelles ſont attachées autant de pierres précieuſes; une neuvieme chaîne ſe trouve à la partie poſtérieure.

La forme de cette couronne, les caracteres Grecs dont elle eſt ſurchargée, enfin les chaînes d'or dont je viens de parler (eſpece d'ornement particulier aux monumens du Bas-Empire), ont fait croire, avec raiſon, au comte de Rewa qu'elle avoit été fabriquée par ordre d'un Empereur d'Orient. Le comte porte même ſes conjectures plus loin; en comparant la couronne de Hongrie aux offrandes dont Conſtantin enrichit pluſieurs égliſes, il conclut de leur parfaite reſſemblance, que la couronne de ſaint Etienne eſt auſſi un monument de la piété de cet Empereur. Il eſt certain que Conſtantin fit préſent à Silveſtre I d'une couronne d'or que ce pontife eut la modeſtie de ne point vouloir porter. Les ſucceſſeurs de Silveſtre ne penſerent pas comme lui; & non

contens de porter une couronne, ils prétendirent avoir le droit de disposer de celles des autres empires de la terre.

Le comte de Rewa conjecture que Silvestre II voulant accorder à saint Etienne le titre de roi, lui envoya l'ancienne couronne de Constantin. Cependant cette opinion ne s'accorde point avec le récit des historiens ecclésiastiques. Ceux-ci font mention de la couronne de Constantin long-temps après Silvestre II. Ils prétendent même qu'elle servit au sacre de Boniface VIII; & s'il n'en est plus parlé dans les siecles postérieurs, c'est que Boniface dédaignant un ornement qui le confondoit dans la foule des rois, ajouta une nouvelle couronne à la thiare pontificale. Je dois observer que les papes ont possédé deux couronnes d'or fabriquées en Orient. La premiere fut donnée à Silvestre I par Constantin, & la seconde à Symmaque par Clovis, à qui l'empereur Anastase l'avoit envoyée. Il seroit difficile de décider laquelle de ces deux couronnes sert actuellement au couronnement des rois de Hongrie.

La couronne de saint Etienne fut souvent enlevée, reprise, perdue & retrouvée dans les différentes révolutions qui affligerent la Hongrie. Le château de Visse-grade avoit été destiné pour sa garde dans les premiers siecles de la monarchie. Elle en fut enlevée par Jean de Zapola; Paul Pereni, à qui il l'avoit confiée, la remit bientôt après à l'archiduc Ferdinand. Elle tomba depuis dans les mains des Turcs, qui la rendirent à Jean de Zapola. La veuve de ce prince ayant renoncé à ses prétentions sur la Hongrie, en 1551, remit les ornemens royaux aux généraux de l'archiduc. La maison

d'Autriche craignit d'expoſer davantage un ſi précieux dépôt aux haſards de la guerre ; la couronne fut renfermée à Prague. Maximilien & Rodolphe l'emporterent à la vérité en Hongrie pour ſe faire couronner, mais auſſi-tôt après la cérémonie, ils la firent reporter en Boheme.

Ce fut l'archiduc Mathias qui la rendit à la Hongrie. Ce prince ne put refuſer cette grace aux inſtances de la nation, & conſentit à ce que la couronne fût dépoſée à Preſbourg. Betlem Gabor s'empara de cette ville en 1620, & la couronne tomba en ſon pouvoir. Mais Gabor ſavoit vaincre, & ne ſavoit point profiter de la victoire : au lieu de ſe faire couronner ſur le champ, ainſi que ſes partiſans le lui conſeilloient, il perdit le temps en négociations, & finit par reſtituer la couronne à Ferdinand II en 1624. Les troubles qui agiterent le royaume ſous les regnes de Léopold & de Joſeph, forcerent la maiſon d'Autriche à mettre la couronne en ſûreté loin du théâtre de la guerre. Charles VI la remit aux Hongrois ; & depuis l'avénement de ce prince au trône, elle eſt conſervée à Preſbourg.

C'étoit à Albe-Royale que ſe faiſoit autrefois le couronnement des rois de Hongrie. Dès que le roi étoit mort, la nobleſſe s'aſſembloit dans la plaine de Rakos, près de Peſth, pour lui choiſir un ſucceſſeur. Le nouveau roi ayant été élu, on le conduiſoit à Albe-Royale. Avant d'entrer dans la ville, le cortege s'arrêtoit près d'une égliſe dédiée à la Vierge, qui domine une vaſte plaine. Le roi, accompagné des grands du royaume, montoit dans une tribune conſtruite au-deſſus de la porte de l'égliſe ; le

palatin montroit le nouveau roi au peuple, dont la multitude innombrable couvroit la plaine ; il crioit par trois fois : *Voulez-vous obéir au roi élu dans la plaine de Reſth ?* Les Hongrois répondoient autant de fois : *Akarunk*, c'eſt-à-dire, nous le voulons. Il paroît que cette cérémonie a ſuccédé à celle de l'*exaltation*, dont j'ai parlé dans le premier volume (*pag.* 72, 350) ; au moins n'en trouve-t-on plus de trace dans l'hiſtoire de Hongrie, après le regne de Ladiſlas IV, mais elle s'eſt perpétuée conſtamment en Tranſilvanie. Le peuple ayant confirmé par des acclamations réitérées l'élection de ſon nouveau ſouverain, il recevoit l'épée royale des mains du palatin, & l'agitoit en croix en ſe tournant vers l'orient, l'occident, le nord & le midi. C'étoit pour montrer aux Hongrois qu'il étoit prêt à les défendre contre tous leurs ennemis ; alors l'archevêque de Strigonie lui impoſoit la couronne.

Telles étoient les cérémonies qu'on obſervoit au couronnement du roi de Hongrie, lorſqu'il ſe faiſoit à Albe-Royale. L'empereur Maximilien II eſt le premier qui ait été couronné à Preſbourg. J'ai déja dit qu'au couronnement de ce prince, le palatin avoit diſputé à l'archevêque de Strigonie le privilege de couronner le roi ; il paroît, par les actes du couronnement de Charles VI & de Marie-Thérese, que pour terminer la diſpute, on convint que le palatin & le primat de Hongrie placeroient conjointement la couronne ſur la tête du nouveau roi.

Les autres ornemens qui ſervent au couronnement des rois de Hongrie, ſont 1°. la *Croix épiſcopale.*

épiſcopale. Sylveſtre II l'envoya au roi Etienne I, comme à l'*Apôtre* de la Hongrie.

2°. L'*Epée royale.*

3°. La *Paix.*

4°. Le *Sceptre*, qui reſſemble aſſez à une maſſe d'arme.

5°. Les *Brodequins.*

6°. Le *Manteau royal.* Il eſt de couleur bleu céleſte, & fut brodé par la reine Giſele. On y lit ces mots: *Indictione XIV, à Stephano rege & Geiſla reginâ, caſula hæc operata & data eccleſiæ ſanctæ Mariæ, ſitæ in civitate Albenſi.*

7°. Dix étendarts aux armes des royaumes de Hongrie, de Bulgarie, de Cumanie, de Servie, de Lodomerie, de Halits, de Rama, de Dalmatie, de Croatie & d'Eſclavonie, dont les rois de Hongrie prennent le titre.

Il me reſte à parler du couronnement des reines de Hongrie. Avant Marie I, elles n'étoient point couronnées avec la couronne de ſaint Etienne. L'archevêque de Strigonie la leur poſoit ſimplement ſur l'épaule droite, & l'évêque de Veſprin leur en mettoit une autre ſur la tête. On trouve beaucoup de reſſemblance entre les mœurs des anciens Hongrois & ceux des Francs. Ils tenoient leurs aſſemblées dans une plaine; ils y venoient tout armés; ils puniſſoient ſéverement ceux qui tardoient à s'y rendre; ils élevoient leur chef ſur un bouclier; enfin, ils paroiſſoient avoir une averſion ſi grande pour la domination féminine, qu'ils ont donné le nom de *rois* aux femmes qui les ont gouvernés. Depuis Marie I, on trouve pluſieurs reines couronnées avec la couronne de ſaint Etienne.

Vid. Petri, de Rewa. comit. comitat. de Turocs. de ſacrâ. coron. regn. Hung. commentar. Ejuſdem de monarch. & ſacr. coron. regn. Hungar. centur. Martini. Schmeizel de Clenodiis regni. Hung. comment. &c.

Page 448. (50) L'auteur eſtimable des Annales de Marie-Thereſe s'eſt trompé, lorſqu'il a dit (pag. 11 & 12 de cet ouvrage) que les Hongrois ayant envoyé des députés à leur nouvelle reine, avec ordre de la ſupplier de rendre à la nation l'uſage de ſes privileges, elle prêta ſur le champ l'ancien ſerment fait en 1222, que ſes aieux avoient toujours rejetté avec dureté: *Si moi ou quelques-uns de mes ſucceſſeurs, en quelque temps que ce ſoit, veut enfreindre vos privileges, qu'à vous ſoit permis, en vertu de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendans, de vous défendre ſans pouvoir être traités de rebelles.* Il eſt conſtant, au contraire, que cette clauſe a été exceptée du ſerment prêté par Marie-Thereſe, lors de ſon couronnement. Il paroît même par les actes de la diete, que les états ne firent aucune tentative pour faire ratifier par leur nouvelle ſouveraine le décret d'André II dans toute ſon étendue. Les Hongrois avoient payé de trop de ſang le droit de faire la guerre à leurs maîtres, pour en être encore jaloux. Leurs malheurs les avoient éclairés ſur leurs vrais intérêts. Ils ſavoient que ſi le deſpotiſme produit quelquefois l'indépendance, l'indépendance le produit à ſon tour. Ils étoient bien éloignés de forcer Marie-Thereſe à confirmer le privilege illuſoire qui autoriſe un factieux à déchirer la patrie, ſous prétexte de la défendre, & met ſous la ſauve-garde des loix celui qu'elles euſſent dû punir.

Formule du ſerment prêté par la reine, le 25 Juin 1741.

« *Nos Maria-Thereſia, Dei gratiâ, Hungariæ, Bohemiæ, Dalmatiæ, Croatiæ, Sclavoniæ, &c. regina, archidux Auſtriæ, nupta dux Lotharingiæ, ac Barri magna dux Etruriæ.* Quâ prælibati regni Hungariæ, & aliorum regnorum ac partium eidem annexarum regina, juramus per *Deum* vivum, per ejus ſanctiſſimam genitricem Virginem *Mariam*, ac omnes ſanctos, quòd eccleſias *Dei*, dominos, prælatos, barones, magnates, nobiles, civitates liberas, & omnes regnicolas, in ſuis immunitatibus & libertatibus, juribus, legibus, privilegiis & in antiquis bonis & in approbatis conſtitutionibus, conſervabimus, omnibuſque juſtitiam faciemus; ſereniſſimi quondam Andreæ regis decreta, excluſâ tamen & ſemotâ art. XXXI ejuſdem decreti clauſulâ, incipiente (*) : *quòd ſi verò nos, &c.* uſque ad

(*) Article XXXI du décret d'André II.

Quòd ſi verò nos, vel aliqui ſucceſſorum noſtrorum, aliquo unquam tempore huic diſpoſitioni contrahere unquam voluerint, liberam habeant harum autoritate, ſine ullâ notâ infidelitatis, tam epiſcopi quàm alii ſobagiones aut nobiles regni univerſi, & ſinguli præſentes, & futuri poſterique, reſiſtendi & contradicendi nobis & noſtris ſucceſſoribus in perpetuam facultatem. Vide Tripartit. opus decret. conſtit. & articul. regum incliti regni Hungariæ. In III. tom. diviſ. aut. Steph. Werbeuzi. Vien. Auſt. 1628. to. I. pag. 43.

» verbâ : *in perpetuam*, *&c.* obſervabimus ; » fines regni noſtri Hungariæ & quæ ad illud » quocumque jure & titulo pertinent, non aba- » lienabimus nec minuemus ; ſed quoad po- » terimus augebimus & extendemus, omnia- » que illa faciemus, quæcumque pro bono » publico, honore & incremento omnium » ſtatuum ac totius regni noſtri Hungariæ » juſtè facere poterimus. Sic nos Deus adjuvet, » & omnes ſancti ». *Vide ſupplement. diſſert. hiſtoric. de inaugur. ſereniſſ. Mar. Thereſ. Hungar. & Bohem. regin. document. XIX, XXIII, XXVII. in ſcriptor. rerum Hungar. Vendob.* 1746. *tom. II, pag.* 589, 596, 598.

Page 450. (51) Joſeph-Benoît-Auguſte, archiduc d'Autriche, né le 13 Mars 1741, élu roi des Romains, à Francfort, le 27 Mars 1761, couronné empereur le 3 Avril ſuivant.

Page 451. (52) Les *Pandours* ou *Baudures*, ſont une milice de l'Eſclavonie. Leurs armes ſont une carabine, quatre piſtolets qu'ils portent à la ceinture, un ſabre recourbé & un grand couteau. On donne le nom de *Tolpachs* à l'infanterie réglée & enrégimentée ; *Dolbatsche* en Hongrois ſignifie *ſoldat*, *fantaſſin*.

TABLE
DES MATIERES
DU SECOND VOLUME.

A

ABAFFY ; (*Michel*) les Turcs le font reconnoître prince de Tranſilvanie, 250. Il réclame les comtés de Zathmar & de Zambolic, 311. Il s'unit aux mécontens de Hongrie, 316. Il défait Pedipol qui lui diſputoit ſa principauté, 319. Il ſe ſoumet à l'Empereur, 344.

ACHMET I ſuccede à Mehemet III, 156. Conclut un traité de paix avec l'Empire, 174.

ADULTERE. Celui des deux époux qui pouvoit convaincre l'autre d'adultere, avoit la liberté de lui donner la mort, 467. Aventure étrange qu'occaſionne cette loi, *ibid.*

AGRIA ; cette ville eſt aſſiégée par les Turcs, 15. Ils offrent aux habitans une capitulation honorable ; ceux-ci, pour toute réponſe, élevent ſur quatre piques un cercueil couvert d'un drap noir, 17. Actions mémorables de pluſieurs femmes à ce ſiege, 18. Les Turcs ſe retirent, 19. Priſe d'Agria par Mehemet III, 136. Elle eſt reſtituée à la maiſon d'Autriche, 174. Les mécontens s'en emparent, 390.

ALBE-JULE, 27, 391.

ALBE-ROYALE, 152, 160, 174, 503.

ALDENE, général de Ferdinand I, eſt battu ſur les bords de la Theiſſe, par le pacha de Bude, 3. Il fait ſauter en l'air les fortifications de Lippe, 12.

ALEXANDRE s'empare de la principauté de Moldavie, 62. Il meurt quelque temps après, *ibid.* Mort tragique de ſes deux fils, 63.

ALI PACHA s'empare de Varadin, 242.

ALLEURS (le Marquis des) eſt envoyé par la cour de France au prince Ragotski, 395.

AMBASSADEUR de l'Empire inſulté à Conſtantinople, 55. Diſpute entre l'ambaſſadeur de France à la Porte & celui de Hongrie ſur la préſéance, 80. L'ambaſſadeur de Rodolphe II eſt arrêté par ordre d'Amurath III, 103. *Voyez* CRACOWITS.

AMPRINGHEN, (*Jean-Gaſpard*) grand-maître de l'ordre Teutonique, eſt fait préſident du conſeil ſouverain de Preſbourg, 303.

AMURATH III ſuccede à Selim II; portrait de ce prince, 73. Ses troupes ſont battues près de Siſſeck, 101. Expédient auquel il a recours pour pallier la honte de cet événement, 102. Il déclare la guerre à Rodolphe II, 103. Succès de ſes troupes en Hongrie, 104 & ſuiv. Sa mort, 117.

ANDRÉ, (*Saint*) 160, 483.

ANGLETERRE, (*George II*, roi d') veut ſe déclarer en faveur de Marie-Thérèſe, 450. Le maréchal de Maillebois l'oblige à ſigner un traité de neutralité, *ibid.* George bat les François à la bataille de Dettingen, 456.

ASSAN PACHA, gouverneur de Zigeth, ravage les environs de cette place, 81. Il s'empare de Comare, 99.

ASSAN, pacha de Boſnie, prend le commandement des troupes de la baſſe Hongrie, après la mort de Ferhat, 97. Il fait une incurſion dans le comté de Zagrab, 98. Les Hongrois l'attaquent & le mettent en fuite, *ibid.* Il prend Wihits, où il met tout à feu & à ſang, 99. Il ſe préſente devant Siſſeck, 100. Les Impériaux viennent au ſecours de la place, 101. Aſſan ſort de ſes lignes, & eſt vaincu; il ſe noye en voulant ſe ſauver, 102.

B

BADE, (*le prince Louis-Guillaume de*) enleve pluſieurs places aux Turcs, 348. Il défait le grand viſir Koproli à Salankemen, 353.

BALASSI (*Jean*) conſpire contre Maximilien II, 60. Eſt arrêté par ordre de l'Empereur, 61. S'échappe de ſa priſon, & excite de nouveaux troubles en Tranſilvanie, *ibid.* Se retire à Conſtantinople, 62.

BARBELY, (*George*) s'empare de Fadſat, 120. Bat & met en fuite le pacha de Témeſwar, 121.

BARBELY, (*André*) 78, 141.

BASILIDE, (*Jean*) vaivode de Moldavie; Démétrius Viſnovits conſpire contre lui, 35. Les rebelles proclament Etienne Tomſa, 36. Ils aſſiegent Jean dans Zaskovie, *ibid.* Il égorge de ſa main un officier Hongrois qu'il ſoupçonnoit d'intelligence avec les ennemis, 37. Les ſoldats s'apperçoivent de ce meurtre que Baſilide avoit voulu cacher, 38. Ils le livrent à Etienne qui lui fait trancher la tête, *ibid.*

BASTA, (*George*) général de Rodolphe II, fait priſonnier, dans un combat, Michel, vaivode de Valaquie, 150. Il le fait mourir, *ibid.* Il taille en pieces l'armée de Sigiſmond Battory, 152. Ses ſuccès en Tranſilvanie, 154 & ſuiv.

BATTORY DE SOMLIO, (*Etienne*) eſt proclamé vaivode de Tranſilvanie, après la mort de Jean Sigiſmond, 59. L'Empereur confirme ſon élection, 60. Troubles excités en Tranſilvanie ſous ſon regne, 62 & ſuiv. Etienne aſſiege Becqueſſy dans Fogaras, 67. Il s'empare de cette place, 68. Il eſt élu roi de Pologne, 69. Epouſe Anne Jagellon, *ibid.* Soins qu'il donne au gouvernement de ſes nouveaux états, 70. Sa mort, 83.

BATTORY DE SOMLIO, (*Sigiſmond*) ſuccede à Etienne Battory dans la principauté de Tranſilvanie, 84. Il fait alliance avec l'empereur Rodolphe II, 111. Conditions du traité, 112 & ſuiv. Les principaux ſeigneurs de Tranſilvanie proteſtent contre le traité, 115. Sigiſmond fait mourir les plus emportés d'entre les mécontens, 116. Il taille en pieces l'armée des Turcs, 122. Il épouſe l'archiducheſſe Chriſtine, pour laquelle il ſe refroidit bientôt, 127, 477. Il met en fuite le grand viſir Sinan-Pacha, 127. S'empare du camp des Turcs & de tout le butin qu'ils avoient fait, 128. Il prend

d'assaut Tergoviste, 129. Il poursuit les Turcs, & taille en pieces leur arriere-garde, 131. Il abdique & cede ses états à Rodolphe II, 143. Honneurs qu'on lui rend à Vienne, 479. Il se repent d'avoir abdiqué, 148. Revient en Transilvanie, 149. Cede de nouveau sa principauté au cardinal André Battory, *ibid.* Il est vaincu par le général Basta, 152. Il cede de nouveau ses états à l'Empereur, 155.

BATTORY, (*Balthazar*) conspire contre Sigismond Battory, 115. Il est étranglé, 116.

BATTORY, (*André*) cardinal, conspire contre Sigismond Battory, 115. Il s'enfuit en Pologne, 116. Il est rappellé par Sigismond, qui lui cede la Transilvanie, 149. Il est vaincu par le vaivode de Valaquie; les Sicules lui coupent la tête, *ibid.*

BATTORY, (*Gabriel*) est reconnu prince de Transilvanie, après l'abdication de Sigismond Ragotski, 169. L'Empereur confirme son élection, *ibid.* Il est trahi par Betlem Gabor qui se fait donner la principauté de Transilvanie par les Turcs, 171. Sa mort, 172.

BAVIERE, (*Maximilien I^er^, électeur de*) s'empare de Belgrade, 349.

BAVIERE; (*Charles-Albert, électeur de*) ses prétentions sur l'héritage de Charles VI, 442. Louis XV lui accorde du secours, *ibid.* Il est déclaré généralissime de l'armée Françoise & Bavaroise, 449. Il prend Lintz & menace Vienne, *ibid.* Il s'empare de Prague, 451. Est proclamé Empereur, 451. Il renonce à ses prétentions sur le patrimoine de Marie-Thérese, 455. Perd son électorat, 457. Il meurt, 459.

BAVIERE, (*Charles-Maximilien-Joseph, électeur de*) fils du précédent, refuse la couronne Impériale, 460.

BELGRADE, 349, 350, 357.

BELLE-ISLE, *Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte de*) commande l'armée que Louis XV envoie au secours de l'électeur de Baviere, 449. Belle retraite de ce général, 454.

BELLE-JOYEUSE; (*Jacques Barbiani, comte de*) rigueurs qu'il exerce envers les Protestans de Cassovie, 157. Il est vaincu par Boschkai, 158.

BELZ ; (*la palatine de*) ſon affection pour la France, 377. Elle donne un aſyle au prince Ragotski, *ibid.*

BERCHAY ; (*Achatius*) la Porte lui donne la principauté de Tranſilvanie, 239. Il défait, avec le ſecours des Turcs, le prince George Ragotski II, 240. Il eſt forcé de renoncer à la principauté, 249.

BERCHENI, (*Ladiſlas-Ignace, comte de*) entre dans la conſpiration du prince de Ragotski, 372. Eſt arrêté, & trouve le ſecret de s'échapper de ſa priſon, 373. Il s'enfuit en Pologne, *ibid.* La cour de Vienne tente de l'enlever, 374. Il ſe retire chez les miſſionnaires François, *ibid.* Il amene au prince de Ragotski un corps de cavalerie Hongroiſe, 391. La méſintelligence ſe met entre lui & le prince de Ragotski, 401. Il ſe retire avec ce prince en Turquie, 402.

BETLEM GABOR, *ou* Gabriel Betlem, trahit le prince Gabriel Battory, 170. Il ſe fait nommer par la Porte prince de Tranſilvanie, 171. Il vient avec une puiſſante armée en Tranſilvanie, 172. Il ſe rend maître de toute la province, 173. Se ligue avec les Proteſtans de Boheme, 181. Deviſe qu'il fait mettre ſur ſes enſeignes, 183. Il s'empare de Preſbourg, 184. Se fait déclarer, par la diete de Newhauſel, roi de Hongrie, 185. Differe la cérémonie de ſon couronnement, *ibid.* La couronne de ſaint Etienne tombe entre ſes mains, 503. Il conclut un traité de paix avec Ferdinand II, 186.

BIRON, (*le duc de*) fait une ſortie terrible, & repouſſe les Autrichiens qui bloquoient Prague, 453.

BISTRICS, 152, 481.

BOHAM, (*le comte de*) conduit ſix mille Polonois au ſecours des mécontens de Hongrie, 318. Défait le général Kops qui vouloit empêcher ſa jonction, *ibid.*

BONNEVAL, (*le comte de*) court riſque de la vie à la journée de Peter-Varadin, 423. Eſt ſauvé par ſes ſoldats, *ibid.*

BOSCHKAI, (*Etienne*) ambaſſadeur de Sigiſmond

Battory auprès de Rodolphe II, conclut un traité d'alliance entre l'Empereur & le prince de Tranſilvanie, 112. Il épouſe l'archiducheſſe Chriſtine au nom de ſon maître, 115. Après la retraite de Sigiſmond Battory, il aſpire à la principauté, 157. Il bat les Impériaux & eſt reconnu pour prince de Tranſilvanie, 158. Le grand viſir veut le couronner roi de Hongrie, mais il refuſe cet honneur, 159. Preſque toute la haute Hongrie tombe en ſa puiſſance, 160. L'empereur Rodolphe II le reconnoît pour prince de Tranſilvanie, 163. Les Turcs le font empoiſonner, 165.

BROGLIO, (*le maréchal de*) bat le prince de Lobkowitz, 452. Se retire ſous le canon de Prague, 453.

BROWN, (*le comte de*) général Autrichien, eſt vaincu par le comte de Schverin, 448.

BUCAREST, 126, 131.

BUDE, 97, 174, 340, 342.

C

CANISE, 150, 174, 259, 351, 480.

CARLOWITS, (*traité de*) 367.

CARAFFA. (*le comte de*) Il excite Scheitan pacha à perdre Tékéli, 491. Rigueurs qu'il exerce en Tranſilvanie, ſans ordre de l'Empereur, 493.

CASSOVIE, 157, 328.

CHARLES, (*l'archiduc*) fils de Léopold & d'Eléonore-Madeleine de Neubourg, depuis Empereur ſous le nom de Charles VI, & roi de Hongrie ſous celui de Charles III. Il diſpute à Philippe V la couronne d'Eſpagne, 410. L'empereur Joſeph I ſon frere le déclare héritier de tous ſes états, 411. Il eſt élu Empereur; portrait de ce prince, 412, 440. Les états de Hongrie lui envoient une députation, 414. Il eſt couronné à Preſbourg, *ibid.* Il envoie une armée contre les Turcs, dont il donne le commandement au prince Eugene, 420. Succès de ſes armes en Hongrie, 421. Il fait recevoir en Hongrie la pragmatique-ſanction, 425. Il conclut avec la Porte un traité de paix, 426. Reçoit avec clémence les chefs des rebelles, *ibid.* Fait faire

le procès au général Doxat, 435. Il désavoue le comte de Neupert, qui avoit signé avec les Turcs un traité peu avantageux, 437. Il ratifie une partie des conditions, 438. Sa mort; sa tranquillité dans ses derniers momens, 439.
CHEVERT; (*François de*) le maréchal de Belle-Isle le laisse dans Prague, 454. Il obtient une capitulation honorable, *ibid.*
CHIANGI-PACHA; son armée est taillée en pieces par le comte de Serin, 255.
CHRISTINE, (*l'archiducheſſe*) fille de Charles II, archiduc d'Autriche, épouse Sigismond Battory, 127. Tristes suites de cette alliance, 477.
COLIGNY, (*Jean, comte de*) commande un corps de six mille hommes que Louis XIV envoie à Léopold, 267. Il a la plus grande part au gain de la bataille du Raab ou de Saint-Godard, 269.
COLOSWAR, 251.
COMARRE, 124.
COMMERCI, (*François de Lorraine-Lillebonne, prince de*) enleve une enseigne Turque à la bataille de Hersan, 346.
COSAQUES, milice attachée au service de la Pologne; digression sur ce peuple, 191 & suiv.
COURONNE de Saint-Etienne; vénération des Hongrois pour elle, 500. Sa forme, 501. Conjectures sur son origine, *ibid.* Elle fut d'abord conservée à Albe-Royale, & depuis à Presbourg, 502. Ses aventures, *ibid.*
COURONNEMENT des rois de Hongrie; il se faisoit anciennement à Albe-Royale, 503. Depuis Maximilien il se fait à Presbourg, 504. Avant Marie I les reines n'étoient point couronnées avec la couronne de Saint Etienne, 505. Les rois ne tenoient la puissance législative que du couronnement, & non de l'élection seule, 500.
CRACOWITZ, (*Frédéric*) ambassadeur de Rodolphe II à Constantinople, est chargé de fers par ordre d'Amurath III, 103. Le grand visir le mene à sa suite en Hongrie, *ibid.*
CROY; (*le duc de*) stratagême dont il se sert pour éloigner les Turcs qui assiégeoient Esseck, 351.

D

DEBREZEN, 39, 343.
DOBROWITZ, 160, 484.
DOXAT, (*le général*) livre Nissa aux Turcs, 434. La cour de Vienne lui fait faire son procès, & il est condamné à mort, 435.

E

ELECTION des rois de Hongrie, 503.
ELIE, vaivode de Moldavie; sa molleſſe le rend odieux à ſes ſujets, 62. Il eſt détrôné, *ibid.* Il s'enfuit en Ruſſie; le czar le fait noyer, 63.
ERNEST, archiduc d'Autriche, 92.
ESSECK, 351.
ESTHERAZI, (*Etienne*) tué à la bataille de Kereſtes, 141.
ESTHERAZI DE GALANTA, (*Paul*) palatin, prépare les eſprits à recevoir Charles VI, 414.
ESTHERAZI DE GALANTA, (*Joſeph*) ſuccede au comte Jean Palphi dans les fonctions de juge de la cour, 447.

F

FATIME, veuve de Karali-bey, empêche ſon fils de rendre Hatwan aux Impériaux, 138. Les Hongrois lui ſauvent la vie au ſac de cette ville, *ibid.*
FEMME GUERRIERE; honneurs qu'elle reçoit à Conſtantinople, 111.
FERDINAND I, roi de Hongrie, parvient à l'Empire après l'abdication de Charles V, 28. Sa réponſe aux ambaſſadeurs de Jean Sigiſmond, 31. Succès de ſes armes en Tranſilvanie, 32. Il cede à l'archiduc Maximilien la Boheme & la Hongrie, 38. Sa mort, *ibid.*
FERDINAND II, eſt couronné roi de Boheme & de Hongrie du vivant de l'empereur Mathias ſon pere, 174, 175. Il eſt proclamé Empereur après la mort de Mathias, 181. Troubles ſous ſon regne, 183. Les rebelles s'emparent de Preſbourg, 184. L'Empereur conclut un traité de paix avec Bethlem Gabor, 186.

FERDINAND III, roi de Hongrie, envoie des troupes contre George Ragotski, 204. Méſintelligence des généraux, 205. Il ſigne un traité de paix avec le prince de Tranſilvanie, 206. Il fait couronner l'archiduc Ferdinand roi de Hongrie, 235. Après la mort de ce prince, il donne la couronne de Hongrie à l'archiduc Léopold, 236. Sa mort, 238.
FERDINAND IV, roi de Hongrie, rend aux Proteſtans une partie de leurs privileges, 235. Sa mort, 236.
FERHAT, pacha de Bude; ſa tyrannie, 93. Sa garniſon ſe révolte & le tue, 97.
FILLECK, 105, 328.
FLEURY, (*le cardinal de*) fait une vaine tentative pour engager Marie-Thérèſe à faire la paix, 453.
FRANCS; (les) comparaiſon de quelques coutumes des Francs & des Hongrois, 505.
FRANGIPANI, (*le marquis de*) ſe ligue avec le comte Pierre de Serin, 287. On ſurprend une de ſes lettres, 288. Il eſt trahi par le comte de Keri, chez qui il s'étoit refugié, 290. Il eſt accuſé d'avoir conſpiré contre les jours de l'empereur Léopold, 296. Il eſt condamné à mort, 297.
FRÉDÉRIC, électeur palatin, eſt proclamé roi de Boheme par les rebelles, 185. Eſt vaincu & s'enfuit, *ibid.*

G

GARA, (*Nicolas de*) palatin; mot de ce ſeigneur, 500.
GIULE, 51.
GRÉGOIRE, *le Noir*; troubles excités par ce fanatique en Tranſilvanie, 64. Son ſupplice, 66.
GRÉGOIRE XIII, pape, réforme le calendrier, 92. Cette réformation eſt adoptée par la diete de Preſbourg, *ibid.*
GUBECIUS raſſemble un grand nombre de payſans, & ſe forme un parti en Tranſilvanie, 66. Supplice horrible de ce factieux & de ſes compagnons, 67.

H

HATWAN, 138.
HEISTER, (*le général*) 306, 321, 351.

HERBESTEIN, (*le comte d'*) soumet les rebelles de Croatie, 291.

HIGUERAS, capitaine Espagnol; sa lâcheté, 4. Il se donne la mort de désespoir, 5.

HOMONI, 95.

HONGROIS, (les) se soulevent contre l'empereur Léopold, 299. Etat déplorable de la Hongrie dans ces temps de troubles, 309 & suiv. Les Hongrois reconnoissent l'hérédité de la Couronne dans la maison d'Autriche, 344. Ils reçoivent la pragmatique-sanction Caroline, 425. Enthousiasme des grands de Hongrie pour Marie-Thérese, 450, Secours que fournissent à cette princesse les différentes provinces, 451.

I

ISABELLE, veuve de Jean de Zápola, accepte les secours de la Porte, 8. Elle revient en Transilvanie avec son fils, 20. Elle assemble une diete à Hermanstadt, 28. Les grands de Transilvanie lui prêtent hommage, *ibid.* Sa mort, 29. Son éloge, 30.

IVON ou *Jean*, s'empare de la principauté de Moldavie, 62.

J

JAVARIN; le comte d'Ardech rend cette place aux Turcs, 107. Elle est reprise par les Impériaux, 144. Sa situation, 479.

JOSEPH, (*l'archiduc*) fils de Léopold, est couronné roi héréditaire de Hongrie, 344. Parvient à l'Empire après la mort de Léopold, 398. Sa douceur lui gagne les cœurs des Hongrois, 401. Il conclut un traité d'accommodement avec les rebelles, 402. Il meurt; son éloge; 409. Il institue l'archiduc Charles son frere son héritier, 411.

JOSUÉ, (*le capitaine*) moine apostat; ravages horribles qu'il exerce dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, 324, 488.

K

KALO, 382.

KARA-MUSTAPHA, (*le grand visir*) vient en Hongrie à la tête d'une puissante armée, 329. Il met

le ſiege devant Vienne, 330. Il eſt battu par Jean Sobieski, & forcé de lever le ſiege, 336. Son avarice fut cauſe que les Turcs ne s'emparerent point de Vienne, 492. Le ſultan le fait étrangler, *ibid.* Les Autrichiens envoient au cardinal Kolonits la tête de ce viſir, 342. Il avoit deſſein de ſe faire un Empire en Occident, *ibid.*

KARANSEBES, 12.

KAROLI, (*le comte de*) général des rebelles, ſigne un traité d'accommodement avec la cour de Vienne, 402.

KERECZENI, (*Ladiſlas*) 51.

KERESTES, (*bataille de*) 140.

KIMIN-JANOS, ou *Jean Kimin*, eſt proclamé prince de Tranſilvanie par les états, 249. Les Turcs viennent l'attaquer; il eſt tué dans le combat, 250.

KOPRANITS, 289.

KOPROLI-MUSTAPHA-PACHA, (*le grand viſir*) eſt tué à la bataille de Salankemen, 353. Grandes qualités de ce viſir, 495. Origine de la maiſon de Koproli, 497.

KOPS, (*le général*) 317, 318.

KREMNITS, 160, 484.

L

LÉOPOLD, fils de Ferdinand III, eſt couronné roi de Hongrie après la mort de Ferdinand IV ſon frere, 236. Eſt proclamé Empereur après la mort de Ferdinand III, 238. Il accorde des ſecours au prince de Tranſilvanie contre les Turcs, 239. Ceux-ci s'emparent de pluſieurs places, 242. Il envoie une nouvelle armée en Tranſilvanie, 245. Les Hongrois refuſent d'admettre dans leurs places des garniſons Allemandes, *ibid.* L'Empereur conclut un accommodement avec les états, 248. Les électeurs lui accordent des ſecours contre les Turcs, 253. Les Turcs pénetrent en Autriche, 254. La cour de France accorde du ſecours à l'Empereur, 267. Il conclut un traité de paix avec les Turcs, 275. Les Hongrois murmurent contre ce traité, 276. Léopold fait conſtruire la forteresſe de Léopoldſtad, ſur le Vag, 277. Les principaux ſeigneurs de Hongrie conſpirent contre lui, 278. L'Empereur demande à la diete

de Ratisbonne du secours contre les rebelles, 288. Il convoque une diete en Hongrie; remontrance des états, 287. Il fait arrêter les comtes de Serin & Frangipani, 291. Il nomme des commissaires pour instruire leur procès, *ibid.* Punition des accusés, 298. Raisons alléguées par les Hongrois pour leur justification, 299. L'Empereur fait recevoir en Hongrie une déclaration par laquelle il établit sa puissance absolue, 301. Supprime la charge de palatin, & nomme un vice-roi, 303. Etablit à Presbourg une cour souveraine, *ibid.* Etat déplorable de la Hongrie pendant ces troubles, 312. Léopold interdit aux Protestans l'exercice de leur religion, 313 & suiv. Il fait faire aux mécontens des propositions de paix qui sont rejettées, 316. Il se plaint à la Porte de la conduite du prince Abaffy, *ibid.* Il charge l'archevêque de Strigonie de négocier avec les rebelles, 324. Demandes des mécontens, *ibid.* Léopold essaie de détacher Tékéli du parti des rebelles, 326. Les Turcs s'avancent jusqu'à Vienne; Léopold se retire à Lintz, 331. Entrevue du roi de Pologne & de l'Empereur, après que les Turcs eurent levé le siege de Vienne, 337. Léopold conclut un traité d'alliance offensive & défensive avec la Pologne & la république de Venise, 339. Nouvelles conspirations, 343. Il force le prince Abaffy à lui rendre hommage, 344. Il fait couronner l'archiduc Joseph roi de Hongrie, & fait déclarer le royaume héréditaire, 345. Ses généraux enlevent plusieurs places aux Turcs, 346. Soliman III envoie des ambassadeurs à Vienne pour demander la paix, 351. Les propositions sont rejettées, 367. Paix de Carlowits, entre la Porte & la cour de Vienne, *ibid.* Précautions de l'Empereur pour empêcher le jeune Ragotski d'exciter aucuns troubles, 369. Il le fait arrêter, 372. Reçoit avec bonté les députés des mécontens, 392. Sa mort & son éloge, 397.

LÉOPOLDSTAD, 277.

LESLÉ, (*le comte de*) est battu par Tékéli, 323.

LEWENTS, 328.

LIPPE, 12, 366.

LIPTOVIE, 160, 328.

LONGUEVAL ; révele le ſecret de la conjuration de Ragotski, 372.

LORRAINE, (*Charles-Léopold, duc de*) eſt du nombre des ſeigneurs à qui Louis XIV permet d'aller ſervir en Hongrie, 267. Trait de bravoure de ce jeune ſeigneur à la bataille du Raab, 268. L'Empereur lui confie le commandement de ſes armées, 329. Les Turcs le forcent de lever le ſiege de Newhauſel, *ibid.* Il repouſſe les Turcs près de Vienne, 330. Il reprend Preſbourg, & bat les mécontens, 333. Il joint les Polonois près de Tuln, 334. Réponſe du duc de Lorraine à Léopold, qui le conſultoit ſur la maniere dont il devoit recevoir le roi de Pologne, 490. Il s'empare de Viſſegrade, 340. Echoue devant Bude, *ibid.* Sa réponſe aux propoſitions de paix que lui faiſoit le ſéraskier de Romélie, 341. Il bat les mécontens en Tranſilvanie, 343. Eſtime que Louis XIV témoigne pour le duc de Lorraine, 349.

LORRAINE, (*François-Etienne, duc de*) depuis grand-duc de Toſcane, & Empereur, épouſe Marie-Théreſe, 432. Eſt nommé lieutenant général du royaume de Hongrie, 447. Reçoit le titre de corégent des états héréditaires de Marie-Théreſe, 441. Se prepare à défendre Vienne contre l'électeur de Baviere, 449. La rigueur de la ſaiſon l'empêche de ſecourir Prague, 451. Il force le maréchal de Maillebois à rentrer en Baviere, 454. Il eſt couronné Empereur, 460.

LORRAINE, (*le prince Charles de*) eſt vaincu par le roi de Pruſſe, 452. Il bat les alliés, & fait le général Minuzzi priſonnier, 455.

LOUIS XIV, roi de France, envoie un corps de troupes au ſecours de l'Empire contre les Turcs, 267. Il tâche de détacher Sobieski de la Sainte-Union, 354 & ſuiv. Il fomente la rebellion du prince de Ragotski, 373 & ſuiv. Il envoie en Tranſilvanie le marquis des Alleurs, 395.

LOZONCE *ou* Lozonczi, gouverneur de Témeſwar, défend cette place contre les Turcs, 9. Ses ſoldats veulent le forcer à capituler; diſcours qu'il leur tient en cette occaſion, 10. Les Turcs violent les conditions de la capitulation, & maſſacrent les Hon-

grois, *ibid.* Lozonce eſt conduit à Mehemet pacha, qui lui fait trancher la tête, 11. Honneurs rendus par l'archiduc Ferdinand à la mémoire de ce brave officier, 12.

M

MAILLEBOIS, (*le maréchal de*) force George II à ſigner un traité de neutralité, 450. Fait une vaine tentative pour délivrer l'armée de Prague, 454.

MANSFELD, (*Charles, comte de*) met le ſiege devant Strigonie, 122. Diſcipline qu'il établit dans l'armée, 475. Les Turcs viennent l'attaquer; diſcours qu'il tient à ſes troupes, 123. Les Turcs ſont défaits, 124. Le comte meurt quelques jours après avoir remporté cette victoire, 125.

MANSFELD, (*Erneſt de*) ſe met à la tête des Proteſtans de Boheme, 179. Beaux traits de ce prince, 181.

MARIE-THÉRESE-WAIPURGE-AMÉLIE-CHRISTINE D'AUTRICHE, fille aînée de Charles VI; ſon portrait, 431. Elle épouſe François-Etienne de Lorraine, grand-duc de Toſcane, 432. Se met en poſſeſſion des pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, 440. Elle défere la *co-régence* au grand-duc, 441. Réponſe de cette princeſſe aux propoſitions du roi de Pruſſe, 443. Les Hongrois lui envoient des députés, 446. Elle rend aux Hongrois leurs privileges, 447. Cérémonies de ſon couronnement, 448. Formule du ſerment prêté par la reine, 507. Succès des alliés, 449. La reine retourne à Preſbourg, & ſe préſente à la diete tenant l'archiduc Joſeph dans ſes bras; les Hongrois jurent de mourir pour elle, 450. Secours qu'elle tire de la Hongrie, 451. Cette princeſſe refuſe une ſomme conſidérable que lui offroient les dames de Londres, 452. Elle conclut un traité de paix avec le roi de Pruſſe, *ibid.* Elle rejette les propoſitions que lui fait le cardinal de Fleury, 453. Conclut un traité d'alliance avec le roi de Sardaigne, 455. Elle force l'empereur Charles VII à renoncer à ſes prétentions, *ibid.* Son entrée à Munich, 457. Elle fait élire le grand-duc ſon époux Empereur,

460. Elle accede au traité d'Aix-la-Chapelle, 463. Soins qu'elle ſe donne pour réparer les déſaſtres de la guerre, 464. On lui donne le ſurnom de *Mere de la Patrie*, 466.

MATHIAS, (*l'archiduc*) fils de Maximilien II, eſt fait général de l'armée Impériale en Hongrie, 106. Il s'empare de Novigrad, *ibid.* Il eſt battu par les Turcs, 107. Les bat à ſon tour, 108. Il s'empare de Viſſegrade, 125. L'Empereur Rodolphe II lui cede la couronne de Hongrie, 167. Il rétablit la charge de palatin, & confirme les anciens privileges de la nation, *ibid.* Il eſt proclamé Empereur après la mort de Rodolphe, 168. Il oblige les Turcs à lui reſtituer pluſieurs places & à ſigner un traité de paix, 174. Il cede la Boheme & la Hongrie à l'archiduc Ferdinand, *ibid.* Il eſt forcé d'exiler Kleſel, évêque de Vienne, 178. Sa mort & ſon portrait, 180.

MAXIMILIEN, (*l'archiduc*) fils de Ferdinand I; ſon pere le fait reconnoître roi de Hongrie, 38. Il parvient à l'Empire après la mort de Ferdinand, *ibid.* Succès de ſes troupes en Tranſilvanie, 39. Il brigue la couronne de Pologne après l'abdication de Henri de Valois, 69. Sa mort, *ibid.*

MAXIMILIEN, (*l'archiduc*) fils du précédent, il eſt fait généraliſſime de l'armée Impériale, 137. Il s'empare d'Hatwan, 139. Il ſe joint au prince de Tranſilvanie, & eſt vaincu par les Turcs près de Kereſtes, 140.

MEHEMET-PACHA, beglierbey de Romélie, vient en Tranſilvanie avec une puiſſante armée, 8. Aſſiege Témeſwar, & s'en rend maître, 9. Viole les conditions de la capitulation, & fait maſſacrer la garniſon, 10. S'empare de Zalvoch, 13. Il aſſiege Agria, 15. Il fait ſommer la garniſon de ſe rendre, 17. Les habitans, pour toute réponſe, élevent ſur les remparts un cercueil couvert d'un drap noir, *ibid.* Le pacha eſt obligé de lever le ſiege, 19.

MEHEMET III, ſuccede à Amurath, 117. Fait périr dix-neuf de ſes freres, *ibid.* Caractere de ce prince, 118. Ses troupes ſont battues par les Impériaux, 121 & ſuiv. Le ſultan ſe réſout à ſe mettre lui-même à la tête de ſon armée, 134. Intrigues de

la ſultane mere pour l'en empêcher, *ibid.* Le ſultan vient en Hongrie, 136. Il s'empare d'Agria, 137. Il gagne ſur les Impériaux la bataille de Kereſtes, 140. Sa mort, 156.

MERCŒUR, (*Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de*) tente en vain de ſecourir Caniſe, 151. Il s'empare d'Albe-Royale, 152. Sa mort & ſon éloge, 153.

MICACI, (*Nicolas*) chanoine de Zagrab, défend courageuſement Siſſeck contre les Turcs, 100 & ſuiv.

MICHEL, vaivode de Valaquie, met en fuite le grand viſir Sinan-Pacha, 126. Il défait l'armée du cardinal André Battory, 149. Il aſpire à la ſouveraineté de Tranſilvanie, *ibid.* Il eſt vaincu par Baſta, qui lui fait donner la mort, 150.

MODRA, 160.

MONTECUCULLI, (*Raimond, comte de*) commande l'armée Impériale en Hongrie, 261. Ses débats avec le comte de Serin, *ibid.* Il gagne ſur les Turcs la célebre bataille de Saint-Godard, 269 & *ſuiv.*

MONT-SAINT-MARTIN, (*l'abbé du*) tué à la bataille de Kereſtes, 142.

MUNKATS, 285, 380.

MUSTAPHA, empereur des Turcs, ſuccede à Achmet, 182. Eſt dépoſé, 183. Remonte ſur le trône, 188. Eſt dépoſé de nouveau, 189.

MUSTAPHA, fils de Soliman II; mort tragique de ce jeune prince & de Zéangir ſon frere, 24 & ſuiv.

N

NADASTI, (*le comte*) conſpire contre Léopold, 279. Plan de la conſpiration, 280. Il eſt arrêté, 295. Complots horribles dont on l'accuſe, 296, 486.

NAGY, (*George*) ſouleve les Sicules, 33. Eſt vaincu par les troupes de Jean Sigiſmond, 34. On lui tranche la tête, *ibid.*

NAGY, (*François*) ou *Nagy-Ferens*, ſecrétaire de la confédération contre Léopold; on ſe ſaiſit de tous ſes papiers, 294.

NAGI-BANIA, 383.

NASUFFI, 90.

NEUPERT, (*le comte de*) conclut un traité de paix avec les Turcs, 437. Eſt vaincu près de Molwits par le comte de Schverin, 444.
NEWHAUSEL, 160, 254, 329, 340, 391.
NEW-SERIN, 254.
NISSA, 348, 351, 432, 434.
NITRIA, 273.
NOVIGRAD, 106, 340.

O

OSMAN, empereur des Turcs, monte ſur le trône après la dépoſition de Muſtapha, 183. Il eſt dépoſé à ſon tour, 187.
OTTOMIAL s'empare de Segedin, 2.

P

PALOTTA, 41, 104.
PALPHI, (*Nicolas*) comte d'Erdödi, défait un parti de Turcs près d'Albe-Royale, 81 & ſuiv. Commande l'armée Impériale ſous l'archiduc Mathias, 106.
PALPHI, (*Nicolas*) comte d'Erdödi, négocie par ordre de l'empereur Joſeph avec les rebelles, 408. Il eſt élu palatin de Hongrie, 418.
PALPHI, (*Jean*) comte d'Erdödi, eſt proclamé palatin de Hongrie, 447.
PARADISIO, (*George*) gouverneur de Caniſe, eſt condamné à mort pour avoir livré cette place aux Turcs, 151.
PEDIPOL veut chaſſer le prince Abaffy de la principauté de Tranſilvanie, 319. Eſt battu & forcé de renoncer à ſes prétentions, 320.
PESTH, 174.
PRASCHOCI, (*Etienne*) 89.
PRESBOURG, 184, 332, 333, 447, 504.
PRUSSE, (*Frédéric II, roi de*) entre en Siléſie, 442. Met le ſiege devant Neiſſe & eſt obligé de le lever, 443. Il fait faire des propoſitions de paix à Marie-Thérèſe, *ibid.* Livre aux Autrichiens la bataille de Molwits, 444. S'empare de Brieg, 445. Il ſigne un traité de paix avec Marie-Thérèſe, 452. Il reprend les armes & s'empare de Prague, 458.

POLIGNAC, (*Melchior de*) ambaſſadeur en Pologne, tente de détacher Sobieski de la Sainte-Union, 354. Négocie avec la reine, 355. Son entrevue avec l'envoyé du kan des Tartares, 359.
PROTESTANS, 176, 181, 235, 247, 296, 311, 312.
PUTNOC, 93.

R

RAGOTSKI, (*Sigiſmond de*) s'enfuit dans un combat donné près de Putnoc, 94. Il revient à la charge & met les Turcs en fuite, *ibid.* Il eſt élu prince de Tranſilvanie après la mort de Boſchkai, 166. Il abdique volontairement & ſe retire à Sarente, 169.
RAGOTSKI, (*Louis de*) eſt mis à mort par ordre du général Baſta, 150. Les ſoldats mutilent ſon cadavre, *ibid.*
RAGOTSKI, (*George I de*) eſt proclamé prince de Tranſilvanie, 190. Se ligue avec les Suédois contre la Pologne, *ibid.* Diſcours qu'il tient à la nobleſſe Hongroiſe, 204. L'Empereur envoie une armée en Tranſilvanie, *ibid.* Conduite ſage de Ragotski, 205. Il conclut un traité de paix avec l'Empereur, 206. Il veut ſe faire élire roi de Pologne, 209.
RAGOTSKI, (*George II de*) prince de Tranſilvanie; la Porte le force d'abdiquer, 237. Il remonte bientôt après ſur le trône, 238. Il défait & met en fuite le pacha de Bude, 239. Les Turcs donnent la principauté à Berchay, *ibid.* Ragotski leur préſente la bataille, 240. Eſt vaincu & meurt de ſes bleſſures quelque temps après, *ibid.*
RAGOTSKI, (*François I de*) fils du précédent, ſe forme un parti en Tranſilvanie contre l'Empereur, 285. Il met le ſiege devant Tokai qu'il eſt obligé de lever, 286. Il ſe préſente devant Munkats, dont ſa mere lui refuſe les portes, *ibid.* Il abandonne les rebelles & fait un accommodement avec l'empereur Léopold, 293.
RAGOTSKI, (*François II de*) fils du précédent, perd ſon pere étant encore au berceau, 368. L'Empereur le retient à Vienne, & l'y fait élever, 369. Ragotski forme le projet de faire révolter la Tranſilvanie,

372. Il eſt trahi par Longueval & arrêté, *ibid.* On inſtruit ſon procès, 375. Il s'échappe de ſa priſon & va chercher un aſyle en Pologne, 377. Il y eſt accueilli par la palatine de Belz, 377. Il vient en Hongrie & raſſemble quelques payſans, 378. Harangue qu'il fait à ſa petite armée, 379. Il s'empare de Munkats, 380. Il y eſt attaqué par les Impériaux, & forcé de ſe retirer, 381. On le croit tué; douleur des Tranſilvains, *ibid.* Il s'empare de pluſieurs forteresſes, 382 & ſuiv. Il refuſe la couronne de Pologne que Charles XII lui offroit, 386. Il s'empare de Tokai, 389. Il eſt proclamé prince de Tranſilvanie, 391. Cérémonie de ſon inauguration, 500. Le prince eſt joint par le marquis des Alleurs, 395. Il inſtitue un ordre de chevalerie, ſous le titre de *Société des Nobles*, 398. Il refuſe une ſeconde fois la couronne de Pologne, 399. Il eſt battu par les Impériaux, 400. Il eſt abandonné par le plus grand nombre de ſes partiſans, & ſe retire en Turquie, 401. Vient en France, 419. Sa mort, 429. Son portrait, 430.

RAGOTSKI, (*Sophie Battory, princeſſe de*) veuve de George II, après la mort de ſon époux, admet des garniſons Allemandes dans ſes forteresſes, 245. Elle refuſe de livrer Munkats à François de Ragotski ſon fils, 285.

RAGOTSKI, (*Hélene de Serin, veuve de François I de*) épouſe le comte de Tékéli, 327. Elle ſe retire à Conſtantinople, 370.

RAOUL, vaivode de Valaquie, eſt chaſſé de ſes états par Mircé, 21. Les Autrichiens lui donnent du ſecours, 22. Il livre une ſanglante bataille à ſon concurrent, & l'oblige à prendre la fuite, 23.

REDEY, (*François*) eſt proclamé prince de Tranſilvanie, 237. Eſt forcé de renoncer à ſa nouvelle dignité, 238.

REINES DE HONGRIE; cérémonie de leur couronnement, 505

RETANI eſt aſſiégé par les Turcs dans Coloſwar, 251. Il les force à ſe retirer, 252.

RÉVÉREND, (*l'abbé*) eſt envoyé par la cour de France en Tranſilvanie pour négocier avec les chefs des mécontens, 362, 498.

RODOLPHE, (*l'archiduc*) fils de Maximilien, eſt couronné roi de Hongrie du vivant de ſon pere, 73. Eſt élu Empereur après ſa mort, *ibid.* Portrait de ce prince, 74. Ses troupes mettent en fuite un gros parti de Turcs, 76. Il indique une diete à Preſbourg, 78. Remontrances vigoureuſes des Hongrois, 79. Il conclut une treve de neuf ans avec la Porte, 81. Il favoriſe les Proteſtans de Hongrie, 86. Amurath lui déclare la guerre, 103. Les généraux de Rodolphe battent les Turcs près d'Albe-Royale, 105. Il envoie en Hongrie l'archiduc Mathias avec une puiſſante armée, 106. Il fait alliance avec Sigiſmond Battory, prince de Tranſilvanie, 112. Il fait faire le procès à Paradiſio, qui avoit rendu Caniſe aux Turcs, 151. Il rétablit une partie des privileges de la nation Hongroiſe, 163. Il conclut avec les Turcs une treve de vingt ans, 165. L'archiduc Mathias le force à lui céder la Hongrie, 167. Sa mort, 168.

ROTH, (*le colonel*) défend Neiſſe contre le roi de de Pruſſe, qui eſt forcé de lever le ſiege, 448.

S

SAJAVEDRA, (*dom Alphonſe Perez de*) officier de la garniſon de Témeſwar, mis à mort par les Turcs, 10.

SALANKEMEN, (*bataille de*) 352.

SASWAR, gouverneur de Zolnoc, eſt battu par les Hongrois, 76. Eſt vaincu une ſeconde fois par le comte de Serin, 88. Il s'empoiſonne de déſeſpoir, 91.

SAVOIE, (*le prince François-Eugene de*) comte de Soiſſons, ſe diſtingue à la bataille de Herſan, 346. Il gagne ſur les Turcs la célebre bataille de Zenta, 367. Conclut, avec le maréchal de Villars, la paix de Radſtat, 417. Il bat les Turcs près de Peter-Varadin, 422. Sa mort & ſon éloge, 433.

SAXE, (*Maurice, comte de*) s'empare d'Egra, 452. Gagne la bataille de Laufeld, 462.

SAXE, (*Maurice, électeur de*) amene quinze mille hommes au ſecours d'Agria, 15,

SCHACKETORN, 289, 290.

SCHUENDI,

SCHUENDI, (*Lazare*) général de Maximilien II, s'empare de pluſieurs places de Tranſilvanie, 39. Sa mort, 81.

SCHVERIN, (*le comte de*) bat le comte de Brown, général de Marie-Thereſe, 443. Gagne ſur les Autrichiens la bataille de Molwitz, 447.

SECI, (*Thomas*) 93.

SECI, (*George*) 159.

SÉ-KEL MOISE, *ou* Moiſe le Sicule, aſpire à la principauté de Tranſilvanie, 154. Il eſt vaincu, *ibid.*

SÉ-KELS *ou* Sicules. (les) Ils ſe révoltent contre Jean Sigiſmond, 33. Ils ſont défaits, 34. Forteresſes élevées pour les contenir, *ibid.* Leur attachement pour Sigiſmond Battory, 130. Impôt qu'ils payoient au prince de Tranſilvanie, 478. Cruautés qu'ils exercent ſur le cadavre du cardinal André Battory, 149.

SELIM, fils de Soliman II, fait trancher la tête au courier qui lui annonce la mort de Muſtapha & de Zéangir ſes freres, 26. Il ſuccede à Soliman II, 54.

SERIN, (*Michel de*) gouverneur de Caſſovie, défait un gros parti de Turcs, 77. Défait les Turcs près de Putnoc, 93.

SERIN, (*Nicolas Eſdrin, comte de*) gouverneur de Zigeth, eſt aſſiégé dans cette Ville par Soliman II, 40. Il menace de la mort le premier qui parlera de ſe rendre, 41. Il abandonne la ville & ſe retire dans la forteresſe, 43. Il bourre ſon mouſquet avec la lettre par laquelle le ſultan lui faiſoit les plus belles promeſſes pour l'engager à rendre la place, 44. La garniſon ſe trouve réduite à deux cents dix-ſept hommes, 48. Il ſort de la place à la tête de cette poignée de monde, & eſt tué par les Turcs, 50. Ceux-ci envoient à Maximilien la tête du comte de Serin, *ibid.* Eloges que les Turcs donnent à la valeur de ce général, 51, 470.

SERIN, (*George, comte de*) fils du précédent, taille en pieces un parti de Turcs, 88. Soins généreux qu'il prend des vaincus, 90. Envoie dix-neuf drapeaux à l'archiduc Erneſt, 92. Ses ſuccès en Croatie, 106, 150.

SERIN, (*Nicolas, comte de*) Il met en fuite Chiangi-Pacha, 255. Il taille en pieces une armée de trente

mille hommes ſur les bords du Muer, 257. Les Turcs mettent ſa tête à prix, *ibid.* Danger qu'il court, 258. Il met le ſiege devant Caniſe, qu'il eſt forcé de lever, 259 & ſuiv. Il eſt joint par Montecuculli, 261. Diſpute entre ce général & le comte de Serin, *ibid.* Le comte part pour Vienne, 263. Il eſt tué par un ſanglier, *ibid.* Son éloge, 264. L'Empereur fait venir ſes enfans à Vienne, 265.

SERIN, (*Pierre, comte de*) fils du précédent, conſpire contre Léopold, 279. Il eſt aſſiégé dans Schacketorn, 290. Il s'échappe & s'enfuit chez le comte de Keri, *ibid.* Celui-ci livre le comte aux Impériaux, 291. On inſtruit ſon procès, 295. Il eſt exécuté, 298.

SERIN, (*faux comte de*) impoſteur qui ſe donne pour le fils de Nicolas, comte de Serin, 265. Accueil qu'il reçoit des principaux ſeigneurs de Tranſilvanie, 266. Sa fourberie eſt découverte, 267.

SIGISMOND-AUGUSTE, roi de Pologne, fait de vains efforts pour engager la république de Pologne à accorder des ſecours à la reine Iſabelle ſa ſœur, 6.

SIGISMOND, (*Jean*) fils de Jean de Zapola, revient en Tranſilvanie avec la reine Iſabelle, 20. Eſt reconnu pour prince de Tranſilvanie par les états de cette province, 28. Envoie des ambaſſadeurs à Ferdinand I, que cet Empereur renvoie avec mépris, 31. Il fait rentrer dans l'obéiſſance les Sicules qui s'étoient révoltés, 33. Fait conſtruire des forteresſes pour contenir ce peuple, 34. Il enleve pluſieurs places aux Autrichiens, 39. Manifeſte qu'il publie, 40. Il taille en pieces les Tartares, 55. Il conclut un traité de paix avec Maximilien II, 56. Sa mort & ſon portrait, 57.

SINAN-PACHA, grand viſir d'Amurath III, vient en Hongrie, & s'empare de pluſieurs places, 103 & ſuiv. Il pénetre dans l'iſle de Schut, où les Impériaux viennent l'attaquer, 108. Sinan eſt vaincu & s'enfuit, 109. Pour pallier la honte de ſa fuite, il fait une entrée triomphante à Conſtantinople, *ibid.* Il mene une nouvelle armée en Tranſilvanie, 126. Il s'empare de pluſieurs villes, *ibid.* Il s'enfuit à l'approche de Sigiſmond Battory, 127. Il eſt dépoſé & rétabli, 133. Sa mort, *ibid.*

SISSECK ; antiquité de cette ville, 475. Elle eſt aſſiégée par les Turcs, 100. Ils ſont taillés en pieces par les Impériaux, 101. Le grand viſir Sinan-Pacha s'empare de Siſſeck, 104.

SOBIESKI, (*Jean*) roi de Pologne, envoie du ſecours aux mécontens de Hongrie, 317. Il ſe ligue avec l'Empire contre les Turcs, 329. Il s'avance au ſecours de Vienne, 333. Il livre une ſanglante bataille aux Turcs, & les met en fuite, 335. Entrevue de Léopold & de Sobieski, 337, 490. Il conclut un traité d'alliance avec l'Empire & la république de Veniſe, 339.

SOL, (*Alt*) 160.

SOL, (*New*) 160.

SOLIMAN II accorde de nouveaux ſecours à la veuve de Jean de Zapola, 8. Envoie une armée en Tranſilvanie ſous la conduite de Mehemet-Pacha, 9. Ses troupes prennent Témeſwar & pluſieurs autres places, *ibid.* & ſuiv. Roxelane fait naître d'injuſtes ſoupçons dans l'eſprit du ſultan contre ſon fils Muſtapha, 24. Soliman fait étrangler Muſtapha, 25. Zéangir ſe tue ſur le corps de ſon frere, *ibid.* Soliman prend ſous ſa protection les Catholiques de Tranſilvanie, 29. Il vient en Hongrie & aſſiege Zigeth, 41. Défenſe héroïque du comte de Serin, 42. Colere du ſultan en voyant la réſiſtance héroïque du comte, 45. Son diſcours aux pachas, *ibid.* Sa mort & ſon portrait, 46, 53. Le grand viſir fait trancher la tête à ſon médecin & aux officiers de ſa chambre, pour dérober à l'armée la nouvelle de ſa mort, 47.

SOUCHE, (*le comte de*) commande en Hongrie, 245. Il emporte pluſieurs places aux Turcs, dans la haute Hongrie, 273. Il défait le pacha de Bude, 274.

SPANKAU, (*le général*) 317.

STRIGONIE, 106, 122, 125, 159.

SUCCI, (*Ladiſlas*) 66.

T

TATTENBACH, (*le comte*) entre dans la conſpiration du comte de Serin, & de Nadaſti, 281. Il eſt trahi & arrêté par ordre de l'Empereur, 284. Il eſt exécuté à Gratz, 298.

TÉKÉLI, (*le comte de*) se met à la tête des mécontens de Hongrie, 305. Est assiégé dans le château de Kus & y meurt, 306.

TÉKÉLI, (*Emméric, comte de*) fils du précédent, se sauve du château de Kus déguisé en femme, 306. Va à Constantinople pour exciter la Porte à lui donner du secours, 307. Il est proclamé général de l'armée des mécontens, 321. Il bat les Impériaux commandés par le comte de Leslé, 323. Devise qu'il fait mettre sur ses drapeaux, *ibid.* Il épouse la veuve du prince de Ragotski, 327. Ses succès, 328. Il s'empare de Presbourg, 332. Il est battu par le duc de Lorraine, & se jette sur la Moravie, 333. Il demande à l'Empereur à rentrer en grace, 338. Il est arrêté par ordre du sultan, 341. Soliman III le déclare prince de Transilvanie, 351. Il défait & fait prisonnier le général Heister, *ibid.* Il se trouve à la bataille de Salankemen, où les Turcs sont défaits, 353. Il est fait hospodar de Moldavie, 365. Il se retire à Nicomédie après la paix de Carlowits, 499. Il meurt à Constantinople, 500.

TÉLÉKI, (*Michel*) ministre du prince de Transilvanie, tué dans une action contre Tékéli, 351, 487.

TÉMESWAR, 423, 426.

TERGOVISTE, *ou* Tergovisk, 23, 126, 129.

TIEFFEMBACH, (*le baron de*) s'empare de Hardwan, 106. Défait plusieurs partis de Turcs, 108.

TOKAI, 39, 328, 389.

TOMSA, (*Etienne*) est proclamé vaivode de Moldavie à la place de Jean Basilide, 36. Fait trancher la tête à Jean Basilide, 38. Est chassé par Alexandre, 62.

TURY, (*George*) fait prisonnier le sangiach d'Albe-Royale, 52. Est armé chevalier par Maximilien II, *ibid.* Il rend la ville d'Agria aux Turcs, après une résistance vigoureuse, 137.

TURZO, (*George*) est élu palatin de Hongrie, 168.

V

VARADIN, (*Peter*) 348, 421.

VATZEN, 340.

VAUBECOURT, officier françois, s'empare de Javarin, 144.

VESPRIN, 104.
VESSELLINI, (*François*) comte de Muran, palatin de Hongrie, détourne la princeſſe de Ragotski de recevoir des garniſons Allemandes dans ſes châteaux, 245.
VESSELLINI, (*Paul*) général des mécontens, eſt battu par le comte de Boham, 318.
VETERANI, (*le comte*) 366.
VIDIN, 348.
VIENNE, (*pacification de*) 163.
VIENNE, (*ſiege de*) 330 & ſuiv.
VIHITZ, 111.
VILLARS, (*Louis-Hector, maréchal de*) plénipotentiaire du roi de France, arrange avec le prince Eugene les conditions de paix de Radſtad, 417.
VISSEGRADE, 126, 340.

W

WOURMB, (*le comte de*) eſt envoyé par Léopold pour combattre les mécontens, 319. Eloge de ce général, *ibid.* Il eſt rappellé, 322.

Z

ZALVOCH, 13.
ZAMBOLIC, 383.
ZASKOVIE *ou* Soczowa 36 & ſuiv.
ZATHMAR, 39, 328, 383.
ZÉANGIR *ou* Jiangir, fils de Soliman II, ſe tue en préſence de ſon pere, en voyant le cadavre de Muſtapha, que Soliman avoit fait étrangler, 26.
ZIGETH; cette ville eſt inveſtie par les Turcs, qui ſont obligés de lever le ſiege, 19. Ils ſont défaits ſous les murs de cette ville, 40. Soliman II aſſiege Zigeth; détails de ce ſiege mémorable, 42.
ZRINI. *Voyez* SERIN.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé, *Hiſtoire générale de Hongrie par M. de Sacy*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 20 Mai 1777. AMEILHON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur DE SACY nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Hiſtoire générale de Hongrie*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années : le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans

aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné